



# THÉATRE CHOISI

DE

# F.-A. DUVERT

TOME SIXIÈME

AVEC UNE NOTICE SUR DUVERT, PAR M. FRANCISQUE SARCEY



PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

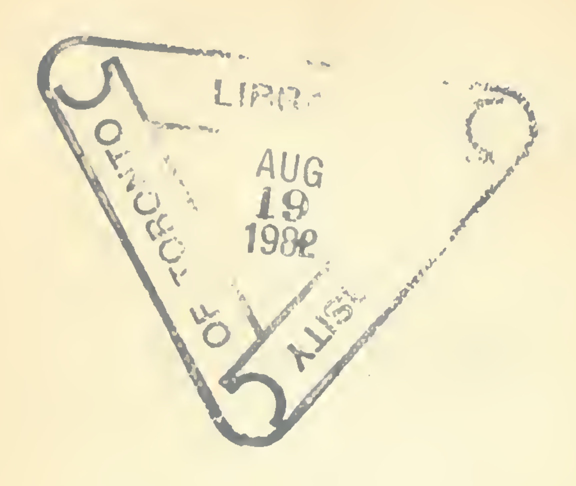
1878

# THÉATRE CHOISI

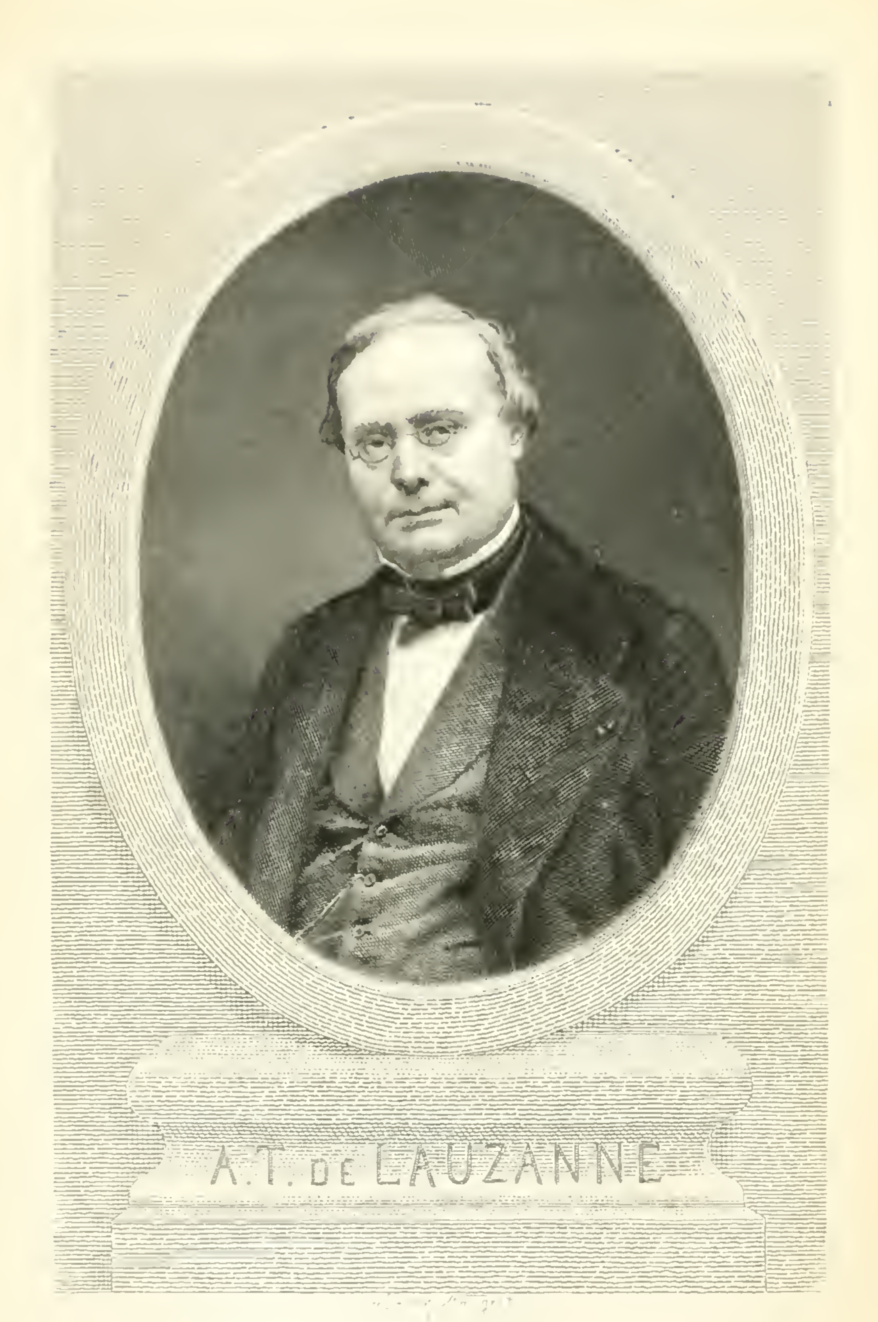
DE

# F.-A. DUVERT

VI




PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.



A. T. DE LAUZANNE

# THÉATRE CHOISI

DE

# F.-A. DUVERT

---

TOME SIXIÈME

AVEC UNE NOTICE SUR DUVERT, PAR M. FRANCISQUE SARCEY

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1878



# NOTICE SUR DUVERT

M. Duvert (Félix-Auguste) naquit à Paris, rue des Bourdonnais, le 12 janvier 1795. Son père était négociant et vendait de la mousseline. Je me suis informé avec curiosité s'il y avait jamais eu dans la famille quelque trace de cette sorte d'esprit qui fait l'originalité du théâtre de Duvert; s'il tenait de l'hérédité, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale, son instinct du dialogue dramatique; on n'a pu répondre précisément à cette question. On m'a dit seulement qu'on se souvenait d'avoir entendu parler de sa mère comme d'une femme très intelligente et de beaucoup d'esprit. Ce sont là des renseignements vagues.

Les savants auront, je crois, bien de la peine à découvrir et à formuler les lois de l'hérédité, que les philosophes cherchent si passionnément à cette heure. Les documents font défaut, on ne s'avise guère de chercher les antécédents d'un homme que lorsqu'il a fixé sur lui les yeux de ses contemporains. Il a déjà quarante ans pour le moins, quand on le juge digne de cette attention. Il est bien rare alors que les personnes, qui se chargent de cette besogne, voient juste, ou même qu'elles n'aient pas un intérêt quelconque à déguiser,

à embellir la vérité. Plus tard, les témoins manquent. La mémoire de l'homme est si courte! Qui de nous a connu son grand-père pour en tracer un portrait ressemblant? On ne le voit qu'à travers les souvenirs de la mère, qui n'a pu ni voulu l'examiner en moraliste. Pour elle, c'était le meilleur des hommes, à moins que ce ne fût le dernier des misérables. Il faudrait, pour constituer cette science, qu'il y eût un philosophe qui vécût quatre ou cinq âges d'hommes, et vît passer sous ses yeux deux ou trois douzaines de générations.

Un moraliste, d'un esprit très fin, remarquait tout dernièrement combien la photographie aiderait à ces sortes de recherches. C'est devenu dans la plupart des ménages bourgeois une habitude de lui demander à différents âges le portrait d'une même personne. Ces épreuves restent dans les albums de famille, et rien ne serait plus facile que de les rendre inaltérables : les procédés sont connus. On pourrait donc suivre, vingt ans, trente ans, un demi-siècle après la mort des individus, les changements qu'avaient apportés à l'ensemble de la personne, et les années, et les études, et les révolutions de la vie. On pourrait même comparer ces divers portraits à ceux que l'on aurait conservés des ancêtres, et retrouver des similitudes, des analogies. On sait que tel enfant, qui n'avait avec son aïeul qu'un air de famille, finit plus tard par lui ressembler d'une façon frappante, quand l'âge a mieux précisé les traits caractéristiques de sa physionomie.

Ce seraient là, en effet de précieux documents. Mais cette ressemblance, toute extérieure et physique, n'est pas celle qui nous préoccupe le plus. Elle n'est que le

signe, et un signe souvent trompeur, d'une ressemblance plus mystérieuse et plus profonde, la ressemblance morale. Il est à supposer que la plupart des qualités bonnes ou mauvaises que nous apportons en naissant, nous les tirons de l'hérédité. Mais de qui avons-nous reçu l'héritage? là est le point obscur, et cette incertitude est cruellement fâcheuse.

Le père de Duvert n'était pas riche, et il avait une famille nombreuse. Tant sœurs que frères, ils étaient sept à la maison. L'enfant ne put donc recevoir qu'une éducation incomplète. Il faut dire aussi qu'à cette époque, dans les premières années de l'empire, on n'avait pas pour élever ses fils les mêmes facilités d'instruction que nous possédons aujourd'hui. Le petit Duvert fut mis dans un pensionnat que dirigeait M. Haüy, et même il n'y resta guère. Ses parents firent de mauvaises affaires, et furent obligés de le retirer de cette institution, pour le fourrer en qualité de gratte-papier dans je ne sais quel bureau. Il avait douze ans, pas davantage.

A dix-huit ans, il s'engagea et fut incorporé au 4e dragons. La gloire des armes tournait en ce moment-là toutes les têtes. On peut se convaincre néanmoins par le rapprochement des dates que l'empire tirait à sa fin, et que le jeune dragon était destiné à ne connaître de la guerre que ses désastres et que ses hontes. Il assista au siége de Paris, y fut même blessé légèrement à la nuque, et vit, avec un sentiment de rage patriotique, entrer dans la capitale ceux que l'on appelait alors les alliés, nous ramenant Louis XVIII et la monarchie. A l'époque du licenciement de l'armée de la Loire, on lui offrit, pour le conserver sous les drapeaux et le

gagner à la cause, une sous-lieutenance. Il refusa et préféra rentrer dans la vie civile. Il trouva où se caser, à des appointements fort modestes, dans une Compagnie d'assurances, une espèce de tontine, comme le nom l'indiquait assez : *Caisse de la survivance.*

Que font en un bureau les jeunes gens qui se sentent quelque envie d'arriver plus haut ? Vous savez la tradition : ils rimaillent, ils écrivent sur le papier de leur administration, quelquefois même, les misérables ! sur du papier timbré, des vaudevilles et des romans. La mode, en ce temps-là, était aux chansons, chansons grivoises, chansons sentimentales, chansons patriotiques. Le jeune Duvert s'y escrimait passablement. Déjà au régiment, il s'était fait une réputation parmi ses camarades par sa facilité à tourner le couplet. On m'a conté même, à ce propos, une jolie anecdote, qui n'est plaisante que parce qu'elle est un vaudeville en action, et qu'un futur vaudevilliste en est le héros :

Il s'agissait de fêter le départ d'un capitaine qui permutait. Le brave capitaine, ne sachant comment répondre aux toasts qu'il prévoyait, pria Duvert de lui faire une chanson et de lui garder le secret ; Duvert la fit, et la fit très spirituelle. Le capitaine la chanta, eut un succès fou, reçut force compliments ; et cependant tous les officiers s'en allaient répétant à part : Allons donc ! la chanson n'est pas de lui ! Il faut qu'elle soit de Duvert. Elle est de vous, Duvert ?

Et Duvert, fidèle à sa consigne, répondait : Elle n'est pas de moi.

Le colonel entendit parler de la fameuse chanson, et voulut la lire. Le dernier couplet, un couplet patriotique, qui avait été applaudi avec transport, contenait

une allusion au drapeau tricolore. Personne ne s'en était aperçu dans les fumées du punch. Voilà un colonel furieux ; il veut casser le capitaine, et c'est alors Duvert qui se présente :

— La chanson est de moi, mon colonel.

— Vous avez beaucoup d'esprit, lui dit le colonel, radouci à la vue de ce jeune homme qui s'accusait lui-même ; mais ne recommencez plus.

De la chanson au vaudeville, il n'y a qu'un pas. Savez-vous un chansonnier qui n'ait pas tâté du vaudeville ? Béranger lui-même, vous ne le croiriez pas, Béranger a fait du théâtre et très sérieusement. On a retrouvé dans ses manuscrits inédits non pas seulement des projets de pièces, mais des comédies entièrement achevées, dont une feuille spéciale, *la Chanson*, a publié d'assez longs fragments.

Duvert avait pour collègue à la Caisse de la survivance un certain Sayot qui était le père de Desmousseaux, un bon acteur de la Comédie-Française ; ce Sayot allait souvent au théâtre et il avait la passion de l'art dramatique. Il pressait sans cesse son ami Duvert de s'essayer, lui aussi, dans le vaudeville. C'était le pousser du côté où il penchait.

La première pièce que risqua le jeune Duvert a pour titre : *les Frères de lait*. Elle n'a pas été conservée ; c'est dommage, car elle eût ouvert l'édition, et l'on aurait pu mesurer la distance parcourue. Les *Frères de lait* avaient été écrits en collaboration avec Edouard Nicolle dont le nom était aussi inconnu que celui de Duvert. Ce Nicolle est le père de l'acteur Léonce qui a fait rire toute notre génération dans les opérettes et les bouffonneries. Les deux auteurs s'en allèrent timi-

dement au Gymnase déposer leur chef-d'œuvre dans la loge du concierge. Il paraît qu'en ce temps-là les directeurs prenaient la peine de lire ou de faire lire les manuscrits des débutants. M. Delestre-Poirson remit les *Frères de lait* à l'un des membres de son comité de lecture. Ce n'était rien de moins que M. Viennet, oui, M. Viennet lui-même, l'immortel auteur d'*Arbogaste*.

Ce classique farouche, cet académicien hérissé était au fond un très brave homme, lorsqu'on ne choquait point ses préjugés littéraires. Il fit un rapport favorable ; la pièce fut lue au comité et reçue par lui. Le directeur la monta sur-le-champ. Cette hâte extraordinaire, dont les jeunes auteurs lui surent naïvement gré, n'avait point pour seul motif l'intérêt pressant que M. Delestre-Poirson affichait pour la jeunesse militante. On était alors à la veille de la guerre d'Espagne, et la Restauration voulait réveiller l'esprit militaire en France. Il y avait dans les *Frères de lait* une petite pointe d'aspirations guerrières, et il suffisait d'ajouter un couplet final pour renvoyer au drapeau blanc la fumée de cette poudre allumée par un soldat de l'empire en l'honneur du drapeau tricolore. Delestre-Poirson fabriqua secrètement le couplet entre la répétition générale et la première représentation, et le lendemain, les deux auteurs l'entendirent avec stupéfaction chanter sur la scène.

Ils auraient volontiers protesté ; mais le public applaudissait de si bon cœur ! et c'était leur première pièce ! elle était si bien jouée ! On leur avait donné à eux débutants, le dessus du panier de la troupe. Gontier, le fameux Gontier, était chargé du principal rôle,

et Mlle Fleuriet, célèbre alors pour son talent et pour sa beauté, lui donnait la réplique.

Ce succès encouragea Duvert qui continua de travailler pour le théâtre de Madame, pour le Vaudeville et, par occasion, pour d'autres scènes. De toutes les pièces qu'il donna, de 1824 à 1830, l'éditeur des œuvres choisies n'en a gardé qu'une comme spécimen. C'est *Kettly* ou le *Retour en Suisse*, qui fut joué au Vaudeville, en 1825. Il est évident, pour qui lit cette pièce, que Duvert n'est pas encore en possession de sa manière; il imite ce qui a du succès autour de lui. *Kettly* est l'histoire d'un militaire sensible qui épouse une jeune fille sans dot pour donner des défenseurs à la patrie. Elle appartient à ce genre dont le *Michel et Christine*, de Scribe, nous semble être le véritable chef-d'œuvre.

Vous y trouverez des couplets comme ceux-ci : Senneville, jeune capitaine, tend la main à un vieux troupier honnête homme, et comme l'autre lui fait observer qu'il n'est que simple caporal, et de nationalité suisse :

— Eh qu'importe ! s'écrie Senneville, n'avez-vous pas partagé nos travaux ? touchez donc là morbleu !

Air : *Simple soldat né d'obscurs laboureurs.*

N'avez-vous pas partagé nos travaux?
Le même ciel ne nous a pas vu naître,
Mais nous servions sous les mêmes drapeaux ;
Nous nous aimions sans nous connaître.
   Eh ! qu'importe que peu d'éclat
   Ait suivi le vieux militaire?
   J'honore partout mon état,
Et quelque part que je trouve un soldat,
   Je crois presser la main d'un frère.

rieusement, n'est-ce pas, que vous dites cela, c'est pour me faire peur?

CHÈVREAU, à part.

Peur?...

BERNARD, à part.

Il me fait l'effet d'un cheval qui s'est pris dans sa longe.

ANGÉLIQUE.

Monsieur est trop... médecin pour moi, la poésie lui manque.

CHEVREAU, très-mortifié.

Ah!

Il fait un geste de résignation et va se retirer.

BERNARD, remontant et le retenant.

Restez, Chevreau!... sacrebleu! il ne sera pas dit que le commandant Bernard aura battu en retraite devant une péronnelle! (A Angélique.) Sachez, Mademoiselle, que ce projet de mariage, je l'ai arrêté là! (Il se frappe le front.) Et que, mille bombes!...

ANGÉLIQUE, avec une ironie gracieuse.

Mon Dieu, mon oncle, mille bombes sont un argument dont je ne conteste pas la puissance, mais je ne suis pas en état de siége.

BERNARD, étourdi et se fâchant.

Quoi! qu'est-ce à dire?... qu'est-ce que ça signifie?... (A part.) Elle est remplie d'esprit, cette petite sotte! (Haut.) Mademoiselle, je n'accepte pas les calembredaines... et je parle très-sérieusement.

ANGÉLIQUE.

Alors, mon oncle, je vous dirai très-sérieusement aussi que j'ai l'honneur d'être la nièce du comman-

dant Bernard qui m'a appris de bonne heure à avoir une volonté.

BERNARD.

Très-bien. (A Chevreau.) C'est parfait ce qu'elle dit là.

ANGÉLIQUE.

Je persiste donc dans ma résolution. (Mouvement de Bernard et de Chevreau.) D'ailleurs, mon choix est fait.

BERNARD, vivement.

Votre choix ?

CHEVREAU, vivement.

Son choix !

ANGÉLIQUE.

Je n'épouserai jamais que M. Hector.

BERNARD ET CHEVREAU.

Hector !

BERNARD, vivement.

Quel est cet Hector ?

ANGÉLIQUE, posément.

Je n'en sais rien.

BERNARD, vivement.

Mais, sa position ?

ANGÉLIQUE, posément.

Je ne m'en suis pas informée.

BERNARD, vivement.

Sa famille, son nom ?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore ; mais je vous déclare, mon cher oncle, que je n'épouserai jamais que M. Hector.

Elle remonte jusqu'au seuil du pavillon.

BERNARD, stupéfait.

Jamais ?

Ils habitaient au haut de la rue des Martyrs, et comme je remontais chez moi, rue de la Tour-d'Auvergne, je les rencontrais souvent qui descendaient ensemble, et je les saluais, en passant, d'un bonjour respectueux et d'un sourire amical.

Il n'y avait guère de contraste plus saisissant que celui de ces deux hommes, et l'on comprenait, rien qu'à les regarder marchant côte à côte, comment ils s'étaient complétés l'un l'autre, chacun d'eux prêtant ses qualités propres à son collaborateur, qui en était dépourvu. Je vois encore le petit père Duvert... pardon! nous l'appelions entre nous de ce nom familièrement affectueux — un joli petit vieillard très sec et très vert, le nez au vent, un gros nez voluptueux et hardi, qui avait toujours l'air d'aspirer des émanations féminimes, la bouche spirituelle et maligne, dont les coins se retroussaient en un sourire narquois; des yeux voilés, dont le regard profond et vague s'animait d'un feu singulier aussitôt qu'il commençait à parler. Il avançait d'un pas court et rapide, qui ressemblait au trottinement de la modiste. Il y avait dans toute sa personne, que sa redingote serrait à la taille, une merveilleuse intensité de vie. Les rides de cette physionomie parlante frétillaient d'histoires aventureuses et de mots plaisants.

Près de ce fringant voltigeur en cheveux blancs, marchait d'une allure correcte et un peu lourde, ventre en avant, un bon et honorable bourgeois, au visage plein, à la lèvre indulgente, les cheveux séparés sur le côté de la tête par une raie irréprochable, et les yeux cachés derrière les verres de ses lunettes immuables.

Et vraiment on eût cru avoir affaire à un simple

chef de bureau, si en regardant derrière le verre des lunettes, on n'avait saisi un regard d'une finesse extrême. Duvert avait le parler net et rapide; Lauzanne l'accentuation bénigne et onctueuse. Chez l'un, le geste était vif et précipité; on eût dit un oiseau irrité donnant des coups de bec à tort et à travers; il était mesuré chez l'autre, et faisait vaguement songer aux mouvements larges et calmes des ruminants. On sentait que dans cette longue association, qui était devenue célèbre, l'un avait représenté l'invention jaillissante, l'esprit toujours en éveil; l'autre le bon sens froid et l'exacte analyse.

On prétend que les hommes s'aiment plutôt pour les contrastes que pour les ressemblances de leurs caractères. Je ne sais si l'axiome est vrai dans beaucoup de cas. Il le fut dans celui-ci. Duvert et Lauzanne se reconnurent de prime abord pour des esprits qui avaient besoin l'un de l'autre; ces deux moitiés d'un même génie se joignirent du premier coup, et restèrent indissolublement liées.

*Harnali* fut le premier fruit éclatant de cette collaboration.

Voyez pourtant comme il est difficile d'arriver à la vérité, même dans les questions les plus indifférentes, dans celles où il n'y a point un peu de passion qui pousse à dénaturer les faits. Il s'éleva, tandis que l'on préparait le second de ces six volumes, une discussion assez aigre entre un éditeur célèbre et les intéressés, pour savoir si en effet Duvert avait travaillé à *Harnali*.

M. Tresse soutenait que la pièce était de M. Lauzanne seul, qu'elle avait été publiée sous ce seul nom; que chez les agents de l'Association, M. de Lauzanne seul

était inscrit pour toucher les droits d'auteur ; que lui, Tresse, avait vu jadis le manuscrit, tout de la main de Lauzanne ; que sais-je moi ? Ses raisons avaient de quoi ébranler ma conviction.

Mais, d'un autre côté, j'avais dix fois entendu M. Duvert me parler d'*Harnali* comme d'un de ses titres de gloire ; M. de Lauzanne, de son côté, m'avait souvent entretenu de la part que son beau-père avait prise à cette parodie. Comment récuser cette parole ? Et puis, entre nous, cette question est fort indifférente à la postérité. Que lui importe qu'*Harnali* soit de Lauzanne seul ou de Duvert et Lauzanne ? Elle s'en tient négligemment à la déclaration des auteurs eux-mêmes, et elle a tout à fait raison.

Le hasard fait pourtant que je puis donner sur cette petite question les renseignements les plus précis, et comme ils sont assez curieux, je n'hésite pas à les consigner ici :

*Harnali* parut sur le théâtre du Vaudeville très peu de jours après qu'avait eu lieu la première représentation d'*Hernani* à la Comédie Française. On ne s'expliquait guère comment il avait suffi d'une semaine ou deux pour composer une pièce, qui ne compte pas moins de onze cents vers, et de vers excellents, pour la mettre en scène, et l'amener à ce point de perfection dans l'ensemble qu'exige une première représentation à Paris. C'est que Duvert avait eu, par avance, entre les mains, le manuscrit d'*Hernani*, et que les répétitions du drame et de la comédie marchaient du même pas, les unes au grand jour, les autres dans le plus profond secret.

Vous savez quels obstacles Victor Hugo avait eu à

vaincre, de quelles répugnances littéraires il avait dû triompher pour imposer *Hernani* à la Comédie-Française. Un grand personnage, celui qui devait quelques mois plus tard, en juillet 1830, devenir roi de France, le duc d'Orléans, avait dans cette affaire prêté au poète un vigoureux appui. Mais, pour parer au scandale que l'on prévoyait, pour venger et le bon goût et la morale du coup sensible qu'ils allaient recevoir par la représentation de cette barbare extravagance, on s'avisa qu'une parodie, bien faite, et qui mettrait à nu, aux yeux des Parisiens, les défauts monstrueux du drame, qui le tournerait au comique et les en ferait rire, atténuerait singulièrement la responsabilité qu'on allait prendre en autorisant l'*Hernani* de Victor Hugo. On s'ouvrit de ce projet à Duvert, qui avait l'honneur d'être connu du prince pour un homme de beaucoup d'esprit. Duvert était classique de tempérament, et il l'est resté jusqu'à la fin de sa vie. Il accepta, et c'est ainsi que fut fait *Harnali*: on aurait pu mettre sur l'affiche, le jour de la première représentation, *par ordre*.

J'ignore si le parodiste eut soin de prévenir le poète. Ce qu'il y a de certain, c'est que le poète, qui pourtant n'aime point la parodie et qui l'a qualifiée durement, n'en voulut point à l'auteur d'*Harnali*, qu'il lui passa plus tard et *Cornaro* et *Marionnette*. Duvert même contait que, Victor Hugo étant sur le point de donner un drame nouveau — je crois, sans être bien sûr, qu'il s'agissait de Marie Tudor — lui dit un jour, moitié figue, moitié raisin: « Monsieur Duvert, si vous faites une parodie de ma pièce, venez me voir, je vous donnerai quelques indications; je demande à être de moitié

dans votre œuvre. » Duvert s'excusa de prendre un si terrible collaborateur; mais il n'écrivit pas la parodie. C'était peut-être ce que Victor Hugo désirait, bien qu'il fût assez grand pour voir de très haut ces railleries et n'en tenir aucun compte.

Savez-vous bien que cet *Harnali* est encore une œuvre très amusante, et qu'elle est de plus un document curieux sur l'opinion des contemporains. Les deux auteurs ont évidemment ramassé dans leur parodie toutes les critiques adressées en ce temps-là au chef-d'œuvre de Victor Hugo, et ne se sont occupés que de les mettre sous une forme dramatique. Elles sont justes, ces critiques, au regard du bon sens mesquin et des règles étroites. Il est certain, qu'à parler raisonnablement, c'est le parodiste qui a raison contre le poète. Oui, mais dans les œuvres de premier ordre, au bout d'un certain temps, les défauts s'évanouissent et disparaissent; le public ne fait plus attention qu'aux beautés supérieures, et ne tient plus de compte de ces broutilles d'objections, qui les ont trop longtemps masquées.

Quand *Hernani* est rentré, triomphant, en possession de la scène de la Comédie-Française, deux ou trois journalistes ont proposé que l'on reprît quelque part *Harnali* ou la *contrainte par cor*. Je crois bien que les auteurs mêmes n'en eussent pas été fâchés. C'eût été leur jouer un fort mauvais tour. Les critiques qui faisaient pâmer de rire nos pères, rigoureux servants de Boileau, auraient fait hausser de pitié les épaules aux admirateurs fervents de la *Légende des siècles*. Non, *Harnali* est une parodie qu'il faut lire au coin de son feu, et l'on y peut prendre encore un vif plaisir, pour peu que l'on aime ce genre.

Elle étincelle de vers plaisants, qui avaient eu dans leur temps un succès immense; car mon père m'en récitait des tirades, qu'il savait par cœur. Ecoutez le vieux Comilva, trouvant, au premier acte, deux hommes chez sa nièce :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Qu'est-ce à dire? En ces lieux vous introduire ainsi!
Pour un vieux Lustucru me prenez-vous ici?
Suis-je donc un jouet, un homme en pain d'épice,
Que l'on donne aux enfants qui viennent de nourrice?
Suis-je un polichinelle? ou suis-je un chien barbet
Que l'on fait aboyer en pressant le soufflet?
Eh bien! il était temps!... Je vois qu'en ma demeure
Pour savoir du nouveau j'arrive à la bonne heure.
Vous êtes des gaillards qui montrez du toupet.
Ainsi donc, pour vous deux, ma nièce me trompait!
C'est du propre! et c'est vous, ma nièce, vous, ma femme,
(Vous l'alliez devenir) quelle conduite infâme!
Lorsque de notre hymen j'arrange les apprêts,
Je me trouve être avant ce que l'on n'est qu'après!
C'est du propre! Et vraiment dans cette circonstance,
C'est bien aimable à vous de me faire une avance!
Et toi, fille modeste!... oh! mon amour craintif
N'ose plus à ton nom joindre cet adjectif...
Ah! je me sens mourir de fureur et de honte.
Je sens à mon vieux nez la moutarde qui monte.

Ce dernier vers est d'une sonorité superbe et drôlatique. Et que d'autres aussi bien venus! Harnali provoque Charlot, qui lui fait observer que, pour se mesurer avec lui, il est de bien petite taille :

La taille n'y fait rien; la mienne est ordinaire;
Mais j'ai six pieds de long quand je suis en colère.

Et la fameuse parodie de la tirade des «je te hais». Harnali, vendeur de contremarques, crie à Charlot, l'inspecteur :

Eh bien! oui, j'en conviens, oui, je vends des billets.
Je t'haïs! chaque soir tu nous donne la chasse;
Je t'haïs! tu perçois cinq sous sur chaque place;
Je t'haïs! je t'haïs! je ne peux pas te voir.
Je t'haïs le matin et je t'haïs le soir;
Soit que je reste assis, soit que je me promène;
Je t'haïs le dimanche et toute la semaine.
Défends-toi!

Et lisez toute la scène où le vieux Comilva (au début du troisième acte) se plaint de sa vieillesse près de Quasifol. Cela est d'une drôlerie inconcevable. Et il paraît que la pièce fut, dans l'origine, jouée à ravir par Arnal et Lepeintre jeune, Mlle Brohan, la mère des deux Brohan, Augustine et Madeleine.

L'éditeur a eu raison de nous conserver, comme spécimen, ce chef-d'œuvre des parodies. Peut-être eût-il mieux fait de supprimer les deux autres qu'il a cru devoir ajouter à celle-là : *Cornaro tyran pas doux*, parodie d'*Angelo*, et *Marionnette*, parodie de *Marion Delorme*. Ces deux pièces ne font qu'encombrer une édition déjà volumineuse. Il faudrait toujours avoir présents à l'esprit les deux jolis vers de Voltaire :

On ne va point, amis, sur Pégase monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.

Avec *Heur et Malheur*, comédie-vaudeville en un acte, où Duvert eut pour collaborateurs MM. Alexandre B... et Auguste de Lauzanne, qui date du 19 avril 1831, nous entrons dans le théâtre de Duvert proprement dit. C'est là que vous trouverez la plaisanterie, jadis fameuse, des *Durand* changés en Dunand.

— Ah! vous vous appelez Dunand, disait Arnal à un

monsieur qu'on lui présentait sous le nom de Durand.

— Non, Monsieur, pas Dunand... Durand.

— J'ai connu, poursuivait Arnal, j'ai connu autrefois un nommé Dunand. C'était peut-être votre cousin ?

— J'ai l'honneur de vous dire que mon nom est Durand, Du-rand.

— J'entends bien. D'où êtes-vous ?

— Ma famille a toujours habité Paris.

— Ah ! bien, ce ne peut être cela. Les Dunand que j'ai connus étaient de Bayonne. M. votre père a-t-il beaucoup d'enfants ?

— Je suis fils unique.

— C'est singulier. Les Dunand étaient trois frères, dont une demoiselle.

— Il paraît qu'il y tient. Laissons-le aller.

— Eh bien ! mon cher Dunand, je suis ravi...

Et le dialogue se poursuivait ainsi, et tout le long de la pièce Arnal répétait : Vertueux Dunand, brave Dunand, cher Dunand, et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'au dénoûment il apprenait que son homme ne s'appelait ni Durand, ni Dunand, mais Fombert, et ce Fombert se trouvait être précisément son rival, et son rival heureux ; et Arnal, désespéré, furieux, ne l'en traitait pas moins de Dunand, accolant à ce nom maudit toutes sortes d'épithètes verdâtres, et dans son indignation il s'écriait :

— Je m'en irai d'ici ! je ferai le voyage à pied, s'il le faut, oui, à pied... comme un vagabond, come un pestiféré, comme un dangereux reptile.

Et un instant après il voulait se tuer en se jetant dans les flots de Seine-et-Marne.

Vous voyez poindre le genre d'esprit et la langue de Duvert.

C'était l'inauguration d'une nouvelle manière. Depuis ce jour (*Heur et Malheur* date de 1831), Duvert composa un nombre considérable de pièces de tous genres, dont cent vingt et une ont été imprimées. On en a tiré ces six volumes, que nous aurions peut-être mieux fait de réduire à deux : il est difficile de ne pas penser au mot de Voltaire dans le roman de *Candide :*

— Oh ! que de pièces de théâtre, s'écrie Candide en examinant la bibliothèque de Poccocurante.

— Oui, dit l'ennuyé Poccocurante, on en a fait des milliers depuis un siècle.

— C'est beaucoup, dit Candide.

— Il y en a dans le nombre une demi-douzaine d'excellentes.

— C'est beaucoup, dit Martin.

Duvert a énormément travaillé. Il va sans dire que, dans cette collaboration incessante avec Lauzanne, c'était lui qui découvrait les idées de pièces, qui les signalait à son gendre ; on en causait le soir, après dîner, soit au coin du feu, l'hiver, soit, l'été, en faisant un tour de jardin. Lauzanne construisait la pièce ; il en aménageait les scènes avec un soin correct ; il bâtissait pour de légers vaudevilles ces fortes charpentes qui nous étonnent encore aujourd'hui par leur solidité. C'était l'usage en ce temps-là, et la méthode n'est pas si mauvaise. On y reviendra. Lauzanne n'épargnait aucune des préparations nécessaires, qui devaient donner à la situation comique tout son relief et son éclat. Une fois qu'il y était arrivé, il la creusait, il la fouillait en tous sens. Il apportait une pièce toute faite,

et la plupart du temps excellemment faite, à qui il ne manquait qu'une toute petite chose : la vie.

Le manuscrit était livré dans cet état à Duvert. A six heures du matin, il se mettait à l'ouvrage, et alors il reprenait le dialogue de son collaborateur, il y jetait à pleines mains les mots plaisants et les détails pittoresques. Une fois emporté, il ne se connaissait plus ; il bousculait, sans respect, l'économie magistrale du canevas ordonné par son collaborateur. Un mot entraînait une scène à côté, et il faisait la scène, et il riait lui-même aux éclats de ses inventions drôlatiques.

A dix heures, il descendait au déjeuner de famille, tout échauffé de son travail, et là, avec une verve de vaudevilliste, il étalait ses trouvailles ; et voilà qu'au milieu de son récit d'autres récits lui partaient inopinément entre les doigts, et il avait des soubresauts de rire, et tout le monde pouffait autour de lui ; tout le monde se grisait de cet esprit pétillant, tout le monde sauf le sage Lauzanne, qui, l'accès terminé, reprenait le manuscrit, tout hérissé des additions de Duvert, et disait en se retirant :

— Je m'en vais ratisser vos allées.

C'était sa façon de caractériser le travail auquel il se livrait : travail d'émondement. De toutes ces plaisanteries, il n'en gardait que quelques-unes, non pas celles qui lui semblaient les plus drôles, mais celles qui rentraient exactement dans le sujet, qui jaillissaient de la situation même. Les autres, il les retranchait sans pitié ; et comme c'était un homme éminemment soigneux, il les mettait de côté et les serrait précieusement dans son tiroir. C'étaient des conserves pour quelque pièce, moins bien venue, où le plat de résis-

tance aurait manqué. C'est ainsi qu'un jour je ne sais quel vaudeville leur ayant laissé des reliefs trop nombreux, ils eurent regret à les perdre, et composèrent une pièce, le *Puits mitoyen*, pour les utiliser, comme on dit parfois à un ami : « J'ai eu du monde à dîner hier venez donc manger les restes. »

Lauzanne, une fois sa besogne d'épuration terminée, remettait au net le manuscrit et le repassait à Duvert, en baissant les yeux. Il savait bien ce qui allait arriver. Duvert en voyant ce furieux abatis entrait dans des colères terribles : c'était un parti pris ! On voulait sa mort ! on le dépouillait, on l'abîmait ! Et d'une plume rageuse, il se rejetait sur le papier blanc ; et c'étaient de nouvelles explosions de mots drôles, sur lesquels Lauzanne repassait son même râteau le lendemain. Et le manuscrit allait ainsi de l'un à l'autre, sans que les deux frères Siamois échangeassent de vive voix les observations dont ils étaient pleins tous deux. Une longue expérience leur avait appris qu'ils se seraient dévorés.

Nous ne haïssons pas aujourd'hui les écarts de fantaisie qui emportent une pièce loin du sujet ; souvent même il n'y a point de sujet, dans les pièces que nous applaudissons ou le sujet n'est qu'un prétexte à des pointes d'imagination vivement poussées dans tous les sens. A ce point de vue, Duvert eût été, par son goût particulier, le vrai précurseur du vaudeville moderne. Il était maintenu dans la voie rectiligne par son collaborateur qui estimait que tout mot hors de situation était un mot inutile ou perdu, et qui ne souffrait pas même que l'on en mît plusieurs de suite, eussent-ils été dans le mouvement de la scène. Que de fois je lui ai

entendu soutenir cette thèse qui, au premier abord, semble paradoxale : c'est qu'au théâtre il faut espacer les traits d'esprit. Le public, disait-il, a besoin d'un peu de temps, pour comprendre d'abord et ensuite pour se remettre. Tout mot qui vient trop vite, après un premier effet ne porte pas, et c'est par conséquent du bien perdu. Au cas où ces principes d'économie dramatique ne seraient pas absolument justes, ils trouveront si peu d'applications qu'il n'y a pas de danger qu'ils deviennent contagieux. Les gens assez riches pour être prodigues ne sont pas si communs !

Peut-être cette façon de comprendre le théâtre nous a-t-elle privés de quelques jolies boutades ; elle a en revanche contribué pour une large part à mener les vrais chefs-d'œuvre de Duvert et Lauzanne à leur dernier point de perfection. Quand l'idée s'est trouvée spirituelle et les développements scéniques heureux, l'agrément du dialogue qui portait la correction dans la fantaisie, en a fait des ouvrages absolument achevés. Je ne pourrais désigner tous les vaudevilles où ces conditions se trouvent réunies ; je crois pourtant qu'on doit citer en ce genre : les *Cabinets particuliers*, *A la Bastille*, le *Mari de la Dame de chœurs*, l'*Homme blasé*, *Riche d'Amour*, le *Supplice de Tantale*, l'*Omelette fantastique*, et chacun, selon son goût particulier, ajoutera à cette noclamenture.

L'esprit particulier de Duvert est presque tout entier dans cette langue bizarre, dont il est assez difficile de donner une définition exacte, mais qui a toujours eu le privilége d'exciter le rire à Paris. Les contemporains s'en étonnaient déjà ; je trouve dans une des chroniques théâtrales de Matharel de Fiennes, qui était le critique dra-

matique du *Siècle*, cette appréciation qui donne la note exacte de ce que l'on pensait alors : « M. Duvert parle deux langues : le dialecte Duvert, qu'il a inventé et qu'il garde pour les vaudevilles arnalesques et pour les conversations du foyer; puis la langue ordinaire des simples mortels, dont il se sert dans les salons et dans les levers de rideaux... Dans la pièce que nous analysons, le héros principal ne sait que balbutier ce sublime dialecte qui immortalisera son auteur et qui le conduira un jour ou l'autre à l'Académie française. »

Le chroniqueur, en parlant de l'Académie française, croyait faire une excellente plaisanterie. Il ne se doutait guère en effet que Duvert, avec ses excentricités de langage, n'en était pas moins un puriste très attentif, et qu'il se piquait d'être un écrivain. Je lui ai entendu conter plus d'une fois, avec orgueil qu'un jour rencontrant M. Legouvé et causant avec lui, il l'avait fait quinaud, comme disaient nos pères; il l'avait collé, comme nous disons à cette heure, en lui prouvant que la locution *il s'en faut* vient du verbe *faillir* et non, comme on le croit généralement, du verbe *falloir*[1]. Ce dialecte même, inventé par Duvert, ne se pouvait parler couramment, sans une connaissance approfondie de la langue générale. Il consiste quelquefois à prendre dans son sens vrai une locution métaphorique, ce qui fait le plus drôle d'effet du monde.

— Si Actéon me manque, s'écrie la déesse d'un ton menaçant, il verra !...

— Il verra ! pense Actéon songeur; cette proposition pourrait flatter un aveugle.

1. M. Duvert se trompait d'ailleurs. *Falloir* et *faillir* sont deux formes du même verbe. Voir *Littré*.

Et autre part :

— Ma manière de voir m'empêcha d'entrer dans l'armée.

— Tu étais libéral ?

— Non, j'étais myope.

Souvent, c'est un mot détourné de sa signification propre, et pris, d'une façon tout à fait inattendue, dans un sens qui est pourtant voisin.

— Il est arrivé au *grade* de vieillard !... Quand on est pourvu d'un physique aussi *dégénéré*... Voudrais-tu m'exposer au sort d'Ixion, qui tourne sur une roue éternelle comme un déplorable écureuil... Je suis tremblant, comme une gelée au rhum...

Mais vous n'aurez qu'à ouvrir au hasard un des six volumes de ses œuvres choisies, vous trouverez des spécimens de cette langue singulière, que les pamphlets de Rochefort remirent à la mode aux derniers jours de l'empire. L'analogie d'esprit est si frappante, que Rochefort, sans en avoir conscience probablement, reprit un certain nombre des plaisanteries de Duvert : ainsi la fameuse phrase : L'empire comprend trente-cinq millions de sujets, sans compter des sujets de mécontentement, se retrouve mot pour mot dans le *Grand-Palatin*. Que de plaisanteries vous trouverez dans la *Lanterne*, qui rappellent le mot de Duvert dans *Actéon :* « Les tailleurs, en Arcadie, sont obligés de se faire clercs de notaire pour vivre, et il n'y a pas de notaires. »

Chose inexplicable ! cette langue qui est si amusante encore à la lecture, et dont l'agrément est tel que, si j'ai quelques moments d'ennui, je suis sûr qu'un volume de Duvert dissipera mon chagrin, ne fait plus

guère d'effet au théâtre, et même, au temps de l'auteur, elle avait besoin, pour soulever le rire, d'être parlée par cet admirable comédien qui s'appelait Arnal.

C'est une remarque que l'on a souvent faite : les écrivains qui sont des novateurs au théâtre trouvent toujours le comédien qui est le plus propre à traduire leurs œuvres au public. La raison en est simple ; s'ils le trouvent, c'est qu'ils le forment. Les poètes de la période romantique ont eu Lemaître et Bocage ; Augier a rencontré Got ; Duvert et Lauzanne ont eu pour interprète Arnal, qui possédait un art de diction vraiment incomparable. Arnal n'était pas du tout un artiste de fantaisie ; c'était un comédien dans la grande acception du mot, et je tiens de Duvert lui-même qu'il fut plus d'une fois question de l'engager à la Comédie-Française. Il aurait pu y tenir une grande place ; il préféra être le premier dans son village.

Je n'ai pas vu Arnal en ce beau temps des *arnaleries*. Mais j'ai trouvé partout son souvenir vivant ; et les deux auteurs mêmes de tant d'adorables fantaisies m'ont souvent parlé de la façon merveilleuse dont il les interprétait. Il donnait un prix infini à tous ces mots, en les détachant, sans avoir l'air d'y prendre garde, en forçant le public d'en comprendre le sens caché, d'en saisir et d'en goûter le tour ingénieux.

Ce n'était pas toujours un collaborateur commode. Arnal était ce qu'on appelle un mauvais coucheur. Il était déplorablement tatillon, et il avait ses lubies. Duvert, à qui il aurait pourtant dû beaucoup de reconnaissance et un peu de respect, avait fort à faire de s'accommoder de ses frasques ou de les réprimer.

Un jour, il refuse de jouer le principal rôle d'une

pièce qui avait pour titre : le *Grand-Palatin*. Pourquoi? Le vaudeville lui semblait-il mauvais? Choquait-il ses opinions politiques? car il s'y trouvait nombre d'allusions au mariage, alors récent, de la reine d'Angleterre. Je l'ignore, et peut-être l'ignorait-il lui-même. Mais il était buté; il fallut du papier timbré pour l'obliger à venir aux répétitions. Il y assista, mais il affecta de dire son rôle les deux mains dans ses poches sans donner aucune intonation.

Duvert était désespéré; et comme la dernière répétition n'avait pas mieux marché que les autres, il fit, par huissier, défendre au théâtre de passer outre et de procéder à la première représentation. Le théâtre n'en tint compte, et il eut raison. Car Arnal, qui était jaloux de sa renommée, joua le rôle à ravir ce soir-là. Ce fut un concert de louanges dans les feuilletons du lundi. Le lendemain, il reprenait sa mauvaise humeur et recommençait à jouer les mains dans ses poches. La pièce n'eut que quatre ou cinq représentations. Ce fut un des plus vifs chagrins de Duvert.

Il jura, dans son premier accès de fureur, que jamais il n'écrirait plus pour Arnal. Cette bouderie dura toute une grande année. On s'entremit; Arnal reprit une vieille pièce de Duvert; c'était faire amende honorable. Duvert fut touché; il avait quelque intérêt à l'être; et la réconciliation fut conclue le jour où il apporta l'*Homme blasé*, qui devait être un des plus glorieux triomphes du comédien.

J'ai dit tout à l'heure, sans y insister, que Duvert, tout en écrivant cette langue abracadabrante qui a gardé son nom, était le plus correct des puristes. Le même contraste se pouvait remarquer dans sa vie, ou plutôt

dans ses vies; car il en avait deux bien distinctes.

A la maison, c'était un bon et honorable bourgeois, tout entier à sa famille, qui acceptait de la meilleure grâce du monde les nécessités d'un intérieur domestique tenu avec sévérité par une femme austère. Jamais vous n'auriez reconnu, dans cet homme aux idées moyennes et au parler correct, le vaudevilliste à la verve duquel avaient échappé tant de fantaisies désopilantes. Il était sérieux, et même quelque peu grognon. C'était le Duvert de la famille.

Il y avait le Duvert du théâtre. Vous rappelez-vous une bien jolie page de Sainte-Beuve, traçant le portrait de Chateaubriand :

« Le soir, dit l'illustre biographe, il rentrait au logis en puissance de Mme de Chateaubriand, laquelle avait son tour et qui le faisait dîner avec de vieux royalistes, avec des prédicateurs, des évêques et des archevêques. Il redevenait l'auteur du *Génie du christianisme* jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au lendemain matin. Le soleil se levait plus beau ; il remettait la fleur à sa boutonnière, sortait par la porte de derrière de son enclos, et retrouvait joie, liberté, insouciance, coquetterie, désir de conquête, certitude de vaincre, de une heure jusqu'à sept heures du soir. »

C'était pour Duvert de huit heures du soir jusqu'à une heure du matin. Il charmait par ses saillies les habitués des coulisses. Je détache d'une lettre particulière les lignes suivantes qui le font assez bien connaître sous ce jour :

« Quand Duvert était animé par la conversation, c'était un jet continu de traits spirituels. L'abondance même des mots qui s'échappaient de sa lèvre fine et

ironique a fait négliger de les recueillir. On comptait sur le lendemain pour renouveler l'impression de la veille. Il faut avoir l'occasion de se souvenir. Un jour que, revenant des Pyrénées en voiture publique, il traversait le Périgord, il voit dans la plaine un homme conduisant un porc à la recherche des truffes :

— Tiens ! s'écrie Duvert, voilà un cochon qui va à son bureau !

Cette saillie originale le peint tout entier.

Un jour en se promenant avec un de ses amis, ils voient écrit en grosses lettres sur une affiche : *Bains russes, douches de vapeur, douches écossaises.*

— Douches écossaises? demande l'ami, qu'est-ce cela ?

— Des douches à grands carreaux, répond Duvert du ton le plus sérieux.

Une autre fois, allant de Paris à Bruxelles, au moment où le train passe la frontière, il entend le son d'une trompe.

— Tiens ! le ranz des Belges, s'écrie-t-il.

Vous reconnaissez dans ces traits échappés à l'improvisation le tour de plaisanterie d'esprit particulier aux vaudevilles qu'il a signés de son nom.

C'était dans la vie ordinaire, avec tout son esprit et toute sa malice, un fort bon homme et plein de cœur. Il avait survécu à ses œuvres, et n'avait pu voir sans chagrin la petite révolution dramatique qui avait relégué à l'arrière-plan ses plus jolis vaudevilles ; il ne laissait pas d'en parler avec quelque amertume. Il faut pardonner un peu d'aigreur aux artistes qui se sentent supérieurs à leurs héritiers, et qui les voient emporter le succès qui les abandonne. Je ne l'ai pourtant jamais entendu dire un mot méchant à l'adresse d'un seul de

ses plus jeunes confrères ; il se plaignait en général, et rendait en particulier justice à chacun d'eux.

Il ne pouvait s'empêcher de faire remarquer que c'était lui qui avait inventé le vaudeville mythologique : *Actéon*, que vous trouverez dans le second volume, est en effet une opérette dans le genre de celles qui devaient plus tard emporter de si longs et de si fructueux succès. Mais que voulez-vous? il faut arriver à son temps.

J'ai tenu entre mes mains des lettres de lui à sa fille, qui sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et de sensibilité bourgeoise. J'ai quelque pudeur à mettre sous les yeux quelqu'un de ces épanchements intimes ; trois ou quatre lignes, au hasard, si vous voulez :

« Et à toi, chère ange, écrivait-il à sa fille, M^me^ de Lauzanne, que puis-je te dire? Une phrase sera toujours au-dessous de ma pensée. Si tu veux savoir comment je t'aime, pense à ta fille, et juge combien viennent du fond de mon cœur ces baisers et ces bénédictions que je t'envoie. »

Vous voyez qu'il y avait chez ce grand railleur l'étoffe d'un brave père de famille. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 août 1854. Il était également chevalier de quelques autres ordres étrangers ; mais ce qui le flattait davantage, c'est qu'il était médaillé de Sainte-Hélène. Il s'était affaibli dans ses dernières années, et je l'avais vu baisser jour à jour. Il s'éteignit doucement, le 19 octobre 1876, sans agonie, comme une lampe qui a épuisé sa provision d'huile.

Son collaborateur ne lui a guère survécu que juste le temps de mener à bien cette édition, dont nous vous offrons aujourd'hui le sixième et dernier volume.

FRANCISQUE SARCEY.

LA

# POÉSIE DES AMOURS, ET...

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 1er mars 1849.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

## PERSONNAGES

BERNARD, commandant de cavalerie retraité [1].
HECTOR [2].
CHEVREAU, médecin [3].
JÉRÔME, jardinier [4].
ANGÉLIQUE, nièce de Bernard [5].
JULIETTE, sa femme de chambre [6].
FRABOULOT, notaire [7].
AMIS.

La scène est à Marly, chez Bernard.

1. M. Viette. — 2. M. Arnal. — 3. M. Léonce. — 4. M. Schey. — 5. Madame Paul Ernest. — 6. Mademoiselle Châteaufort. — 7. M. Camiade.

LA

# POÉSIE DES AMOURS, ET...

## ACTE PREMIER

Un jardin; à droite, un pavillon dépendant du corps de logis principal avec lequel il communique intérieurement. Le pavillon fait saillie sur le théâtre et est planté de biais, de sorte que la face principale est tournée vers la gauche de la salle. L'ouverture du pavillon est très-large, les côtés sont garnis de rideaux de coutil; au-dessus est une tente, également en coutil rayé. L'intérieur est meublé, sur le devant, d'une table recouverte d'un tapis, et, dans l'intérieur, de chaises, tableaux, étagère. Chaises de bois dans le jardin, à droite et à gauche. — A gauche, et au fond, allées et massifs.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, *dans le pavillon, auprès de la table; elle est assise et lit un feuilleton;* BERNARD ET CHEVREAU, *venant du fond du jardin, à gauche.*

BERNARD, tenant Chevreau sous le bras et causant en marchant.

Je vous dis, docteur, que mon ami Canivet était un homme admirable! et dévoué jusqu'à l'abnégation!

CHEVREAU.

Permettez, commandant, pour moi qui suis un homme froid, les grands scélérats et les grands vertueux ne sont autre chose que des malades.

BERNARD.

Tenez, docteur Chevreau, avec votre scepticisme de glace, vous me feriez sauter au plancher...

CHEVREAU, froidement.

J'en serais fâché... d'abord, dans un jardin, on ne sait pas où cette tentative pourrait vous conduire... Il me serait facile de prouver qu'une excitation cérébrale...

BERNARD, impatienté.

Mais, malheureux que vous êtes!... Tenez, à Lützen, le 2 mai 1813, mon cheval est tué sous moi.

CHEVREAU.

L'infortuné!

BERNARD.

Il tombe, et j'allais être tué sous lui, lorsque mon pauvre Canivet, simple adjudant-major, voyant que j'étais perdu, rallie vingt-cinq dragons du régiment, fait une charge à fond sur le carré, au milieu duquel je me trouvais engagé, il reçoit un coup de baïonnette, son cheval est tué à son tour, mais le carré est enfoncé et je suis sauvé! Est-ce du courage... ou de la maladie?

CHEVREAU.

L'un et l'autre, car il avait certainement la fièvre.

BERNARD.

Vous m'ennuyez.

Il remonte la scène.

ANGÉLIQUE, qui n'a pas cessé de lire, à elle-même.

Quel noble dévouement! quelle âme! quel cœur!

Elle laisse tomber le journal et reste pensive.

BERNARD.

Hein? (Se retournant sans aller à elle.) C'est Angélique! tu étais là, mon enfant?

CHEVREAU.

Elle ne vous entend pas.

BERNARD.

Elle est absorbée dans la lecture de son feuilleton.

CHEVREAU.

Mauvaise hygiène pour l'esprit !

BERNARD.

Que voulez-vous ? ma pauvre sœur me l'a léguée, en me confiant son avenir... Je vous dirai même, entre nous, que c'est pour cela que je ne me suis pas marié.

CHEVREAU.

Cette chasteté vous honore.

BERNARD, allant à Angélique, avec bonté.

Eh bien ! Angélique ! comme te voilà sérieuse !

ANGÉLIQUE, sortaut de sa rêverie.

Hein ?... plaît-il, mon oncle?...

Elle se lève.

BERNARD, avec douceur, lui donnant un baiser sur le front.

Tu ne me voyais donc pas ?

ANGÉLIQUE.

Non, cher oncle, je réfléchissais... je...

CHEVREAU, saluant.

Heureux l'objet de ces rêves charmants !...

BERNARD.

Rêves de jeune fille, va ! je sais ce que c'est... (D'un air satisfait et confidentiel.) Eh bien ! mais... ça pourra s'arranger.

ANGÉLIQUE, qui ne comprend pas.

Vous dites, mon oncle?...

BERNARD.

Lorsqu'une jeune fille rêve, c'est au mariage... (Se frottant les mains.) Quand je te dis que ça pourra s'arranger.

ANGÉLIQUE, s'animant peu à peu jusqu'à l'exaltation.

Oh! cher oncle! le mariage, comme je le comprends, avec ses obstacles, ses luttes... le mariage contracté sous l'influence de cette impérieuse attraction de deux cœurs qui se devinent et se cherchent à travers les espaces... le mariage avec toute sa poésie... Oh! tenez! c'est le ciel sur terre.

BERNARD.

Là! là! là! tout beau, tout beau! le mariage n'est pas si poétique que ça.

CHEVREAU, à part.

Inflammation de feuilleton!

BERNARD.

AIR *de l'Apothicaire.*

L'hymen est un jeu de hasard,
Mais un jeu qui n'est pas moderne :
On l'a conservé par égard,
Quoiqu'il soit parent du quaterne.
Il fallait garder, avant tout,
Un débouché pour la folie,
Et l'hymen est resté debout
Pour remplacer la loterie.

L'essentiel, ma chère amie, c'est de mettre la main sur un bon numéro.

ANGÉLIQUE, avec dédain.

Ah! mon oncle, que c'est prosaïque ce que vous dites là!

BERNARD.

Du reste, je suis là pour veiller... je me pose en vedette devant ton bonheur; pas de danger que je laisse surprendre le camp. (Gaiement.) J'ai ce qu'il te faut.

ANGÉLIQUE.

Comment?

BERNARD.

Un homme d'honneur... pas trop mal de figure, un homme froid...

ANGÉLIQUE.

Je parie que c'est le docteur qui vous a donné ces idées-là!...

CHEVREAU, très-empressé.

Oui, Mademoiselle, je ne le cacherai pas plus longtemps; j'ai prié le commandant d'être auprès de vous l'interprète...

ANGÉLIQUE, allant à lui.

De qui donc?

CHEVREAU.

Mais... de mes propres sentiments... à moi!...

ANGÉLIQUE, très-surprise.

Vous, docteur?... c'est à moi que...

BERNARD, brusquement.

Parbleu! il ne demande pas la main du roi de Prusse; tu vois bien qu'il n'est pas là.

ANGÉLIQUE.

Quoi!... vous, docteur, qui ne croyez à rien, pas même aux mouvements du cœur, aux sympathies soudaines, qui soumettez tous les sentiments au creuset de l'analyse... vous demandez ma main?... (Se rassurant et avec enjouement.) Oh! non... ce n'est pas sé-

rieusement, n'est-ce pas, que vous dites cela, c'est pour me faire peur?

CHÈVREAU, à part.

Peur?...

BERNARD, à part.

Il me fait l'effet d'un cheval qui s'est pris dans sa longe.

ANGÉLIQUE.

Monsieur est trop... médecin pour moi, la poésie lui manque.

CHEVREAU, très-mortifié.

Ah!

Il fait un geste de résignation et va se retirer.

BERNARD, remontant et le retenant.

Restez, Chevreau!... sacrebleu! il ne sera pas dit que le commandant Bernard aura battu en retraite devant une péronnelle! (A Angélique.) Sachez, Mademoiselle, que ce projet de mariage, je l'ai arrêté là! (Il se frappe le front.) Et que, mille bombes!...

ANGÉLIQUE, avec une ironie gracieuse.

Mon Dieu, mon oncle, mille bombes sont un argument dont je ne conteste pas la puissance, mais je ne suis pas en état de siége.

BERNARD, étourdi et se fâchant.

Quoi! qu'est-ce à dire?... qu'est-ce que ça signifie?... (A part.) Elle est remplie d'esprit, cette petite sotte! (Haut.) Mademoiselle, je n'accepte pas les calembredaines... et je parle très-sérieusement.

ANGÉLIQUE.

Alors, mon oncle, je vous dirai très-sérieusement aussi que j'ai l'honneur d'être la nièce du comman-

dant Bernard qui m'a appris de bonne heure à avoir une volonté.

BERNARD.

Très-bien. (A Chevreau.) C'est parfait ce qu'elle dit là.

ANGÉLIQUE.

Je persiste donc dans ma résolution. (Mouvement de Bernard et de Chevreau.) D'ailleurs, mon choix est fait.

BERNARD, vivement.

Votre choix ?

CHEVREAU, vivement.

Son choix !

ANGÉLIQUE.

Je n'épouserai jamais que M. Hector.

BERNARD ET CHEVREAU.

Hector !

BERNARD, vivement.

Quel est cet Hector ?

ANGÉLIQUE, posément.

Je n'en sais rien.

BERNARD, vivement.

Mais, sa position ?

ANGÉLIQUE, posément.

Je ne m'en suis pas informée.

BERNARD, vivement.

Sa famille, son nom ?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore ; mais je vous déclare, mon cher oncle, que je n'épouserai jamais que M. Hector.

Elle remonte jusqu'au seuil du pavillon.

BERNARD, stupéfait.

Jamais ?

ANGÉLIQUE, se retournant.

Jamais !

Elle entre dans le pavillon et disparaît.

## SCÈNE II

CHEVREAU, BERNARD.

BERNARD, avec colère.

Jamais ! n'a-t-elle pas dit : jamais !

CHEVREAU.

Ah ! elle l'a dit... j'en suis mortifié.

BERNARD, brusquement.

Et moi, Monsieur, j'en suis ravi !

CHEVREAU.

Tiens !

BERNARD.

Elle a de la fermeté, cela me comble de joie... oui, Monsieur, de joie !... Elle tient de moi, cette enfant-là, elle est charmante !

CHEVREAU.

Elle peut tenir de vous, mais elle ne tient pas beaucoup à moi.

BERNARD.

Mais, morbleu ! ce ne sont pas des raisons... Quand je commande, il faut qu'on obéisse ! nos arrangements sont faits, le notaire vient ce soir ; je ne veux point avoir fait une fausse manœuvre !... (Brusquement.) Que diable peut-elle avoir contre vous ? vous êtes très-bien !

CHEVREAU, arrangeant ses cheveux.

Oh !

BERNARD, brusquement.

Parbleu ! quand je dis que vous êtes très-bien, je ne veux pas dire que vous êtes un... Antinoüs, un modèle pour la statuaire, je n'en sais rien ; mais ma nièce n'en sait rien non plus, j'imagine... Elle cédera, j'en réponds ; car, si elle m'oblige à me mettre en colère, cela ira mal, ça ira très-mal, je vous en préviens ! je casserai, je briserai tout, sacr...

Il remonte.

CHEVREAU.

Les meubles brisés ne profitent absolument qu'aux ébénistes... Pour vaincre les passions, il ne faut que savoir modifier les tempéraments... Nous autres savants, nous en avons les moyens.

BERNARD.

Au fait, je ne serais pas surpris qu'elle eût les nerfs un peu agacés, elle a eu une peur, hier au soir !...

CHEVREAU.

Qu'est-ce donc ?

BERNARD.

Elle s'est égarée dans les bois de Saint-Germain, à cette fête aux Loges, où elle a voulu que je la conduisisse. Par parenthèse, vous deviez nous y rejoindre ; (brusquement) mais vous, on ne peut jamais vous avoir.

CHEVREAU.

J'y fus, mais je ne vous vis point. Il y avait tant de monde ! Dans l'obscurité, j'avais cependant cru un moment reconnaître mademoiselle Angélique au bras d'un cavalier.

BERNARD, riant.

Ah ! quelle folie !

CHEVREAU.

Cela m'a même valu une aventure assez désagréable...

BERNARD, l'interrompant.

Tenez... une nuit d'insomnie, voilà le mot de l'énigme ! Elle aura rêvé un héros de roman, un Hector ; elle a de ces vertigos-là quand elle veut me faire enrager... Est-ce qu'on s'appelle Hector ! Elle n'est pas amoureuse du roi de carreau, quand le diable y serait !

CHEVREAU.

Ce serait bien invraisemblable.

BERNARD.

Il n'existe pas d'Hector ! il n'y en a pas !

## SCÈNE III

Les mêmes, JÉROME, HECTOR, *venant du fond à gauche.*

JÉRÔME, annonçant.

Monsieur Hector !

BERNARD ET CHEVREAU.

Hector !

Jérôme indique Bernard à Hector et se retire. Hector a le costume d'un homme du monde ; gants paille, chapeau gris.

HECTOR, allant droit à Bernard.

Monsieur, je viens vous demander la main de votre nièce.

BERNARD, jetant un cri de surprise.

Ah !

CHEVREAU, de même.

Quoi !

HECTOR.

Pourquoi ces cris ? Je me présente décemment.

CHEVREAU.

Oh ! j'ai les bras et les jambes cassés.

BERNARD.

Mais, Monsieur, je ne vous connais pas.

HECTOR, gaiement.

Ni moi non plus ; c'est pour cela que je viens, car, sans cette démarche, je ne vous connaîtrais pas davantage, et vous me connaîtriez beaucoup moins, Monsieur ! il résulte des explications que je viens de vous donner et de la franchise toute militaire de vos réponses que vous m'accordez la main de mademoiselle Angélique, partons de là.

BERNARD.

Mais pas du tout, Monsieur ! pas de sacrebleu ! qui êtes-vous ? Répondez ! vous voyez que je me contiens... mais si la patience m'échappe !...

HECTOR, gaiement.

Ah ! voilà qui est parler... J'aime ce langage.

CHEVREAU, à part.

Il se contente de peu.

BERNARD, brusquement.

Quelles sont vos ressources ? votre position ?

HECTOR.

Cette prétention est juste (à Chevreau) elle décèle chez Monsieur le caractère d'un officier... tout à fait supérieur. (A Bernard.) Vous me demandez quels sont mes moyens d'existence ? Je les déroule.

BERNARD.

Déroulez-les.

HECTOR.

Air : *Je viens de voir notre comtesse.* (*Léocadie.*)

De bons contrats où rien ne manque,
Pour environ cent mille francs ;
Vingt-huit actions de la Banque,
Vingt-cinq du chemin d'Orléans ;
Dans la Touraine une fort belle terre,
Et quelques fonds placés en Angleterre ;
Voilà, sans faire d'embarras,
Voilà, Monsieur... ce que je n'ai pas (*bis*)
Ce que je n'ai pas.

Jusqu'à l'avant-dernier vers, Bernard et Chevreau ont entendu le couplet avec une impression différente. Bernard paraît trouver qu'Hector serait un bon parti, et Chevreau a la crainte d'avoir rencontré un rival qui peut lui être préféré.

BERNARD, jetant un cri.

Ah !

CHEVREAU, à part.

Évidemment, la tête...

HECTOR.

Mais je l'aurai, cela dépend d'un procès que je vais gagner. Rassurez-vous, votre nièce sera heureuse.

BERNARD.

Pas par vous, mille tonnerres !

HECTOR, tranquillement.

Par moi ; le nombre des tonnerres n'ayant aucune influence sur le bonheur conjugal.

CHEVREAU, avec ironie.

Oui, oui, elle sera heureuse, je le crois.

HECTOR, à Bernard.

Vous voyez bien, monsieur le croit. (Prenant la main de

Chevreau.) Monsieur, permettez... votre opinion me flatte.

CHEVREAU, retenant la main d'Hector et lui tâtant le pouls.

Pouls accéléré... pléthore... nourriture trop substantielle.

HECTOR, sans l'écouter.

Et j'inonderai sa vie de poésie et d'amour!

BERNARD, à part.

Ah ça! mais cet animal devient très-divertissant!

CHEVREAU, à Hector.

Monsieur, croyez-moi... suivez un régime sédatif... le laitage, les viandes blanches...

HECTOR, retirant sa main.

Vous m'ennuyez, vous!

BERNARD.

Et où donc, Monsieur, avez-vous connu ma nièce?

HECTOR.

Je pourrais vous le taire, mais je veux bien répondre à cette question.

BERNARD.

C'est heureux!

HECTOR.

Monsieur! je suis allé hier à la fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain...

BERNARD.

Nous aussi, parbleu!

HECTOR.

Monsieur! quoique j'aime passionnément la retraite... vous comprenez que quand je dis la retraite, je n'entends pas parler de cet affreux rataplan que cognent les tambours à la tombée de la nuit... non!

BERNARD, avec humeur.

J'avais parfaitement compris, que diable!

HECTOR.

J'aime aussi à observer le monde, à guetter ce qui se passe... (à Bernard) sans cependant appartenir en rien à la préfecture de police...

BERNARD.

On ne vous accuse pas de cela.

HECTOR, à Chevreau.

C'est que vous pourriez croire...

CHEVREAU.

Mais nullement, Monsieur!

HECTOR, à Chevreau sévèrement.

A la bonne heure! car je ne le souffrirais pas.

Chevreau fait un mouvement d'humeur.

BERNARD.

Enfin?

HECTOR.

J'étais donc là, Monsieur, me livrant à mille réflexions sur le spectacle champêtre que j'avais sous les yeux... observant l'influence des mirlitons et du pain d'épices sur la civilisation. J'étudiais avec curiosité les mœurs candides des paysannes qui dansent des polkas et parfois même des... plus-que-polkas; j'écoutais les naïfs villageois qui entonnaient le chant des Girondins en s'accompagnant du vin bleu... qui a complétement dégoté le hautbois des anciens pâtres, savez-vous?

BERNARD.

Mais, morbleu, Monsieur, tout ça...

HECTOR.

Ne me coupez pas! (Reprenant le ton de sa narration.) Mon-

sieur! je jetais un regard mélancolique sur toutes ces turpitudes, en me tenant le menton comme ceci. (Il se prend le menton.) J'aime assez à me tenir le menton pour réfléchir; il y a des gens qui réfléchissent sans se tenir le menton, je n'approuve pas ça; nous en avons d'autres qui se tiennent le menton sans réfléchir (avec force) je les blâme! d'autres qui ne se tiennent jamais le menton et qui sont incapables de réflexions, les volailles, par exemple.

BERNARD ET CHEVREAU, impatientés.

Ah!

Ils prennent des chaises.

HECTOR.

Tout ça dépend de l'habitude qu'on a. (Il prend la chaise que Chevreau apporte et s'assied.) Vous êtes trop bon. (Chevreau fait un mouvement d'humeur, va prendre une autre chaise et s'assied à son tour.) J'en étais là, Monsieur, lorsque je fus tiré de ma rêverie par des sanglots... de femme. Je me retourne... (il se lève vivement et dit, tourné vers le fond) et qu'est-ce que j'aperçois? (Bernard et Chevreau se lèvent vivement et regardent, lorsque Hector, s'adressant directement à Bernard.) Qu'est-ce que j'aperçois?

BERNARD.

Mais, sacrebleu! je n'en sais rien, moi!

Il se rassied avec humeur ainsi que Chevreau.

HECTOR, se rasseyant, à Bernard.

J'aperçois une jeune personne charmante, Monsieur, adorable, idéale, (à Chevreau) séraphique, Monsieur!

CHEVREAU, avec humeur.

Je ne vous dis pas le contraire.

HECTOR, à Chevreau, sévèrement.

Et vous faites bien! (A Bernard.) Un air de candeur,

d'innocence!... telle qu'on nous représente Ève avant l'anecdote de la pomme, mais... mieux vêtue... la civilisation a tout gâté! Ses beaux yeux, Monsieur, voilés par les larmes, semblaient chercher quelque chose dans la foule qui nous étreignait. (Avec force en se levant.) Monsieur!... (Chevreau se lève tout à coup et Bernard se tourne vivement vers Hector) je ne suis point dans l'usage de cacher ma pensée; (Bernard se retourne avec humeur et se croise les jambes) vous dire l'effet que produisit sur moi cette figure enchanteresse, c'est impossible en français! Mais j'affirme sur l'honneur que lorsque M. de Turenne reçut un boulet de canon ici... (il frappe le ventre de Chevreau) il fut moins vivement impressionné.

CHEVREAU, s'éloignant.

Ah!... quelle exagération!

BERNARD, se levant.

Corbleu! Monsieur, s'il vous arrivait un boulet de canon, vous verriez...

HECTOR, l'interrompant.

En avez-vous reçu?

BERNARD.

Non!

HECTOR.

Eh bien! alors vous n'en savez rien. — Je m'approchai en tremblant de cette créature céleste, et dans le transport d'admiration qui m'agitait, je m'écriai : oh! vous êtes angélique!... — Oui, Monsieur, me dit-elle naïvement...

BERNARD, à Chevreau.

C'était ma nièce dont la foule m'avait séparé!...

HECTOR, l'arrêtant.

Ne me coupez pas, qu'est-ce que ça vous fait?...

Elle ajouta : Monsieur, puisque vous me connaissez... Elle croyait que je la connaissais parce qu'elle s'appelle Angélique et que dans mon enthousiasme, je l'avais qualifiée du nom de cette... plante ! Puisque vous me connaissez, au nom du ciel, protégez-moi, sauvez-moi !... Je n'avais que mon bras de disponible pour le moment, je le lui offris... elle l'enlaça du sien.

CHEVREAU.

Par exemple !

BERNARD.

Vous avez osé !...

HECTOR.

Ne me coupez pas, qu'est-ce que ça vous fait ?... — J'appris alors qu'elle avait égaré son oncle ; mais allez donc chercher un oncle au milieu de la foule, dans la forêt de Saint-Germain, et la nuit ! ! ! les oncles foisonnent... (à Bernard) c'était chercher un buffle dans les forêts du Nouveau-Monde...

BERNARD.

Mais...

HECTOR.

Un ours dans les Pyrénées...

BERNARD.

Monsieur !

HECTOR.

Une oie sauvage dans les marais de la Norwége.

BERNARD, avec humeur.

Avez-vous fini vos comparaisons, sacrebleu ?

HECTOR, tranquillement.

J'ai fini. Ah ! si mademoiselle Angélique se fût contentée du premier oncle venu, bon !... mais elle

tenait au sien!... Enfin, nous cherchons pendant deux heures, rien! pas une figure de connaissance.

CHEVREAU, allant à Hector.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur. Vous fûtes aperçu par une personne qui crut reconnaître mademoiselle Angélique et s'approcha d'elle.

HECTOR.

En effet, je me le rappelle avec plaisir, je laisse cet indiscret s'approcher, et dès qu'il fut à portée d'entendre ma voix, je lui assène un de ces coups de poing majestueux qui ne fleurissent que dans les abattoirs; je l'inhume sous son chapeau.

BERNARD.

Le procédé est... vif.

HECTOR.

Mais bon!

CHEVREAU, vivement, à Hector.

Ainsi donc c'était...

HECTOR, l'arrêtant et tranquillement.

C'était vers dix heures. (A Bernard.) Perdant tout espoir de vous rencontrer, mademoiselle Angélique voulut rentrer. Je frétai un coucou, un de ces ignobles coucous dont le cahotage jette la perturbation dans l'anatomie humaine; mais j'étais près d'elle, que m'importait le reste? Le doux son de sa voix argentine allait à mon cœur; mes oreilles étaient ivres-mortes! Je nageais en pleine poésie; au bout d'une heure, je la déposais à Marly; il y avait cinquante minutes que nous étions d'accord.

BERNARD.

Comment, d'accord?

CHEVREAU.

D'accord !

HECTOR.

Cela pouvait-il être autrement?

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Elle était là, suppliante et jolie !
Chaque cahot semblait nous rapprocher ;
Le doux serment qui, désormais, nous lie,
Eut pour témoins la lune... et le cocher.

CHEVREAU.

Un serment? quoi ?

BERNARD.

Lequel ?

HECTOR.

Voici le nôtre,
Qui, du coucou, s'élança vers les cieux :
Vivre à tout jamais l'un pour l'autre,
Ou mourir garçons tous les deux !

BERNARD, se croisant les bras et près d'éclater.

Monsieur Hector !

HECTOR.

Parlez sans crainte.

BERNARD.

Monsieur Hector... J'ai eu les pieds gelés en Russie.

HECTOR.

Ah ! diable !

BERNARD.

J'ai reçu deux coups de lance dans le côté au passage de la Bérésina...

HECTOR.

C'est très-grave !

BERNARD.

Eh bien ! je déclare que je n'ai jamais enduré de

torture pareille à celle que vous m'infligez depuis que vous êtes ici.

HECTOR, très-surpris.

Croyez-vous?

BERNARD.

Je vous ai écouté avec une patience qui, je crois, m'honore...

HECTOR.

Elle ne me surprend pas.

BERNARD, avec force.

Elle me surprend, moi!

HECTOR.

Ah!

BERNARD.

Mais vous êtes chez moi...

HECTOR.

Je ne le nie pas.

BERNARD.

Rendez grâce à cette circonstance, car, partout ailleurs (avec éclat) il n'y aurait pas assez de fenêtres...

HECTOR, lui faisant signe de s'arrêter.

Je saisis parfaitement votre pensée.

BERNARD.

Mais je me contiens... Il n'est pas possible qu'Angélique ait autorisé...

HECTOR.

Prenez vos informations.

CHEVREAU, remontant la scène.

Commandant, si vous permettez...

BERNARD, allant à Chevreau.

Restez, docteur, je vais parler à ma nièce.

HECTOR, passant à gauche.

Allez!

BERNARD, hors de lui, revenant vers Hector.

Et... si! (S'éloignant brusquement.) Oh! mais non, ce n'est pas possible.

Il entre dans le pavillon.

## SCÈNE IV

HECTOR, CHEVREAU.

HECTOR, à lui-même.

Il a l'air d'un bien bon homme!... pas caressant, mais bien bon homme!...

CHEVREAU, allant à Hector.

Il n'est pas inutile, Monsieur, que vous sachiez que je recherche la main de mademoiselle Angélique.

HECTOR.

Ah! Monsieur, c'est fâcheux, ça!

CHEVREAU.

Et de plus, je vous dirai que cet homme qui vous accosta hier soir, dans la forêt de Saint-Germain, et envers lequel vous vous comportâtes d'une façon si populaire, c'était moi!

HECTOR.

Ah bah! enchanté de trouver une occasion de réparer mon tort. Il ne m'en coûte nullement de reconnaître que j'ai eu la main... très-légère.

Il donne avec force un coup de poing dans le vide, comme s'il enfonçait un chapeau.

CHEVREAU, piqué.

Légère? (A part.) Il a peur! (Haut.) Monsieur, cela ne suffit pas.

HECTOR, lui tendant la main.

Je vous prie, ainsi que monsieur votre chapeau, d'agréer mes excuses. Mais vous comprenez que, donnant le bras à une femme que j'aime, et craignant qu'on ne me l'enlevât...

CHEVREAU.

Trève de plaisanteries, Monsieur.

HECTOR.

Je ne plaisante jamais... je remplis un devoir en offrant mes excuses à un homme que j'ai offensé et à un chapeau que j'estime... quinze à dix-huit francs.

CHEVREAU.

Cela ne suffit pas, Monsieur.

HECTOR.

Mettons vingt francs, si vous voulez.

CHEVREAU.

Vous devez comprendre que je ne suis pas d'humeur à renoncer à la main de mademoiselle Angélique.

HECTOR.

Oh! je suis loin d'exiger...

CHEVREAU.

Comment?

HECTOR.

Que vous y renonciez ou non, cela m'est parfaitement indifférent.

CHEVREAU.

Alors, c'est une lutte à mort entre nous.

HECTOR, avec joie.

Ah! Monsieur, vous mettez le comble à mes vœux! Car, sans cette bienheureuse rivalité, sans cette provocation inattendue, mon mariage allait à peu près comme sur des roulettes, il tombait dans le prosaïsme le plus vulgaire, c'est vous qui le poétisez!

CHEVREAU, d'un air comiquement résigné.

Il suffit, Monsieur, demain je suis à vos ordres.

HECTOR.

Non, pas demain.

CHEVREAU.

Après-demain, alors!

Il fait un pas pour sortir.

HECTOR.

Tout de suite, Monsieur.

CHEVREAU, revenant, visiblement contrarié.

Comment, tout de suite?

HECTOR.

J'avais prévu quelque avanie de ce genre, et un homme prudent ne doit pas s'embarquer sans biscuit. (Il tire des pistolets de sa poche.) Voilà mes biscuits!... Permettez-moi de vous en offrir un.

CHEVREAU, sans prendre le pistolet.

Très-bien, Monsieur.

HECTOR.

Mais, pourtant, comme je ne veux pas vous tuer à votre insu, je suis bien aise de vous donner un petit échantillon de mon savoir-faire.

Il remonte la scène.

CHEVREAU.

Eh! que m'importe?

HECTOR.

Plus que vous ne croyez. Tenez, voyez-vous cette pie qui passe là-haut? Pauvre bête!

Il ajuste la pie en chantant.

Du malheur, auguste victime...

## SCÈNE V

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, hors de vue.

Jérôme! Jérôme! (Hector tire en l'air au fond à droite; Bernard jette un cri de surprise, il entre en scène et vient du fond à droite.) Ah! quelle est cette pie qui a failli m'éborgner?

CHEVREAU, à part.

Il tire très-bien, cet homme-là!

HECTOR, à Chevreau.

Il n'y a plus qu'une arme chargée... et pour rendre les chances égales, nous allons mêler les pistolets et nous tirerons à bout portant, si cela peut vous être agréable.

BERNARD, descendant la scène.

Quoi! un duel! Vous, docteur?

HECTOR.

Oui, mon oncle.

BERNARD.

Je ne suis pas votre oncle, sacrebleu!

HECTOR.

Je me suis promis de détruire tous mes rivaux; il

m'est doux de commencer par Monsieur que j'ai le plaisir de connaître.

CHEVREAU, toujours froid et compassé.

Je vous ferai repentir !...

BERNARD.

Chevreau !... Morbleu !... allez-vous-en, ou nous n'en sortirons jamais ! Vous avez tout gâté avec votre pétulance !

CHEVREAU, surpris et froidement.

Moi ?

HECTOR, ironiquement.

Il est très-vif.

BERNARD, à Chevreau.

Laissez-moi avec Monsieur, j'ai à lui parler.

CHEVREAU.

J'obéis !

Il sort par le fond à gauche ; Bernard le reconduit un peu. Chevreau et Hector échangent un salut de la main. Hector gagne à droite.

## SCÈNE VI

BERNARD, HECTOR, *ensuite* JÉROME.

BERNARD, redescendant, va vivement à Hector et lui dit avec explosion.

Monsieur !...

HECTOR, tranquillement.

Commandant.

BERNARD, changeant brusquement d'intention.

Non.

HECTOR.

Comme il vous plaira !

BERNARD, remontant la scène et appelant.

Jérôme! Jérôme!

JÉRÔME, paraissant; il a une fourche à la main. Il vient du fond à droite.

Voilà, Monsieur.

BERNARD, très-animé.

Tu vas me flanquer monsieur à la porte immédiatement.

HECTOR, à part.

Ah! ah! des obstacles, bravo!

BERNARD.

Et s'il résiste, va chercher le garde champêtre, amène les gendarmes!

HECTOR, à part.

Ceci ne me va pas.

JÉRÔME, croisant sa fourche sur Hector.

Ah! nous allons rire!

HECTOR, tranquillement.

Inutile, mon brave ami, je sors de mon plein gré.

JÉRÔME, baissant sa fourche.

Ah!

BERNARD.

C'est plus prudent!

HECTOR.

C'est assez prudent. (En saluant.) Mais je compte avoir le plaisir de vous revoir.

BERNARD.

Je vous en dispense.

HECTOR, à part.

J'ai mon projet.

AIR de la *Sirène*.

ENSEMBLE.

HECTOR.

Je sors, et sans murmure ;
Mais n'importe, ce soir
J'aurai, je vous le jure,
L'honneur de vous revoir.

BERNARD.

Partez, et sans murmure,
C'est pour vous un devoir ;
Je tiens peu, je le jure,
A l'honneur de vous voir.

JÉRÔME.

Qu'ici l'on se rassure,
J'ai mon plan, et ce soir,
Du chercheur d'aventure,
Je tromperai l'espoir.

Hector sort par le fond, à gauche.

## SCÈNE VII

BERNARD, JÉROME.

JÉRÔME, vivement.

C'est donc le rôdeur de nuit qui vole vos pêches ?

BERNARD.

Plût au ciel !... il en veut à ma nièce !

JÉRÔME.

Méfiez-vous, Monsieur ; il y a des malins qui, sous prétexte de jeunes filles, chipent très-bien les pêches.

BERNARD.

Allons, voilà la nuit, va fermer la grille sur lui.

JÉRÔME, *remontant la scène.*

Oh ! s'il s'approche de mes espaliers, je lui garde un chien de ma chatte !

*Il sort par le fond à gauche.*

## SCÈNE VIII

BERNARD, *puis* CHEVREAU.

BERNARD, *d'abord seul.*

Enfin, nous voilà débarrassés de cet Hector ! mais j'aurais préféré qu'un escadron de houlans eût fait invasion chez moi. Impossible de faire entendre raison à Angélique ! ce drôle l'a fanatisée... Elle est folle, quoi ! elle est folle !... c'est au point qu'elle le trouve beau !... elle prétend que ce qui fait la beauté, c'est l'expression du visage, qu'on n'est jamais laid avec une physionomie animée par la passion... et mille extravagances de ce genre. Il lui a, je ne sais comment, fait parvenir une lettre pour la prévenir de ne s'étonner de rien ! qu'il est déterminé à tout, et que, pour mériter son amour, nul obstacle ne l'arrêtera !... et elle trouve ça charmant, chevaleresque ! J'ai fait quatorze campagnes, mais, sacrebleu, je n'ai jamais vu rien de pareil ! *(On entend un coup de feu dans le fond à gauche.)* Qu'est-ce que c'est encore !

CHEVREAU, *venant du second plan à gauche.*

Qu'y a-t-il donc, commandant ?

BERNARD.

Je parie que c'est ce misérable ! il met ma maison sens dessus dessous... des explosions partout.

*Il sort par le fond à gauche.*

## SCÈNE IX

CHEVREAU, ANGÉLIQUE, *sortant du pavillon.*

ANGÉLIQUE, sur le seuil du pavillon.

Je suis plus morte que vive! que signifient ces coups de feu?

Elle descend la scène.

CHEVREAU.

Je n'en sais rien, Mademoiselle, j'arrive.

ANGÉLIQUE, s'animant.

Et vous n'en prenez aucun souci? Mais il sera arrivé un malheur à M. Hector!

CHEVREAU.

Croyez-vous? ah! pourquoi supposer? moi qui suis un homme froid...

ANGÉLIQUE.

L'infortuné est capable de s'être suicidé!...

CHEVREAU.

Ce n'est point vraisemblable, mais c'est possible; les passions exagérées ont toujours une mauvaise fin.

ANGÉLIQUE.

Exagérées!

CHEVREAU.

Cette lutte déplorable qu'il a suscitée entre vous et votre oncle...

ANGÉLIQUE, s'animant.

La lutte, Monsieur, mais c'est le devoir des opprimés, c'est l'aliment de la passion, c'est l'espoir de

la délivrance, c'est la poésie de la vie ! Sans cette lutte...

CHEVREAU.

Nous serions bien tranquilles.

ANGÉLIQUE.

Vous me faites bouillir avec votre impassibilité.

CHEVREAU.

Moi qui suis un homme froid...

ANGÉLIQUE.

Ah ! tenez, laissez-moi ! (Elle se dirige vers le fond et aperçoit Bernard qui revient.) Eh bien ! mon oncle, ce coup de feu ?

## SCÈNE X

CHEVREAU, BERNARD, ANGELIQUE.

BERNARD.

Rien du tout. C'est Jérôme qui, voyant une ombre se glisser le long de l'espalier, a tiré dessus.

ANGÉLIQUE, respirant.

Ah !

BERNARD.

C'était ce M. Hector.

ANGÉLIQUE, vivement et avec beaucoup d'anxiété.

O ciel ! il est tué ?

BERNARD.

Blessé simplement.

ANGÉLIQUE, avec exaltation.

Blessé !... et c'est pour moi !...

CHEVREAU.

Je vais le saigner... il ne le mérite pas, mais enfin...

*Il fait un mouvement pour remonter.*

BERNARD, *le retenant.*

Restez, docteur, ce n'est pas la peine.

ANGÉLIQUE, *avec exaltation.*

Mais si le plomb homicide l'a frappé au cœur !...

BERNARD, *ironiquement.*

Mon Dieu, non. (*A Chevreau, avec intention.*) Ce n'est pas au cœur... et quant au plomb homicide, comme tu dis, c'était du sel.

ANGÉLIQUE, *mortifiée.*

Ah !

BERNARD, *gaiement.*

C'est moins poétique, mais tu conviendras que c'est bien plus piquant...

ANGÉLIQUE, *blessée.*

Mon oncle !

BERNARD.

Aussi le prince Charmant ne s'y refrottera plus, je t'en réponds. Il est dégoûté pour toujours des aventures romanesques.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Ah ! commandant, je n'aurais jamais cru...

*Elle s'éloigne avec humeur.*

BERNARD, *la suivant.*

Voyons, sois donc raisonnable...

ANGÉLIQUE, *à l'entrée du pavillon.*

Plaisanter sur un assassinat !... c'est affreux !

*Elle entre dans le pavillon.*

## SCÈNE XI

BERNARD, CHEVREAU, *ensuite* JÉROME.

BERNARD, gaiement.

Avez-vous remarqué l'effet magique du grain de sel ? comme ça vous dépoétise un Médor... ah ! ah ! ah !

CHEVREAU.

Il a donc fui !

BERNARD.

Mais non, il est dans l'orangerie, il n'accepte que les soins de Jérôme.

JÉRÔME, venant vivement du fond à droite.

Commandant ! commandant ! j'allais, sous vot' respect, chercher de la guimauve pour le blessé, quand j'ai vu venir M. Fraboulot, le notaire, avec d'autres messieurs ; je les ai fait entrer au salon.

BERNARD.

C'est bien. Venez, docteur, Angélique est un peu désillusionnée, enlevons la position ; quand l'ennemi a rompu sa ligne, c'est le moment de charger ; c'était le système de Canivet : c'est le bon. Ah ! ce pauvre Canivet, quel homme admirable... il serait général, s'il n'était pas mort... Allons, à gauche par quatre ! nous ne sommes que trois, mais c'est égal.

JÉRÔME.

Allons à la guimauve !

Air : *Quel repas aimable.* (Du *Baron de Castel-Sarrazin.*)

ENSEMBLE.

BERNARD.

Oui, quoi qu'il m'en coûte,
J'ai le droit, sans doute,
Sur ma foi,
D'imposer ma loi.
Mais point de faiblesse,
Et, bientôt, ma nièce
Cédera,
Et m'obéira.

CHEVREAU et JÉRÔME.

Oui, quoi qu'il en coûte,
Il a droit, sans doute,
Sur ma foi,
D'imposer sa loi !
Mais point de faiblesse,
Et, bientôt, sa nièce
Cédera.
Elle obéira.

Bernard, Chevreau, Jérôme entrent dans le pavillon.

## SCÈNE XII

HECTOR, *seul, sortant d'un bosquet un peu au fond à gauche ; il regarde avec précaution autour de lui si personne ne le voit.*

J'ai éloigné le jardinier pour me rapprocher de l'ange aimé... J'ai tout entendu à travers la charmille... Quoi ! cet Agamemnon de banlieue veut sacrifier mon Iphigénie ! ah ! mes cheveux se dressent d'horreur devant cette infamie ! (Il passe la main sur sa tête.) Non, ils ne se dressent pas. (Avec humeur.) Mais ils devraient se dresser. (Jetant un cri de douleur.) Aïe !... ceci me rappelle l'attentat dont j'ai été l'objet... voilà donc l'usage que l'on fait du sel ! ce sucre du

pauvre, comme on l'a joliment dit... quelle abomination !

AIR du *Premier Prix.*

Déjà des matières salines
On fait des abus alarmants !
Au lieu de saler des sardines,
Voilà qu'on sale des amants !
Si l'on fait, avant l'ordonnance,
Du sel cet emploi réprouvé,
Que deviendra l'amour en France,
Quand le sel sera dégrévé ?

Me laisserai-je arrêter par de pareilles considérations ? non... (Jetant un cri.) Oh là ! j'allais trop vite... cependant, il faut que j'arrache mon Angélique aux mains de ses persécuteurs ! (Très-posément.) Si je flanquais le feu à l'immeuble !... je me précipiterais ensuite au milieu de la combustion pour la ravir à la mort... Il est très-rare, très-rare qu'on refuse au libérateur la main de la femme qu'il a sauvée. Cette idée m'enflamme... (Découragé.) Ah ben ! oui, mais il y a dans le Code un misérable article où l'incendie n'est point envisagé sous son aspect poétique... c'est dégoûtant, ça !... que faire ? que résoudre ? ils sont là !... (Il entre dans le pavillon et regarde à droite.) Et la question est compliquée d'un notaire !... Dieu ! on vient !... (Il se cache vivement sous la table et jette un cri de douleur.) Aïe !...

## SCÈNE XIII

HECTOR, *sous la table;* BERNARD, *amenant* ANGÉLIQUE, CHEVREAU, FRABOULOT, QUATRE TÉMOINS; *ils viennent tous par le pavillon; le notaire et les témoins restent au fond, auprès du pavillon.*

BERNARD.

Tu sais bien, chère enfant, que je ne veux que ton bonheur, pas autre chose.

ANGÉLIQUE, regardant dans le jardin, à part.

Hector n'a pas reparu !

BERNARD.

Songe donc qu'un homme qui vient ici faire mille folies, qui propose des duels extravagants, expose sa femme à devenir veuve au premier jour.

ANGÉLIQUE, avec enthousiasme.

Oh ! veuve d'Hector... quel titre !

BERNARD.

A Troie, oui ; mais à Marly !

ANGÉLIQUE, à part, avec impatience.

Et il n'essaie pas de m'enlever !

HECTOR, à part.

Je ne peux pas remuer là-dessous.

BERNARD.

Défie-toi de ces hommes qui s'éprennent tout à coup d'une femme parce qu'elle est jolie.

ANGÉLIQUE, distraite.

Sans doute, mon oncle.

HECTOR, effrayé, à part.

Comment, sans doute.

ANGÉLIQUE, à part.

Il ne revient pas.

HECTOR, qui s'agite, jetant un cri de douleur.

Aïe !

BERNARD, à Angélique.

Ce n'est pas la beauté qui fait le bonheur.

FRABOULOT, s'avançant après avoir mis des papiers sur la table.

Le contrat est sur la table.

HECTOR, à part.

L'instant est critique.

Il prend, sans être vu des autres personnages, le contrat que le notaire a déposé sur le coin de la table le plus en vue du public.

BERNARD, à Angélique.

Vois, M. Fraboulot que voici... (M. Fraboulot tout souriant, salue avec empressement.) Tu connais sa femme?... Y a-t-il un ménage plus heureux dans Marly?... Eh bien! ils sont laids tous les deux que ç'en est risible. (Le notaire s'éloigne très-contrarié et remonte au fond au-dessus de l'entrée du pavillon.) D'ailleurs, cet Hector t'a déjà oubliée, viens!

Pendant ce qui précède, Hector a écrit sur le contrat avec un crayon; il remet le contrat sur la table.

Air *nouveau de M. Montaubry.*

BERNARD.

Chère enfant! quel beau jour!

ANGÉLIQUE, à part.

Quel tourment pour mon âme!
Il ne vient pas!

CHEVREAU, à part.

Le ciel comble mes vœux!

ANGÉLIQUE, avec résignation.

Je vais signer pour punir cet infâme!

Bernard lui prend la main et la conduit à la table.

BERNARD, lui montrant le contrat sur la table.

Signe, et tu fais deux heureux.

Il lui présente la plume et se retourne un instant pour parler à Fraboulot, qui se trouve auprès du pavillon.

CHEVREAU.

Me voici donc l'époux d'une femme charmante !

ANGÉLIQUE, qui va signer, très-surprise.

Sur ce contrat, quels mots mystérieux !

Elle prend le contrat et lit.

« Si vous osez signer, trop infidèle amante,
« Hector va mourir à vos yeux. »
Qu'ai-je lu ?

CHEVREAU.

Je suis radieux !
Mais d'où vient son air soucieux ?

BERNARD, revenant, à Angélique.

Chère enfant, signe donc le serment qui te lie.

ANGÉLIQUE.

Jamais ! signer le malheur de ma vie !

Elle déchire le contrat.

ENSEMBLE.

Non ! plus de mariage !
Mon Hector a raison !
A ses vœux point d'outrage,
Et point de trahison !

BERNARD.

Quel est donc ce langage !
Quelle en est la raison ?
Ah ! c'est plus qu'un outrage,
C'est une trahison !

CHEVREAU.

Cet Hector, je le gage,
A troublé sa raison ;
C'est me faire un outrage,
C'est une trahison !

FRABOULOT ET LES QUATRE TÉMOINS.

Quel éclat ! quel outrage !
Quelle est donc sa raison ?
Briser ce mariage,
C'est une trahison !

Ils sortent tous par le fond, à droite, excepté Angélique.

## SCÈNE XIV

ANGÉLIQUE, HECTOR, *sous la table.*

ANGÉLIQUE, à elle-même.

Ils sont partis !... Mais comment Hector a-t-il pu écrire sur le contrat cette menace chevaleresque : Je meurs sous vos yeux !

HECTOR, sortant de dessous la table et encore à genoux.

Là ! sous la table (il se lève) avec ce crayon, auquel je dois la vie. (Il jette un cri.) Aïe !

ANGÉLIQUE, qui a jeté un cri de surprise.

Vous ici, monsieur Hector !

Toute la scène doit être jouée chaudement et avec exaltation de part et d'autre.

HECTOR.

Oui, ange du ciel ! croyez-vous maintenant à cet amour brûlant qui incendie mon cœur, ma tête, tout ! tout ! tout !

ANGÉLIQUE.

Et vous êtes venu malgré votre affreuse blessure ?

HECTOR.

Ça me cuit ! mais n'y songez pas !... Détournez vos regards de ce fâcheux tableau. Il s'agissait de vous revoir, de vous sauver !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ignoriez, en vous glissant auprès du mur, la nuit, à quel danger vous vous exposiez !

HECTOR.

Non ! je l'affrontais... Cette blessure est douce à

mon cœur, et le jardinier a comblé tous mes vœux ! (Jetant un cri de douleur.) Oh !

ANGÉLIQUE, avec exaltation.

Ah ! c'est noble !... ah ! c'est bien !... mais que d'obstacles il nous reste encore à vaincre !

HECTOR, avec passion.

Tant mieux ! l'obstacle est le stimulant de la passion... oui, ça gingembre la vie !... Ne me parlez pas de ces mariages qui vont tout seuls, une mère qui pleure d'attendrissement, un père qui imite sa femme et une jeune fille qui les imite tous les deux... un grand-oncle qui tousse et qui ne déshérite pas !... un petit cousin qui ne se brûle même pas la cervelle ! Mais c'est plat, c'est vulgaire ; il n'y a pas pour deux liards de poésie là-dedans ; un mariage à ces conditions-là, en voudriez-vous, ô Angélique ?

ANGÉLIQUE, avec exaltation.

Oh ! non !

Air du vaudeville de *Vadé à la Grenouillère.*

Car cela se voit tous les jours ;
C'est le plus triste des spectacles !

HECTOR.

C'est pour ennoblir les amours,
Que le ciel créa les obstacles ! (*bis*.)

ANGÉLIQUE.

La lutte et m'anime et me plaît !

HECTOR.

Le combat retrempe notre âme !

ANGÉLIQUE.

L'amour sans lutte est incomplet !

HECTOR.

L'amour sans *lutte* est incomplet...
Absolument comme la gamme.

ANGÉLIQUE, avec exaltation.

Mais, mon Dieu, que nous promet donc le mariage, quand une opposition tyrannique nous cause de si vives émotions ?

HECTOR.

Un bonheur ineffable ! des ravissements séraphiques ! Faisons une alliance offensive et défensive... si votre oncle persiste dans son obstination... eh bien !...

ANGÉLIQUE, avec exaltation.

Nous mourrons l'un et l'autre !

HECTOR, de même.

Oui !... et nous nous marierons après !... Un serment !

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous ne le trahirez pas !

HECTOR.

Jamais !

Ils remontent tous deux vivement jusqu'au fond du théâtre pour s'assurer qu'ils ne sont pas observés, puis redescendent. Tout ce mouvement se fait sur une ritournelle bruyante et solennelle.

ENSEMBLE.

Air : Finale du Ier acte de *Renaudin de Caen.*

Jurons ! Jurons !

A peine ont-ils commencé, qu'on entend, au dehors, la voix de Bernard.

BERNARD, hors de vue.

Où est-il passé ce malheureux-là ?

Hector fait un mouvement de surprise.

ANGÉLIQUE.

Dieu !... la voix de mon oncle !... si l'on vous surprend ici, le monde a de si singulières idées !... Je serais compromise et vous ne le voudriez pas ?

HECTOR.

Mais que faire?

ANGÉLIQUE.

Fuyez!

HECTOR.

Oui!

Il fait quelques pas très-vivement vers le fond.

ANGÉLIQUE.

Pas par là... vous seriez vu.

HECTOR, revenant vivement.

C'est juste!

ANGÉLIQUE, indiquant l'intérieur du pavillon à droite.

Montez cet escalier... au premier étage... un balcon... vous sauterez.

HECTOR, à l'entrée du pavillon.

Est-ce bien haut?

ANGÉLIQUE.

Quinze pieds!

HECTOR.

Ah! mazette!

ANGÉLIQUE.

Hésiteriez-vous?

HECTOR.

Hésiter, moi?... quand je serais heureux de me casser une jambe; car ce serait pour vous. (Avec passion.) Il m'en resterait toujours une pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

Vite, vite, on vient!

Hector disparaît par le fond du pavillon.

## SCÈNE XV

BERNARD, ANGÉLIQUE, *ensuite* HECTOR.

BERNARD, à la cantonade.

Cherchez partout!... il n'a pu sortir de la maison... la grille est fermée!

ANGÉLIQUE.

Il était temps!

BERNARD, venant du fond à droite.

Angélique! Angélique!... tu n'es pas en sûreté ici...

ANGÉLIQUE, ouvrant.

Pourquoi donc, mon oncle?

BERNARD.

Il est échappé!... cet intrigant est peut-être caché chez toi.

ANGÉLIQUE.

Il est venu en effet, mon oncle.

BERNARD, d'un air menaçant.

Ah! et je n'étais pas là!

ANGÉLIQUE.

Son amour est si sincère, si dévoué, qu'à ma prière, au risque de se tuer, il s'est échappé, pour ne pas me compromettre.

HECTOR, qui a paru sur le balcon au premier étage du pavillon, essaie de descendre par l'angle le plus éloigné du public, et se sent arrêté par les fonds de son pantalon qui sont pris aux fers aigus de la ferrure du balcon. Il agite les jambes dans l'espace.

Eh ben... eh ben... quoi donc?

BERNARD, à Angélique.

Tout cela serait très-bien si ce n'était pas un

homme sans consistance... un homme qui ne tient à rien!

HECTOR, s'agitant, à lui-même.

Je tiens par mon pantalon!...

ANGÉLIQUE, l'apercevant.

Grand Dieu!

BERNARD.

Quoi!... le voilà!... Ah! scélérat!...

HECTOR, gesticulant.

Décrochez-moi, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oh! mon oncle, je vous en prie...

BERNARD.

Tu oses intercéder pour un va-nu-pieds... un homme qui est sans le sou.

HECTOR, gesticulant.

Les fonds ne manquent pas! dix mille livres de rentes, si ça peut vous être agréable... mais décrochez-moi.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez bien... ô mon petit oncle.

BERNARD.

Un homme qui cache son nom.

HECTOR.

Jamais! quand on a un nom propre on ne le cache pas. Je me nomme Hector Canivet.

BERNARD, très-surpris.

Canivet!

ANGÉLIQUE, de même.

Canivet!

BERNARD.

Est-il possible! Canivet!... vous seriez un Canivet?...

HECTOR.

J'en suis un... mais décrochez-moi.

Il gesticule.

BERNARD, remontant la scène.

Air *de Préville et Taconnet.*

Ah! répondez, mon cher monsieur Hector!
Vous avez connu, je l'espère,
Canivet, l'adjudant-major...

HECTOR.

Au quatrièm' dragons?... Monsieur, c'était mon père.

BERNARD, s'agitant.

Ce Canivet! ah! grand Dieu! quel bonheur!
Ce vieil ami .. vous êtes de sa race?

HECTOR.

Oui, j'en descends, Monsieur, avec honneur;
J'en voudrais faire autant de la terrasse.

Il gesticule.

## SCÈNE XVI

JÉROME, CHEVREAU, ANGÉLIQUE, BERNARD, HECTOR *au balcon.*

JÉRÔME, vivement.

Commandant! commandant! Nous n'avons rien découvert!

CHEVREAU, de même.

Absolument rien.

Ils viennent du fond à droite.

BERNARD, à Chevreau, très-joyeux.

Je l'ai trouvé, moi! C'est le fils de mon ami Ca-

nivet... il a l'audace, le dévouement de son père... (A Chevreau.) Mon ami, ma nièce est à vous !

ANGÉLIQUE.

Comment !

HECTOR, s'agitant dans le vide.

Quoi !...

CHEVREAU, avec joie, à Angélique.

Ah ! Mademoiselle !

BERNARD, à Hector.

Non, à vous, je veux dire... dans ma joie je mêle mes neveux.

Mouvement de joie d'Hector et d'Angélique. Chevreau est très-mortifié.

HECTOR.

Commandant, croyez-vous de bonne foi que je puisse épouser mon Angélique dans cette situation ?

BERNARD, à Jérôme.

Jérôme ! décroche mon neveu, que je le presse dans mes bras.

Jérôme disparaît un instant.

CHOEUR.

Air : Finale de la *Clé dans le dos* (Polka de M. Ettling).

BERNARD.

Quel heureux hymen !
Quel bonheur je ressens d'avance !
Puisque dès demain
L'un à l'autre engage sa main.
Ils vont, c'est certain,
Abjurer leur extravagance ;
Enfin, la raison
Va pénétrer dans la maison.

CHEVREAU.

Quel affreux hymen !
Ah ! j'en suis indigné d'avance !
Comment ? dès demain,
L'un à l'autre engage sa main.

Un pareil hymen,
C'est vraiment une extravagance;
J'en perds la raison,
C'est une infâme trahison.

ANGÉLIQUE ET HECTOR.

Quel heureux hymen !
Vers l'avenir mon cœur s'élance !
Grand Dieu ! dès demain,
J'engage et mon cœur et ma main !
Bénis, ô destin !
Cette poétique alliance,
Un bonheur sans nom
Apparaît sur mon horizon.

JÉRÔME.

Quel heureux hymen !
Vers l'avenir mon cœur s'élance !
Et moi, dès demain,
J'engage et mon cœur et ma main !
Quel heureux destin
Présage une telle alliance !
Un bonheur sans nom
Apparait sur mon horizon.

Jérôme rapporte une échelle qu'il appuie sur le balcon, auprès d'Hector. Il monte à l'échelle, et le rideau baisse sur ce tableau, et pendant l'ensemble.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II

Un salon ouvrant, au fond, sur un autre salon, au premier plan; à gauche, cheminée sur laquelle sont : une pendule, des vases élégants, et deux candélabres dont les bougies sont allumées; à droite, en face, console surmontée d'une glace; au second plan, portes à droite et à gauche ; celle de droite conduit à l'appartement d'Angélique, celle de gauche mène chez Bernard et chez Hector; au premier plan, à droite, une porte perdue.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, HECTOR, CHEVREAU, ANGÉLIQUE, JULIETTE, JÉROME, INVITÉS.

On danse sur le théâtre et dans le salon au fond ; Chevreau, Angélique et leurs vis-à-vis balancent au lever du rideau, après quoi ils s'arrêtent et les autres dansent une figure. Une table de jeu est dressée sur le devant du théâtre à gauche ; la table est placée un peu de biais pour démasquer Hector, qui est assis à gauche de la table, à son extrémité la plus rapprochée du public ; il fait un whist avec trois autres invités. Les personnages sont ainsi placés : Bernard, debout, appuyé sur le dossier du fauteuil d'Hector et le regardant jouer ; trois joueurs à la table; un peu plus haut, quelques invités qui regardent jouer. Au milieu du théâtre, un quadrille. Chevreau danse avec Angélique, qu'il regarde amoureusement; Angélique n'y fait aucune attention; ils tournent le dos au public. A la droite du théâtre, Juliette et Jérôme qui, de jardinier, est devenu domestique, et porte une livrée.

JÉRÔME, suivant Juliette qui porte un plateau de rafraîchissements.

Je te dis que c'est trop lourd pour toi... à la femme les douceurs... prends les gâteaux. (Il lui donne un plateau de pâtisseries.) Au mari les choses rudes... donne-moi le punch. (Il lui prend le plateau des mains; avec une admiration comique.) Oh ! que tu es donc gentille ce soir !

JULIETTE.

Ne dis donc pas de bêtises comme ça.

JÉRÔME.

Des bêtises!... tu ne vois donc pas que le bal tire à sa fin... (Avec intention.) C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage, ma'me Jérôme, tout comme à monsieur et à madame.

Il indique Hector et Angélique.

JULIETTE.

Eh ben?

JÉRÔME.

Eh ben!... (Avec exaltation.) Oh! que tu es gentille ce soir!...

Juliette lui tourne le dos et se perd dans les groupes; Jérôme la suit; après avoir été au fond, il redescend vers les groupes de gauche, en offrant des rafraîchissements, puis il disparaît dans les groupes du fond. Après que Jérôme et Juliette ont quitté la droite du théâtre, une dame vient occuper un fauteuil qui se trouve là; un monsieur qui s'appuie sur le dossier du fauteuil cause avec elle.

HECTOR, assis à la table, à Bernard qui est debout appuyé sur le dos de sa chaise et qui lui parlait bas.

Vous dites, mon oncle?

BERNARD, à Hector.

Vous ne remarquez pas que votre femme danse à ravir... C'est la plus jolie du bal... s'en donne-t-elle! Est-elle heureuse, cette chère enfant!

LE JOUEUR, qui fait face à Hector.

Vous coupez! c'était un treizième... nous perdons le trick...

HECTOR.

C'est la faute du commandant! (A Bernard.) C'est vrai, vous venez là me faire l'éloge de ma femme; vous nous faites perdre le trick.

Ici Chevreau danse la figure du cavalier seul, Bernard quitte la table et va à Angélique.

HECTOR.

C'est vrai, dès qu'on parle au whist, on fait bêtises sur bêtises.

BERNARD, à Angélique dont il s'est approché.

Regarde donc ton mari... il n'y a pas moyen de le distraire de son jeu... s'amuse-t-il!

ANGÉLIQUE.

Oh ! quand il est au whist ou qu'il parle des affaires de bourse, il n'y a rien à en tirer. Il faut le laisser, mon bon oncle.

BERNARD, à Chevreau.

Quel touchant accord! Sont-ils heureux! c'est mon ouvrage!... j'en jouirais bien plus encore si ma diable de goutte ne me tracassait pas...

ANGÉLIQUE.

Vous mériteriez d'être grondé pour être resté si tard.

BERNARD.

Allons, allons, ne te fâche pas... je m'en vais.

ANGÉLIQUE, lui tendant affectueusement la main.

Reposez bien, cher oncle.

Ici Chevreau revient à Angélique, et l'on danse un tour de galop qui termine la contredanse, puis les cavaliers reconduisent leurs danseuses au fond.

BERNARD, à part, en sortant pendant le galop.

Je m'applaudis chaque jour d'avoir fait ce fortuné mariage.

Il sort par la gauche.

HECTOR, à son vis-à-vis.

Vous voyez bien que je fais lá levée... nous gagnons le trick et les honneurs... quatre de consolation, six fiches.

LE JOUEUR, qui fait face à Hector.

Mais celà n'empêche pas...

HECTOR, l'interrompant.

J'ai parfaitement joué le jeu... j'ai invité à carreau, et vous invitez à trèfle ; naturellement je crois que vous coupez les carreaux ; je joue carreau ; vous avez du carreau, et vous ne jouez pas carreau que vous avez, pour inviter à trèfle ! et vous n'avez pas de trèfle... Vous jouez le singleton, on ne joue pas le singleton, ma portière ne joue pas le singleton !... l'invite était à carreau, il fallait jouer carreau... Enfin, nous avons gagné. (Les invités, auxquels se mêle Angélique, mettent leurs pelisses et surtouts au fond ; les joueurs se sont levés et ont gagné le fond. Hector va à Chevreau qui est au milieu du théâtre.) Dites donc, docteur, je gagne dix fiches.

CHEVREAU.

Vous êtes heureux en toutes choses.

HECTOR.

Ah ça ! vous nous restez?... il y a une chambre pour vous.

CHEVREAU, à part.

Quel bonheur ! (Haut.) Cela me serait fort agréable, mais j'ai mes malades.

HECTOR, gaiement.

Eh bien ! mais... ils profiteront de cela pour guérir.

CHEVREAU.

Allons, j'accepte, mauvais plaisant.

HECTOR.

Demain, après le déjeuner, nous avons une partie d'ânes... en serez-vous?... (Se reprenant vite.) Ah ! sacrebleu ! docteur, cette fois-ci, c'est sans épigramme, je vous demande mille pardons.

CHEVREAU, gaiement.

Rien, rien, vous m'avez habitué à vos sarcasmes.

(A part.) J'aurai mon tour. Je suis si amoureux de sa femme que... cela me gêne.

CHŒUR.

AIR *de Doche.*

A la danse, au plaisir,
Mes amis, faisons trêve,
L'aurore qui se lève
Nous prescrit de partir.

Hector et Angélique conduisent les invités jusqu'au fond. Un domestique emporte les candélabres; Jérôme et Juliette ont rangé le salon et fermé la table de jeu qu'ils placent à droite, en face du public; une chaise est derrière la table. Les invités, Jérôme, Juliette et Chevreau sortent. On ferme toutes les portes.

## SCÈNE II

ANGÉLIQUE, HECTOR.

HECTOR, descendant la scène.

Enfin, ils sont partis! quelle sotte chose qu'une soirée dansante!

ANGÉLIQUE, allant à la cheminée.

Oh! comme vous parlez du bal!

HECTOR, qui s'est dirigé vers la console, à droite, auprès de laquelle est un petit meuble; sur ce meuble il y a un cahier, du papier blanc, une plume et un encrier que, pendant ce qui suit, Hector porte et range sur la table de jeu.

Là, de bonne foi, peut-on abaisser son intelligence jusqu'à se livrer, pendant toute une nuit, à cet exercice de sauterelle et de kangourou.

ANGÉLIQUE, qui se mire à la glace de gauche.

Ah!

HECTOR, faisant son rangement.

Vous avez raison... cette comparaison est injuste... je retire mon mot.

ANGÉLIQUE, à la glace, à gauche.

C'est bien heureux.

HECTOR, continuant son rangement.

Je calomnie les sauterelles, je fais mes excuses aux kangourous!... qui sautent parce qu'ils ne peuvent pas marcher; ils dansent par force majeure... mais vous?...

ANGÉLIQUE, faisant quelques pas vers Hector.

Vous ne comprenez donc pas le charme du bal?

HECTOR, avec indifférence.

Pfou!

Il continue de faire ses arrangements de papiers.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ce mouvement, cette musique, ces fleurs, ne vous causent aucun enivrement? ces femmes, que le plaisir embellit, ces jeunes filles dont le regard est animé par le désir de plaire, tout cela ne dit rien à votre imagination?

HECTOR, descendant en scène, et avec une sorte de compassion.

En vérité, Angélique, je ne vous reconnais plus; vous, qui ne viviez que par l'esprit, vous vous occupez de futilités... chorégraphiques... Ah!...

ANGÉLIQUE, ironiquement.

Oh! je sais bien que par goût vous préférez toutes les folies qui ont cours dans ce grand éteignoir intellectuel qu'on appelle la Bourse... Ah!...

HECTOR.

Ma pauvre Angélique, vous êtes une femme finie!

Il remonte jusqu'à la table.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un homme mort, mon cher!

Elle va à la cheminée à gauche et sonne.

HECTOR.

Mort! comment mort!

ANGÉLIQUE, qui est auprès de la cheminée.

Tenez, Hector, dites tout de suite que vous n'avez pas rencontré dans le mariage la félicité que vous vous promettiez.

HECTOR, avec retenue.

Oh! je suis loin de penser...

ANGÉLIQUE, avec netteté.

Soyez franc.

HECTOR, avec une franchise comique.

Eh bien... non!

ANGÉLIQUE, vivement.

Mais, ni moi non plus, Monsieur, je vous prie de le croire.

Elle redescend.

HECTOR, surpris et gaiement.

Tiens, nous sommes du même avis! (Revenant en scène.) Et cependant, je rends justice à vos perfections (qui sont nombreuses, Angélique), comme j'aime à croire que vous appréciez les miennes.

ANGÉLIQUE, le regardant d'un air railleur.

Vos perfections?

HECTOR.

Oui, chère amie.

ANGÉLIQUE, riant.

Ah! ah! ah! était-ce pour les mettre en lumière que vous avez adopté une coiffure de nuit si étrange?

HECTOR.

Étrange?... mais le foulard est de droit conjugal.

ANGÉLIQUE, riant.

Oui, le foulard dont les cornes menaçantes se dressent fièrement dans l'espace!... Oh! tenez, quand je vous vois ainsi affublé, je me rappelle involontairement votre nom d'Hector. Cette antithèse d'un nom héroïque et de vos grandes oreilles de lapin... ah! ah! ah!

Elle gagne à gauche.

HECTOR, un peu interdit.

Mes grandes oreilles de lapin... permettez...

ANGÉLIQUE, redevenant sérieuse.

Ah! cela fait tomber les idées de si haut!

HECTOR, allant à elle.

Vous auriez peut-être préféré que mon chef fût orné d'un casque d'or comme mon homonyme... je vous déclare que je trouve cette coiffure de sapeur-pompier incommode pour la nuit.

ANGÉLIQUE, avec humeur.

Quelle exagération!... vous êtes ridicule!

Elle lui tourne le dos.

HECTOR, à part.

Ridicule! ce compliment pour un anniversaire.

ANGÉLIQUE, soupirant.

C'est donc ça le mariage!

HECTOR, soupirant.

Il paraît.

Il remonte la scène.

ANGÉLIQUE.

C'était bien la peine!

Elle se dirige vers la cheminée à gauche.

HECTOR, auprès de la table.

La prose après la poésie.

ANGÉLIQUE.

Et quelle prose !

HECTOR.

C'est triste.

Il s'assied à la table et compulse des papiers.

ANGÉLIQUE, sonnant de nouveau.

Voyez si cette femme de chambre viendra.

JULIETTE, venant du second plan à droite ; elle apporte un crispin de velours qu'elle pose ensuite sur la cheminée.

Madame a sonné ?

ANGÉLIQUE, approchant un fauteuil et s'asseyant auprès de la cheminée.

Vous avez bien tardé.

JULIETTE.

Madame, c'est que mon mari était en train de me dire qu'il m'aimait bien... j'avais beau lui dire : tu n'entends donc pas que Madame sonne ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes insupportable avec votre mari.

JULIETTE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Otez-moi ces fleurs.

JULIETTE.

Oui, Madame.

Juliette ôte, pendant ce qui suit, les fleurs qu'Angélique a dans les cheveux.

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous donc là de si pressé, Hector ?

HECTOR.

J'étudie un grand projet financier, sur lequel je dois me prononcer aujourd'hui même... le moyen

d'arroser tout le midi de la France qui produit si peu de céréales et tant de... hâbleurs ! Il y aura une fortune là-dedans !

ANGÉLIQUE.

Oui, la vôtre... qui y restera. Vous ne voyez donc pas qu'avec vos opérations de bourse, vous vous faites exploiter comme tous les niais que vous imitez.

HECTOR, à part.

Comme elle traite les boursiers. (Haut.) Rassurez-vous, chère amie, j'ai consulté sur l'acte de société les jurisconsultes les plus distingués...

ANGÉLIQUE.

Vos jurisconsultes sont des imbéciles.

HECTOR, à part.

Comme elle traite les avocats !

Juliette, qui a fini de décoiffer sa maîtresse, sort par la droite au deuxième plan en emportant les fleurs.

ANGÉLIQUE, se levant.

Et notre tranquillité ? et l'avenir des enfants ? vous n'y songez donc pas ?

HECTOR.

Oh! diable, si ! l'infanterie ne manque pas de valeur ; et si je me jette dans les affaires, c'est précisément pour assurer une dot à votre fille.

ANGÉLIQUE, qui a descendu la scène.

A ma fille ? d'abord, Monsieur, vous vous trompez, c'est un fils que je veux.

HECTOR, se levant et allant à Angélique.

Sur ce point nous sommes d'accord, et je m'en applaudis. (Avec courtoisie.) Les fils ressemblent ordinairement à leur mère.

ANGÉLIQUE.

Trève de plaisanteries. Oui, Monsieur, un fils, et je lui ai choisi une carrière.

HECTOR.

Moi aussi.

ANGÉLIQUE.

Il sera militaire.

HECTOR.

Non, Angélique, il sera magistrat.

ANGÉLIQUE, s'animant.

Ah ! c'est bien l'envie de contredire... vous, le fils d'un officier ! Mon fils sera brave ! il sera spirituel, il sera beau...

HECTOR, se rengorgeant.

Naturellement.

ANGÉLIQUE.

Il sera militaire ! c'est un état honorable.

HECTOR.

La magistrature aussi, c'est tout aussi honorable et bien plus tranquille. Au lieu d'aller loin de chez soi flanquer des coups de sabre à des gens qui n'ont généralement aucun désir d'en recevoir. (Avec beaucoup de bonhomie.) On met tranquillement sa petite toque, on s'installe à son petit tribunal, on rend son petit arrêt contre son petit coquin, on rentre dîner auprès de sa petite femme, et on digère tranquillement... c'est calme, c'est gentil ! (Avec décision.) Il sera magistrat.

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, c'est l'existence d'un automate que vous dépeignez là... ce n'est pas de la vie, c'est de la mécanique; vous voulez faire de votre fils une espèce de canard de Vaucanson ?

HECTOR, à part.

Comme elle traite la magistrature !

ANGÉLIQUE, appuyant.

Il sera militaire !

HECTOR, appuyant.

Magistrat !

ANGÉLIQUE, s'animant.

Oh ! vous ne l'emporterez pas !

HECTOR, de même.

C'est ce qu'il faudra voir !

ANGÉLIQUE, de même.

D'abord, il y a un tout petit obstacle qui s'oppose à la réalisation de votre projet.

HECTOR, vivement.

Lequel, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

C'est que malheureusement nous n'avons point d'enfant. (D'un ton de triomphe.) Ah !

Elle remonte et va à droite. Elle sonne, puis se mire dans la glace.

HECTOR, vaincu par l'argument.

C'est vrai, je le regrette. (Un silence. Il regarde à deux reprises sa femme, qui lui tourne le dos.) Elle a vraiment des épaules charmantes, ma femme. (Haut.) Ah ! tu as raison... je n'ai point de fils, mais... j'en aurai, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Oh !

HECTOR.

Tu verras !

ANGÉLIQUE, à Juliette, qui paraît à la porte du deuxième plan à droite.

Apportez-moi de quoi souper.

Juliette sort et reparaît un instant après avec Jérôme. Ils apportent un petit guéridon tout servi qu'ils placent à gauche.

HECTOR, à part.

Elle boude. (Il fait quelques pas vers Angélique, qui descend un peu.) Tu me gardes rancune de ce que je t'ai dit... parce que tu as peut-être pensé... tu as tort... (Il s'approche d'Angélique comme pour faire la paix, il lui dit avec beaucoup de douceur.) Vrai, ça n'était pas mon idée... chère amie, ça n'était pas mon idée.

Il va pour embrasser sa femme.

JÉRÔME, qui s'avance jusqu'auprès d'Hector et qui le regarde curieusement au moment où il va embrasser Angélique.

Tiens ! tiens ! tiens !

HECTOR, avec humeur, à Jérôme et à Juliette.

Quoi ! qu'est-ce que vous faites là, vous autres ? (Jérôme et Juliette remontent vivement jusqu'au fond.) On n'a pas besoin de vous.

JÉRÔME.

Oh ! mon Loulou, quel bonheur !

Ils s'embrassent et sortent par le fond au milieu.

HECTOR, qui les a regardés ; il a gagné à gauche.

Les animaux ! (A Angélique, en se rapprochant.) Les as-tu vus ?... quelle leçon !... tâchons qu'elle ne soit point perdue.

Il veut embrasser sa femme.

ANGÉLIQUE, le repoussant un peu et passant devant lui.

Mon Dieu, Hector, finissez donc vos enfantillages ; vous voyez que je meurs de faim, et vous m'empêchez de souper.

Elle va au guéridon à gauche.

HECTOR, scandalisé.

Souper !... Vous allez manger ?

ANGÉLIQUE.

Je tombe d'inanition.

Elle se met à table.

HECTOR, s'éloignant, à part, très-froissé.

Manger ! satisfaire un brutal appétit ! quand je voulais deviser de choses et d'autres. J'aurais peut-être été très-poétique... qui sait? Ah ! j'avais raison, c'est une femme finie !... elle a faim !... elle mange !... Voilà donc où mène le mariage ?... Est-ce qu'une femme, ce chef-d'œuvre de la création... à ce que disent les célibataires, devrait manger ?... Voyez-les devant leurs invités se composer un maintien ; c'est à peine si, comme l'abeille qui butine, ces vaporeuses créatures daignent sucer du bout des lèvres un blanc de volaille ou un fruit... mais dès qu'elles sont seules ou avec leurs maris (en général, elles ne se gênent pas avec leurs maris), elles dévorent !...

ANGÉLIQUE, mangeant.

Cette mayonnaise est excellente !

HECTOR, à part.

Et quoi ?... de la mayonnaise... (Avec mépris.) De la salade !... (D'un air comique et sentimental.) Examinons ce rapport sur les irrigations du Midi !

Il s'assied à la table à droite, baille d'abord, puis il se met à lire attentivement, la tête appuyée dans ses deux mains.

ANGÉLIQUE, toujours assise, à elle-même.

Il ne dit plus rien... je l'ai fâché... il était assez aimable tout à l'heure... c'était bien à lui... aujourd'hui surtout... notre anniversaire ! et moi, je l'ai repoussé... j'ai eu tort... (Elle jette un coup d'œil du côté d'Hector.) Décidément, il m'en veut.

Air : *Eh bien! le roi me rendra mon baiser.* (*Vicomtesse Lolotte.*)

Quand de sa lèvre il effleurait ma joue,
Ah ! j'ai bien tort de l'avoir repoussé !

Et maintenant, voilà qu'il fait la moue...

Elle se lève doucement et marche un peu vers Hector.

Voyons de près s'il est bien courroucé.
C'est dans l'exil que les haines augmentent;
Ces fureurs-là, je crois, ressemblent bien
Aux feux-follets qui, de loin, épouvantent...

Avec grâce, en se rapprochant encore un peu d'Hector.

Approchez-vous, vous ne verrez plus rien. (*bis.*)

Elle se place derrière la chaise d'Hector.

Vous êtes fâché, Hector ? (Hector ronfle à petit bruit. Angélique se penche vers lui.) Vous dites, mon ami ? (Hector ronfle bruyamment.) Il dort ! (Elle descend vivement la scène.) Ah ! c'est un peu trop fort !... et moi qui, sottement, venais... Oh ! c'est affreux !

HECTOR, rêvant.

Je te dis qu'il sera magistrat !

ANGÉLIQUE.

A-t-on jamais vu ? il me querelle même en dormant !

HECTOR, rêvant.

Président !...

ANGÉLIQUE, l'éveillant.

Non, Monsieur !

HECTOR, éveillé en sursaut.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Il sera militaire !

HECTOR, avec force.

Procureur général !

ANGÉLIQUE, de même.

Général, oui ! mais pas procureur !

HECTOR, se levant.

C'est intolérable ! je suis le maître, peut-être !

ANGÉLIQUE.

Et moi l'esclave, sans doute? A ces conditions, la vie en commun n'est plus tenable.

Elle remonte la scène.

HECTOR.

Elle ne l'est plus, Madame ; j'ajouterai même.. elle ne l'est plusse !

Il passe à gauche.

Air *de Doche.*

ENSEMBLE.

HECTOR.

Je suis chef du ménage,
Et seul maître au logis ;
J'ai le droit. sans partage,
De diriger mon fils.

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce langage?
Et vous est-il permis
De régler sans partage
L'avenir de mon fils ?

## SCÈNE III

HECTOR, BERNARD, ANGÉLIQUE.

BERNARD, sur le seuil de la porte à gauche ; il a mis une redingote.

Sacrebleu ! quel tapage !

ANGÉLIQUE.

Mon oncle !

BERNARD.

On dirait une citadelle prise d'assaut !

HECTOR, à Angélique, bas.

Silence, Madame ; pour son repos, que ce bon vieillard ignore nos discordes.

BERNARD, avançant.

Eh bien ! quoi ! vous vous taisez tous les deux ?

ANGÉLIQUE.

O mon Dieu ! rien de plus simple, cher oncle, c'est... c'est un proverbe que nous répétions.

HECTOR.

Oui, mon oncle, oui. (A part.) Comme les femmes mentent bien, c'est effrayant !

BERNARD.

Diable ! quel zèle... après une nuit de bal...

HECTOR, à Bernard.

Je sais mon rôle. (Avec intention, en regardant sa femme.) Je sais parfaitement mon rôle... mais Angélique se trompe sur le sien...

ANGÉLIQUE.

Aussi je vais étudier. (À demi-voix à Bernard.) Je vous laisse avec mon mari.

Elle sort par le second plan à droite.

HECTOR, tirant sa montre.

Déjà si tard... pardon, mon oncle, je vous laisse avec ma femme.

Il sort par la gauche, pendant qu'Angélique sort par la droite.

## SCÈNE IV

BERNARD, *puis* JÉROME *et* JULIETTE.

BERNARD, les regardant sortir et gaiement.

C'est-à-dire qu'ils me laissent seul !... Ces chers enfants... (On entend sonner avec force chez Hector et chez Angélique.) Mêmes distractions, mêmes plaisirs, jamais un nuage entre eux !... Quel joli attelage j'ai fait là !

JÉRÔME, venant du fond, accourant avec Juliette.

On ne me laissera donc pas un petit moment pour te dire que je t'aime ? (Il l'embrasse. On sonne de nouveau dans les deux chambres.) Mon gros Loulou, c'est-y taquinant !

Jérôme entre à gauche et Juliette à droite.

BERNARD, les regardant sortir.

Ceux-là aussi, il s'aiment comme des fous... tels maîtres, tels valets... et pourtant, quand je songe à l'exaltation d'Hector et d'Angélique, à leur passion romanesque et subite... Je ne voulais pas faire ce mariage-là... Ah ! si mon pauvre Canivet était encore de ce monde, quel plaisir nous aurions tous deux d'assister à ce spectacle... en prenant un verre de punch !

JULIETTE, sortant en pleurant de chez sa maîtresse.

Quel malheur ! ô mon commandant, quel malheur ! Oh ! oh ! oh !

BERNARD, brusquement.

Quoi donc ? Est-ce que le feu est à la maison ?

JULIETTE.

Madame s'en va... Ah ! ah ! ah !...

BERNARD, brusquement.

Après ?

JULIETTE.

Elle veut que je parte avec elle ce matin, dans une heure, mon commandant... Oh ! oh ! oh !

BERNARD, brusquement.

Eh bien ! elle reviendra, je suppose !

JULIETTE.

Elle va demeurer chez sa marraine, en Auvergne... Oh ! oh ! oh !

BERNARD.

Allons, vous êtes une sotte.... ce n'est pas possible !

JÉRÔME, sortant de chez Hector en poussant des cris de désespoir.

Ah ! Monsieur qui m'emmène en Normandie... Hi ! hi ! hi !

BERNARD.

Lui aussi !

JÉRÔME, pleurant.

Il dit que Madame n'a pas un caractère potable...

JULIETTE, pleurant.

Ils ne peuvent plus se sentir.

BERNARD, avec éclat.

Ah ! mille bombes !!!

JÉRÔME.

Comme si c'était notre faute.

Ils pleurent en silence.

BERNARD, très-exalté.

Se séparer !!!... mais, morbleu ! je m'y oppose !... je flanque tout par les fenêtres !... (Il fait un mouvement pour aller chez Angélique ; Juliette passe auprès de Jérôme ; Bernard redescend.) Non ! ça n'est pas le moyen de raccommoder les choses... Contenons-nous... contenons-nous... j'aime mieux leur écrire...

Il s'assied, très-agité, à la table, à droite.

JÉRÔME, éclatant tout à coup.

Ah ! mon pauvre Loulou !

JULIETTE, de même.

Ah ! mon bon gros rat !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent à plusieurs reprises.

BERNARD, *écrivant avec agitation.*

Monstres que vous êtes tous les deux ! (*Il s'arrête tout à coup.*) Non, c'est trop faible !

*Il déchire la lettre et prend une autre feuille de papier.*

JULIETTE, *à Jérôme, en pleurant.*

La Normandie, c'est-y loin de l'Auvergne ?

JÉRÔME.

A plus de cent lieues.

*Il l'embrasse.*

JULIETTE.

Ah !...

*Ils se séparent un peu.*

BERNARD, *écrivant.*

Chers et bons amis...

JULIETTE.

Air *de la Robe et des Bottes.*

Ah ! si l'Auvergne était en Normandie,
Du moins, Jérôm', rien ne nous sépar'rait.

JÉRÔME, *avec sentiment.*

J' partag' ton vœu, ma pauvr' chérie ;
Mais les Normands, alors, qu'est-c' qu'on en f'rait ?

*S'attendrissant de plus en plus.*

Un tel chang'ment paraîtrait bien maussade...
Est-ce possible? et crois-tu qu' ça s'rait beau,
Des Auvergnats qui vendraient d' la salade,
Et des Normands qui seraient porteurs d'eau ?

*Pendant la ritournelle, ils remontent jusqu'à la porte du fond.*

Tiens-toi bien tranquille, dis, pendant que je n'y serai pas ?

JULIETTE, *pleurant.*

Et toi aussi, dis ?

*Ils tombent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Hector et Angélique sortent de leur appartement en même temps et les surprennent s'embrassant.*

## SCÈNE V

LES MÊMES, HECTOR, ANGÉLIQUE.

Ils ont tous deux quitté leur costume de bal.

HECTOR.

Ah ! encore ?

ANGÉLIQUE, à Juliette.

Décidément, c'est trop fort !

JÉRÔME, qui ne comprend pas.

S'il vous plaît ?

HECTOR.

On n'a jamais vu chose pareille ! des pigeons... des pigeons rougiraient de se conduire ainsi !

BERNARD, à lui-même, en se levant.

Les voilà !

Il déchire sa lettre et en met les morceaux dans sa poche.

JULIETTE.

Mais, Madame...

JÉRÔME.

Il est donc défendu de s'aimer et d'être heureux ?

HECTOR.

Allez être heureux ailleurs !

ANGÉLIQUE, à Juliette.

Vous n'êtes plus à mon service !

JULIETTE.

On nous chasse !

JÉRÔME, se tournant vers Juliette.

Ah ! mon pauvre chou !

JULIETTE.

Ah ! mon pauvre lapin !

*Ils tombent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.*

JÉRÔME, *avec effusion.*

Va, le lapin aimera toujours le chou !

BERNARD, *avec violence, à Jérôme et à Juliette, en remontant la scène.*

Sortirez-vous, sacrebleu !

*Jérôme et Juliette jettent un cri et sortent vivement.*

## SCÈNE VI

HECTOR, BERNARD, ANGÉLIQUE, *ensuite* JÉROME *et* JULIETTE.

HECTOR.

Pourquoi cette colère, commandant ?

BERNARD, *avec éclat.*

C'est à moi de vous interroger !... On se moque donc de moi, ici !... Depuis un an je vous crois heureux, et vous ne voulez plus vivre ensemble !

HECTOR ET ANGÉLIQUE, *vivement.*

Oh... si vous saviez mes motifs !

BERNARD.

Taisez-vous ! M'avez-vous fait assez enrager pour vous marier ?... Enfin j'ai consenti, j'ai fait cette... sottise, et vous n'êtes pas satisfaits ?

HECTOR, *avec abandon comique.*

Non, commandant.

ANGÉLIQUE, *avec révolte d'enfant gâté.*

C'est vrai... car vous deviez être plus raisonnable que nous... A votre âge, on doit avoir de l'expérience... Il ne fallait pas consentir... c'est très-mal.

BERNARD.

Vous allez voir que c'est ma faute !

ANGÉLIQUE.

Mais certainement.

HECTOR.

Allons, allons, commandant, vous avez eu tort.

BERNARD, avec explosion.

Ah ! mille millions de tonnerres ! Mais que vous manque-t-il, voyons ? Vous avez de la fortune... un caractère tout pareil... Tenez ! c'est le fruit de vos idées extravagantes ; vous avez rêvé dans le mariage ce qui n'y est pas... Est-ce que vous vous êtes figuré que vous pourriez continuer en ménage vos cabrioles amoureuses ? Est-ce qu'un mari est parfait ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! non !

BERNARD.

Est-ce qu'il peut se rouler toute la journée aux pieds de sa femme ?

HECTOR.

Cela serait bien fatigant !

BERNARD.

Voyez les autres ménages qui sont heureux, faites comme eux.

HECTOR ET ANGÉLIQUE, curieusement.

Et comment font-ils donc ?

BERNARD, avec un redoublement de colère.

Est-ce que je le sais, moi ! je n'ai jamais servi dans ce régiment-là... Cherchez !... sacrebleu ! c'est à en prendre de l'humeur... ils me feraient sortir de mon caractère ! (Portant vivement la main à son estomac.) Hein ?... qu'est-ce que c'est ?... maudite goutte !...

ANGÉLIQUE, vivement et avec intérêt.

Qu'avez-vous, mon oncle?...

HECTOR, de même.

Vous souffrez?

Il sonne vivement.

BERNARD.

Non... ce n'est rien... morbleu! vous m'impatientez... Bon! voilà que ça me coupe la respiration...

HECTOR, vivement à Jérôme qui vient du fond.

Que le docteur descende à l'instant, vite! vite!

ANGÉLIQUE, à Juliette qui vient du second plan à droite.

L'infusion du commandant, hâtez-vous! (Jérôme et Juliette sortent. La porte du fond reste ouverte jusqu'à l'entrée de Chevreau; à Bernard). Aussi, vous vous mettez dans des fureurs... nous n'avons jamais eu l'intention de vous affliger...

HECTOR, avec abandon.

Jamais! et je tire cet adverbe de mon cœur!

BERNARD, brusquement.

Je ne fais pas de sentiment, moi!... Je n'aime pas le sentiment... vous croyez peut-être que je vous regrette?... allez-vous-en, allez! Si vous croyez m'affliger... moi, m'affliger!... Ah ben! oui... ventrebleu! Ah! ah!

Il rit pour dissimuler son émotion.

HECTOR, se mettant en colère.

Oui, ventrebleu aussi, à la fin!... je vas me fâcher à mon tour!... Voyons, asseyez-vous! (Il le fait asseoir auprès du guéridon à gauche.) Qu'est-ce que c'est donc que de se faire du mal comme ça?...

JULIETTE, rentrant, par le second plan à gauche.

Voilà la tisane.

Hector la lui prend des mains. Juliette sort.

HECTOR, revenant avec la tasse, et remuant le sucre avec une petite cuiller.

Buvez-moi ça... et n'ayons plus la goutte... c'est terrible cette maladie-là ; on ne vit que cent ans avec la goutte... quelquefois cent vingt... mais c'est rare, je vous en préviens.

Il s'est placé à la droite de Bernard qui est assis et lui présente la tasse.

ANGÉLIQUE, qui est à la gauche de Bernard.

Donnez, Monsieur, c'est moi qui dois offrir...

Elle saisit la tasse que tient toujours Hector.

HECTOR.

Vous voyez! elle a la prétention de vous soigner toute seule, c'est intolérable, ça.

Il reprend la tasse.

ANGÉLIQUE.

C'est mon oncle, à moi, et vous n'avez pas le droit...

Elle cherche à ressaisir la tasse.

HECTOR.

Par exemple !

Ils luttent, la tasse se renverse sur Bernard.

ANGÉLIQUE.

Là !

BERNARD.

Allons ! Voilà qu'ils m'inondent, à présent !

HECTOR, à Angélique.

C'est bien fait, vous avez ce que vous méritez.

BERNARD.

Oui, mais moi !

Il essuie sa manche.

HECTOR.

J'en essuie bien d'autres !

Il s'aperçoit qu'il y a un reste de tisane dans la tasse ; machinalement il le jette. La tisane tombe sur Bernard, qui fait un mouvement.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, mon oncle, son entêtement.

HECTOR.

Hein? Commandant, quelle obstination!

BERNARD.

Morbleu! Est-ce que ça va recommencer?...

## SCÈNE VII

HECTOR, BERNARD, ANGÉLIQUE, JÉROME, CHEVREAU.

JÉRÔME, venant du fond et suivi de Chevreau.

Voilà le docteur.

Bernard se lève.

CHEVREAU.

Qu'y a-t-il donc?

ANGÉLIQUE.

Une attaque de goutte, docteur.

HECTOR, prenant le bras de Bernard.

Je serai votre garde-malade.

ANGÉLIQUE, lui prenant l'autre bras.

Ne le souffrez pas, mon oncle, il n'y entend rien.

BERNARD, se dégageant.

Ils m'assassinent avec leurs discussions!... Docteur, je ne veux que votre bras, venez.

Il donne le bras à Chevreau.

CHEVREAU.

Ce n'est rien, un calmant suffira.

HECTOR, à Angélique.

Quel bonheur! un calmant suffira.

ANGÉLIQUE.

Le sirop de suc de laitue... je vais le chercher.

HECTOR.

Je le suis, moi, je serai sa sœur grise! son Mameluck.

Il prend le bras libre de Bernard qu'il tire brusquement comme pour sortir, et revient en scène.

AIR : *Qu'a-t-il donc? (Chemin de traverse.)*

ANGÉLIQUE, HECTOR, CHEVREAU.

ENSEMBLE.

Venez-donc, calmez-vous,
Et plus de courroux!
N'ayez point de souci;
On vous aime ici.
Plus de bruit, plus d'éclats,
Oui, prenez mon bras,
Et que par l'amitié
Tout soit oublié.

BERNARD.

Oui, c'est vrai, calmons-nous,
Et plus de courroux;
Éloignons le souci,
Puisqu'on m'aime ici;
Donnez-moi votre bras,
Soutenez mes pas,
Et que par l'amitié
Tout soit oublié.

Bernard sort par la gauche, appuyé sur le bras de Chevreau et sur celui d'Hector.

## SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, JÉROME, *puis* CHEVREAU.

ANGÉLIQUE.

Ce sirop, Jérôme, voyez donc... on a tout bouleversé ici depuis hier.

JÉRÔME.

Madame, il est dans le bas de l'ormoire.

Il se dirige vers le cabinet qui est au premier plan à droite.

ANGÉLIQUE.

Donnez.

JÉRÔME, s'arrêtant tout court.

A moins qu'il ne soit sur une planche... ou dans le cabinet.

Il entre dans le cabinet dont il laisse la porte entr'ouverte.

ANGÉLIQUE.

Vite, vite, hâtez-vous. (A elle-même.) Pauvre oncle, je ne veux pas laisser à monsieur mon mari l'honneur de le soigner, c'est pour me braver qu'il fait le sensible, je ne le souffrirai pas!

JÉRÔME, hors de vue.

Madame... le sirop, c'est y ça qu'est dans *n'un* pot à beurre.

ANGÉLIQUE, impatientée.

Mais non... dans une petite bouteille.

JÉRÔME.

En verre alors?

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu! mon Dieu! quelle patience!... et on attend!

CHEVREAU, sortant de chez Bernard, à part.

Elle est seule! Faufilons-nous, il y a toujours place entre deux disputes.

ANGÉLIQUE, qui avait fait un mouvement vers Jérôme, apercevant Chevreau.

Ah! vous voilà, docteur... on cherche le sirop, est-ce bien tout ce qu'il faut?

CHEVREAU, avec passion.

C'est parfait, Madame, parfait comme vous, comme

tout ce que vous faites... Mais quelle agitation!... Calmez-vous, dans l'intérêt d'une santé si précieuse à tout ce qui vous entoure.

Il lui prend la main.

ANGÉLIQUE, préoccupée de ce que cherche Jérôme.

C'est l'impatience toute naturelle de voir cesser le malaise de mon oncle.

CHEVREAU, qui tient toujours la main d'Angélique et avec une vive surprise.

Ce pouls plein... ce frissonnement... cette altération des traits!...

ANGÉLIQUE, retirant sa main.

Qu'avez-vous donc?

CHEVREAU, avec anxiété.

N'éprouvez-vous pas quelques légers spasmes et un peu d'abattement?

ANGÉLIQUE, préoccupée.

En effet, mais qu'importe! ce n'est pas de moi qu'il s'agit... ma santé est excellente.

CHEVREAU, avec éclat.

O ciel!

Il est défaillant; Angélique le regarde avec surprise.

JÉRÔME, paraissant vivement.

La voilà! La voilà! J'ai trouvé la fiole!

ANGÉLIQUE, la prenant.

Jérôme, voyez donc ce qu'a le docteur.

Elle sort vivement par le second plan à gauche, sans se préoccuper autrement de Chevreau, qui a gagné un fauteuil où il tombe presque évanoui.

## SCÈNE IX

CHEVREAU, JÉROME.

CHEVREAU, *anéanti.*

Qui s'y serait attendu?... Ils étaient toujours en querelle!... une pareille catastrophe!

JÉRÔME, *allant à lui vivement.*

Eh ben! quoi donc?... Un médecin qui se trouve mal, ça n'est pas naturel, ça. (*Il lui tape dans les mains.*) J' vas aller chercher mon épouse.

CHEVREAU, *se levant tout à coup.*

Mère!... elle va être mère!...

JÉRÔME, *à part, vivement.*

Pauvre Loulou! Je le sais bien. (*Haut.*) Voilà trois mois, Monsieur, qu'elle est embarrassée.

CHEVREAU, *très-surpris.*

Tant que ça!

JÉRÔME.

C'est ce qui me contrariait tant de voir ma femme partir pour l'Auvergne... avoir un enfant tout jeune qui dit : fichtra!... c'est ennuyeux pour un père!

CHEVREAU, *avec humeur et passant rapidement à droite.*

Il s'agit bien de votre femme, c'est de sa maîtresse que je parle.

JÉRÔME, *très-étonné.*

Madame aussi!... Ah! oui... ah bah!

CHEVREAU, *à part.*

Et moi qui ne me doutais de rien... j'y allais avec une franchise... ah! cet Hector!... comme il m'a trompé!

## SCÈNE X

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, sortant de chez Bernard.

Eh ben ! docteur... que diable faites-vous donc ?

CHEVREAU, à lui-même.

Oh ! je suis vexé !

HECTOR.

Ma femme vous attend avec impatience, mon cher.

CHEVREAU, se croyant persifflé.

Impatience !... qu'entendez-vous par là, Monsieur ?

HECTOR.

Je vous dis qu'Angélique vous attend pour doser.

CHEVREAU.

Eh ! doser... doser. (A Hector.) C'est trop fort, Monsieur !

HECTOR.

Quoi ! trop fort ?... la potion ?

CHEVREAU, hors de lui.

Encore !... une pareille raillerie, après... après... m'avoir rendu ridicule... Oui, Monsieur, je suis complétement ridicule !

HECTOR.

Ma foi, docteur, je n'aurais pas osé vous le dire, mais...

CHEVREAU, avec colère.

Laissez-moi tranquille, je ne vous reverrai de ma vie.

Il sort rapidement par le fond.

## SCÈNE XI

JÉROME, HECTOR.

HECTOR, à lui-même, en gagnant la droite.

Sur quelle herbe a-t-il donc marché?... c'est une lubie.

JÉRÔME, qui pendant ce qui précède, rangeait sur la cheminée, tout à coup avec exclamation.

Ah!... je pense à une chose!

HECTOR.

Tu es encore ici, toi?

JÉRÔME, allant à Hector.

Monsieur? Monsieur?...

HECTOR.

Je t'avais chassé ce matin.

JÉRÔME, avec beaucoup de naïveté.

Oui, Monsieur, je sais bien; c'est pour ça que je reste.

HECTOR.

Ah ça! mais...

JÉRÔME.

Certainement, Monsieur a des vivacités et bien des défauts, tout le monde en a, c'est la faiblesse de l'homme, ça; mais au fond je ne suis pas mécontent de Monsieur.

HECTOR.

C'est encore heureux.

JÉRÔME.

Alors, je reste. (Mystérieusement.) Surtout vu les circonstances qui se préparent dans l'ombre.

HECTOR.

Quelles circonstances?

JÉRÔME.

Ah! Monsieur, ça m'étouffe, voyez-vous... je n'y tiens plus!... parce que si je me mettais à danser tout d'un coup... de joie, Monsieur dirait : qu'est-ce que c'est que cet animal-là qui se met à danser comme ça, sans musique?... (Avec abandon.) Monsieur, ma femme est embarrassée!... (Riant.) Eh! eh! eh! eh!

HECTOR, qui ne comprend pas.

Embarrassée de quoi?

JÉRÔME, très-naturellement.

Je n'en sais rien... il n'y a qu'une forte tireuse de cartes qui pourrait me dire ça... Mais dans six mois je serai godard, et je mangerai une rôtie dans du vin chaud, comme ça se doit.

HECTOR.

Quoi! ta femme?...

JÉRÔME, très-joyeux.

Oui, Monsieur!

HECTOR, à part.

Butor!... il n'y a de bonheur que pour ces gens-là! (Haut.) Pourquoi, diable, viens-tu me raconter tout ça?

JÉRÔME.

C'est pour parler à Monsieur de mon épouse, c'est elle qui fera une fameuse nourrice... elle a tout ce qui est nécessaire pour cet état-là.

HECTOR, avec humeur.

Et qu'est-ce que ça me fait à moi?

JÉRÔME, très-naïvement.

Pour la nourriture du petit...

HECTOR.

Quel petit? que cet animal a l'air bête, mon Dieu!

JÉRÔME.

Quel petit? Comment, Monsieur, quel petit?... mais le petit de Monsieur... (Mouvement d'Hector.) Puisque Madame est embarrassée.

HECTOR, vivement.

Que dis-tu?... ma femme?...

JÉRÔME, vivement.

Est-ce que Monsieur en est ignorant?

HECTOR, de même.

Qui te l'a dit?

JÉRÔME, de même.

Le docteur.

HECTOR, de même.

Le docteur?

JÉRÔME.

Il le sait bien, lui!... il tâtait le pouls à Madame en lui faisant trente-six questions.

HECTOR, hors de lui.

Ma femme!... est-il possible!... un frisson me parcourt... il me semble... il me semble que je change de peau!... c'est une illusion, bien certainement... Angélique!... un si grand bonheur! ah!...

Il tombe défaillant sur un fauteuil à droite.

JÉRÔME.

Eh ben... eh ben... cet enfant-là les fait donc tous tomber en pâmoison? (Il tape dans les mains d'Hector.) Monsieur!... Monsieur!...

HECTOR, se levant tout à coup et se promenant avec agitation.

Père! je suis père! *Pater sum!... ich bin vater!...*

*I am father!... Son padre!...* Je voudrais pouvoir dire ce mot charmant dans toutes les langues!

JÉRÔME, très-surpris.

Il parle étranger?... Monsieur, revenez à vous!... Je prie Monsieur de revenir à Monsieur... si j'avais su lui faire de la peine...

HECTOR, toujours en marchant.

De la peine?... mais tu me combles, tu me navres de joie !

JÉRÔME.

Et Monsieur consent à prendre Juliette pour l'article de la nourriture ?

HECTOR.

Si j'y consens?... Non-seulement elle nourrira celui-là, mais tous les autres, tous les autres !

JÉRÔME, avec éclat.

Ah! oui!... allons dire ça à ma femme... me voilà père *nourrice* du petit de Monsieur, je n'ai plus rien à désirer!

Il fait un mouvement pour sortir.

HECTOR, au comble de la joie.

Une félicité si imprévue... c'est à n'y pas croire !

JÉRÔME, revenant, très-joyeux.

N'est-ce pas, Monsieur, qu'il y a des moments dans la vie où on danserait?

HECTOR, très-joyeux, et parlant presque en même temps que Jérôme.

C'est pourtant vrai!

JÉRÔME.

Mais on n'ose pas, on n'ose pas... on a peur de passer pour une oie...

HECTOR, de même et très-vivement.

Et on a tort, ma foi.

JÉRÔME.

Cependant ce n'est pas une volaille que je méprise...

HECTOR, de même.

Va, mon garçon, va!...

JÉRÔME.

A la broche!

Il sort en courant.

## SCÈNE XII

HECTOR, *seul, très-joyeux.*

Angélique!... Ah! j'ai besoin de me le répéter tout haut... pour m'assurer que ce n'est point une illusion... Tous mes souhaits... tous mes souhaits accomplis!... Je vais voir mon image reproduite fidèle et vivante... ma voix... mes traits. (Il se passe la main sur la figure et sur le nez.) Ah! pauvre mignon!... (D'un air résigné.) Enfin! n'importe, je ne m'en plains pas... c'est le cachet de la légitimité... il y a mieux, j'en suis fier...

Air *de la Sentinelle.*

On est heureux, loin des faveurs des cours;
Enfants des arts, ou fils de la victoire,
Quand on fut seul, sans appui, sans secours,
L'artisan de sa propre gloire.
Mais surtout quand on est mari,
Comme on est fier, près de l'enfant qu'on aime,
De dire d'un air attendri :
Le voilà, mon enfant chéri!

Avec enthousiasme comique.

Et je ne le dois qu'à moi-même!
Qu'à moi-même.

Et à ma femme, bien entendu. Ah! loin de moi la pensée de lui contester le doux titre de mère... pauvre femme, non!... Je m'explique maintenant ses inégalités de caractère, ses petits trépignements, ses colères subites... (Avec joie.) C'était ça... c'était ça... Et moi qui la contrariais... qui me fâchais... Ah! je ne me le pardonnerai jamais!... Pour réparer mes injustices, oh! je voudrais vivre cent ans... pas pour moi, grand Dieu!... mais enfin, je profiterais de l'occasion.

## SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, HECTOR.

ANGÉLIQUE, sortant avec précaution de chez Bernard et fermant la porte derrière elle ; à part.

Il repose... ce ne sera rien.

HECTOR, à part, avec bonheur.

La voilà!... Elle a... je ne sais... quelque chose... une grâce que je n'avais pas remarquée... Oh! que je l'embrasserais bien!

ANGÉLIQUE, apercevant Hector, froidement.

Je vous croyais sorti, Monsieur.

HECTOR.

Moi, sorti... ah ben! oui, sorti! quand tu es là?... (Avec tendresse.) Non, ma bien-aimée, je ne sors pas.

ANGÉLIQUE, froidement.

Ah! (Elle lui tourne le dos, va prendre un fauteuil, et se dit à elle-même, indiquant la porte de Bernard.) Asseyons-nous là, près de sa porte, de façon à être prête au premier bruit.

Elle porte le fauteuil.

HECTOR, allant vivement à Angélique et saisissant le fauteuil qu'elle tient.

Que fais-tu, mon Angélique... porter un fauteuil!

ANGÉLIQUE, avec un peu d'ironie, et redescendant la scène.

Mon Dieu, Monsieur, quelle soudaine sollicitude...

HECTOR.

Te charger d'un pareil fardeau, grand Dieu!... y songes-tu?

Il pose le fauteuil au premier plan à gauche.

ANGÉLIQUE.

Je supporte, je vous l'assure, un fardeau plus pesant que celui-là sans me plaindre à personne.

Elle va s'asseoir sur le fauteuil qu'Hector vient de placer.

HECTOR, avec intention.

Ah! oui!...

ANGÉLIQUE, s'asseyant.

Celui de vos caprices et de vos importunités.

HECTOR, avec bonté, en s'appuyant sur le dos du fauteuil.

Oui, ma chérie. (A part.) Est-ce une envie qu'elle a... de faire des calembours?... ça n'est pas sans exemple... suivons-la dans cette voie déplorable. (Haut.) Et ces bonnes épaules (Il prend le crispin qui est sur la cheminée et le met sur les épaules d'Angélique) couvrons-les bien, de peur du froid; ne nous enrhumons pas, entends-tu? Car on dit que les rhumes durent quelquefois (d'un air entendu) jusqu'à la fin.

ANGÉLIQUE, ironiquement.

C'est assez l'usage.

HECTOR.

Vois-tu ça?... et je ne veux pas t'exposer, car tu es mon idole! tu es ma petite madone! et pour t'adorer à mon aise, je voudrais te faire... une niche.

ANGÉLIQUE.

Oh! laissez là, je vous prie, ces madrigaux d'antichambre... quel jeu de mots de mauvais goût!

HECTOR, à part, surpris.

Tiens, elle n'aime peut-être que ceux qu'elle fait... ça se voit.

ANGÉLIQUE, se levant et descendant la scène; elle se débarrasse du crispin.

Mais... n'aviez-vous pas pour aujourd'hui un rapport, une affaire qui vous appelle à Paris?... ne vous gênez pas, Monsieur.

HECTOR, vivement.

M'éloigner de toi, mon Angélique!... n'y a-t-il pas un fil invisible et charmant qui unit ma destinée à la tienne?

ANGÉLIQUE.

Je vous prie, Monsieur, de ne pas me tutoyer, cela me déplaît.

Elle gagne à gauche et remonte un peu la scène.

HECTOR, à part.

Bon! voilà une autre turlutaine... (Il la regarde.) Elle fait une moue adorable... ah! que je l'embrasserais avec plaisir! (Angélique redescend; il va à elle.) Vous me boudez, Angélique, quand c'est moi qui aurais un reproche mérité à vous adresser.

ANGÉLIQUE.

Un reproche?

HECTOR.

Pour le mystère que vous m'avez fait.

ANGÉLIQUE.

Quel mystère?

HECTOR.

Ce... ce secret entre vous et le docteur.

ANGÉLIQUE, vivement, à part.

Comment?... il sait que M. Chevreau a eu l'audace...

HECTOR, avec douceur.

Un mari ne doit-il pas être le premier confident de ces choses-là?

ANGÉLIQUE, à part.

Les usages sont donc bien changés?

HECTOR, avec une joie malicieuse.

Mais je sais tout, maintenant.

ANGÉLIQUE, surprise.

Vous savez?...

HECTOR, à demi-voix, en se frottant les mains.

Oui, oui, oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Et vous vous frottez les mains?

HECTOR.

Je me les frotte.

ANGÉLIQUE, piquée.

C'est fort bien!... alors, Monsieur, je n'ai aucune raison pour vous cacher la vérité.

HECTOR, enchanté, à lui-même.

Moment délicieux!

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est vrai, M. Chevreau me fait la cour.

HECTOR, après un grand mouvement de surprise.

Quoi?... la cour!... ah! le scélérat! ah! le brigand!...

ANGÉLIQUE.

Qu'y a-t-il donc?

HECTOR, il remonte.

Ah! le gueux! ah! le chenapan! il a donc oublié que je tue une pie au vol!... (Il redescend.) Une pie!...

Il fait un mouvement pour sortir.

ANGÉLIQUE, vivement.

Qu'allez-vous faire?

HECTOR, il revient.

Abîmer un médecin... (Mouvement d'effroi d'Angélique.) Ses confrères m'en sauront gré.

ANGÉLIQUE.

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

Arrêtez !

HECTOR.

Mais il part, Madame !

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'il s'en aille!

HECTOR.

Comment?
Il va se soustraire, l'infâme,
A son terrible châtiment.

ANGÉLIQUE.

Qu'allez-vous faire?

HECTOR.

En extraire un fragment.

Mouvement d'effroi d'Angélique.

Ne craignez rien ! en affaires pareilles,
Le moindre objet comblera mon désir.

Avec éclat.

Je veux avoir une de ses oreilles...
Et je vais la cueillir.

Il remonte.

ANGÉLIQUE.

Un duel!... Hector, restez... je l'exige, je le veux!

HECTOR, revenant.

Il faut que je le mutile!

ANGÉLIQUE.

Eh bien, si vous faites un pas... je jure... et j'en lève les mains au ciel!...

Elle lève les bras.

HECTOR, vivement en abaissant les bras d'Angélique.

Ne levez pas les bras!... Angélique, je vous en conjure. (Angélique fait plus légèrement le mouvement d'élever les bras, Hector l'arrête de nouveau.) Ne levez pas les bras!... (A part.) Elle me menace de faire des imprudences si je sors... elle me cloue ici!... c'est moi qui suis dans une position intéressante, à présent. (Haut.) J'obéis, Angélique, je reste... mais quel sacripant!... qui diable aurait cru, en voyant son air glacé... moi qui pensais connaître ses opinions politiques... il est communiste! (Revenant à Angélique.) Je ne me doutais de rien du tout!

ANGÉLIQUE, très-surprise.

Comment! vous ne vous doutiez de rien... de quel secret parliez-vous donc?

HECTOR, avec calme.

Quoi, de quel secret? mais du grand, du fameux secret... (s'animant) qui m'enchante, qui me ravit!...

ANGÉLIQUE.

J'ai beau chercher...

HECTOR.

Ne le sauriez-vous pas? (Elle fait un signe négatif; avec joie, à part.) Elle ne le sait pas! Ah! mais ma situation devient de plus en plus anormale! c'est la première fois qu'un mari est appelé à faire à sa femme une pareille annonce... iation! (Haut et gaiement.) Ah! ah!

mais alors, Angélique, cela change bien la question... j'ai l'avantage... Il faut m'embrasser de confiance et par anticipation, ou je ne dis rien.

ANGÉLIQUE, le repoussant sans dureté.

Non, Monsieur... après vos torts... c'est fini.

HECTOR, à part.

Que c'est ennuyeux, ça.

ANGÉLIQUE, avec dépit et mordant son mouchoir.

Vous vous taisez... c'est bien, Monsieur, c'est très-bien... (Elle s'éloigne et va s'asseoir auprès de la table, à droite.) Alors, moi, je vous jure...

Elle mord son mouchoir avec dépit.

HECTOR, à part.

Bon, la voilà qui mange son mouchoir! Je ne peux cependant pas la contrarier... dans sa position. (Haut, en remontant.) Angélique, vous spéculez sur ma faiblesse... c'est mal... (Il prend un fauteuil à gauche, le place auprès d'Angélique, s'assied, et dit avec âme et simplicité.) Vous savez bien que je n'aurai pas la dûreté de garder du bonheur pour moi tout seul... (Avec amour.) Et tu as raison... (Angélique lui tourne le dos avec humeur. Hector lui prend la main doucement pour qu'elle se tourne de son côté.) Oh ! je t'en prie, laisse-moi, laisse-moi te tutoyer... et ne t'émeus pas ! ne t'émeus pas surtout, mon cher ange !

ANGÉLIQUE, avec un peu d'anxiété.

Qu'est-ce donc, mon Dieu ?

HECTOR.

Le docteur t'a pris la main ce matin... il t'a fait plusieurs questions...

ANGÉLIQUE.

En effet... Eh bien ?...

HECTOR, la regardant avec amour et gaiement.

Eh bien... me trouves-tu l'air bien content?..

ANGÉLIQUE.

Oui.

HECTOR, s'animant.

Et tu ne devines pas ?

ANGÉLIQUE.

Achevez !...

HECTOR, vivement, avec intention.

Air *de Renaud de Montauban.*

Après l'hiver et sa stérilité
D'où vient l'espoir que le printemps nous donne ?
C'est que la fleur, par sa fécondité,
Promet de doux fruits à l'automne.

Mouvement d'Angélique, qui se lève. Hector se lève aussi. Avec amour.

As-tu compris ce qui peut me charmer ?...

ANGÉLIQUE, émue et descendant un peu la scène.

Je crains... j'espère... ah ! je sens à mon trouble...

HECTOR, vivement.

Oui, le bonheur pour toi va compter double :
Car nous serons deux pour t'aimer !
Oui, nous serons deux pour t'aimer.

ANGÉLIQUE, émue et très-joyeuse, avec expansion.

Ah ! mon ami, que je suis heureuse !...

HECTOR, à part, avec joie.

Son ami !

ANGÉLIQUE.

Mais viens donc, viens donc que je t'embrasse !

HECTOR.

Oh ! merci, mon fils !... (En l'embrassant et au comble de la joie.) Mon pauvre bon ange !... maintenant plus de

querelles entre nous, ce cher petit juge de paix nous a mis d'accord... Je ne te contrarierai plus. Tu avais raison, le fils d'Hector doit porter un casque !... il sera dragon comme l'oncle, c'est ta volonté, je m'y cramponne.

ANGÉLIQUE.

Non, mon ami, il ne faut pas que tu me fasses le sacrifice de tes idées : magistrat, c'est ton désir.

HECTOR.

Par exemple ! voilà qui serait joli, un mari qui dirait à sa femme : je veux !... quel est ce monstre ? allons donc !

ANGÉLIQUE, s'animant.

J'y tiens ! (Avec fierté.) Je suis la mère !

HECTOR.

Et, moi, le père, peut-être !

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, BERNARD, JÉROME, *qui porte un sac de nuit et une valise ; ils viennent du second plan à gauche.*

BERNARD, paraissant sur la discussion. A Jérôme.

Oui, au chemin de fer.

ANGÉLIQUE.

Je ne cèderai pas !

HECTOR.

Militaire !

ANGÉLIQUE

Magistrat !

HECTOR

C'est ce que nous verrons !

ANGÉLIQUE.

Eh bien, tu le verras !

BERNARD, avec chagrin.

Toujours en querelle ! (A Jérôme.) Va vite, je te suis.

Jérôme s'arrête au fond pour arranger quelque chose à la valise.

HECTOR, se retournant et allant à Bernard.

Comment ?

ANGÉLIQUE, à Bernard.

Partir !

BERNARD, brusquement.

Je ne puis supporter vos interminables disputes, c'est vivre au milieu du feu !... Je m'en vais... et que le diable vous emporte tous les deux ! (Il essuie furtivement une larme et remonte.) Adieu !

HECTOR, le retenant.

Là ! (A Angélique.) Voilà comme il est ! Voilà comme il attrape toujours à côté. (A Bernard.) Vous ne savez peut-être pas une chose ? vous ne partez pas. Je vous annonce que vous ne partez pas.

Jérôme fait un mouvement de joie, laisse là les bagages, et sort vivement par le fond, dont il laisse la porte ouverte.

BERNARD.

Oh ! morbleu ! quant à ça...

ANGÉLIQUE.

Mon oncle !...

HECTOR.

Il n'y a pas de morbleu ! Non, mon oncle, non, mon cher oncle!... Non, mon petit oncle! non, mon brave oncle !... Voyez, je l'adore ! (Il embrasse Angélique.) Elle m'adore, nous nous adorons, tenez, tenez... (Il l'embrasse.) Qu'est-ce que vous demandez de plus?... Au futur, je l'adorerai, elle m'adorera, et au pluriel

nous vous adorerons... Je pourrais pousser plus loin la conjugaison, mais ça vous ennuierait...

BERNARD, à Angélique.

Mais comment se fait-il que vous soyez d'accord ?

ANGÉLIQUE.

Cher oncle...

HECTOR, gaiement.

Le chapitre des concessions, mon oncle.

BERNARD.

Ah ! pour mettre le comble à mon bonheur, que n'ai-je un petit neveu bien blanc... bien rose...

ANGÉLIQUE, lui prenant le bras et gracieusement.

A qui vous puissiez raconter vos campagnes.

BERNARD, avec regret.

Vous, vous les connaissez.

HECTOR, gaiement.

Mais lui !... quelle mine à exploiter !... à moins de supposer qu'il ait servi dans la vieille garde, ce qui est bien invraisemblable !

Air *de la Dame blanche* (1er acte).

Fasse le ciel que mon vœu s'accomplisse,
Et que, bientôt, nous ayons le bambin !

Ici Jérôme entre par le fond avec Juliette, qu'il amène par la main ; il lutte contre Juliette et l'amène un peu de force. Hector les aperçoit.

## SCÈNE XV

JÉROME, JULIETTE, HECTOR, BERNARD, ANGÉLIQUE.

HECTOR, à Bernard, confidentiellement, en indiquant Angélique et Juliette.

Voici la mère... et voici la nourrice...

JÉRÔME, chantant en montrant Juliette.

Et voici la nourrice...

HECTOR ET ANGÉLIQUE, à Bernard.

Nous vous prions d'en être le parrain!

Tremolo à l'orchestre.

BERNARD, très-joyeux, parlé.

Il se pourrait!

Il prend affectueusement la main d'Angélique, qui baisse les yeux.

HECTOR, gaiement.

Non-seulement il se pourrait, mais il se peut!

BERNARD.

Je comprends sa conversion.

HECTOR, avec malice, à part.

Il comprend sa conversion.

JÉRÔME, vivement à Juliette.

Hardi! hardi! le moment est bon.

Il prend la main de Juliette et ils chantent ensemble la fin de l'air du couplet précédent, en faisant la révérence à Hector.

Nous vous prions d'en être le parrain!
Nous vous prions d'en être le parrain!

HECTOR, gaiement, après un mouvement de surprise.

Allons, j'accepte. (En prenant la main d'Angélique.) Nous acceptons.

JÉRÔME, avec joie.

*Père-nourrice* du petit de Monsieur et compère de Monsieur, il ne manque plus rien à ma gloire!

Il embrasse Juliette.

BERNARD, à Hector et à Angélique.

Enfin, vous voilà donc raisonnables! m'avez-vous fait damner avec vos idées saugrenues!...

ANGÉLIQUE, gracieusement.

Depuis ce matin, mon oncle, j'ai tout compris...

HECTOR, gaiement.

Et moi aussi, j'ai conçu !... c'est assez particulier, ça...

BERNARD.

Dans le mariage, mes enfants, le bonheur consiste dans un mutuel dévouement...

ANGÉLIQUE, avec grâce et affectueusement à Bernard dont elle prend le bras.

De tendres soins aux bons parents qu'on aime.

HECTOR, gaiement.

Et sur lesquels il ne faut jamais renverser de tisane.

BERNARD.

Car, mes bons amis, l'extravagance...

HECTOR.

C'est la poésie des amours...

ANGÉLIQUE.

Et l'amour de la famille...

HECTOR, tendant la main à Angélique et l'amenant à lui.

Voilà la poésie du ménage !

CHOEUR.

Air des *Diamants de la Couronne.*

Espoir, confiance,
Désormais vont nous rallier.
Tendresse, indulgence,
Voilà les vertus du foyer.

HECTOR, au public, posément.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

De nos bonheurs source pure et première,
Si la famille a quelques détracteurs,
Nous avons dû relever sa bannière...
C'était du moins le vœu de nos auteurs.

Une lueur d'espoir à leurs yeux brille,
Vers le succès ils auront fait un pas,
Si, devant vous, cet esprit de famille, } (*bis.*
Peut tenir lieu de l'esprit qu'ils n'ont pas. }

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Espoir, confiance, etc.

FIN DE LA POÉSIE DES AMOURS, ET ...

# A LA BASTILLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 6 mai 1850.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

## PERSONNAGES

CHAMERLAN[1].
JÉRÔME DURAFLÉ[2].
UN GEÔLIER[3].
UN GUICHETIER[4].

La scène se passe sous le règne de Louis XV.

1. M. Arnal. — 2. M. Leclère. — 3. M. Charier. — 4. Un personnage muet.

# A LA BASTILLE

## ACTE PREMIER

Une prison. Fenêtre avec barreaux dans un angle, au fond, à droite ; la porte est au fond, à gauche ; elle s'ouvre sur le théâtre de manière à aller frapper le mur de gauche. La porte est garnie de très-gros verroux à l'extérieur. Au premier plan, à gauche, contre la draperie, une petite tablette ; du même côté, sur le devant, une table rustique et une chaise de paille ; dans l'encoignure, à gauche, une cruche ; à côté de la cruche, adossée au mur de gauche, une malle ; à droite, une autre chaise.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DURAFLÉ, *seul, près de la fenêtre.*

Ce personnage est naïf et bonhomme.

C'est singulier... je n'aperçois nullement d'ici le faubourg Saint-Antoine, ni les boulevards... (Descendant la scène.) Dans quelle partie de la Bastille m'a-t-on fourré ?... A la Bastille, moi ! moi... Jérôme Duraflé, le premier confiseur de la rue des Lombards... en entrant par la rue Saint-Denis... Je suis à la Bastille, au lieu d'être à ma boutique !... Et pourquoi?... ah ! je crains de le deviner !... c'est la poésie qui m'a

perdu ! Pour plaire à celle que j'aime, j'ai fait des vers !... et quels vers ! ils sont jolis... mais d'une hardiesse !...

Mystérieusement.

On croit, non sans bonnes raisons,
L'amour de toutes les saisons ;
Il est le plus puissant monarque
Que chacun, ici-bas... remarque !

C'est fichtrement bien tourné, mais c'est trop fort !... (Baissant la voix.) Le roi Louis XV se sera offensé de ce que j'ose dire qu'un autre que lui est le plus puissant monarque !... Et quel est ce plus puissant monarque ?... (En confidence, au public.) L'amour !... Il aura pris ça pour un coup de patte que je lui allongeais au sujet de madame de Pompadour... Et, ma parole d'honneur, je n'y pensais même pas !... Je n'ai songé qu'à en faire des devises pour mes papillotes... ça flattait ma future, elle commençait à m'aimer... mais cet odieux rival, dont j'ai intercepté la lettre... il a beau jeu aujourd'hui ! (Allant s'asseoir sur la chaise à droite.) Ah ! que je voudrais donc être à ma boutique !... (Des coups sourds se font entendre sous le théâtre.) Quel est ce bruit ?... (Indiquant la fenêtre.) Oh ! ce sont les maçons que jai vus travailler au mur d'enceinte. (Le bruit a cessé. — Durâflé se lève tout à coup en poussant un grand cri.) Aïe !... (Il examine la chaise sur laquelle il était assis et aperçoit une broche qui, venant de dessous, a traversé la chaise.) Quelle est cette lâche agression ?... une sonde !... suis-je en Turquie ?... (La broche s'agite. Il enlève la chaise.) C'est de là que ça vient !... (Les coups recommencent plus distincts.) Qu'est-ce qui se passe là-dessous ?...

Il s'éloigne à gauche.

## SCÈNE II

### DURAFLÉ, CHAMERLAN.

CHAMERLAN, sous le théâtre.

AIR : *Dans une tour obscure* (Richard.)

Dans une tour obscure
Un prisonnier languit !

DURAFLÉ.

Quelle voix retentit,
Harmonieuse et pure ?
Je vois le sol se soulever...
Quelqu'un vient-il pour me sauver ?

Il s'empare de la broche de fer et s'en fait un levier, à l'aide duquel il soulève la dalle.

CHAMERLAN, personnage chaleureux et très-énergique.

Secondez mon audace...

Paraissant.

Je renais au bonheur !

DURAFLÉ.

Ah ! j'entrevois la face
De mon libérateur.

Il aide Chamerlan à sortir.

ENSEMBLE.

Secondons son / Secondez mon } audace ;
Je renais au bonheur !

Dans les bras l'un de l'autre.

Combien je te rends grâce,
O mon libérateur !

CHAMERLAN, le repoussant.

Mais, ventre de biche ! où suis-je donc ici ?...

DURAFLÉ.

Dans ma prison !... comment y êtes-vous parvenu, mon cher Monsieur ?

CHAMERLAN.

En grattant nuitamment, à l'insu de mon geôlier, pour me frayer un passage souterrain.

DURAFLÉ, naïvement.

Sous mes reins ?

CHAMERLAN.

Je croyais arriver sur le préau... et je suis tombé au milieu de vous !

DURAFLÉ.

En plein !... n'importe... (Chamerlan retire la broche qu'il porte au fond contre le mur, tandis que Duràflé replace la dalle.) Un compagnon d'infortune... soyez le bienvenu. Prenez donc la peine de vous asseoir.

CHAMERLAN.

Bien obligé.

DURAFLÉ.

Voudriez-vous vous rafraîchir !...

Il lui présente la cruche.

CHAMERLAN.

Merci... sans façons... Je sors d'en prendre... (Duràflé remet la cruche dans le coin.) Depuis un mois que je suis à la Bastille, c'est mon ordinaire.

DURAFLÉ.

Un mois !... c'est comme moi, alors.

CHAMERLAN.

Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis une victime de l'injustice, peut-être même de l'erreur.

DURAFLÉ.

Encore comme moi.

CHAMERLAN, étonné.

Vous !... vous n'êtes donc pas un assassin ?

DURAFLÉ.

Quelle horreur !

CHAMERLAN.

Je le croyais... je me suis trompé... je ne vous en estime pas moins.

Il lui donne une poignée de main.

DURAFLÉ.

Monsieur, je suis ici pour avoir fait des vers... du moins je le suppose...

CHAMERLAN.

Des vers?... serait-ce à M. de Voltaire que j'ai l'honneur de parler ?

DURAFLÉ, avec modestie.

Moi ?... oh !... des petits vers... mais diantrement scabreux, à cause du roi...

CHAMERLAN.

Du roi ?...

DURAFLÉ.

Et de madame de Pompadour !... vous ne me trahirez pas... (Chamerlan fait un geste qui le rassure. Durâflé regarde autour de lui, et, certain qu'on ne l'écoute pas, il dit :) Voici :

« On croit, non sans bonnes raisons,
« L'amour de toutes les saisons ;
« Il est le plus puissant monarque
« Que chacun, ici-bas... remarque ! »

CHAMERLAN.

Et puis ?... allez... soyez sans crainte.

DURAFLÉ.

C'est tout.

CHAMERLAN, vivement.

Vous n'êtes pas M. de Voltaire... vous me le dites, je vous crois !

DURAFLÉ.

Non, car...

CHAMERLAN, l'interrompant.

Je ne vous demande pas qui vous êtes!... Eh! mon Dieu! je sais qu'une fois à la Bastille nous n'avons plus un nom... nous avons un numéro... moi, je suis le numéro dix-sept.

DURAFLÉ.

Moi, je suis cent vingt.

CHAMERLAN, montrant la cruche.

J'aurais dû m'en douter.

DURAFLÉ.

Ah!... c'est un calembour!... (A part.) Il est très-aimable... (Haut.) Attendez donc... il me semble que déjà...

CHAMERLAN.

Mais plus je vous regarde...

DURAFLÉ.

N'alliez-vous pas autrefois?...

CHAMERLAN.

Au café...

DURAFLÉ.

Du Châtelet?...

CHAMERLAN.

C'est cela.

DURAFLÉ.

Un jour qu'il manquait un quatrième, j'ai fait votre partie de dominos.

CHAMERLAN.

Ah! sacrebleu! je vous remets parfaitement!... C'est vous qui m'avez mis sur le dos une culotte...

DURAFLÉ, sans comprendre.

Une culotte ?... sur votre dos ?...

CHAMERLAN.

C'est vous qui avez eu un coup de cent ?

DURAFLÉ, effrayé.

Moi ?...

CHAMERLAN.

Un coup de cent points.

DURAFLÉ, comprenant.

Ah ! oui !... oui !...

CHAMERLAN, à part.

Ah ça mais ! il est fort bête !

DURAFLÉ.

Vous aviez pour partner...

CHAMERLAN.

Saint-Savin.

DURAFLÉ.

Vous connaissez Saint-Savin ?

CHAMERLAN.

Ah ! je devrais être chez lui en ce moment ! Il m'avait engagé à aller passer quelque temps à sa campagne.

DURAFLÉ.

Comme moi.

CHAMERLAN.

C'est mon camarade de collége !

DURAFLÉ.

Et moi, je l'ai vu naître !

CHAMERLAN, gaiement.

C'est inouï ce qui nous arrive là !... Deux vieux amis qui ne songeaient guère l'un à l'autre ! Et c'est la Bastille qui nous réunit, comme deux perdreaux

qui se retrouvent... (avec tristesse vaporeuse) dans un pâté !

DURAFLÉ, avec bonheur.

Mais quel heureux hasard !... et que je suis donc content !...

CHAMERLAN, très-joyeux.

Permettez que je vous embrasse !

DURAFLÉ.

J'allais vous le demander.

Ils se jettent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

CHAMERLAN.

Ce cher ami !... Et comment passez-vous la vie ici ?

DURAFLÉ.

J'élève des animaux... je les prive...

CHAMERLAN.

De nourriture ?

DURAFLÉ.

Non, j'en fais ma société.

CHAMERLAN, riant.

Ah ! ah ! ah !... Eh bien ! je conçois ça.

Air : *Au Temps heureux de la Chevalerie.*

Feu Pélisson avait, pour se distraire,
Une araignée adorable, dit-il,
Feu saint Antoine et saint Roch, son confrère,
N'étaient pas seuls non plus dans leur exil.
Plus isolé qu'un ermite, qu'un moine,
Je gémissais tout seul dans ma prison,
Comme à saint Roch et comme à saint Antoine
Le ciel enfin m'envoie un... compagnon !

ENSEMBLE.

Comme à saint Roch, etc.

CHAMERLAN.

Et vous passez votre temps à priver des animaux !...

un prisonnier!... mais moi, depuis un mois que je suis à la Bastille, voilà trente jours que je grifouille, que je mange des plâtras...

DURAFLÉ.

Des plâtras?...

CHAMERLAN.

Pour les dérober aux regards de l'autorité. Ma première tentative m'a déjà rapproché d'un ami; mais ce n'est pas assez... je sortirai de cette ratière, n'importe comment, n'importe par où!

Il remonte.

DURAFLÉ.

Ah! cher ami, emmenez-moi!

CHAMERLAN, redescendant.

Eh bien! unissons nos efforts pour ficher le camp d'ici...

DURAFLÉ, très-joyeux.

Quelle image riante! (A part.) Moi, qui ai tant besoin à ma boutique! (Haut.) C'est convenu, l'un de nous ne sortira pas sans l'autre. (Lui donnant la main.) A la vie! à la mort!

CHAMERLAN.

Oreste et Pylade!

DURAFLÉ.

Philémon et Baucis!

CHAMERLAN.

Quoi! Baucis?... une vieille femme? ça ne fait rien... Allons, allons, à l'ouvrage!

Il va à la porte, qu'il examine.

DURAFLÉ.

Volontiers. Allons! allons!...

Il s'assied à droite et semble réfléchir.

CHAMERLAN, se retournant.

Eh bien! vous vous asseyez?... vous vous croisez les jambes!... Hum! hum! vous m'avez l'air d'un gros molasse, vous!

DURAFLÉ.

Je ne passe pas pour tel à mes yeux.

CHAMERLAN, venant à lui.

Depuis un mois que vous êtes prisonnier, vous n'avez pas percé le moindre trou?

DURAFLÉ.

Pas le plus petit.

CHAMERLAN.

Vous n'avez pas fabriqué une échelle de cordes?...

DURAFLÉ, se levant.

Je l'aurais bien voulu... mais...

CHAMERLAN.

Que faites-vous donc de vos loisirs?...

DURAFLÉ, naïvement.

Je m'ennuie... Imaginez-vous que j'allais me marier...

CHAMERLAN.

Pas d'histoires!... Avez-vous une scie, un vilebrequin, un marteau?...

DURAFLÉ, vivement.

Oui, j'ai tout ça...

CHAMERLAN.

Eh bien! dépêchons-nous!

DURAFLÉ.

J'ai tout ça chez moi... mais ici on n'est fourni de rien.

CHAMERLAN, avec humeur.

Ah! qu'est-ce que c'est qu'une prison comme ça,

mon Dieu !... Heureusement nous avons cette broche... (Il va la prendre au fond.) Je vais desceller les gonds de cette porte, démolir la muraille...

DURAFLÉ, se mettant devant lui et l'arrêtant.

Monsieur ! Monsieur !... y songez-vous ?... Évadons-nous, bien ! mais un bris de clôture !... dégrader un monument de l'État !... Diable !... il y a une amende... c'est très-grave !... Réfléchissez !

CHAMERLAN.

Quand il s'agit de nous frayer un passage, vous avez la faiblesse... ( d'autres diraient la bêtise, mais moi, je veux bien dire la faiblesse... ) vous avez la bêtise de reculer devant un bris de clôture.

DURAFLÉ.

Mais...

CHAMERLAN.

Pour échapper à la tyrannie, tous les moyens sont bons.

DURAFLÉ.

D'accord.

CHAMERLAN.

Il n'y a que les mauvais qui ne valent rien.

DURAFLÉ.

Je suis de votre avis.

CHAMERLAN.

Vous alliez vous marier, dites-vous ? En restant ici, ne craignez-vous pas que votre future ne vous fasse des tours ?... et même des doubles tours ?...

DURAFLÉ.

Sa moralité me rassure un peu.

CHAMERLAN.

Mais votre physique doit vous inquiéter beaucoup.

DURAFLÉ.

Franchement, je ne suis pas sans crainte... car imaginez-vous que j'ai intercepté une lettre... deux lettres même... de deux écritures différentes...

CHAMERLAN.

C'est le double tour, alors...

Il remonte et n'écoute plus Duraflé.

DURAFLÉ.

L'une était sans signature... l'autre était signée d'un certain...

CHAMERLAN, redescendant et l'interrompant vivement.

Pas d'histoires! vous me conterez ça quand nous serons dehors.

DURAFLÉ.

Ah ! cet espoir me ranime ! à l'œuvre ! (Ils remontent tous les deux.) Brisons !

CHAMERLAN.

Démolissons !

DURAFLÉ.

Aux armes !

Il prend la broche.

ENSEMBLE.

Aux armes !

Ils s'élancent vers la porte ; au même instant, on entend une voix au dehors.

DURAFLÉ, s'arrêtant.

Chut !

CHAMERLAN, de même.

Qu'est-ce?

DURAFLÉ.

On vient... mon geôlier, sans doute... rentrez !

CHAMERLAN.

Du tout ! quelle idée !... (Il le fait redescendre.) Dès

qu'il se montrera, jetez-vous sur lui... embrochez-le!... une fois mort, je me charge du reste.

DURAFLÉ.

Hein?...

CHAMERLAN.

Je me charge... de lui chiper adroitement son trousseau de clefs, sans qu'il s'en aperçoive.

DURAFLÉ.

Monsieur! pour qui me prenez-vous? Évadons-nous, bien! mais pas de voies de fait!

CHAMERLAN.

Ah çà! mais... vous vous opposez à tout!... vous reculez devant les moyens les plus élémentaires!... vous êtes une oie... Donnez-moi la broche!...

DURAFLÉ.

Jamais!... Ah! plutôt...

Après une courte lutte, il arrache la broche des mains de Chamerlan, qui va trébucher à gauche. Durâflé jette la broche par la fenêtre.

CHAMERLAN.

Malheureux!... il a plongé la broche dans l'éternité!... n'importe! l'affaire me regarde!

On entend tirer les verroux. Chamerlan se met dans le coin à gauche, de manière à ce que la porte, en s'ouvrant, le couvre; il s'empare de la cruche et la soulève comme pour en assommer le geôlier.

AIR : *Allez retrouver votre père* (Famille du Fumiste).

CHAMERLAN, à part.

Gredin! allons, passe la porte!
Est-il cloué sur le palier?
Je voudrais pourtant faire en sorte
D'avoir le trousseau du geôlier.

DURAFLÉ, à part.

Le gueux n'irait pas de main morte!
Il assommerait le geôlier!

Dieu ! le voilà ! faisons en sorte
Qu'il ne passe pas le palier.

La porte s'ouvre. Chamerlan se dispose à frapper.

## SCÈNE III

### CHAMERLAN, LE GEOLIER, DURAFLÉ.

Le geôlier porte le costume traditionnel, il a un trousseau de clefs.

LE GEÔLIER, à Duraflé.

Venez ! on vous d'mande à la geôle !

DURAFLÉ, courant se placer entre Chamerlan et le geôlier, et empêchant ce dernier de descendre.

J'y vais !... inutil' de m' sommer...

CHAMERLAN, à part.

Il s'entend donc avec ce drôle,
Pour m'empêcher de l'assommer !

ENSEMBLE.

CHAMERLAN.

Gredin ! allons, passe la porte ! etc.

DURAFLÉ, à part.

Le gueux n'irait pas de main morte ! etc.

LE GEÔLIER, à Duraflé.

Vous restez là comme un cloporte ;
Obéissons sans sourciller :
Car je dois refermer la porte,
En ma qualité de geôlier.

Le geôlier et Duraflé sortent ; la porte se referme : on entend le bruit de la serrure et des verroux.

## SCÈNE IV

### CHAMERLAN, *seul.*

Pas moyen ! (Il replace brusquement la cruche dans le coin, et vient s'asseoir près de la table sur laquelle il s'accoude.) Après ça,

mon compagnon a peut-être bien fait de mettre obstacle à mon mouvement de vivacité !... (Se levant.) Mais pourquoi m'a-t-on fourré ici ? Le gouvernement n'a pas daigné me notifier la cause de mon incarcération, à moi, commis aux aides et gabelles !... Il me fait des cachotteries... Ah ! les gouvernements !... et pendant qu'il me tient enfermé sous les *verrouils,* il est capable de me destituer parce que je ne vais pas à mon bureau ! (Allant se rasseoir avec humeur.) Voilà les gouvernements ! ma destinée est bien singulière... J'adore... (Se levant et venant sur l'avant-scène, change d'intonation et dit d'une façon confidentielle.) J'adore une femme charmante, que je rencontrais chaque jour à Fontainebleau, dans le parc, dans la forêt, partout !... Certes, je suis loin d'avoir la fatuité de prétendre qu'elle me suivait ; mais... (très-affirmativement) je le crois !... Tout à coup, elle disparaît... J'apprends qu'elle est retournée à Paris auprès de son tuteur, un vieux maroufle qui va la contraindre à l'épouser... Je suis les traces de mon Émilie, je lui écris : « Je vous aime (affirmativement) et vous m'aimez ! Si votre « tuteur veut s'opposer à notre union, il ne périra « que de ma main. Je vais m'occuper de lui, et je « signe de mon nom : Cyprien Chamerlan. » Je me rends aussitôt chez mon ami Saint-Savin... il est secrétaire intime de M. de Lavrillière, ce noble duc, qui a le monopole des lettres de cachet, et qui pourrait faire mettre toute la France à la Bastille... si cette mesure lui paraissait nécessaire à la tranquillité publique. Je demande à Saint-Savin une lettre de cachot... (se reprenant) de cachet. (Vivement.) Cachot, cachet, cachet, cachot... c'est la même chose... en

faveur du tuteur d'Émilie... Il sourit, il trouve mon idée ingénieuse et pratique. (D'un ton joyeux.) Je rentre chez moi, je me couche en proie aux idées les plus riantes, et pendant la nuit... (Avec mauvaise humeur.) On me pince!... on me pince dans mon lit, dans mon propre lit, à moi! c'est moi qu'on arrête, c'est moi qu'on fourre dedans!... Vous me direz à ça : c'est une erreur!... (Avec beaucoup d'humeur et comme s'il discutait.) Mais je vous trouve charmant avec votre mot : c'est une erreur!... (Appuyant.) C'est une horreur! voilà ce que vous voulez dire... Je n'en suis pas moins prisonnier, et, pendant ce temps-là, mon Émilie va devenir la proie de son minotaure!

Air *des Scythes.*

De cette infernale Bastille
Je voudrais fuir, mais par où, s'il vous plaît!
Partout des murs, des verroux, une grille :

Il les indique du geste.

Destin cruel! ah! que ne suis-je lait!
En ce moment, je voudrais être lait!
Oui, car le lait, quand la chaleur le frappe,
Dans sa cass'rol', prompt à s'émanciper,
A gros bouillons de sa prison s'échappe...
Et moi je bous, sans pouvoir m'échapper!
Le lait bouillant de sa prison s'échappe...
Si j'étais lait, je pourrais m'échapper!
Et je bous, sans pouvoir m'échapper!
Oui, je bous, etc.

Il s'est rapproché de la fenêtre.

Ciel!... que vois-je?... là-bas, sur la terrasse!... Je ne me trompe pas... (Avec joie.) C'est elle... Émilie!... Émilie!... (Il tire son mouchoir qu'il agite entre les barreaux.) Elle sera venue pour solliciter ma mise en liberté... Faut-

il qu'elle m'aime!... (Il agite encore son mouchoir.) Elle ne me voit pas! (Avec désespoir.) Et ne pouvoir la rejoindre! (Il secoue violemment un des barreaux de la fenêtre; le barreau cède et lui reste dans la main.) Grand Dieu! j'ai détaché ce barreau!... J'ai arraché une dent à la Bastille!... Eh bien! tant mieux!... Il s'agit maintenant... (Il passe sa tête par la fenêtre.) Mais il me faudrait une échelle de cordes... Ah!... d'abord... (Il remet le barreau.) Une échelle de cordes!... c'est presque impossible à faire, surtout quand on n'a pas de cordes... cherchons!... (Il va ouvrir une malle, qui est placée dans le coin à gauche, à côté de la cruche.) Peut-être que mon collaborateur... grand Dieu! des chemises!... il a des chemises!... (Il en prend une.) Ce luxe! quelle trouvaille! çà va nous faire une échelle magnifique... (déchirant la chemise en deux) en les éfilochant un peu!... Mazette!... beau linge!... (Nouant ensemble les deux manches de la chemise.) Et dire que mon brave compagnon n'avait pas songé à tirer parti... va-t-il être content de mon idée!... (On entend le bruit des verroux.) On vient.

Il remet à la hâte la chemise dans la malle, qui reste ouverte, et reste blotti derrière la porte qui s'ouvre.

## SCÈNE V

CHAMERLAN, LE GEOLIER, DURAFLÉ.

DURAFLÉ, sur le seuil, au geôlier.

C'est bien! c'est bien! mes compliments à M. le gouverneur.

LE GEOLIER, le poussant rudement.

Mais entrez donc!

Il sort et referme la porte et les verroux.

CHAMERLAN, descendant.

Je l'échappe belle !

DURAFLÉ, apercevant Chamerlan.

Comment ? pas rentré ? tant mieux. (Très-joyeux.) Ah, mon brave ami ! félicitez-moi... vous voyez un homme gai !

CHAMERLAN, très-joyeux.

Pas plus que moi... je suis ravi !

DURAFLÉ.

Moi, je saute ! je ris !... (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

CHAMERLAN.

Moi, je chante.

Chantant.

Où allez-vous, monsieur l'abbé,
Vous allez vous casser le nez,
Le soir et sans chandelle...

S'arrêtant devant Duraflé, qui chante en même temps que lui l'air de la Monaco.

Parlé.

Eh bien ?

DURAFLÉ.

Je me retiens pour ne pas pousser des cris de joie.

CHAMERLAN.

Que vous est-il donc arrivé ?

DURAFLÉ.

Et à vous ?...

CHAMERLAN.

Oui, à vous.

ENSEMBLE, après un moment d'attente réciproque.

Imaginez-vous...

Ils s'arrêtent court.

CHAMERLAN.

Allez...

DURAFLÉ.

Non, vous...

ENSEMBLE.

Imaginez-vous, mon cher ami... (S'apercevant qu'ils parlent ensemble, ils s'arrêtent et disent ensemble :) Ah !

DURAFLÉ, vivement.

Apprenez donc que le gouverneur...

CHAMERLAN, de même.

Nous sommes sauvés !

DURAFLÉ.

On va m'envoyer un papier...

CHAMERLAN, joyeux.

J'ai une échelle de cordes !... c'est plus solide !

DURAFLÉ, joyeux.

Une signature à donner... et je suis libre !

CHAMERLAN.

Libre !... Eh bien !... et moi ?...

DURAFLÉ.

Vous ?... vous ne l'êtes pas... vous restez en prison.

CHAMERLAN.

Quelle est cette horreur ?... quand nous ne devions pas partir l'un sans l'autre... Vous l'avez juré.

DURAFLÉ.

Je ne l'ai pas juré.... je m'y suis engagé seulement.

CHAMERLAN.

Eh bien ?...

DURAFLÉ.

Puisque j'y renonce... à mon engagement !...

CHAMERLAN.

Voilà donc cette amitié de Philémon et Baucis

dont vous me parliez... quand moi, je travaillais pour vous sauver !... (Lui montrant la malle.) Regardez !

DURAFLÉ, allant à la malle, et en retirant deux chemises ; il en met une toute pliée sous son bras gauche et cherche à dénouer celle que Chamerlan a déchirée.

Que vois-je !... mes chemises ?...

CHAMERLAN, lui prenant la chemise pliée.

Vous portez des chemises trop courtes... elles n'ont pas vingt-cinq pieds... (Il déchire la chemise dans toute sa longueur et la sépare.) Il me faut vingt-cinq pieds de cordes !... mais nous n'avons pas un instant à perdre... (Il noue la chemise qu'il a à celle que tient Duraflé.) Où sont vos draps ?... ôtez vos habits... donnez-moi votre caleçon...

DURAFLÉ, désolé et cherchant à retirer ses chemises des mains de Chamerlan.

Ah ! mes pauvres chemises !

CHAMERLAN, sans lâcher.

Il veut me voler mon échelle !

DURAFLÉ, tirant toujours ses chemises.

On vous en donnera des chemises à jabot !

AIR : *Quel affreux mariage* (Impressions de voyage, deuxième acte.)

ENSEMBLE.

DURAFLÉ.

La fureur m'exaspère !
Je suis d'une colère !
Plus rien de vous à moi !
Chacun (*bis*) chez soi !

CHAMERLAN.

Ah ! ce trait m'exaspère !
Je suis d'une colère !
Plus rien de vous à moi !
Chacun (*bis*) chez soi !

DURAFLÉ, luttant toujours.

Dans quel piteux état il a mis mes chemises !

CHAMERLAN.

Bah ! vous en serez quitt' pour y fair' des reprises !

DURAFLÉ.

Des reprises à ça ! perdez-vous la raison ?
Il les faut donc
De quatre pieds de long !

LE GEOLIER, en dehors, parlé.

Oui, allez au numéro dix-sept.

CHAMERLAN, avec effroi, parlé.

Numéro dix-sept... chez moi !...

Il lâche tout à coup les chemises, que Durâflé tirait en sens contraire. Durâflé va trébucher au bout du théâtre, pendant que Chamerlan soulève la dalle.

ENSEMBLE.

DURAFLÉ, à part.

Le geôlier ! sort prospère !
Grâce à notre cerbère,
Je reste seul chez moi ;
Chacun (*bis*) pour soi !

CHAMERLAN, à part.

La fuite est nécessaire ;
Prévenons mon cerbère :
Tout m'en fait une loi,
Rentrons (*bis*) chez moi !

Chamerlan disparaît.

## SCÈNE VI

### DURAFLÉ, *puis* LE GEOLIER.

DURAFLÉ, seul, remettant la dalle, avec joie.

Enfin !... m'en voilà débarrassé !... cet animal aurait fini par me compromettre... (Il détache une des chemises qu'il remet dans la malle et, pendant tout ce qui suit, cherche à dénouer l'autre sans y pouvoir parvenir.) Au moment où je vais

être relaxé... Et à qui dois-je ma liberté?... (Avec joie.) A Émilie, je n'en puis douter... car c'est elle, c'est bien elle que tout à l'heure j'ai vue passer furtivement dans la cour; je l'ai parfaitement reconnue, notamment à sa figure!... Elle venait solliciter pour moi!... (On entend tirer les verroux au dehors). Le geôlier!... (Regardant la chemise qu'il tient.) Mais ces loques!... s'il les voyait!... Ah!...

Il la met dans sa poche de gauche.

LE GEOLIER, entrant avec un encrier et un papier à la main. Il est suivi d'un guichetier, qui porte un panier et une petite cruche qu'il pose à terre à côté de la table; il sort aussitôt.

Allons, signez ça... et vous êtes libre.

Il montre le papier et met l'encrier sur la table.

DURAFLÉ, joyeux.

Libre!... (Prenant le papier.) La levée de mon écrou, sans doute... Libre!... ah!...

Air : *Amis, jamais l'chagrin.*

Est-ce bien vrai? quel spectacle magique!
Un jour nouveau brille à mon horizon...
Devant moi s'ouvre ma boutique...
Derrière moi se ferme ma prison;
Je crains vraiment d'en perdre la raison!
Mon digne ami, conçois-tu mon ivresse?
Conçois-tu bien ma joie et mon espoir?
Conçois-tu bien mon bonheur?... Dès ce soir,
A chaque instant, je verrai ma maîtresse,
Et désormais, je ne vais plus te voir!

LE GEOLIER, naïvement.

Moi, je vous aime bien aussi; mais voyons, signez!

DURAFLÉ, avec joie, passant près de la table.

Oui, je signe les yeux... ouverts! (Après avoir lu bas.)

Comment?... quoi?... qu'est-ce que c'est que ça?... (Il lit.) « Moi, Jérôme Duraflé, déclare consentir au « mariage d'Émilie, ma pupille, avec n'import' qui... » N'import' qui!... serait-ce un Polonais?... (Relisant et appuyant sur la dernière syllabe de n'importe.) Ah!... « n'importe qui de son choix!... » Mais de quoi donc se mêle le gouverneur?

LE GEOLIER.

Ne lanternons pas... on a déjà disposé de votre chambre... signez!

DURAFLÉ.

Jamais!... contraindre ma pupille à se marier selon son goût... Quel est cet abus de pouvoir?...

LE GEOLIER.

Vous refusez?

DURAFLÉ, voulant lui rendre le papier.

Net!

LE GEOLIER, le refusant.

Gardez, gardez... vous pouvez vous raviser.

DURAFLÉ.

Oh! quant à ça...

Il met le papier dans sa poche et passe à droite.

LE GEOLIER.

C'est que vous allez être très-mal; on manque de logement, les maçons font des réparations dans les bâtiments... il va falloir vous donner un compagnon.

DURAFLÉ.

Quoi?...

LE GEOLIER.

Et un dur coco, je vous en préviens.

DURAFLÉ, désolé, à part.

Un espion... un assassin, peut-être !

LE GEOLIER, tirant du panier deux plats bruns recouverts d'une assiette qu'il pose sur la table ainsi que du pain, des verres, des fourchettes, mais pas de couteaux. Il place l'encrier sur la petite tablette à gauche.

Quand ça vous déplaira, un trait de plume, et vous sortez...

Il achève de mettre le couvert et remonte.

DURAFLÉ, à part.

Ah ! je regrette l'autre... Il était si entreprenant. Avec lui, du moins, j'aurais pu m'évader... maintenant, plus moyen.

LE GEOLIER, qui a ouvert la porte au fond.

Amenez le prisonnier.

DURAFLÉ, tombant accablé sur la chaise à droite.

C'est mon espion !

## SCÈNE VII

LE GEOLIER, CHAMERLAN, DURAFLÉ.

Chamerlan est accompagné d'un guichetier, qui sort après l'avoir fait entrer.

CHAMERLAN, en dehors.

Où me menez-vous ?... Pourquoi ce déménagement ? Je n'ai pas donné congé.

Il entre, poussé rudement par le guichetier.

DURAFLÉ, à part, se levant.

Cette voix !...

CHAMERLAN, reconnaissant la chambre, et à part.

Dieu ! quelle chance !... l'échelle de cordes, le barreau...

DURAFLÉ, avec joie, à part.

C'est lui!...

LE GEOLIER, montrant la table, et achevant d'arranger le couvert.

Messieurs, voici votre dîner... bon appétit.

DURAFLÉ, à lui-même.

Ah! quelle joie de le retrouver... Il m'a poussé une sueur...

En croyant prendre son mouchoir, il tire la chemise de sa poche et s'en essuie le visage, puis la remet dans sa poche de droite, de manière à ce qu'une grande partie de la chemise traîne à terre.

CHAMERLAN, vivement et à la dérobée.

Votre chemise... (Durâflé ne comprend pas.) Cachez donc votre chemise.

Durâflé, se méprenant, rapproche vivement son habit par-devant, et marche; la chemise traîne derrière lui.

LE GEOLIER, s'en apercevant.

Hein!... quoi?... (Il suit Durâflé qui se promène en fredonnant; il marche sur l'extrémité de la chemise et arrête Durâflé tout court.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

DURAFLÉ.

Eh bien! ne tirez donc pas... c'est bête!...

LE GEOLIER.

C'est comme ça que vous arrangez votre linge, vous?...

DURAFLÉ, vivement.

Ce sont mes chemises!...

LE GEOLIER, prenant la chemise, et avec dureté.

Elles sont saisies.

CHAMERLAN, à part.

Pas tant que moi.

LE GEOLIER, marchant sur Durâflé qui recule et passe à gauche, en remontant.

Ah! nous faisons des échelles de cordes!... (A Cha-

merlan.) Comment trouvez-vous ça, vous?... (Il lui frappe sur la poche.) Hein !... Qu'est-ce que c'est ?... (Tirant des plâtras de la poche gauche de Chamerlan.) Des plâtras !...

CHAMERLAN, à part.

Aïe !...

LE GEOLIER, continuant à tirer des pierres de la poche de Chamerlan.

Des pierres de taille !...

Durâflé s'est assis, accablé, auprès de la table.

CHAMERLAN.

Ah ! de petite taille !... et si peu... si peu... (En disant cela, il ôte des pierres de sa poche droite et les met dans la poche gauche de Durâflé qui ne s'en aperçoit pas.) C'est que, voyez-vous, je m'occupe de minéralogie et... pour mes études...

LE GEOLIER, tirant toujours des pierres de la poche de Chamerlan.

Vous démolissez la Bastille.

CHAMERLAN.

Oh ! comme échantillon...

En continuant à mettre des pierres dans la poche de Durâflé, il en laisse tomber une.

LE GEOLIER, allant à Durâflé et retirant les pierres de sa poche.

Et l'autre aussi !...

DURAFLÉ, au comble de la stupéfaction.

Comment !... Elles sont donc tombées dans ma poche, car je vous jure...

LE GEOLIER, faisant la grosse voix.

Ah ! ah !...

CHAMERLAN, cherchant à l'excuser.

On peut avoir la pierre sans s'en douter.

LE GEOLIER.

L'un fabrique des échelles... (A Chamerlan.) Et vous... vous creusez des trous... On va vérifier ça, et rendre compte au gouverneur.

DURAFLÉ.

Mon cher petit geôlier, ne dites rien...

Chamerlan, par derrière, fait des gestes de menace au geôlier.

LE GEOLIER.

Vous, signez... c'est ce que vous avez de mieux à faire...

DURAFLÉ, avec résolution.

Non, je reste.

Le geôlier prend son panier et met dedans les pierres et les chemises, qu'il retire de la malle.

Air : *Ah! quel bruit! quel bruit! Dieu! quel tapage!*

ENSEMBLE.

LE GEOLIER.

Quoi ! vouloir tromper ma surveillance !
Vous sauver tous deux !... c'est une horreur !
Je ne crois guère à votre innocence :
Mais n'import' ! ça r'gard' le gouverneur !

DURAFLÉ ET CHAMERLAN, à part.

Adieu donc, adieu mon espérance !
Plus moyen de fuir, c'est une horreur !
Entre nous du moins plus de distance,
Et soyons unis dans le malheur !

Le geôlier sort et ferme la porte.

## SCÈNE VIII

DURAFLÉ, CHAMERLAN.

CHAMERLAN, après avoir remonté la scène pour s'assurer que le geôlier s'est éloigné.

Vous ne partez donc pas ?...

DURAFLÉ.

J'ai refusé.

CHAMERLAN.

Quoi!...

DURAFLÉ.

Je ne veux devoir ma liberté qu'à moi... qu'à nous... Nous partirons ensemble...

CHAMERLAN, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon ami!... Mais, êtes-vous bien sûr de ne pas encore changer d'idée?...

DURAFLÉ.

Jamais!...

CHAMERLAN.

Un serment, cette fois.

DURAFLÉ.

Soit, un serment.

AIR du final de *Renaudin de Caen* (premier acte.)

ENSEMBLE.

Jurons!
Jurons!
Oui, par le ciel que nous adjurons,
Nous franchirons
Ta grille!
Pour te quitter, sombre Bastille,
En lurons,
Nous travaillerons!

CHAMERLAN.

Nous taperons!

DURAFLÉ.

Nous gratterons!

CHAMERLAN.

Nous percerons!

DURAFLÉ.

Nous briserons!

ENSEMBLE.

Et tous les deux nous filerons!

DURAFLÉ.

Mais quel malheur! plus d'échelle de corde!

CHAMERLAN, détachant le barreau qu'il a déjà arraché.

Non, mais voyez...

DURAFLÉ, allant à la fenêtre.

Comment, miséricorde!
Avez-vous pu, sans lime, sans marteau?...

CHAMERLAN, le barreau à la main, ramenant Duráflé sur l'avant-scène.

Pour moi, ce n'est pas du nouveau :
On me destinait au barreau!

ENSEMBLE.

Pour moi / Pour lui } ce n'est pas du nouveau :
On me / On le } destinait au barreau!

CHAMERLAN.

Persistance!

DURAFLÉ.

Et silence!

ENSEMBLE.

Et silence!
Oui, par le ciel que nous adjurons, etc.

CHAMERLAN, avec chaleur.

Je ne lambine pas, moi!... Quand on est venu me chercher dans ma prison, j'étais en train de percer un nouveau trou, et je n'ai eu que le temps d'emplir mes poches.

DURAFLÉ, avec admiration.

Quel démolisseur vous faites!...

CHAMERLAN.

Eh bien! quand partons-nous?...

DURAFLÉ.

Mais, il faut attendre la nuit... En plein jour il serait imprudent...

CHAMERLAN.

C'est juste. Eh bien ! dînons... cela nous donnera des forces...

Il va replacer le barreau à la fenêtre.

DURAFLÉ.

L'idée est bonne !...

Il va s'asseoir à la table, du côté du mur.

CHAMERLAN.

Quel est le menu ?...

Il prend la chaise de droite et vient s'asseoir à table, en face de Durâflé.

DURAFLÉ, découvrant son plat.

Moi, j'ai du mouton à la purée... et vous ?...

CHAMERLAN, découvrant le sien.

Moi, de la purée au mouton.

DURAFLÉ.

Un plat de viande et un plat de légumes pour chacun.

CHAMERLAN.

En tout quatre plats... peu variés, mais enfin, quatre plats... Permettez-moi de vous faire les honneurs de ma portion.

Il le sert et ils mangent.

DURAFLÉ.

A charge de revanche !

CHAMERLAN, avec bonheur.

Quelle joie de dîner ensemble !...

Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

C'est un plaisir inexprimable !
C'est un bonheur !

DURAFLÉ.

Depuis un mois,

Un ami fidèle, à ma table,
S'assied pour la première fois.

CHAMERLAN.

Quand on est seul, une grasse poularde,
Un faisan d'or que l'on truffe et qu'on barde,
Ne vaudront jamais, à mes yeux,
Le mets frugal qu'on mange à deux (*bis*).

ENSEMBLE.
Non! non! non! non!
Non, rien ne vaut, pour être heureux,
Le mets frugal qu'on mange à deux.

DURAFLÉ, prenant la petite cruche qui est à terre à côté de lui et versant à boire.

Quel dommage de n'arroser ça que d'eau claire!
(Il s'aperçoit qu'il verse du vin.) Quoi!

*Même air.*

CHAMERLAN.

Du vin!... ah! grand Dieu! quel spectacle!

DURAFLÉ.

D'où nous vient-il?

CHAMERLAN.

Pour nous on a
Renouvelé le doux miracle
Qu'on vit aux noces de Cana.

DURAFLÉ, qui a bu.

Certes, ce vin n'a rien de remarquable,
Mais l'amitié nous le rend délectable.

A Chamerlan qui boit.

Comment le trouvez-vous?

CHAMERLAN, gaiement, en faisant la grimace.

Ah! sacredié!... qu'il est bon!...

Reprenant l'air.

Mais rien ne vaut, pour être heureux,
La piquette qu'on boit à deux! (*bis.*)

ENSEMBLE.
Buvons! (*ter.*)
Trinquons!
Rien ne vaut, pour rendre joyeux,
La piquette qu'on boit à deux !

CHAMERLAN, après avoir bu de nouveau.

Allons, allons, on n'est pas trop de deux pour le boire.

DURAFLÉ.

Ah ! tenez, rien ne manquerait à mon bonheur si mon Émilie était en prison avec nous!...

CHAMERLAN.

Comment! votre Émilie?... Mais la mienne aussi se nomme Émilie.

DURAFLÉ, avec expansion et en lui serrant la main.

Encore un lien de plus entre nous. (Tendant son assiette.) Je vous demanderai un peu de purée pour finir mon mouton.

CHAMERLAN, le servant.

Et j'ai un rival aussi.

DURAFLÉ.

Que les mille diables d'enfer le patafiolent!... Voilà ce que je lui souhaite.

CHAMERLAN.

Franchement, j'ai de fortes raisons pour penser que mon Émilie me préfère à un vieil infirme qui n'a que le souffle.

DURAFLÉ, mangeant.

Il est infirme?...

CHAMERLAN.

Je n'en sais rien, mais il doit l'être... un homme de cet âge-là!

DURAFLÉ, de même.

Il est donc très-vieux?...

CHAMERLAN.

J'aime à le croire... son titre...

DURAFLÉ, tendant son assiette.

Je vous demanderai un peu de mouton pour finir ma purée.

CHAMERLAN, le servant.

Vous allez bien!

DURAFLÉ.

Comme vous voyez, merci!

CHAMERLAN, gaiement.

Heureusement il reste encore un plat.

DURAFLÉ.

Mais comment, vous si impétueux, n'avez-vous pas fait lâcher prise à cette vieille bête?...

CHAMERLAN, très-gaiement.

Ah! ah! que vous avez bien dit le mot!... J'y travaillais... et j'avais même trouvé un stratagème des plus piquants... lorsque je fus incarcéré au moment (Avec un sérieux comique.) où je le désirais le moins.

DURAFLÉ.

C'est comme moi! Après avoir surpris la lettre de ce brigand, savez-vous ce que j'ai fait?

CHAMERLAN.

Non, mais je l'apprendrai avec charme.

DURAFLÉ.

Je vais trouver Saint-Savin...

CHAMERLAN.

Bah!

DURAFLÉ.

Notre ami Saint-Savin... un intime et ma meilleure pratique... il vient tous les jours chez moi... Je lui dis : Saint-Savin, on en veut à mes jours; voilà ce qu'on vient d'écrire à Émilie, ma pupille.

CHAMERLAN, surpris.

Votre pupille?... Elle est votre pupille?...

DURAFLÉ.

Puisque je suis son tuteur... Je demande à Saint-Savin une lettre de cachet...

CHAMERLAN, avec curiosité et intérêt.

Une lettre de cachot?... (Se reprenant.) De cachet, en faveur de votre rival?...

DURAFLÉ.

Juste!

CHAMERLAN, à part.

Comme moi!

DURAFLÉ.

Saint-Savin me répond : « Mon cher Durâflé... »

CHAMERLAN, vivement.

Durâflé!

DURAFLÉ.

Jérôme Durâflé, c'est mon nom.

CHAMERLAN, à part, avec force.

C'est bien lui!...

DURAFLÉ, tendant son assiette.

Je vous demanderai un peu de purée pour finir mon mouton.

CHAMERLAN, avec force, se levant et s'emparant du second plat qui est encore intact.

Il n'y en a plus! (A part, en gagnant à droite.) Le tuteur d'Émilie!...

DURAFLÉ, se levant, remontant un peu et passant à la gauche de Chamerlan avec l'intention de prendre le plat que Chamerlan tient des deux mains.

Qu'avez-vous donc?...

Il veut prendre le plat.

CHAMERLAN, par un brusque mouvement de sa gauche à sa droite éloignant le plat de Duraflé.

Il n'y en a plus!!!

DURAFLÉ.

Comme vous êtes agité!

Il passe à la droite de Chamerlan et veut de nouveau prendre le plat.

CHAMERLAN, retirant encore le plat; il dit avec une fureur concentrée :

Moi!... c'est que ça m'intéresse... Continuez...

Il remonte la scène, passe à gauche et remet le plat sur la table.

DURAFLÉ, passant à droite.

Ce cher ami!... comme il prend part à ce qui me regarde!

CHAMERLAN, à part.

En voilà un qui va me passer par les mains!

DURAFLÉ.

Saint-Savin me dit en souriant : « Ça se fera. »

CHAMERLAN, à part.

Ça s'est fait!... Ah! le gueux!

DURAFLÉ.

Mais quand il en a parlé au ministre, celui-ci se sera probablement rappelé ces terribles vers que j'avais eu l'imprudence de signer... vous savez...

« On croit, non sans bonnes raisons,
« L'amour de toutes les saisons... »

CHAMERLAN, avec rudesse.

Je les connais.

DURAFLÉ, continuant.

« Il est le plus puissant monarque... »

CHAMERLAN, avec force.

Assez !... (A part, en marchant avec agitation, pendant que Duraflé dit à voix basse le dernier vers de son quatrain : Que chacun ici-bas remarque.) Comment vais-je m'y prendre pour lui casser les reins, sans que ça paraisse trop ?

DURAFLÉ.

Mais ce n'est pas tout... La liberté qu'on m'offre, c'est à la condition qu'Émilie aura le droit de disposer de sa main.

CHAMERLAN.

Quoi !...

DURAFLÉ, lui donnant le papier que le geôlier lui a remis.

Lisez.

CHAMERLAN, à part.

C'est Émilie qui aura eu cette idée-là... (Avec joie.) O ange !... Elle veut lui escroquer son consentement...

DURAFLÉ.

Ils veulent donc que je la livre à mon rival... à mon cauchemar de rival !... Gueux de Chamerlan !... J'en rêve, Monsieur !... Son nom même me poursuit par tronçons... je rêve de chat, je rêve de merlan... Et je signerais ça ?...

CHAMERLAN, se rapprochant de lui.

Pourquoi pas?... Songez que si vous refusez de signer on vous gardera ici...

DURAFLÉ, tristement.

Oui.

CHAMERLAN.

Vous resterez coffré jusqu'à la majorité de votre Émilie...

DURAFLÉ.

Trois ans, c'est long...

CHAMERLAN.

Dans trois ans, vous serez un homme complétement hors de service...

DURAFLÉ, avec bonhomie.

Je serai hors de service... Mais, puisque nous allons nous sauver?...

CHAMERLAN.

Et si l'on nous surprend?... Nous en avons pour le restant de nos jours... peut-être plus!

DURAFLÉ.

Oh! c'est triste.

CHAMERLAN.

Une fois majeure, votre pupille épousera tous ceux qu'elle voudra, à votre nez, à votre barbe.

DURAFLÉ, répétant d'un ton piteux et convaincu.

A ma barbe.

CHAMERLAN.

Et vous passerez pour un imbécile.

DURAFLÉ, tristement.

Dans trois ans.

CHAMERLAN.

Pourquoi pas tout de suite?... Signez; car, si vous sortez, vous pouvez ennuyer beaucoup votre rival en faisant des vers comme vous en faites...

DURAFLÉ, avec conviction.

Oui!... il a ma foi raison... (Avec attendrissement.) Mais,

ce qui me chagrine, c'est de vous laisser seul, mon pauvre ami...

CHAMERLAN, avec brusquerie.

Ne vous inquiétez pas de ça...

Air : *En vérité je vous le dis.*

DURAFLÉ.

Je ne sais comment m'acquitter :
Un si beau dévouement m'étonne.

Étendant les mains comme pour le bénir.

Pour récompens' que Dieu vous donne
Ce que je puis vous souhaiter ;
Quelque jour il paiera ma dette !

CHAMERLAN.

Moi, sans vouloir tant ajourner,
Tout ce qu'ici je vous souhaite...

Avec intention, et faisant à part un geste de menace.

Je me charg' de vous le donner !

DURAFLÉ.

La liberté... je comprends...

CHAMERLAN, allant prendre l'encrier sur la tablette et le mettant, ainsi que le papier, sur la table.

Signez, au nom de votre bonheur !

DURAFLÉ, allant à la table.

Je vais donc être libre !

Il signe.

CHAMERLAN, à part.

J'aurais dû lui fourrer quelque chose dans sa nourriture. Mais... (appuyant) j'ai mon projet.

DURAFLÉ, lui remettant le papier.

Voilà !

CHAMERLAN, appelant.

Geôlier !... geôlier !...

DURAFLÉ, de même.

Christophe !

CHAMERLAN, frappant à la porte.

Holà !... hé !... garçon !

DURAFLÉ, de même.

A la boutique !

## SCÈNE IX

DURAFLÉ, LE GEOLIER, CHAMERLAN.

LE GEOLIER, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qu'il y a?...

CHAMERLAN, lui donnant le papier.

Ceci au gouverneur !

DURAFLÉ, au geôlier.

J'ai signé !

LE GEOLIER.

Ah ! vous vous êtes donc décidé enfin ! Dans une heure vous prendrez de l'air.

Il sort et ferme la porte et les verroux.

## SCÈNE X

DURAFLÉ, CHAMERLAN.

DURAFLÉ, avec admiration.

Et c'est lui qui m'engage à l'abandonner !... (Se jetant dans les bras de Chamerlan.) O homme remarquable !... C'est bien maintenant que je suis votre Pylade et vous mon Baucis ! Permettez-moi de vous tutoyer?

CHAMERLAN, avec rudesse.

Tout à l'heure.

DURAFLÉ.

Mais soyez tranquille... une fois libre, j'intriguerai pour vous, pour mon cher... (Riant.) Ah! ah! voilà qui est assez bizarre, je ne sais pas encore votre nom... (Le pressant de nouveau dans ses bras.) Le nom de mon meilleur ami !

CHAMERLAN, riant avec Duràflé.

Ah! ah! ah! vous ne savez pas le nom de votre meilleur ami... ah ! ah ! ah ! (Se croisant les bras et d'une voix terrible en avançant sur Duràflé qui recule.) Je me nomme Chamerlan!...

DURAFLÉ, reculant avec épouvante.

Quoi !...

CHAMERLAN, marchant sur lui.

Oui... C, h, a, Cha ; m, e, r, Chamer ; l, a, n, lan, merlan... Chamerlan !... comprends-tu ?

DURAFLÉ, passant à droite, en reculant toujours devant Chamerlan.

Grand Dieu !

CHAMERLAN.

Ton rival!... celui qu'Émilie adore!...

DURAFLÉ.

Ah! scélérat!... Saint-Savin m'a donc tenu parole !

CHAMERLAN, très-animé.

Il m'a tenu parole aussi, à moi... car c'est moi qui t'ai fait fourrer dedans... c'est moi, moi, entends-tu bien, qui t'ai fait insérer et incarcérer... et non tes exécrables vers à mirliton, qui ne sont propres tout au plus qu'à...

DURAFLÉ, se révoltant.

Monsieur, ce ton de familiarité...

CHAMERLAN.

Je te tutoie, quoi ! je te tutoie ! ne m'en as-tu pas prié, cuistre ?

DURAFLÉ, se révoltant.

Ah mais ! (se calmant) n'importe ! je vais partir, moi !... et ce qui me réjouit, c'est que du moins je laisse mon rival en prison ! (Riant.) Et c'est lui qui m'a fait signer !... Ah ! ah ! ah ! je ris ! c'est à lui que je devrai de revoir mon Émilie ! ah ! ah ! ah !

CHAMERLAN, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! (Ils rient ensemble.) Tu me crois donc bien bête, confiseur ?... mais c'est toi qui y resteras en prison... c'est moi qui partirai, pour profiter de l'autorisation que tu m'as donnée d'épouser ta pupille, crétin !

DURAFLÉ.

Vous partirez ?

CHAMERLAN.

Oui.

DURAFLÉ.

Et comment ?

CHAMERLAN.

Ah ! mon Dieu ! le moyen le plus simple... un moyen qu'un enfant aurait trouvé. (Tranquillement.) Je vas te tuer !

DURAFLÉ, effrayé.

Plaît-il ?

Il recule.

CHAMERLAN.

Je dis que je vas te tuer !

DURAFLÉ, de plus en plus effrayé.

J'avais bien entendu !...

CHAMERLAN, allant le prendre par la main et le ramenant au milieu du théâtre.

Après quoi, je me revêts de tes habits, et quand le geôlier viendra, grâce à l'obscurité, il me prendra pour toi... et je file en silence comme fait le macaroni.

DURAFLÉ.

Mais c'est un guet-apens !

CHAMERLAN.

Oui ! pas autre chose.

DURAFLÉ.

Mais je m'y oppose.

CHAMERLAN.

Préfères-tu un duel ?

DURAFLÉ.

Oui.

CHAMERLAN.

Que le sort des armes en décide !

Il remonte.

DURAFLÉ, passant à gauche.

Ah ! j'aime mieux ça... ça me donne du temps... je vous attendrai demain à la porte Maillot.

CHAMERLAN, allant à la fenêtre.

Pas demain... tout de suite !

DURAFLÉ.

Mais des armes ?... nous n'en avons pas !

CHAMERLAN, prenant le barreau descellé. Il est essentiel que ce barreau soit en fer.

Voici les miennes !

DURAFLÉ.

Eh bien ! et moi ? je n'ai rien.

CHAMERLAN.

C'est inutile!... nous nous servirons de cette barre tour à tour!

DURAFLÉ.

Plaît-il?

CHAMERLAN.

Je dis : nous nous servirons de cette barre tour à tour!

DURAFLÉ, effrayé.

J'avais bien entendu!

CHAMERLAN.

Je vais d'abord vous en asséner un coup formidable sur le chef... vous comprenez... ensuite je vous la repasserai...

DURAFLÉ.

Ah! le bandit!... je saisis son idée.

CHAMERLAN.

J'ai barre sur vous, vous aurez barre sur moi.

Il lève le barreau.

DURAFLÉ.

Un moment!... un moment!... alors, je demande à tirer au sort à qui tapera le premier!

CHAMERLAN, baissant son barreau.

Je veux bien te faire cette concession. (Il a mis la main dans sa poche et la lui présente fermée.) Pair ou non!

DURAFLÉ, à part.

Ah! que je voudrais être à ma boutique! (Haut, après quelque hésitation.) Pair!

CHAMERLAN, remettant la main dans sa poche, et sans en avoir montré le contenu.

Tu as perdu.

DURAFLÉ.

Comment! Mais...

CHAMERLAN, avec force.

Douterais-tu de ma parole?

DURAFLÉ.

Non... mais je demande des témoins!... On ne se bat pas sans témoins!

CHAMERLAN.

Ah!... ça, c'est juste.

DURAFLÉ, avec joie.

Oh!... chacun son témoin!...

CHAMERLAN.

Oui!... je serai le tien!... tu seras le mien!.. Tu vois que je t'accorde tout ce que tu demandes... (Levant son barreau.) Es-tu prêt?

DURAFLÉ, auprès de la table et en pleurant.

Je vous prie de finir vos bêtises!... Me prenez-vous pour une huître?

CHAMERLAN.

Oh! j'aime trop les huîtres pour leur faire une pareille injure!... En garde!

Il est important que, pendant cette scène de menace, les personnages soient toujours à une certaine distance l'un de l'autre.

DURAFLÉ.

Je vas crier!

CHAMERLAN, le poursuivant autour de la table.

Et moi, je vais taper!... Ah! tu refuses!... Je saurai bien te forcer à faire volte-face!... (Il lui donne un coup de pied.) En garde!

DURAFLÉ.

Ah! quelle petitesse!

CHAMERLAN, à part.

Je l'ai flétri!... (Haut.) Te battras-tu, maintenant?...

DURAFLÉ, remontant et criant.

A la garde!

CHAMERLAN, le menaçant.

Veux-tu bien te taire!

DURAFLÉ, d'une voix étouffée par la peur, et blotti contre le mur, auprès de la fenêtre, à gauche.

Je me tais!

Ici on aperçoit une lumière à travers un grillage qui est au-dessus de la porte.

CHAMERLAN, à part.

Une lumière! chut!...

Il va écouter à la porte.

DURAFLÉ, à part, regardant par la fenêtre.

Que vois-je?... Les maçons ont oublié une échelle... En suivant le parapet... fuyons ce forcené!

Il se précipite, passe la tête et les bras dans l'espace laissé vide par le barreau descellé, et reste pris par le milieu du corps, dans une position horizontale. La lumière disparaît.

CHAMERLAN, à part, posant son barreau au fond.

La lumière s'éloigne... partons... Adieu, camarade!... (Il descend, jette un regard autour de lui et ne voit plus Duràflé.) Eh bien! Où est-il donc?... (Le voyant à la fenêtre.) Ah! le voilà!...

Il va à lui et le pousse.

DURAFLÉ.

Aïe!... ne poussez pas... c'est trop étroit... je ne peux pas passer!...

CHAMERLAN, le tirant par une jambe.

Retirez-vous, alors.

DURAFLÉ.

Je ne peux pas me retirer...

CHAMERLAN.

Mille carabosses!... Je n'ai qu'un moyen de me sauver... et il me bouche le trou!... Attendez... j'ai une idée...

DURAFLÉ.

Ah! tant mieux!...

CHAMERLAN, fouillant à sa poche.

Je vais vous couper par morceaux.

DURAFLÉ, s'agitant.

Monsieur! Monsieur! ne m'approchez pas.

Il lance des ruades à Chamerlan.

CHAMERLAN.

Il rue à présent!... ne ruez pas!... ne ruez pas, sapristi!...

On entend ouvrir la porte. Le geôlier entre; il a un gros bouquet et des rubans à son habit. Il va prendre Duraflé par les épaules et cherche à le dégager; Chamerlan, de son côté, tire le geôlier. Ce jeu de scène a lieu pendant le chœur suivant, qui s'attaque à l'entrée du geôlier.

## SCÈNE XI

### CHAMERLAN, LE GEOLIER, DURAFLÉ.

Air du *Lac des Fées*.

LE GEÔLIER.

ENSEMBLE.

Ah! je devin' leurs projets :
La posture est gentille!
Il s'est pris dans la grille,
Dans ses propres filets!
Ah! je comprends ses regrets
Quell' torture
Il endure!
Quand ici (*bis*) j'leur apporte la paix!

ENSEMBLE.

DURAFLÉ, dans la grille, et CHAMERLAN.

Ah ! je croyais au succès :
Je suis / Il est — pris dans la grille ;
De l'affreuse Bastille
Comment fuir désormais ?
Ah ! pour moi que de regrets !
Quell' torture
J'endure !
Me voilà (*bis*) plus captif que jamais !

A la fin de l'ensemble, Durâflé, tiré violemment par le geôlier et par Chamerlan, se trouve tout à coup sur ses jambes ; dans la secousse, Chamerlan a envoyé le geôlier à gauche.

DURAFLÉ, jetant un cri.

Ah !... je suis désossé !

CHAMERLAN, à part.

Nous sommes pris !

DURAFLÉ, apercevant le geôlier qui revient au milieu.

Le geôlier !

CHAMERLAN.

Mais dans quelle saison sommes-nous donc, pour que les geôliers soient en fleurs ?

LE GEÔLIER.

Messieurs, c'est pour célébrer votre délivrance.

CHAMERLAN ET DURAFLÉ.

Comment ?

LE GEÔLIER, leur remettant à chacun une lettre.

Lisez !

CHAMERLAN, lisant.

« Mon cher Chamerlan... »

DURAFLÉ, de même.

« Mon cher Durâflé... » C'est de Saint-Savin !

CHAMERLAN.

C'est de Saint-Savin !...

DURAFLÉ, lisant.

« Vous vouliez éloigner votre rival jusqu'au ma-
« riage d'Émilie... »

CHAMERLAN.

C'est une circulaire. (Lisant.) « Monsieur de La Vril-
« lière, faisant droit à la requête de chacun de vous,
« a, sur mes instances, daigné... »

DURAFLÉ, lisant.

« Convertir votre détention à la Bastille... »

CHAMERLAN, lisant.

« En un mois de séjour dans ma maison de cam-
« pagne... »

DURAFLÉ ET CHAMERLAN.

Ah ! bah !

LE GEÔLIER, riant.

Eh ! oui, vous êtes à Picpus, chez M. de Saint-Savin, dont j' suis l' jardinier. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

CHAMERLAN.

Une maison de campagne?... ah ! que c'est petit!...

LE GEÔLIER.

Mais non, il y a quinze arpents.

CHAMERLAN.

Je parle du procédé, qui certainement ne les a pas.

DURAFLÉ.

Comment !... ce donjon ?

LE GEÔLIER.

C'est le pigeonnier.

CHAMERLAN ET DURAFLÉ.

Mais dans quel but?... lisons.

DURAFLÉ, lisant.

« Émilie a profité de l'autorisatson de son tu-
« teur... »

CHAMERLAN, lisant.

« Pour faire un choix. » (Parlé et d'un air de triomphe.) Ah ! chère Émilie... je savais bien, moi !...

DURAFLÉ, lisant.

« Elle est ma femme ! »

CHAMERLAN, se méprenant.

Comment, votre femme !

DURAFLÉ.

Sa femme ! la femme de Saint-Savin !

LE GEÔLIER.

Ils s' marient... dans ce moment ici ! (Il va à la table et range.)

DURAFLÉ ET CHAMERLAN.

Grand Dieu !

DURAFLÉ.

Émilie, se conduire ainsi !

CHAMERLAN, d'un air de mépris.

Ah ! voulez-vous que je vous dise : elle s'est conduite comme un polisson !

DURAFLÉ, désolé.

Après ce quatrain que j'ai fait pour elle :

« On croit, non sans bonnes raisons... »

CHAMERLAN, l'interrompant.

Ne me le dites pas, Monsieur !

DURAFLÉ.

Je l'aimais tant !... ah ! j'ai besoin de prendre quelque chose contre l'amour !

CHAMERLAN.

Contre les vers, surtout!

DURAFLÉ.

Ah! que du moins l'amitié nous console des avanies de l'amour! (Il se jette dans les bras de Chamerlan.) Oublions-la.

CHAMERLAN.

Oui! nous nous vengerons!

DURAFLÉ.

J'ai mon affaire... Je connais une jeune fille jolie...

CHAMERLAN, avec intérêt.

Jolie?

DURAFLÉ.

Très-jolie.

CHAMERLAN.

Très-jolie!...

DURAFLÉ.

Je l'épouse...

CHAMERLAN.

Ah! sapristi!... Monsieur, vous me donnez une idée!...

DURAFLÉ.

Je serai heureux...

CHAMERLAN.

Nous serons heureux... je fréquenterai votre maison...

DURAFLÉ, lui prenant la main.

Oh! je vous en prie...

CHAMERLAN.

Et un jour on dira de vous dans le quartier des Lombards : Ci-gît Duraflé, confiseur; il épousa une femme adorable... Chamerlan fut son ami... et... ils eurent beaucoup d'enfants!...

DURAFLÉ, l'embrassant avec transport.

Quelle perspective!...

LE GEÔLIER, qui est allé à la fenêtre.

Les v'là qui sortent de l'église.

Il retourne à gauche.

DURAFLÉ, courant à la fenêtre.

La voilà!... Bombardons-la de mes vers... pour lui donner des remords!...

Il chante avec mauvaise humeur.

AIR du *Charlatanisme*.

« On croit, non sans bonnes raisons... »

CHAMERLAN.

V'là qu'il retombe en poésie!

DURAFLÉ.

« L'amour de toutes les saisons... »

CHAMERLAN, allant le prendre par le bras, le ramenant vivement, et le faisant passer à gauche.

Laissez donc là notre Émilie!
Au public seul exprimons nos regrets.

DURAFLÉ, absorbé dans son idée, et continuant sur le devant de a scene.

« Il est le plus puissant monarque... »

CHAMERLAN.

Raison de plus... conjurons ses arrêts,
En le priant de nous faire un succès...

Il cherche une qualification.

DURAFLÉ, continuant, sans écouter Chamerlan.

« Que chacun ici-bas remarque. »

DURAFLÉ, parlé.

Tiens, mais ça va... il a le sens commun sans s'en douter.

Au public.

Puiss' le public nous donner un succès...

ENSEMBLE.

Que chacun ici-bas remarque ! (*bis.*)

Le geôlier, qui a été ouvrir la porte, leur fait signe qu'ils peuvent sortir. Chamerlan et Durâllé se mettent amicalement la main sur l'épaule et sortent en se tenant enlacés pendant la ritournelle suivante.

FIN DE : A LA BASTILLE.

# LE PONT CASSÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 10 octobre 1850.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE.

## PERSONNAGES

Robertin[1].
Boissière, négociant[2].
Bizanos, aubergiste[3].
Caroline[4].
Rosalinde, danseuse[5].
Une Servante[6].

La scène se passe aux Pyrénées, entre Luz et Argelès, dans une auberge.

1. M. Arnal. — 2. M. Dussert. — 3. M. Charier. — 4. Mademoiselle Marquet. — 5. Mademoiselle Ozy. — 6. Mademoiselle Marie.

# LE PONT CASSÉ

---

Le théâtre représente une salle d'auberge ; au fond, au milieu, une fenêtre ; de chaque côté de cette fenêtre, une porte vitrée à deux battants donnant à l'extérieur ; cette fenêtre et ces portes ouvrent sur une galerie comme en ont tous les chalets ; cette galerie règne au dehors, dans toute la largeur du théâtre ; c'est par elle qu'on communique avec les autres logements de l'habitation. La vue est bornée par des montagnes très-élevées ; à droite et à gauche, au deuxième plan, deux autres portes conduisant aux chambres de l'auberge ; à gauche, sur le devant, une table avec papier, plumes et encre ; à droite, un guéridon ; du même côté, adossée au mur, est une étagère sur laquelle il y a divers objets, entre autres un jeu de cartes et un jeu de dominos.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ROBERTIN, *assis à gauche, et achevant d'écrire une lettre ;* BIZANOS, *allant et venant, un plumeau à la main.*

ROBERTIN, lisant en écrivant. Il est tête nue et en élégant habit de voyage.

« Tout à toi, ton ami, Robertin. » Maintenant la date... tiens... (Il s'arrête tout court et se tourne vers Bizanos.) Monsieur l'aubergiste, comment appelle-t-on ce pays-ci?...

BIZANOS, costume des Pyrénées, béret béarnais, veste, ceinture, culotte juste et guêtres ; accent béarnais.

Chèze, pour vous servir.

ROBERTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça, Chèze?... dans quelle contrée de l'Europe est-ce situé?

BIZANOS.

Eh! dans les Hautes-Pyrénées (il prononce *hottes*), dans la gorge de Pierrefitte, entre Argelès et Luz, oui bien.

ROBERTIN.

Bon! (Écrivant.) « Chèze, entre Argelès et Luz, dé-« partement des Hautes-Pyrénées, le 24... »

BIZANOS, à part, en riant.

Il est étonnant, ce monsieur voyageur, qui ne sait pas là où il est.

ROBERTIN.

Comment vous appelle-t-on?

BIZANOS.

Bizanos, Monsieur, certes bien.

ROBERTIN.

Monsieur Bizanos...

BIZANOS, s'approchant un peu.

Monsieur?

ROBERTIN, se levant.

Cette dame dont la voiture précédait la mienne, et qui s'est arrêtée ici, hier à la nuit, au moment où l'orage éclatait, n'est pas indisposée?

BIZANOS.

Non, certes pas, que je sache.

ROBERTIN.

Pensez-vous qu'elle descende déjeuner?

BIZANOS.

Oui, certes bien!... à moins qu'elle ne déjeune point.

ROBERTIN.

Bien entendu.

BIZANOS.

Ou qu'elle préfère de *réconforter* chez elle.

ROBERTIN.

Encore.

BIZANOS.

Je vais s'en informer.

ROBERTIN, avec ironie.

Allez s'en informer.

Bizanos sort par la porte du fond, à gauche.

## SCÈNE II

ROBERTIN, *retournant s'asseoir à la table de gauche, et reprenant sa lettre.*

Relisons ma lettre à Octave, et voyons si j'y ai mis un nombre suffisant de points et de virgules.

Il lit.

« Mon cher ami,

« Que le diable t'emporte de m'avoir conduit au « musée du Louvre la semaine dernière et de m'a- « voir défié de suivre, pendant huit jours consécu- « tifs, une personne désignée au hasard! Que le « diable m'emporte moi-même d'avoir accepté un « défi aussi extravagant! — Alors, toi, me montrant « aussitôt une femme penchée sur son chevalet, tu « me dis : suis-la donc pendant huit jours. — C'est « dit, une femme qui cultive la peinture doit avoir « des goûts tranquilles. — Alors, va, me dis-tu, car « elle se lève; et songe que le prix de la gageure

« est un grand déjeuner. — Pendant deux jours, elle
« ne cessa de me promener, à son insu, dans tous les
« quartiers de Paris. Mais le troisième jour ce fut
« bien autre chose ! Les caisses et les cartons s'a-
« moncelèrent dans sa cour ; on en chargeait une
« chaise de poste. J'eus à peine le temps de faire venir
« une calèche de voyage que celle de la dame partait.
« J'ordonnai au postillon de suivre et nous voilà à
« l'embarcadère du chemin d'Orléans, ma voiture
« mordant les talons de la sienne... » (Se levant et s'interrompant.) Peut-on dire : ma voiture mordant les talons?... Oh ! dans une lettre d'intimité... (Reprenant sa lecture.)
« — On nous arrête à Tours, ville charmante et trop
« peu appréciée, car seule entre toutes les villes de
« France elle a le privilége de produire des... (tour-
« nant le feuillet) Tourangeaux. — J'étais enchanté d'être
« arrivé, lorsque je vis ma dame, si tu l'aimes mieux,
« notre dame, monter dans sa calèche (à ce sujet je
« te dirai qu'elle a la jambe bien), dans sa calèche
« qu'un postillon entraînait sur la route de Bor-
« deaux. Je monte aussitôt dans la mienne, et voilà
« comment, de relai en relai, je me trouve trans-
« porté à deux cent vingt lieues de toi, dans un mau-
« vais village entouré de Pyrénées, ayant, pour la
« première fois depuis sept mortels jours que dure
« notre pari, le loisir de t'informer de mon sort. J'ai
« encore vingt-quatre heures de gageure sur les
« bras. » (S'interrompant et allant à la table.) Je vais souligner ces vingt-quatre heures. (Il souligne, et revient en scène achever sa lecture.) « Peut-être vais-je aller en Espagne, en Por-
« tugal, qui sait?... le vague de ma situation m'a
« inspiré hier un mauvais couplet, je te l'envoie et

« je te préviens que je l'ai mis sur l'air de *Préville* « *et Taconnet*, qui ne manque pas d'une certaine « mélancolie. »

Il chante d'un air pénétré.

Air de *Préville et Taconnet.*

« Depuis le jour de mon fatal départ,
« De mon serment, esclave bénévole,
« Sur les chemins je voyage au hasard,
« Esquif battu des vents, sans rame et sans boussole;
« Car, dans sa course, hélas! me remorquant,
« Et me traînant ainsi de lieue en lieue,
« Cette dame est un cerf-volant,
« Dont ton serviteur est la queue... »

(Parlé.) C'est que c'est parfaitement exact.

Achevant l'air.

« Dont ton serviteur est la queue. »

« Demain j'aurai fini mon temps, Dieu merci! car « je m'ennuie à mourir, quoique je sois à plus de « deux cents lieues des Bouffes... » (S'interrompant.) Oui, je finis par ce petit trait... (Continuant.) « Tout à toi, ton « ami, Robertin. »

Il va se rasseoir; il plie sa lettre, la met dans une enveloppe et y met l'adresse.

## SCÈNE III

ROBERTIN, BIZANOS, *puis* CAROLINE.

BIZANOS, entrant par la porte à gauche, et d'un air mystérieux.

Monsieur! Voici cette dame! elle a pris son *chocolate.*

ROBERTIN.

Ah! très-bien! Tenez, cette lettre pour la poste.

BIZANOS, *prenant la lettre.*

A l'instant.

*Il se dirige vers la porte à droite.*

CAROLINE, *entrant par la porte de gauche. Toilette d'une élégante simplicité, tête nue. Une grande distinction de caractère et de manières, de la froideur et de l'ironie dans la première partie de la pièce, puis de l'esprit et du charme lorsqu'elle a besoin d'agir sur Robertin.*

Monsieur l'hôte, avez-vous des chevaux?

BIZANOS.

Certes bien! Madame veut promener?

CAROLINE.

Non... Faites atteler; je pars pour Luz.

ROBERTIN, *se levant vivement.*

Des chevaux aussi pour moi!... Je vais à Luz.

*Étonnement de Caroline.*

BIZANOS.

Impossible, Monsieur.

ROBERTIN, *passant près de Bizanos.*

Comment, impossible! Madame va à Luz, j'ai le droit d'aller à Luz.

CAROLINE.

Mais, Monsieur, permettez...

ROB RTIN.

Non, Madame, je vous en demande mille pardons, quand je devrais me faire attacher derrière votre calèche, j'irai à Luz.

BIZANOS.

Le pont, il est cassé!

CAROLINE.

Comment?

ROBERTIN.

Qui a cassé le pont? quel est le polisson qui s'amuse à casser les ponts ici?

BIZANOS.

L'orage; il a tombé tant de l'eau, que le Gave il te vous a enlevé une pile du pont!... Madame non plus, elle ne part pas.

ROBERTIN.

Alors, c'est différent.

Il va se rasseoir tranquillement près du guéridon, à droite.

CAROLINE, à elle-même.

Quelle contrariété!... et moi qui ai tant de hâte d'arriver. (A Bizanos.) N'y a-t-il pas une autre route?

BIZANOS.

Pas d'autre.

Il prononce *otre*.

CAROLINE.

Et ce pont, quand sera-t-il réparé?

BIZANOS.

Oh! demain pour le midi, vous pouvez compter, oui.

CAROLINE.

Passer ici vingt-quatre heures, c'est à périr de tristesse!

BIZANOS.

Oh! non, certes!... la montagne elle est si belle!... par malheur on ne peut promener; mais nous avons d'agréments pour les voyageurs, certes! (Allant à l'étagère, et prenant un jeu de cartes et un jeu de dominos, qu'il pose sur le guéridon.) Voilà des cartes, oui bien!... et un jeu de dominos... (Il prononce *dominosse*.) C'est rare ici... c'est le seul qu'il existe à trois lieues de circonférence.

ROBERTIN, regardant la boîte de dominos.

Mais il manque quatre ou cinq dés dans votre jeu de *dominosse*.

BIZANOS.

Oh ! pour jouer à deux, il en est de reste, oui !... (Revenant au milieu.) S'ennuyer ici, pas de risque, non !...

Il sort par le fond, à gauche.

## SCÈNE IV

CAROLINE, ROBERTIN *assis*.

CAROLINE, après avoir fait un mouvement d'humeur, à elle-même.

AIR de la *Somnambule*.

Allons! faisons comme le sage,
Du destin subissons la loi ;
Mais tout un jour passé dans ce village,
Ah ! c'est affreux !

ROBERTIN, se levant.

Pour vous plus que pour moi,
Cette captivité terrible,
Dont la rigueur enchaîne ici nos pas,
Serait pour moi, Madame, bien pénible,
Si vous ne la partagiez pas.

CAROLINE, toujours avec humeur.

C'est fort galant, en vérité.

ROBERTIN, surpris.

Croyez-vous ?... c'est contre mon habitude, et sans mauvaise intention... (Mouvement de Caroline.) Mais dans une auberge des Hautes-Pyrénées, où l'on n'est que campé...

CAROLINE, à part.

Il est étrange ce voyageur. (Haut.) Vous plairait-il, Monsieur, de changer de conversation ?

ROBERTIN.

Bien volontiers! (Après avoir jeté un coup d'œil sur le guéridon.) Madame, vous craignez l'ennui... J'ai bien envie de vous faire une proposition.

CAROLINE, avec défiance.

Une proposition?

ROBERTIN.

Mais au fait, non!... il me venait une idée, mais vous me semblez dans une disposition d'esprit trop réfractaire à la distraction... usez, usez votre contrariété.

CAROLINE, avec curiosité.

Mon Dieu! Monsieur, dites toujours.

ROBERTIN, désignant le jeu de cartes.

Madame, voici des cartes.

CAROLINE, avec ironie.

C'est incontestable.

ROBERTIN.

Voulez-vous que j'aie l'honneur de faire votre partie?

CAROLINE.

Monsieur, je ne sais aucun jeu.

ROBERTIN.

Le lansquenet; tout le monde sait le lansquenet.

CAROLINE.

Je ne joue jamais d'argent.

ROBERTIN.

Ni moi. Mais veuillez remarquer que nous avons chacun vingt-quatre heures à passer ici; je joue mes vingt-quatre heures contre les vôtres.

CAROLINE, avec surprise.

Comment dites-vous cela, Monsieur?

ROBERTIN.

Je dis, Madame, que je joue mes vingt-quatre heures contre les vôtres. Mes vingt-quatre heures vous seront consacrées, ou vos vingt-quatre heures m'appartiendront.

CAROLINE, à elle-même.

Voilà qui est original.

ROBERTIN.

Et il est bien entendu que le perdant devra s'attacher formellement à faire le bonheur de l'autre, sans murmure, enjeu égal, bonheur contre bonheur... Vous acceptez?

CAROLINE.

Eh bien!... oui!... mais j'accepte sous bénéfice de certaines réserves...

ROBERTIN, après avoir fait un geste de déférence respectueuse.

Oh! (Avec franchise.) Moi, Madame, je n'en fais aucune; voyez ma confiance. (Lui offrant la chaise qui est à gauche du guéridon.) Madame!... est-ce à une dame ou à une demoiselle que j'ai l'honneur de parler?

CAROLINE.

Monsieur... cela ne vous regarde pas.

Elle s'assied.

ROBERTIN, gaiement, et prenant une chaise qui est au-dessous de l'étagère.

Si je gagne, vous serez bien forcée de me le dire.

Il s'assied en face de Caroline.

CAROLINE.

Avant de gagner, il faut jouer.

ROBERTIN.

Cette remarque est pleine de sagacité. (Ils tirent à qui

fera. Robertin, que le sort a favorisé, bat les cartes, et fait couper.) Je commence.

Il retourne une carte qu'il place à sa gauche, puis une seconde qu'il place à sa droite; puis, désignant du doigt la carte à droite :

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse.*

Pour vous, les rois...

CAROLINE.

Dangereux patronage!
Car maintenant ils n'ont point de bonheur!

ROBERTIN, désignant la carte à gauche.

Pour moi les dames... quel présage!

Tirant successivement plusieurs cartes; à part.

Seconde-moi, destin!

CAROLINE, vivement.

Un roi, Monsieur,
J'ai gagné!

ROBERTIN.

Oui... respect à mon malheur!
La dame ainsi m'a fait perdre la chance.
J'en suis moins surpris qu'affligé,
Car c'eût été la première, je pense,
Qui m'aurait protégé.

(Se levant.) Eh bien! Madame, disposez de moi, je vous appartiens corps et âme. (Il va reporter sa chaise au fond et redescend à la gauche de Caroline.) Ordonnez!

CAROLINE, toujours assise.

Que j'ordonne quoi, Monsieur?

ROBERTIN.

Que puis-je faire pour votre bonheur?

CAROLINE.

Mais, Monsieur, cela vous regarde... cherchez.

ROBERTIN.

Comment voulez-vous que je le sache!... Remar-

quez que je suis dans une position absolument passive... ; je ne suis qu'un instrument, encore faut-il que vous me fassiez l'honneur... d'en jouer.

CAROLINE.

Monsieur, je m'ennuie ; mon bonheur, dans ce moment, serait d'être distraite. Distrayez-moi ! j'ai foi dans votre intelligence.

ROBERTIN.

Moi aussi ; mais enfin, si vous m'aidiez un peu, il me semble que... (D'un ton décidé.) Madame, vous qui cultivez les beaux-arts, puisque vous êtes peintre...

CAROLINE, surprise.

Comment savez-vous ?

ROBERTIN, tranquillement.

Je croyais vous l'avoir entendu dire. (Elle regarde curieusement Robertin.) Vous devez aimer la musique...

CAROLINE.

Beaucoup, en effet.

ROBERTIN, avec satisfaction.

Cela se trouve à merveille ; je vais vous chanter la partie de basse du chœur des bardes de *la Dame du Lac*.

Il chante.

Tra, la, la, la, tra, la, la, la, la.

CAROLINE, cherchant à le faire taire.

Monsieur ! Monsieur !...

ROBERTIN.

Et les dessus chantent en même temps.

Il chante.

Tra, la, la, la, la, la, la, la,
Ah ! c' cadet-là quel piffe !
Ah ! c' cadet-là quel piff' qu'il a !

CAROLINE, se levant.

Respectez Rossini!

ROBERTIN.

C'est fort beau.

Il reprend la partie de basse.

Tra, la, la, la, la, la.

Prenant la voix de soprano.

Quel piffe!

CAROLINE.

Assez! ménagez mes oreilles au nom du ciel!... (Robertin continue.) Monsieur! Monsieur!...

ROBERTIN, avec réserve, et s'arrêtant.

Je m'arrête, Madame... du moment que votre bonheur n'est pas là.

CAROLINE, souriant.

Non, assurément.

ROBERTIN.

Essayons d'un autre moyen, alors... (Après réflexion.) J'en sais un d'un effet certain; il est du goût de toutes les femmes.

CAROLINE, sans le regarder.

Lequel?

ROBERTIN, très-sérieux.

Je vais vous faire la cour. (Tendrement.) Madame!...

CAROLINE.

Oh! j'ai cela en aversion.

ROBERTIN.

Tiens! c'est comme moi... Je ne trouve rien de plus insupportable.

CAROLINE.

Que?...

ROBERTIN.

Que ces riens futiles, ces galanteries niaises, toute cette fausse monnaie de la conversation, qui ne dupe que celui qui la donne, quoiqu'elle soit acceptée comme de bon aloi par ceux-là même qui la méprisent.

Il va s'asseoir près de la table, à gauche.

CAROLINE, avec un sérieux ironique.

C'est très-philosophique... (A part, pendant que Robertin, enchanté de ce qu'il vient de dire, va s'asseoir auprès de la table, à gauche.) Demain seulement je pourrai partir et rejoindre ce pauvre Boissière qui prend les eaux à Baréges, seul, sans distraction... sans amis... Je me faisais une fête de le surprendre, et me voilà retenue dans ce village... C'est désolant... (Se tournant vers Robertin, et le voyant s'étaler sur sa chaise et se mettre à son aise.) Eh bien! Monsieur, c'est donc fini?

ROBERTIN.

Quoi, Madame?...

CAROLINE.

Vous ne trouvez plus rien?... Je dois vous prévenir que je ne me trouve pas distraite du tout...

ROBERTIN, avec un peu d'humeur, se levant.

C'est qu'aussi, Madame, vous ne vous y prêtez guère, convenez-en! songez que nous sommes dans un pays perdu... Ah! si nous étions à Paris, au milieu de toutes les ressources, où de tous les côtés les produits des arts permettent de satisfaire à l'instant les fantaisies les plus luxueuses... je mettrais à vos pieds...

CAROLINE.

Mais, Monsieur, je n'en veux pas à votre bourse...

pour me distraire, j'entends, je veux que vous n'empruntiez vos moyens qu'à vous-même; je n'ai fait appel qu'à votre intelligence, qu'à votre esprit; n'en auriez-vous pas?

ROBERTIN, vivement.

Pardonnez-moi! du moins, c'est mon opinion... parfois même je me dis des choses vraiment remarquables, particulièrement quand je suis seul.

CAROLINE, avec ironie.

Ah! c'est donc cela.

ROBERTIN.

Plaît-il, Madame?

CAROLINE.

Votre esprit est comme un banquier, qui fait de magnifiques offres de service quand on n'a pas besoin de son concours, mais qui, dès que l'on tire sur lui, vous laisse dans l'embarras.

Elle remonte.

ROBERTIN, riant.

Madame!... vous comparez l'esprit à un banquier... je comprends cette épigramme... pour l'esprit!... mais...

Ici on entend le roulement d'une voiture qui s'arrête.

CAROLINE, regardant par la porte du fond et à droite.

Est-il possible?

ROBERTIN, à part.

Qu'a donc cette dame?

CAROLINE, à elle-même, regardant toujours.

Mais c'est lui! c'est Boissière qui descend de voiture!... Lui, qui arrive dans les Pyrénées, où je le croyais depuis plus d'un mois... Il offre la main à une dame qui voyage avec lui!

ROBERTIN, à part.

Elle éprouve quelque chose.

CAROLINE, à elle-même.

Ah ! voilà qui est étrange ! (A Robertin.) Monsieur ! Monsieur !

Elle se place dans l'encoignure de la chambre, de manière à ne pas être vue de dehors.

ROBERTIN.

Madame !...

Il va à elle.

CAROLINE.

Vous voyez bien ce monsieur et cette dame qui descendent de voiture ?...

ROBERTIN, regardant.

Oui, Madame ! elle a même la taille agréable, cette voyageuse.

CAROLINE.

Il ne s'agit pas de sa taille... Vous allez vous informer du motif qui les amène ici.

Elle redescend, ainsi que Robertin.

ROBERTIN, gaiement.

Ah ! je comprends, c'est un moyen d'utiliser le gain de notre pari, et, ne trouvant rien de mieux, vous m'enjoignez... Pourtant, Madame, je dois vous avouer que je ne me sens aucun penchant à détrousser les voyageurs de leurs secrets.

CAROLINE.

Je n'ai pas à m'occuper de vos penchants. Vous saurez leurs projets... vous demanderez quelle est cette dame ?

ROBERTIN.

Je vous prie de remarquer que c'est une mission très-délicate.

CAROLINE.

Le succès n'en sera que plus méritoire.

ROBERTIN.

Mais comment voulez-vous que je m'y prenne?

CAROLINE.

Adroitement.

ROBERTIN.

Adroitement, adroitement... en théorie, cela va tout seul... c'est la pratique qui me gêne.

CAROLINE.

Mon Dieu, Monsieur, c'est votre affaire ! vous avez promis de vous soumettre à tout ce que j'exigerai de vous.

ROBERTIN.

Sans doute, mais...

CAROLINE.

Eh bien !...

Air de *M. J. Nargeot* (le Cabinet de lecture).

Un serment est sacré :
En vous j'ai confiance.

ROBERTIN.

Malgré votre assurance,
Je me sens très-peu rassuré.

CAROLINE.

Hâtez-vous, c'est pressant,
Montrez-vous diligent ;
Surtout, c'est important,
Soyez intelligent.

ROBERTIN.

Mais pourtant, Madame, il me semble...

CAROLINE.

Sachez comment ils sont ensemble.
Sachez tous leurs secrets,
Pénétrez leurs projets.

ROBERTIN.

Leur voler leurs secrets!...

Caroline remonte. A lui-même.

Ainsi, sans tricorne et sans arme,
Je fais fonctions de gendarme;
Tout ça, pour tenir mon pari!

Passant à droite.

Ah! pour moi quel ennui!
C'est galant, c'est joli!

ENSEMBLE.

ROBERTIN.

Un serment est sacré;
Mais, je le dis d'avance,
Malgré sa confiance,
Je me sens très-peu rassuré.
C'est vexant!
C'est blessant!
Mais puisque c'est pressant,
Montrons-nous diligent
Autant qu'intelligent!

CAROLINE.

Un serment est sacré:
En vous j'ai confiance;
Ayez de la prudence,
Allez, mon cœur est assuré.
Hâtez-vous, c'est pressant, etc.

Caroline sort par le fond, à gauche.

## SCÈNE V

ROBERTIN, *puis* BOISSIÈRE.

ROBERTIN, seul, redescendant.

Allons! me voilà réduit à exercer sur les grandes routes, c'est propre!

BOISSIÈRE, entrant avec humeur par le fond à droite, à lui-même.

Peste soit de la bégueule!... s'enfermer dans sa chambre! me défendre sa porte!

ROBERTIN, à part.

Ah ! voilà le voyageur que je dois dévaliser.

BOISSIÈRE, de même.

Ça ne peut pas rester sur ce pied-là.

Il remonte.

ROBERTIN, à part, tirant son calepin.

Attaquons-le et prenons des notes. (Haut, et d'un ton très-insinuant, s'approchant de Boissière.) Monsieur ! si j'en juge par vos roues et votre capote, vous venez de loin... vous venez de diablement loin.

BOISSIÈRE, sèchement.

Pas trop.

Il redescend.

ROBERTIN, le suivant.

Alors les chemins étaient bien mauvais.

BOISSIÈRE, brusquement.

Assez !

ROBERTIN, répétant machinalement, à part.

Assez. (Il se dispose à écrire.) Eh bien ! non... il ne m'a rien dit. (Boissière se promène avec impatience. Robertin lui dit d'un air insinuant.) Monsieur va prendre les eaux? (Il attend un moment et regarde Boissière qui ne lui répond pas ; à part.) Je le crois dur d'oreille. (Plus haut et d'un ton affirmatif.) Monsieur va prendre les eaux?

BOISSIÈRE, avec impatience.

Possible !

ROBERTIN, à part.

Va-t-il réellement prendre les eaux?... ça n'est pas clair. (Haut.) A Saint-Sauveur... ou à Baréges ?

BOISSIÈRE.

Où cela me plaît.

ROBERTIN, riant.

Bien entendu!... Ah! ah! ah! (A part, écrivant sur son calepin.) Il va prendre les eaux, je marque un point.

BOISSIÈRE, à lui-même.

Je fais un mauvais sang! Voyez un peu si elle viendra! (Robertin remonte vivement vers la scène et va à la porte du fond, à droite. Boissière marche avec agitation, et dit en gagnant à droite.) C'est incroyable!... me faire attendre ainsi!

ROBERTIN, redescendant la scène.

Monsieur, elle ne vient pas.

BOISSIÈRE, brusquement.

Qui?

ROBERTIN.

Cette charmante dame avec laquelle vous voyagez.

BOISSIÈRE.

De quoi vous mêlez-vous?

ROBERTIN.

Vous avez dit : « Voyez un peu si elle viendra. » Moi, par pure courtoisie, j'ai été voir un peu si elle viendra, et je viens vous dire : Monsieur, elle ne vient pas.

BOISSIÈRE, à lui-même.

Voilà un étrange animal.

Il passe à gauche, devant Robertin.

ROBERTIN, le suivant.

Les femmes n'ont jamais fini, Monsieur, jamais! jamais! jamais! Il faut en prendre son parti... c'est d'autant plus facile ici, que le pont étant cassé... (Boissière fait un mouvement d'humeur.) Je conçois que cela vous contrarie parce qu'enfin vous êtes pressé d'arriver à... à Saint-Sauveur?... La santé de cette dame est détériorée?... ou la vôtre?... (Boissière se retourne vers lui, et Robertin ajoute en le regardant d'un air aimable.) On le voit.

BOISSIÈRE, avec humeur.

Ah çà, mais, Monsieur...

Il remonte.

ROBERTIN, le suivant.

Il ne faut que de la patience, mon cher Monsieur... Eh! mon Dieu! en devisant avec un compagnon d'infortune, le temps passe vite... (Boissière redescend; Robertin le suit toujours.) Et de fil en aiguille... (passant son bras sous celui de Boissière) nous causerons de choses et d'autres.

BOISSIÈRE, dégageant son bras, avec brusquerie.

Je ne cause pas, moi, Monsieur.

ROBERTIN, à lui-même.

Je m'en doutais. (Haut, d'un ton très-aimable.) Mais vous me permettrez de vous faire remarquer que votre observation n'est pas... gracieuse.

BOISSIÈRE, lui tournant le dos.

Ah! parbleu! j'ai bien le temps d'être gracieux!

Il se dirige vers le fond et va sur la galerie extérieure, où il se promène un instant en se dirigeant à gauche; il reste là un instant et regarde à droite.

ROBERTIN, à part.

Il doit être diantrement pressé alors!... Mais pour lui arracher des renseignements, il me faudrait un tire-bouchon, et cette dame ne m'en a pas donné... (Regardant son calepin.) Ma pêche n'est pas grosse, je n'ai pris qu'un goujon!... A quelle classe de la société peut appartenir cet être?... ce n'est bien certainement pas un avocat, il ne parle pas.

## SCÈNE VI

ROBERTIN, *en scène ;* BOISSIÈRE *et* ROSALINDE, *sur la galerie, mais en vue.*

ROSALINDE, arrivant sur la galerie par la droite. A Boissière qui va à elle.

Comment, quand mes bagages sont dans la cour et que je compte sur vous pour les monter, vous restez là !

BOISSIÈRE.

Mais, chère amie, les domestiques...

ROSALINDE.

Pour qu'ils me bousculent tout, merci. (Avec douceur.) Voyons, Alphonse, soyez aimable.

ROBERTIN, à lui-même.

Alphonse... encore une ablette !...

Il a écrit sur son calepin.

BOISSIÈRE, à Rosalinde.

J'y vais, cher ange, j'y vais !... (Il lui baise la main.) Elle est adorable !

Il s'éloigne par la droite. Rosalinde entre en scène par la porte du fond, à droite.

## SCÈNE VII

ROSALINDE, *en élégante toilette de voyage*, ROBERTIN.

ROSALINDE, après avoir fait la révérence à Robertin qui la salue profondément.

Mais je ne me trompe pas !...

ROBERTIN, la regardant.

Tiens!... c'est Rosalinde!... Et moi qui... (Il fait le geste de saluer avec cérémonie.) C'est Rosalinde!...

ROSALINDE, avec joie.

M. Robertin ici!... En v'là une rencontre!

Elle l'embrasse sur les deux joues.

ROBERTIN, qui se laisse faire.

Comment diable le corps de ballet de l'Opéra va-t-il établir une succursale dans les Pyrénées?

ROSALINDE.

Ah! mon cher, c'est toute une histoire.

ROBERTIN, vivement.

Justement, j'en cherche; contez-moi ça.

ROSALINDE.

Oh! mais, vous à qui, dans les coulisses de l'Opéra, on a donné le sobriquet de M. *Parole d'honneur,* à cause de votre grande moralité, vous allez frémir.

ROBERTIN, riant.

Ça ne fait rien, vous gazerez.

ROSALINDE.

Vous saurez donc qu'il y avait une fois un Polonais qui venait à l'Opéra... Cet étranger me voit danser, il est frappé de mes pointes...

ROBERTIN, se dressant sur la pointe de ses pieds.

Oui, vous vous dressez sur vos gros orteils. (Il essaie de danser ainsi.) C'est fort pénible à voir; mais on est convenu de trouver cela joli.

ROSALINDE.

C'est esquintant, voilà le fait. Là-dessus mon Polonais tombe amoureux de moi.

ROBERTIN.

C'est tout naturel.

ROSALINDE.

Moi, je l'écoute.

ROBERTIN.

C'est encore naturel.

ROSALINDE.

Parce qu'en France nous sommes bêtes comme tout avec les Polonais... On se dit : c'est un réfugié... ça touche... Et puis il était riche, il me parlait mariage... c'était un conte.

ROBERTIN.

Ah ! il était noble ?

ROSALINDE.

C'était un conte... qu'il me faisait.

ROBERTIN.

Ah diable !

ROSALINDE.

Aussi, un beau matin, déménagé, parti ! Un de ses collègues me dit qu'il est allé se fixer à Bordeaux, département de la Gascogne; je demande un congé à mon directeur et je saute à Bordeaux... Autre infamie! pas plus de Polonais que sur ma main! Comment trouvez-vous ça ?

ROBERTIN.

Léger. Mais tout ça ne me dit pas pourquoi vous êtes ici avec ce monsieur?

ROSALINDE.

Attendez donc... si vous me coupez à chaque mot... soyez sincère, monsieur Robertin, vous trouvant à Bordeaux, complétement dénué de Polonais, qu'est-ce que vous auriez fait?

ROBERTIN.

Ma foi, je serais revenu... sans Polonais.

ROSALINDE.

Du tout; vous auriez donné des représentations.

ROBERTIN, *vivement.*

Moi?

ROSALINDE.

Étant danseuse.

ROBERTIN.

Ah!... c'est possible.

ROSALINDE.

J'ai suivi votre conseil... je danse donc au Grand-Théâtre... et quel succès, mon cher ami!... mes pointes ont fait leur effet... on m'a encombrée de bouquets.

ROBERTIN.

Mais ce voyageur... Parlez-moi de ce voyageur qui vous accompagne.

ROSALINDE.

M'y voilà! Au milieu d'un bouquet je trouve un billet... brûlant... d'un monsieur qui me disait que j'étais son idole et qu'il me suppliait de laisser l'adorateur approcher de l'autel.

ROBERTIN.

L'autel... comment l'autel? y avait-il un H?

ROSALINDE.

Bien entendu!

ROBERTIN.

Alors il voulait parler de l'hôtel garni que vous habitiez.

ROSALINDE.

Du tout, du tout, s'il vous plaît! Il y avait H, A, U, très-bien... c'est un homme supérieur.

ROBERTIN.

Supérieur à son orthographe, j'aime à le croire.

ROSALINDE.

Vous comprenez que quand on a été trahie... on ne se laisse pas pincer le nez deux fois dans la même porte... je vais aux informations et j'apprends que ce monsieur est un négociant cossu...

ROBERTIN, à part, en écrivant sur son calepin.

Négociant, deux !

ROSALINDE.

Et d'une bonne famille.

ROBERTIN.

Famille des palmipèdes. (A part.) Autrement dit une oie.

ROSALINDE.

Palmipèdes, non; il s'appelle Boissière.

ROBERTIN.

Ça n'empêche pas. (A part, en écrivant.) Boissière, trois; ça marche.

ROSALINDE.

Je le laisse donc venir, je lui fais entrevoir que je suis sage et que je veux un mari.

ROBERTIN.

Ah ça, vous avez donc toujours la manie de vous faire épouser?

ROSALINDE.

Comment, la manie? Vous avez tort de mécaniser l'hyménée! moi, j'ai toujours beaucoup aimé cette cérémonie-là !

ROBERTIN.

Vous m'étonnez.

ROSALINDE.

Pourquoi?

AIR *de l'Apothicaire.*

ROBERTIN.

Car, de temps immémorial,
A l'Opéra, c'est un usage,
Le baptême est, en général,
Plus fréquent que le mariage...

ROSALINDE.

Ah ! c'est affreux c' que vous dit's là !
J' prouv'rai, malgré vos épigrammes.
Que les femm's sag's à l'Opéra...

ROBERTIN.

Ont moins d' succès que les sag's-femmes.

ROSALINDE.

Oui, les femm's sag's à l'Opéra...

ROBERTIN.

Ont moins d' succès que les sag's-femmes.

ROSALINDE.

Si c'est pour moi que vous dites ça, sachez qu'on n'a jamais rien dit sur ma vertu.

ROBERTIN, tranquillement, et d'un ton très-affirmatif.

Le fait est, Rosalinde, que je n'en ai jamais entendu parler.

ROSALINDE.

C'est bien heureux. Pour en revenir... Tiens, je ne sais plus où j'en étais.

ROBERTIN.

Vous prévenez M. Boissière que vous voulez être épousée.

ROSALINDE.

Ah ! oui !... au mot de mariage, il tombe sur une chaise, abasourdi comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

ROBERTIN, vivement.

Quoi !

ROSALINDE.

C'est juste le cri qu'il a jeté. Voilà un être qui pousse des gémissements pénibles... voilà un homme qui s'inonde de pleurs...

ROBERTIN.

Tiens !

ROSALINDE.

Quand il a été sec, il me demande le temps de faire venir ses papiers, et, en attendant, il me propose de faire un petit tour à Baréges, où il va redoubler une saison de bains. Je ne pouvais pas refuser ça à un homme respectable.

ROBERTIN, après avoir écrit sur son calepin.

Pourquoi dites-vous respectable?

ROSALINDE.

Il a une calèche.

ROBERTIN.

C'est juste ! mais comment diable, vous si... sage, si... scrupuleuse, voyager seule avec un homme !...

ROSALINDE.

Oh !

Air du *Baiser au porteur.*

Sur ce point-là, je suis un peu revêche,
Et nous voyageons prudemment.
Lui, sur le siége !... et moi dans la calèche.

ROBERTIN, riant.

Lui, sur le siége ! ah !... c'est charmant.

ROSALINDE.

Je m' suis là-d'ssus prononcé' vertement.

ROBERTIN.

Ah! vous avez bien fait de l'y contraindre;
Certe, en calèche, en berline, en sapin,

*Avec une emphase comique.*

L'innocence a bien moins à craindre,
Lorsque l'audace est en lapin!

ROSALINDE.

C'est que je me méfie... nous avons eu tant de victimes dans la danse... et puis, ça l'agace cet homme!

ROBERTIN, *riant.*

Ah! ah! ah! vous entendez l'affaire!

ROSALINDE.

Mais, dame! à quoi servirait l'expérience, si ce n'était à vous en donner. Ah çà, je vais dire à Alphonse que j'ai trouvé ici quelqu'un qui peut lui donner d'excellents renseignements sur moi... quelqu'un qui connaît sa famille, ça fera bon effet... la famille des Palmi... peigne... comment... des Palmipèdes...

ROBERTIN.

Non, non, sapristi... ne parlez pas de ça... (*A part.*) Je suis fâché de lui avoir dit... (*Haut.*) Il tient probablement à garder l'incognito; cette famille occupe de hauts emplois...

ROSALINDE.

Ça se peut bien... qu'est-ce que je demande, moi?... un mari... qui donne un nom à mes enfants...

ROBERTIN, *vivement.*

Comment?

ROSALINDE, *se reprenant.*

Car j'espère bien que j'en aurai.

ROBERTIN.

Ah !

BOISSIÈRE, hors de vue

Rosalinde ! Rosalinde !...

ROSALINDE.

C'est lui qui m'appelle. (Remontant la scène et à haute voix.) J'y vas !... j'y vas !... (Redescendant près de Robertin.) Il se sera emberlificoté dans mes commissions... c'est si jobard, ces êtres-là, quand c'est amoureux !... Mon petit Robertin, je compte sur vous pour le pousser à la mairie. (Elle l'embrasse encore sur les deux joues.) Je reviens et je vous l'apporte.

Elle sort rapidement par la porte à droite, au second plan.

## SCÈNE VIII

ROBERTIN, *puis* CAROLINE.

ROBERTIN, d'abord seul et gaiement.

Quelle tête ! et quelle langue surtout... (Écrivant sur son calepin.) Heureusement ! car sans cela... (Caroline a paru à l'extérieur, à gauche, elle parcourt la galerie en regardant à droite ; elle entre en scène par la porte du fond, à droite ; Robertin l'aperçoit.) Ah ! Madame...

CAROLINE.

Eh bien ?

ROBERTIN, vivement, consultant son calepin.

Alphonse Boissière... (en riant) qui n'est pas Alphonse-le-Sage... négociant...

CAROLINE.

Ah !

ROBERTIN.

Et imbécile!

CAROLINE, *d'un ton blessé.*

Comment?

ROBERTIN, *déchirant une feuille de son calepin et la donnant à Caroline.*

Voici mes notes.

CAROLINE, *parcourant la feuille.*

Rosalinde... danseuse... l'épouser... c'est un peu fort !...

ROBERTIN.

C'est même très-fort!... mais un négociant... c'est généralement très-fort... surtout quand il est amoureux!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Montrez d'une façon adroite
Au carlin que l'on veut dresser,
Le morceau d' sucre qu'il convoite,
Et, dans l'instant, vous le verrez danser.
Or, ce stratagème en usage
Est ici d'un effet certain;
Le morceau d' sucr' c'est l' mariage,
Et ce Monsieur... c'est le carlin.

CAROLINE, *préoccupée.*

Évidemment ce monsieur a d'autres projets...

ROBERTIN.

Je le crois; mais Rosalinde joue la vertu, elle tiendra bon, et le négociant s'enflammera d'autant plus.

CAROLINE, *à part.*

Comment empêcher?...

ROBERTIN.

Je connais Rosalinde, elle emploiera tous les

moyens pour réussir. Elle m'a déjà mis en réquisition de sa voix la plus caressante : mon petit Robertin, je compte sur vous pour le pousser à la mairie.

En disant ces mots, il fait le simulacre d'embrasser deux fois.

CAROLINE, surprise.

Vous vous nommez?

ROBERTIN.

Robertin.

CAROLINE.

Seriez-vous parent d'un M. Robertin, qui s'est fait à Paris un renom d'étrangeté par la scrupuleuse exactitude avec laquelle il remplit tous ses engagements?

ROBERTIN, presque honteux.

C'est moi, Madame.

CAROLINE, à elle-même, avec joie.

C'est une rencontre miraculeuse.

ROBERTIN.

Que voulez-vous?... tous mes amis avaient trouvé le moyen de se faire une réputation de bizarrerie... les uns par la longueur de leurs cheveux, les autres par leurs gilets extravagants ou leurs lorgnons, presque tous en se donnant pour maîtresses les femmes les plus affichées de Paris. Je ne voulais imiter personne, j'ai découvert un filon inexploré : j'exécute une promesse verbale comme un contrat. Cette excentricité a fait fortune ; je suis classé parmi les exceptions... grotesques de l'époque. (Gaiement.) Cela plaît parce que... enfin, cela plaît.

CAROLINE.

C'est vous qui avez été surnommé M. *Parole d'honneur?*

ROBERTIN.

Oui, Madame, c'est à moi qu'on a décerné ce sobriquet aussi ridicule... qu'honorable...

CAROLINE, très-gracieusement.

Monsieur Robertin, je vous remercie du zèle que vous avez mis à obtenir les renseignements que je désirais... cela m'encourage à vous donner une autre mission.

ROBERTIN.

Parlez, Madame, et dès que c'est un moyen de vous plaire.

CAROLINE, avec réserve.

Je n'ai pas dit cela.

ROBERTIN, s'animant.

Eh bien! dites-le, Madame!... oh! oui!... dites-le, et pour me soumettre à vos désirs, quels qu'ils soient, je sens qu'il n'est point d'obstacle...

CAROLINE, avec un peu d'ironie.

Oh! des fadeurs!... vous qui disiez les détester.

ROBERTIN, s'excusant.

C'est parti malgré moi. (S'animant.) C'est qu'aussi vous avez quelque chose de provoquant qui me... je ne sais pas... (Avec passion comique.) Vous avez mis le grappin sur moi, quoi! parlez, Madame, parlez! qu'ordonnez-vous?...

CAROLINE.

Vous vous intéressez au sort de mademoiselle Rosalinde?...

ROBERTIN, d'un ton de grande indifférence et lentement.

Oh! je m'y intéresse... c'est-à-dire que je la verrais tomber à la rivière, et si, pour la sauver, il ne fallait que lui porter un verre d'eau... (Toujours faiblement.) Oui...

je m'y intéresse... (Très-affirmativement.) Oui!... je m'y intéresse.

CAROLINE.

Ce voyageur lui fait la cour dans une intention équivoque.

ROBERTIN.

C'est possible.

CAROLINE.

Cela vous déplaît.

ROBERTIN, gaiement.

Ma foi, non. Que voulez-vous que ça me fasse?

CAROLINE.

Je ne vous questionne pas, je vous dis que cela vous déplaît.

ROBERTIN.

Ah! pardon... J'avais cru voir un point d'interrogation s'échapper de votre bouche; ce n'était qu'un point tout sec. (Gaiement.) Enfin, vous me prévenez que cela me déplaît... et comme je l'ignorais...

CAROLINE.

Ce monsieur épousera mademoiselle Rosalinde sans délai, ou il cessera de la poursuivre et de lui parler, vous le lui signifierez, à lui!

ROBERTIN, très-surpris.

Bah!... et s'il persiste à ne pas épouser Rosalinde?...

CAROLINE.

Alors... mon Dieu!... vous lui direz... que vous allez lui couper la gorge.

ROBERTIN, vivement.

A elle?

CAROLINE.

Ah!...

ROBERTIN, se reprenant vivement.

Non, à lui!... un duel!

CAROLINE.

Cela n'ira probablement pas jusque-là.

ROBERTIN.

Probablement... probablement!... Eh bien! oui... mais si ça y allait?... Certainement, pour vous être agréable, je ne me refuserais pas à lui couper la gorge... Mais s'il me coupe la mienne, à moi!... je n'en ai qu'une... et qui me sert à bien des petites choses...

CAROLINE.

Ne seriez-vous pas brave?

ROBERTIN.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais essayé.

CAROLINE.

Voici une excellente occasion de le savoir; profitez-en.

Elle s'éloigne un peu.

ROBERTIN.

Madame, permettez... je me suis engagé à faire votre bonheur, mais je ne vois pas comment, en me faisant estropier, j'aurai contribué à votre félicité.

CAROLINE.

Seriez-vous curieux?

ROBERTIN.

Ce n'est pas curiosité; mais je ne serais pas fâché de comprendre.

CAROLINE.

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

ROBERTIN.

Alors je remplis parfaitement les conditions de l'emploi.

CAROLINE.

Notre pari avait pour objet de vous occuper ; je vous occupe.

Elle remonte.

ROBERTIN, à lui-même, en passant à droite.

Elle m'occupe ! elle m'occupe !... oui, mais sans m'amuser ! Exactement comme les Autrichiens occupent l'Italie.

CAROLINE, qui a regardé à droite.

Le voici !... songez que j'ai votre parole.

ROBERTIN, remontant et allant à elle.

Madame, je vous prie de considérer...

CAROLINE.

Que vous devez m'obéir, sans révolte, sans murmure, vous l'avez dit.

ROBERTIN.

D'accord, mais...

CAROLINE.

Vous ne voulez donc pas m'être agréable ?

ROBERTIN, avec passion.

C'est malheureusement le plus cher de mes désirs.

CAROLINE, du ton le plus gracieux.

Eh bien ! alors, obéissez ! je le veux !... songez que je suis là et que j'observe !

Elle entre dans la chambre de gauche.

## SCÈNE IX

ROBERTIN, *puis* BOISSIÈRE *et* ROSALINDE, *ensuite* CAROLINE.

ROBERTIN, d'abord seul.

Comme elle dispose de moi!... je le veux!... et elle assaisonne cela d'un sourire irrésistible... (Avec le délire de l'amour.) Elle veut que j'aille me faire tuer!... (Avec fureur.) C'est abominable, ça!... voilà donc où nous en sommes arrivés... à l'exploitation de l'homme... par la femme!... mais non, ça ne peut être qu'une épreuve!... elle veut savoir si je suis digne d'elle, si j'ai de ceci. (Il frappe sur sa poitrine.) Eh bien! elle le saura!

ROSALINDE, entrant par la porte de droite, elle est suivie de Boissière.

Non, Monsieur, je ne vous pardonnerai pas.

BOISSIÈRE, la suivant.

Pour un baiser dérobé.

ROSALINDE.

Vous m'avez manqué de respect.

BOISSIÈRE.

Vous me refusez tout... voyons, Rosalinde...

ROSALINDE, passant devant Boissière.

Laissez-moi.

Elle remonte un peu.

ROBERTIN, s'interposant et d'un ton tranquille.

Monsieur, n'auriez-vous pas remarqué que Mademoiselle vous a prié de la laisser.

BOISSIÈRE.

Monsieur, cette contestation ne vous regarde pas.

ROBERTIN, se montant graduellement.

Mais moi, Monsieur, je la regarde... comme déplacée, inconvenante, discourtoise et parfaitement... déplaisante.

BOISSIÈRE.

Ah çà ! mais...

ROSALINDE, à Boissière.

Oui, Monsieur. (Montrant Robertin.) Vous voyez bien que Monsieur est de mon avis.

ROBERTIN.

Je connais Mademoiselle. — J'ai pour elle de l'estime et de l'affection, et je ne veux pas qu'on l'abuse.

ROSALINDE, à Boissière.

Il ne veut pas qu'on m'abuse ! (Bas, à Robertin.) C'est ça, aidez-moi.

BOISSIÈRE.

Mais, Rosalinde, mes intentions...

A ce moment la porte de la chambre de gauche s'entr'ouvre, et l'on aperçoit Caroline qui écoute. Cette porte doit ouvrir sur le théâtre.

ROBERTIN.

Nous allons les connaître vos intentions. (A part, en regardant la porte de Caroline.) Elle est là, ferme ! (Haut, à Boissière.) Vous allez signer à l'instant une promesse de mariage réalisable dans le plus court délai, ou je vous interdis de parler à Mademoiselle, et même de la regarder... avec vos gros yeux.

BOISSIÈRE.

Des menaces !

ROSALINDE, bas, à Robertin.

Ah! mais, dites donc, vous me protégez trop.

BOISSIÈRE, avec une colère concentrée.

Savez-vous, Monsieur, que vous commencez à m'échauffer les oreilles.

ROBERTIN.

La température de vos oreilles m'importe peu.

BOISSIÈRE, d'un ton naturel et sans élever la voix.

C'est donc une provocation?

ROBERTIN, criant.

Ne criez pas, Monsieur, les braves ne crient pas... nous nous couperons la gorge.

ROSALINDE.

Un duel?

ROBERTIN, vivement.

Un duel? Dites donc un massacre! Celui qui tuera l'autre flanquera le vaincu par la fenêtre (il remonte à celle du fond) pour que sa dépouille roule dans le torrent et serve d'aliment aux goujons de l'endroit!

BOISSIÈRE.

Mais, Monsieur...

Il paraît visiblement contrarié.

ROBERTIN, redescendant.

Air : *Garde à vous* (Fiancée).

Oui, je veux un duel
Tel
Que les Pyrénées
En seront étonnées,
N'ayant jamais prévu
Ni rien vu
Non rien vu
De plus dru !

Et que les flots du Gave
Transportent comme épave
En guise de drapeau,
Votre peau
Jusqu'à Pau !

Il se pose d'une manière sentimentale pour la fin de l'air et dit, en fermant les yeux :

Jusqu'à Pau !

Boissière et Rosalinde se rapprochent vivement de lui ; il les écarte brusquement et reprend de la même manière que ci-dessus.

Jusqu'à Pau !

Avec énergie.

Demain transportent votre peau
Jusqu'à Pau !

(A Rosalinde.) Est-ce affreux ça !

BOISSIÈRE.

J'accepte, Monsieur !

ROBERTIN, à part et surpris.

Il accepte, le cannibale !

Il passe à droite.

CAROLINE, étonnée, à part.

Il accepte !... c'est impossible !...

ROSALINDE.

Quoi ! vous, Robertin, qui êtes si paisible !

ROBERTIN.

Paisible, oui ! mais il y a des moments dans la vie, où le lièvre, le lièvre même devient un animal dangereux... c'est quand on le pousse à bout, ou... qu'on en a trop mangé !

ROSALINDE, à Boissière.

Et vous, vous battre ! avec votre main paralysée.

BOISSIÈRE.

Grâce au ciel, elle est guérie !

CAROLINE, à part.

Grand Dieu ! et j'ignorais...

Elle referme la porte, et se retire.

BOISSIÈRE, à Robertin.

Quelles sont vos armes, Monsieur?

ROBERTIN, avec hauteur.

Je n'en ai pas, Monsieur!

BOISSIÈRE.

J'en ai, moi!

ROBERTIN, à part.

Il en a, lui!

AIR : *Grand Dieu! quelle aventure!* (Un Monsieur et une dame).

ENSEMBLE.

BOISSIÈRE.

Un peu de patience !
Oui, je vais revenir.
Et de votre insolence
Je saurai vous punir.

ROBERTIN.

Oui, faites diligence,
Hâtons-nous d'en finir;
De votre outrecuidance
Je saurai vous punir.

ROSALINDE, à part.

Ah! je n'ai pas de chance,
Car, s'il allait périr,
Adieu notre alliance,
Adieu mon avenir!

Pendant ce qui suit, Rosalinde parle bas à Boissière et cherche à le calmer.

ROBERTIN, à part.

Ah ! si du moins, avec ses notes,
Ici, Grisier s'était rendu,
Je lui d'mand'rais un' pair' de bottes...

Vivement, et comme s'il se reprenait.

Secrètes... bien entendu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROSALINDE, suivant Boissière qui sort par la porte à droite.

Écoutez-moi, écoutez-moi, Alphonse...

Elle disparaît.

## SCÈNE X

ROBERTIN, *puis* CAROLINE.

ROBERTIN, d'abord seul.

C'est un spadassin, un mangeur de chair humaine! Je suis bien tombé!

CAROLINE, entrant par la porte de gauche, après s'être assurée que Robertin est seul, à part.

Qu'ai-je entendu!... moi qui croyais Boissière hors d'état de se battre!...

ROBERTIN, allant à elle.

Eh bien! Madame... (Il se croise les bras et reste quelques instants sans rien dire.) En voilà une provocation! ai-je été assez insolent! C'est à faire dresser les chevaux... les cheveux, c'est-à-dire... voyez où j'en suis réduit! Je vais me faire tuer. (Avec force.) Ou détruire mon semblable!... (Par réflexion.) Après ça, quand je dis mon semblable... il est bien laid!

CAROLINE, préoccupée.

Monsieur, vous ne vous battrez pas!

ROBERTIN.

Ce n'est certes pas par goût; mais je l'ai insulté, il faut que je le tue!

CAROLINE, après avoir fait un mouvement.

Je vous le défends.

ROBERTIN.

Comment, vous me le défendez?

CAROLINE.

Vous devez m'obéir, je ne veux pas que ce duel ait lieu.

ROBERTIN, vivement.

Mais alors il fallait me le défendre un quart d'heure plus tôt! Le moment était bon. Je n'aurais certes pas mieux demandé, ça allait tout de go. Maintenant, il n'y a plus moyen.

CAROLINE.

Si, il y en a un.

ROBERTIN, vivement.

Lequel?

CAROLINE, avec fermeté.

Vous lui ferez des excuses.

Elle remonte.

ROBERTIN, jetant un cri et remontant aussi.

Quoi! des excuses!... après les atrocités que j'ai dites à ce monsieur!...

CAROLINE, entendant du bruit à droite et vivement.

On vient!... Il le faut!... (Avec fermeté.) Je l'exige!...

ROBERTIN, vivement.

Mais, Madame...

CAROLINE, d'un ton suppliant.

Je vous en prie! Il y va de mon bonheur!

Elle sort précipitamment par le fond, à gauche.

## SCÈNE XI

ROBERTIN, *puis* ROSALINDE.

ROBERTIN, d'abord seul.

En voici bien d'une autre! (Allant à la porte par où est sortie Caroline.) Madame, un mot!... Madame! Partie! (Redescendant.) Des excuses!... me faire subir une pareille humiliation!... (Avec force.) Ah! plutôt mille fois!... (Changeant de ton et avec expression.) Mais elle m'en prie... (Avec un sentiment vaporeux.) Si c'était par sympathie pour moi... sa voix émue... craindrait-elle pour mes jours!... (Il fait un geste affirmatif et dit avec exaltation.) Oh! femme charmante, je t'ai devinée!

Air : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Oui, le devoir fut ma règle toujours,
Je me soumets à tes lois absolues ;
Si ton bonheur tient à mes faibles jours,
C'est inouï... mais j'entre dans tes vues !

Avec un entraînement chevaleresque.

Amour, honneur, qui dirigez mon bras, } *(bis).*
Secondez-moi... je ne me battrai pas ! }

ROSALINDE, entrant par la porte de droite.

Le voilà... il vient... vous m'avez joliment servie... quoique vous ayez été un peu loin... mais j'ai rapapilloté ça.

ROBERTIN, vivement et avec joie.

Vrai?... ah!... quelle bonne idée vous avez eue de rapapilloter ça.

ROSALINDE.

Pour moi !.. car, vous, il veut vous manger à la croque au sel.

ROBERTIN, vivement.

A la croque...

ROSALINDE.

Au sel ! mais pas de bêtises... n'allez pas me le détériorer, au moins !

ROBERTIN, pensif, passant à droite.

A la croque au sel !... ça m'ennuie, ça !

## SCÈNE XII

Les mêmes, BOISSIÈRE, *portant une boîte à pistolets.*

BOISSIÈRE, qui vient d'entrer par la porte de droite, s'approchant de Robertin et lui frappant sur l'épaule.

Je suis à vous.

ROBERTIN, cherchant à prendre un ton gracieux.

Vous êtes à moi ?... Monsieur, c'est une propriété dont je m'honore.

BOISSIÈRE.

Sortons !

ROBERTIN, avec fermeté.

Non, Monsieur, c'est ici que l'outrage a été commis, c'est ici que la réparation doit avoir lieu.

BOISSIÈRE.

Soit !

Il remonte et va poser sa boîte à pistolets sur une chaise, au fond, entre la fenêtre et la porte de gauche.

ROSALINDE, allant à Robertin.

Ah! l'horreur!... Monsieur Robertin, est-ce que vous aurez le cœur de tirer sur un ami? Car, enfin, vous connaissez la famille de Monsieur?

BOISSIÈRE, redescendant.

Comment?

ROSALINDE.

La famille des... comment dites-vous ça?... des Palmi...

ROBERTIN, l'interrompant vivement et passant devant elle.

Oui, oui; mais ce n'est pas le moment... (A part.) Je suis fâché de lui avoir dit ça. (Haut à Boissière.) Monsieur, Mademoiselle a peut-être raison; croyez-vous bien nécessaire que nous nous... détruisions?

ROSALINDE.

A quoi bon?

ROBERTIN.

Oui... à quoi bon?... Elle a vraiment peut-être raison, Monsieur.

BOISSIÈRE.

Quel est ce langage, Monsieur? quand c'est vous qui par la vivacité de vos attaques...

ROBERTIN.

Oh! vivacité!... voilà, permettez-moi de vous dire, de l'exagération. J'ai peut-être été... grossier avec vous... (Mouvement de Boissière.) Mettons manant, si vous voulez... (Nouveau mouvement de Boissière plus marqué.) Mais vif, non!... c'est que vous avez été jusqu'à dire... c'est l'amour qui en est cause, et quand une fois on a le cœur pris, on devient plus b... on devient vraiment plus b... (Changeant de ton.) Vous devez avoir passé par là.

BOISSIÈRE, vivement.

Vous aimez Mademoiselle ? je m'en doutais.

ROSALINDE, à part, étonnée.

Tiens!... il ne me l'avait pas dit.

ROBERTIN, se révoltant.

Moi ?... me prenez-vous pour un idiot ?

ROSALINDE, jetant un cri.

Ah ! il m'abîme !...

ROBERTIN.

Non, Rosalinde, je vous rends justice.

ROSALINDE.

A la bonne heure !

BOISSIÈRE, à Robertin.

Ainsi, Monsieur, vous me faites des excuses?

ROBERTIN, après avoir fait, à part, un geste de révolte très-prononcé, regarde la chambre de Caroline, et dit, après avoir fait un geste de résignation.

Voyez.

BOISSIÈRE.

Vous reconnaissez que votre conduite a été celle d'un homme sans usage, et vous m'en demandez pardon !

ROBERTIN, après un nouveau geste de résignation.

Voyez !

BOISSIÈRE.

Et vous rétractez, quant au mariage...

ROBERTIN, vivement.

Ah ! sapristi ! épousez-la, ne l'épousez pas, ça m'est bien égal.

BOISSIÈRE.

Comment?

ROSALINDE, *à part.*

Hein!... c'est comme ça qu'il me protége!

ROBERTIN, *bas, à Boissière.*

Et même, entre nous, je crois que vous pouvez très-bien, sans l'épouser... (*Gaiement.*) Eh! mon Dieu!...

BOISSIÈRE, *avec joie.*

Quoi?

ROBERTIN, *gaiement.*

Allez!... allez!...

ROSALINDE.

Comment, qu'il aille! comment, qu'il aille!

ROBERTIN, *avec embarras.*

Mais non! mais non!...

ROSALINDE.

Vous avez dit : Vous pouvez très-bien, sans l'épouser...

ROBERTIN, *s'excusant auprès de Rosalinde.*

Non, ce n'est pas ça... j'ai mis la charrue devant les bœufs... je n'aurais pas été débiter une pareille inconvenance... voici ce que je voulais dire. (*A Boissière.*) Sans l'épouser, je crois que vous pouvez parfaitement...

ROSALINDE.

Mais c'est presque la même chose.

ROBERTIN, *à part.*

C'est exactement la même chose!

ROSALINDE.

Robertin, vous êtes un galopin!

*Elle remonte.*

ROBERTIN, *allant à elle.*

Rosalinde, ne m'accusez pas!... ma position est si difficile!

ROSALINDE.

Laissez-moi! vous m'avez trahie!

ROBERTIN.

Je vous dirai mes motifs.

ROSALINDE.

Et vous avez fouiné avec Monsieur... on le saura à l'Opéra.

Elle va pour sortir.

ROBERTIN, la retenant.

Vous ne ferez pas ça, Rosalinde... (L'embrassant.) De grâce, écoutez-moi!... (Rosalinde se dégage et sort par la porte de droite en criant.) Je vous dirai mes motifs.

Il disparaît vivement à la suite de Rosalinde.

## SCÈNE XIII

BOISSIÈRE, *puis* CAROLINE.

BOISSIÈRE, seul d'abord, et très-joyeux.

Ah! ah! ah! il a caponné, le drôle... et bien lui en a pris. Il voulait me faire peur... heureusement je me suis retenu!... Mais quel service il m'a rendu en me donnant ce renseignement sur la vertu de Rosalinde... cela aplanit toutes les difficultés.

Il se frotte les mains.

CAROLINE, hors de vue.

Oui, dès que le pont sera réparé.

BOISSIÈRE, avec joie.

Une voix de femme!... C'est elle!... elle me revient... déjà!... Je suis au comble du bonheur!... (Il se frotte de nouveau les mains, fait un mouvement pour remonter la scène, et aperçoit Caroline qui paraît sur le seuil de la porte du fond, à gauche.

A part, avec éclat.) Ma femme!... dans les Pyrénées!... (Il paraît frappé de stupeur.) C'est la tête de Méduse!...

CAROLINE, descendant la scène et jouant l'étonnement.

Vous ici, mon ami?... je vous croyais encore à Baréges.

BOISSIÈRE, balbutiant et cherchant à sourire.

J'y suis allé... et j'y... j'y retournais... je t'assure, Caroline, que... qu'il .. que... il y a ici un pont cassé... Mais, toi-même, par quel singulier hasard?

CAROLINE.

Une surprise.

BOISSIÈRE, d'une voix éteinte.

Bien agréable.

CAROLINE.

Je le vois.

BOISSIÈRE, à part.

Si Rosalinde venait... (Jetant un cri comme malgré lui.) Oh!...

CAROLINE.

Vous souffrez?

BOISSIÈRE.

Au contraire, ma bonne.

CAROLINE.

Vos lettres étaient si tendres, si pleines de ce sentiment amer de la solitude... c'est une si triste chose que l'isolement... pas un ami à qui confier ses impressions... de voyage... (Boissière rencontre le regard de sa femme, ce qui lui fait faire un mouvement d'embarras.) Et la compagnie d'une femme... qu'on aime surtout... est plus agréable que toute autre... N'est-ce pas votre avis?

ROSALINDE, à Robertin, en dehors.

Je n'aurais jamais cru ça de vous.

BOISSIÈRE, jetant un cri.

Ah !...

CAROLINE.

Vous avez besoin de soins, je vais appeler...

Elle remonte vers la droite.

BOISSIÈRE, l'arrêtant vivement.

Non, non... c'est... la joie... (A part.) Si je pouvais me trouver mal !...

Il se dirige peu à peu vers la chaise qui est contre la table de gauche.

CAROLINE.

Mais qu'ai-je donc appris?... On projette un carrousel, un tournoi dans cette auberge? pour quelle cause? et quel est le nouveau Roland qui abuse ainsi des Pyrénées?

ROSALINDE, en dehors.

Sortez de chez moi, Monsieur.

ROBERTIN, en dehors.

Oh !...

BOISSIÈRE, effrayé et jetant un cri en entendant la voix de Rosalinde.

Oh !... je me trouve mal !...

Il se laisse tomber sur la chaise.

CAROLINE, allant à lui.

Eh bien !... une syncope!... (A part.) Serait-ce réel?... Oh !... mon flacon...

Elle entre rapidement dans la chambre, à gauche.

BOISSIÈRE, relevant vivement la tête.

Déménagée !... (Avec effroi et se levant.) Et cette malheureuse Rosalinde ! je la calfeutre... je la claquemure... je ferme la porte à double tour et je jette la clef dans le Gave !...

Il sort en courant par la porte du fond, à droite, et se heurte violemment avec Robertin, qui arrive en courant, par la même porte.

## SCÈNE XIV

ROBERTIN, *puis* CAROLINE.

ROBERTIN, seul d'abord, pirouettant sur lui-même.

Ah! sapristi!... Monsieur... vous m'avez désarticulé!... Il ne me manquait que cela... Impossible de calmer cette bayadère!... Je suis déshonoré... et c'est cette odieuse et charmante dame qui me cause toutes ces avanies!...

Il s'est assis à la place qu'occupait Boissière et reste absorbé dans ses réflexions.

CAROLINE, entrant par la porte à gauche, un flacon à la main.

Cet alcali est très-fort... en le lui faisant respirer.

Elle met le flacon sous le nez de Robertin.

ROBERTIN, bondissant et passant à droite, en jetant un grand cri.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

Il tousse, comme suffoqué par l'alcali.

CAROLINE, surprise.

Vous, Monsieur?

ROBERTIN.

Je me suis cru fusillé à bout portant!... je ne suis pas blessé?

CAROLINE, à part, en s'assurant du regard que Boissière est parti.

Il sera allé rejoindre cette femme. (Haut.) Pardon, je croyais que c'était ce voyageur.

ROBERTIN.

Et vous vouliez l'assassiner?... c'est donc ça qu'il est parti avec la rapidité d'une balle... je l'ai reçu dans l'épaule au moment où j'étais en train de déblatérer contre vous!

CAROLINE.

Allons, de l'humeur! (Mouvement de Robertin.) Vous avez renoncé à ce duel?

ROBERTIN.

Oui, Madame; après avoir provoqué ce monsieur avec une insolence sans égale, j'ai fait des excuses si plates, si plates, qu'on n'a rien vu de pareil depuis la suppression des pièces de six liards.

CAROLINE, gracieusement.

C'est bien, je suis contente de vous.

ROBERTIN, avec beaucoup d'humeur.

Mais moi, je suis très-mécontent, Madame.

CAROLINE.

Vous me l'avez déjà dit... parlons d'autre chose.

ROBERTIN, à part.

Quel aplomb!

CAROLINE.

Il n'y a pas un instant à perdre; rendez-vous chez la danseuse... allez lui faire la cour. (Robertin fait un mouvement de surprise.) Vous reviendrez dès que vous vous en serez fait aimer. Je vous donne une demi-heure.

ROBERTIN, riant ironiquement.

Ah! voilà un mot heureux!... une demi-heure pour me faire adorer d'une femme qui vient de me flanquer à la porte honteusement. (D'un air de triomphe.) Honteusement, Madame!

CAROLINE.

Ah! c'est différent...

Elle réfléchit.

ROBERTIN, avec humeur concentrée.

C'est bien différent.

CAROLINE.

Eh bien !... écrivez-lui.

ROBERTIN.

Et que voulez-vous que je lui écrive?

CAROLINE.

De ces choses tendres, passionnées... qui portent avec elles la conviction...

ROBERTIN.

Madame, n'exigez pas l'impossible! séduire une danseuse, c'est une chose très-grave, et que le Code pénal n'a pas même dû prévoir... et puis, je vous prie de songer que j'ai emporté peu d'argent, cent louis à peine...

CAROLINE.

Et votre esprit?

ROBERTIN.

Que diable voulez-vous qu'elle en fasse? (Caroline insiste du geste.) Je vous prie de ne pas insister; je ne saurais exprimer un sentiment que je n'éprouve pas... je ne trouverais rien à dire.

CAROLINE.

Alors, je vais dicter. (Lui désignant la table de gauche.) Asseyez-vous.

ROBERTIN, passant à gauche, à lui-même.

Le premier gredin qui me propose une partie de lansquenet, je... (Il fait un geste de menace.) Je le mène à l'Odéon... tant pis pour lui... il ne faut pas être trop bon.

Il s'assied et prend la plume.

CAROLINE, à part.

Pauvre garçon!... il faut pourtant guérir Boissière de sa folie. (Haut.) Vous y êtes?

ROBERTIN, à lui-même, après avoir fait un geste de soumission.

Ah! les femmes sont lâches quelquefois.

CAROLINE, dictant.

« De vous seule dépend mon repos .. »

ROBERTIN, répétant machinalement la dernière syllabe après avoir écrit.

Pos.

CAROLINE, dictant.

« Décidez de ma destinée. »

ROBERTIN.

Née.

CAROLINE, dictant.

« Car, malgré les apparences... »

ROBERTIN.

Ences.

CAROLINE, dictant.

« Je vous adore... »

ROBERTIN, qui allait pour écrire, s'arrêtant et jetant sa plume.

Non!... je ne peux pas écrire ça, je n'en pense pas un mot... (Se levant.) Et puis, elle ne m'aime pas, cette infortunée... et vous savez cela, Madame, quand une femme n'aime pas, chaque preuve de dévouement et d'amour qu'on lui donne est pour elle une nouvelle occasion d'accabler de sarcasmes ironiques le malheureux patient.

CAROLINE, lentement, et en mesurant ses termes.

Mon Dieu! Monsieur, l'ironie n'est souvent qu'un voile sous lequel la pensée se dérobe. Quelle contenance voulez-vous que fasse une femme à laquelle vous adressez brusquement une... déclaration verbale?... Pour échapper à ce que la situation a d'équivoque, elle se jette dans des jeux d'esprit...

ROBERTIN, surpris, à lui-même.

Grand Dieu !... d'après ça, je pourrais croire...

CAROLINE.

Une déclaration blesse parfois l'oreille.

ROBERTIN.

L'oreille a tort.

CAROLINE.

L'œil ne s'offense pas d'une lettre, qui se lit dans la solitude.

ROBERTIN.

L'œil a raison.

CAROLINE.

Mais soyez-en sûr, Monsieur, il n'est point de femme qui n'éprouve une secrète joie à la lecture d'une épître inspirée par une passion réelle.

ROBERTIN, prenant le change, et avec une passion contenue.

Ah ! si j'étais sûr de cela... si je croyais être compris, si j'avais l'espérance de m'adresser à un cœur qui ne me fût pas fermé... je sais bien ce que je dirais...

CAROLINE.

Vous diriez ?...

ROBERTIN, avec une chaleur comique.

Je dirais : Je ne sais quelle influence occulte, quel charme incroyable vous exercez sur moi... je n'ai plus la conscience de ma volonté... je ne m'appartiens plus !...

CAROLINE, vivement.

Mais ce n'est pas mal, Monsieur, écrivez.

ROBERTIN.

Je dirais encore...

CAROLINE.

Quoi donc ?

ROBERTIN, s'animant davantage.

Malgré vos dédains... (S'arrêtant tout à coup et à lui-même.) Faut-il lâcher le mot?... Ma foi, oui, lâchons... (Haut, avec explosion.) Je vous aime. (A lui-même.) C'est très-fort, ça... (Haut.) Jusqu'ici j'ai résisté à l'influence de l'amour, et je vous aime!... ce matin, je ne songeais pas à vous... (Avec le délire de l'amour, et en appuyant sur chaque mot.) Et je vous aime.

CAROLINE.

De la chaleur, de l'entraînement!... mais c'est parfait!... Écrivez!

ROBERTIN, après avoir fait un pas vers la table et revenant.

Et... vous pensez que ce langage... charmant sera accueilli.

CAROLINE.

Mais... oui.

ROBERTIN, vivement.

Oui?

CAROLINE.

Oui.

ROBERTIN, à part et vivement.

Elle a dit oui, c'est clair!... Je plane dans le firmament!... Je lui flanque ma lettre, à elle.

Il se rassied à la table de gauche.

CAROLINE.

Écrivez... écrivez donc!

ROBERTIN, écrivant.

J'écris.

CAROLINE.

Vous ferez remettre votre lettre par une servante.

ROBERTIN.

Tout ce que vous voudrez, tout. (Pendant ce qui suit, Caro-

line remonte à la porte du fond à droite, et a l'air d'appeler. Une servante entre et Caroline lui montre Robertin, qui écrit. La servante a le costume des paysannes des Pyrénées, avec le capulet rouge. A part, tout en écrivant.) Je fais coup double... je sers mon amour et je me tire d'affaire avec ce négociant qui, du moins, ne trouvera pas mauvais que je m'adresse à celle-ci. (Il plie et cachette sa lettre, puis aperçoit la servante, qui se trouve alors auprès de lui.) Ah! Mademoiselle, vous voyez bien cette lettre... eh bien!... (Il lui parle bas, en désignant Caroline.) Dans cinq minutes.

LA SERVANTE, étonnée.

Tiens? c'est *drole*.

Elle prononce l'o bref.

ROBERTIN, se levant.

Allons.

La servante sort par le fond, à gauche; Robertin la suit jusqu'à la porte.

CAROLINE, à part.

J'espère que la danseuse ne résistera pas et que Boissière...

## SCÈNE XV

LES MÊMES, ROSALINDE, *puis* BOISSIÈRE.

ROSALINDE, venant du fond, à droite. Elle a son chapeau et son pardessus. Très-gaiement.

Ah! Robertin, quel événement!... je viens faire ma paix avec vous et vous remercier.

CAROLINE, à part.

Déjà!

ROBERTIN.

Me remercier, de quoi?

ROSALINDE, vivement.

Alphonse a fait atteler; la voiture est à cent pas de l'auberge pour que je retourne à Paris en cati-

mini. Il me croit même en route, ce pauvre chéri! je l'ai laissé dans sa chambre... il est dans une agitation... il va et vient comme s'il avait avalé une boulette. J'ai idée qu'il a peur de vous... (Robertin fait un geste de fanfaronnade.) Vous êtes cause de mon bonheur! avant huit jours il me rejoint, et il m'épouse définitivement.

ROBERTIN.

Ah! bah!

CAROLINE, à part.

En voici bien d'une autre.

ROSALINDE.

Et il paie mon voyage, s'il vous plaît! Ah! je suis bien contente!

ROBERTIN.

Et moi donc! (La poussant vers le fond.) Filez! filez vite. (A part.) Elle n'aurait qu'à changer d'avis.

ROSALINDE.

Adieu et merci!

ROBERTIN, la conduisant à la porte du fond, à gauche.

Bon voyage!

Elle va pour sortir et s'arrête à la vue de Boissière.

BOISSIÈRE, entrant par la porte de droite, l'air tout joyeux.

Maintenant Rosalinde. (L'apercevant tout à coup; à part.) La voilà!... je suis perdu!

CAROLINE, à son mari, d'un ton railleur.

Que viens-je d'apprendre, Monsieur?... vous vous mariez?

BOISSIÈRE, embarrassé.

Moi? qui diable a pu vous dire?...

CAROLINE, montrant Rosalinde.

Votre future.

ROSALINDE, échappant à Robertin, qui cherchait à la faire sortir et venant près de Boissière.

Oui, oui... il n'y a plus de cachotteries, allez!... (Caroline passe à gauche et Robertin descend la scène.) Ça vaut mieux. Robertin s'était engagé avec Madame; il devait lui obéir vingt-quatre heures durant; Madame a poussé au duel; le duel a poussé à l'explication, et l'explication a poussé au mariage. Robertin m'a tout conté.

ROBERTIN, à Caroline, qui le regarde.

Je lui ai tout conté.

CAROLINE, se tournant vers Robertin.

Ah! Monsieur est bavard!

ROBERTIN.

Oh!... bavard... j'ai dit seulement...

Intimidé par le regard de Caroline, il se tait et s'incline.

BOISSIÈRE, à Rosalinde.

Vous êtes sûre que c'est Madame qui a conseillé...

ROSALINDE.

Et Robertin qui a exécuté.

LA SERVANTE, entrant par le fond, à droite, et remettant une lettre à Caroline.

Pour Madame.

Elle sort par le fond, à gauche.

ROBERTIN, à part, passant à gauche.

Ma lettre! voyons l'effet!

CAROLINE, avant d'ouvrir la lettre, bas, à Robertin.

Pour vous punir de votre indiscrétion, quoi que je dise, quoi que vous entendiez, soyez muet.

ROBERTIN.

Muet? (A part.) Ça n'est pas difficile, ça.

CAROLINE, lisant à part.

Que vois-je?... c'est à moi que?...

Elle interroge Robertin du regard.

ROBERTIN, bas, avec humilité.

Pour lire dans la solitude. — L'œil...

CAROLINE, à part, avec joie.

Cela me sert mieux que tous mes projets... (Boissière, qui a remarqué ces mouvements, quitte Rosalinde qui lui parlait bas et se rapproche avec inquiétude de Caroline qui lui dit haut, en lui remettant la lettre de Robertin.) Voyez donc, Monsieur...

ROBERTIN, très-surpris, à part.

Comment ! ma lettre... à ce monsieur.

Il passe près de Boissière.

BOISSIÈRE, avec éclat, après avoir parcouru la lettre.

Une déclaration !...

ROBERTIN, vivement.

Oui !

BOISSIÈRE, avec force.

A ma femme !

ROSALINDE, vivement.

Votre femme !

ROBERTIN.

Comment sa femme?... (A Caroline, en criant tout bas.) Vous êtes madame Boissière, alors?

CAROLINE, bas.

Taisez-vous !

ROBERTIN, criant tout bas.

Et vous ne me l'avez pas dit !

CAROLINE, bas.

Pas un mot de plus !

Robertin se croise les bras avec humeur.

ROSALINDE, allant à Robertin.

Ah ! le scélérat ! vous vouliez donc me faire épouser un homme marié ! J'allais être bigame !

Robertin lui tourne le dos et se trouve en face de Caroline. Rosalinde remonte.

CAROLINE, à Robertin.

M'adresser une pareille lettre !...

Robertin se retourne avec humeur, fait quelques pas et trouve Boissière devant lui.

BOISSIÈRE, à Robertin.

Mais ça ne se passera pas comme ça.

ROSALINDE, redescendant à la droite de Robertin.

Parlez, monstre, ou je vous arrache les yeux !

CAROLINE.

Vous voyez bien qu'il ne peut rien répondre !

ROBERTIN, éclatant et passant près de Caroline.

Comment ! Je ne peux rien répondre ! Je vais prouver que je peux parfaitement répondre !

CAROLINE, bas, et impérieusement.

Silence !

ROBERTIN, avec humeur.

Ah !...

Il lève les bras au ciel d'un air désespéré et remonte.

BOISSIÈRE ET ROSALINDE.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

ROBERTIN s'avance vers le public et lui fait une allocution muette et par gestes.

Il exprime que Caroline lui a fait écrire une lettre évidemment pour elle qu'il aimait. Rosalinde n'était que le prétexte, il la désigne en essayant de danser... et Caroline remet sa lettre à Boissière, elle est mariée !... que lui veut donc cette femme-là. Il fait en regardant Caroline un geste de profond dédain. Il termine en disant au public avec conviction. Du moins c'est mon opinion !

Il passe à gauche.

ROSALINDE, désolée.

Me revoilà garçon !

CAROLINE, à Rosalinde, en désignant Boissière.

Vous excuserez l'embarras de Monsieur, qui ne peut vous épouser...

Rosalinde remonte avec humeur et redescend lentement à l'extrême gauche, à côté de Robertin.

BOISSIÈRE, passant près de Robertin, à Caroline.

Tout cela ne me dit pas pourquoi Monsieur s'est institué votre chevalier, et a pu se croire le droit de vous écrire...

CAROLINE, avec ironie.

Vous aviseriez-vous d'être jaloux, monsieur Boissière?...

BOISSIÈRE.

Mais, Madame, il me semble...

CAROLINE, de même.

Ce serait trop curieux.

ROBERTIN, riant.

Ah! oui!... ah! ah! oui! ce serait curieux! (Rosande et Caroline rient aussi.) Un monsieur, qui vient dans les Pyrénées en lapin... (Boissière, tout confus, remonte et passe à droite. A Caroline.) En lapin!...

CAROLINE, à Robertin, en l'interrompant.

Quant à vous, monsieur Robertin, qui ne me paraissez pas comprendre ce à quoi vous avez servi dans tout ceci...

ROBERTIN.

Ça, c'est vrai... et je serais charmé...

CAROLINE.

Vous vous étiez engagé à faire mon bonheur...

ROBERTIN.

Je tiendrai ma parole.

CAROLINE.

Votre tâche est remplie.

ROBERTIN, surpris.

Bah!

CAROLINE.

Complétement.

ROBERTIN, très-surpris.

Croyez-vous?... c'est bien surprenant... je pensais...

CAROLINE.

Car vous m'avez rendu mon mari...

ROBERTIN.

Pardon, mille fois pardon !

CAROLINE, achevant.

Prêt à m'échapper.

BOISSIÈRE, à sa femme, en lui tendant la main.

Chère amie !

Caroline ne répond pas à ce geste et se détourne de lui avec une dignité très-simple.

ROBERTIN.

J'avoue que je n'avais pas entrevu le bonheur sous cette forme... désagréable ! un mari !... (Tout à coup.) il porte un faux toupet, Madame... vous ne savez peut-être pas ça !... et il est négociant !

BOISSIÈRE.

Banquier, Monsieur !

ROBERTIN.

Oh ! banquier, soit ! ce n'est certes pas un titre à la sympathie... les banquiers prennent généralement plus d'intérêts qu'ils n'en inspirent !

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE

LES MÊMES, BIZANOS, LA SERVANTE.

Bizanos entre par le fond, à gauche, et la servante par la porte, à droite; cette dernière apporte le châle et le chapeau de Caroline.

BIZANOS, venant au milieu, au deuxième plan.

Messieurs, Mesdames, le pont du Gave, il est rafistolé!

Il remonte près de la porte du fond, à gauche.

CAROLINE, à Boissière.

Nous partons pour Baréges.

ROSALINDE.

Et moi pour Paris. Robertin, je vous emmène... dans votre voiture... vous n'irez pas sur le siége...

ROBERTIN.

Merci, chère amie, je ne peux pas quitter Madame avant demain.

BOISSIÈRE ET ROSALINDE.

Comment!

CAROLINE, à Robertin.

Je vous ai rendu votre liberté.

ROBERTIN, gaiement.

Pardon, il s'agit d'un engagement antérieur avec un ami de Paris... il y a déjà sept jours que je vous suis, tel que vous me voyez.

CAROLINE.

En vérité ?

ROBERTIN.

Je vous conterai cela en route. (Caroline remonte un peu;

à Boissière, en allant à lui.) Je vous conterai cela en route.

ROSALINDE.

Eh bien ! et moi, je suis venue ici pour le roi de Prusse !

ROBERTIN, gaiement.

Par les Pyrénées ! vous avez pris le plus long.

Rosalinde remonte et va parler bas à Bizanos.

BOISSIÈRE, à part.

C'est un original ! il n'est pas dangereux. (Haut, à Robertin.) Eh bien, venez avec nous, et d'ici à demain...

ROBERTIN, désignant Caroline qui a redescendu la scène.

Madame peut avoir besoin de moi, je reste à sa discrétion.

BOISSIÈRE, à part.

Ce n'était pas là mon idée... mais enfin... (Haut.) Nous ferons connaissance et j'aurai conquis un ami.

ROBERTIN, lui prenant la main.

Monsieur !... (Gaiement, bas, à Caroline.) C'est lui qui me le propose !

CAROLINE, à Boissière, après un mouvement.

Mon ami, vous avez une nièce jeune et riche ?..

BOISSIÈRE.

C'est juste, nous la marierons.

ROBERTIN, sérieusement et avec fermeté.

Merci, Monsieur ; je ne suis pas volage, moi !... quand j'aime, c'est pour la vie ! on sait comment je tiens mes promesses... j'ai juré à Madame un amour éternel !

BOISSIÈRE.

A ma femme ?

ROBERTIN, très affirmativement.

Oui, Monsieur, à votre femme.

Caroline remonte en riant près de la servante, à laquelle elle parle bas.

BOISSIÈRE.

Mais je suis là, moi !

ROBERTIN.

Oh ! vous comprenez qu'à l'âge incroyable que vous avez...

BOISSIÈRE, vivement.

Incroyable !

ROBERTIN.

Je dis incroyable, parce que je ne crois pas, moi, que vous ayez cet âge-là... mais enfin, avec vos infirmités, vous ne pouvez pas aller bien loin... j'attendrai... (Boissière impatienté lui tourne le dos ; à lui-même.) J'attendrai qu'elle soit veuve !

Rosalinde et Caroline redescendent.

CHOEUR FINAL.

Air du chœur des *Bardes de la Dame du lac.*

ENSEMBLE.

TOUS, excepté Robertin ; ils chantent les dessus et à demi-voix.

Allons, en route, et l'avenir
Saura bientôt { nous / vous } réunir.
Plus de soucis ! plus de débats !
Désormais ne { nous quittons pas. / vous quittez pas.

ROBERTIN, chantant la partie de basse.

Quel joyeux avenir !
Je vais donc l'obtenir !
Ah ! cet air est trop bas !
Je n'arriverai pas.

Au public, et en voix de fausset.

Pour nous porter bonheur,
Messieurs, prenez les guides ;
De nos coursiers rapides,
Entretenez l'ardeur.

Parlé.

C'est trop haut à présent... c'est d'une extrémité à l'autre.

Reprenant l'air.

Cette ardeur des chevaux,
Le silenc' la comprime,
Mais rien ne les anime
Comm' le bruit des bravos.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN DU PONT CASSÉ.

# SUPPLICE DE TANTALE

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 31 octobre 1850.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

## PERSONNAGES

JONAS, copiste [1].
LAFORÊT, médecin (50 ans) [2].
RAPHAEL, vaudevilliste (30 ans) [3].
LANGLUMÉ, notaire (36 ans) [4].
JEAN, domestique de Raphaël [5].
DEUX AMIS DE RAPHAEL [6].
ÉVÉLINA, chanteuse de vaudevilles [7].
THÉRÈSE, ouvrière [8].

La scène se passe à Paris chez Raphaël.

1. M. Arnal. — 2. M. Dussert. — 3. M. Dauterny. — 4. M. Mutée. — 5. M. Rambour. — 6. MM. Eugène et Barbier. — 7. Mlle Boisgontier. — 8. Mlle Page.

# SUPPLICE DE TANTALE

---

Le théâtre représente un salon formant cabinet de travail ; à droite et à gauche, bibliothèques ; riche mobilier. Porte au fond, portes à droite et à gauche, au troisième plan ; une cheminée ornée d'une riche garniture à droite, au deuxième plan ; le fond ouvre sur une belle antichambre ; à droite, sur le devant, un guéridon couvert d'un tapis sur lequel il y a un volume relié, un manuscrit, du papier à lettres et tout ce qu'il faut pour écrire ; sur la cheminée, il y a des journaux ; une causeuse à deux places sur le devant, à gauche.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ÉVÉLINA, *assise sur la causeuse, à gauche, un journal de modes à la main;* DEUX AMIS DE RAPHAEL *causent avec elle, appuyés sur le dos de la causeuse.* LAFORÊT, *debout, près de la cheminée, lit un journal.* RAPHAEL, *en robe de chambre élégante, assis auprès du guéridon, à droite, et écrivant. Toutes les portes sont fermées.*

ÉVÉLINA, aux deux jeunes gens.

N'est-ce pas que j'ai eu, hier, un fier succès?

PREMIER AMI, avec enthousiasme.

Admirable!

DEUXIÈME AMI, de même.

Étourdissant!

LES DEUX AMIS, de même.

J'en ai mal aux mains!

RAPHAEL.

Mes amis, ma chère Évélina, je vous ai réunis pour que nous célébrions, en déjeunant ensemble, le succès de la pièce que j'ai donnée hier... mais vous faites un sabbat... laissez-moi corriger le manuscrit pour l'impression... mon éditeur l'attend.

LAFORÊT.

Ah! voici un journal qui rend compte de la pièce de Raphaël.

RAPHAEL, avec curiosité.

Ah!...

ÉVÉLINA, vivement.

Qu'est-ce qu'il dit de moi?

LAFORÊT, lisant.

« La fauvette du théâtre, mademoiselle Évélina, « a eu les honneurs de la soirée; on ne l'avait jamais vue en maillot : son costume très-diaphane, « et pour lequel on avait scrupuleusement ménagé « l'étoffe, gardait peu le secret sur les perfections « de l'héroïne; c'était là toute la pensée de l'auteur, « elle a été comprise. Mademoiselle Évélina a beau- « coup chanté, aussi l'on a rappelé... ses jambes. »

Les jeunes gens rient.

ÉVÉLINA.

C'te farce!... comme si mes jambes pouvaient venir sans moi!... Ah! ils sont bêtes, ces journalistes!

RAPHAEL, avec humeur.

Décidément, il m'est impossible de me lire!

## SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN ; *puis* THÉRÈSE.

JEAN, entrant par le fond dont les portes sont ouvertes, à Raphaël.

Voilà l'ouvrière, mademoiselle Thérèse, qui vient chercher le linge de Monsieur.

RAPHAEL, sans se déranger.

Je n'ai pas le temps de m'occuper de ces misères. Voyez, cherchez dans ma chambre à coucher.

Thérèse, à qui Jean a fait un signe, entre par le fond ; elle est proprement, mais mesquinement vêtue, une pelisse disgracieuse lui cache les épaules et la taille ; elle porte un bonnet de percale à pattes, sans rubans ; un bandeau noir lui couvre l'œil droit et une partie de la figure.

ÉVÉLINA, montrant Thérèse aux deux amis.

Dieu ! quel laideron !

Mouvement d'adhésion des deux amis.

LAFORÊT, à Thérèse, en allant à elle avec empressement et bonté.

Eh ! c'est vous, ma chère enfant.

RAPHAEL, à Jean.

Jean, avez-vous été chercher Jonas, mon copiste?... il n'y a que lui qui soit capable de déchiffrer mes hiéroglyphes.

JEAN, allant à Raphaël.

Oui, Monsieur, il va venir.

Il remonte.

LAFORÊT, à Thérèse.

Et comment allez-vous?

THÉRÈSE, avec reconnaissance.

Bien, grâce à vous, monsieur le docteur.

JEAN, près de la porte de gauche.

Venez, mademoiselle Thérèse.

Il ouvre la porte, Thérèse salue Laforêt et entre, suivie de Jean, dans la chambre, à gauche, dont il referme les portes.

## SCÈNE III

UN AMI, ÉVÉLINA, UN AMI, LAFORÊT, RAPHAEL.

ÉVÉLINA, riant.

Ah ben! en v'là une qui peut se flatter d'être laide!... Elle a donc été à la guerre, pour avoir attrapé un œil de moins?

PREMIER AMI, riant.

Elle est abominable!

DEUXIÈME AMI, riant.

C'est un monstre!

LAFORÊT, avec expression et en tirant sa tabatière.

C'est... c'est une honnête fille!

RAPHAEL, gaiement.

Évélina, gare à vous, le docteur tire sa tabatière!

ÉVÉLINA.

Oh! ça, c'est vrai; quand il prend une prise, il éternue de la vertu.

LAFORÊT.

Ne craignez rien, Mademoiselle, je n'aime pas à perdre mon temps.

ÉVÉLINA.

Je suis donc une je ne sais pas quoi, à vous entendre?

LAFORÊT.

Au contraire, c'est parce que vous ne m'entendez pas.

ÉVÉLINA.

Hein!

LAFORÊT.

Je tiens seulement à ce que vous sachiez que cette pauvre ouvrière, dont la laideur vous réjouit si fort, a été belle à faire tourner toutes les têtes folles... comme celles de ces Messieurs.

Il indique les deux jeunes gens.

ÉVÉLINA, aux amis.

A vous, les autres!

Les jeunes gens rient.

RAPHAEL, gaiement.

Elle a eu bien tort de changer.

LAFORÊT.

Mais, il y a six mois, un soir, dans une rue peu fréquentée, elle fut tout à coup entourée par des jeunes gens qu'un dîner trop prolongé, sans doute, avait mis en gaieté.

ÉVÉLINA.

Oh! les farceurs!

LAFORÊT.

Ces... farceurs, comme vous dites, signifièrent à Thérèse qu'ils allaient l'emmener pour couronner une journée de plaisir. Quoique remplie d'effroi, la pauvre enfant lutta vaillamment et avec succès contre une si brutale agression.

ÉVÉLINA, avec ironie

Quel succès!... un œil pour ça, c'est un peu

cher... Ah ben! elle doit avoir actuellement de fiers remords de ce qu'elle a fait.

RAPHAEL.

Mais il y a un sujet de pièce là-dedans!... (Se levant.) Évélina, vous jouerez le rôle de la jeune fille... et nous aurons un triomphe de plus!

ÉVÉLINA.

Mais vous ne voyez donc pas que le docteur nous fait des contes à mourir debout avec ses histoires... une fille qui se fait éborgner pour garder sa candeur... s'il est possible d'inventer des farces pareilles... Tenez, si c'est vrai, je m'engage à lui *tresser* des autels de mes propres mains!

JONAS, en dehors.

Vous dites que M. Raphaël est là?... c'est bon.

Il paraît au fond.

LAFORÊT, remontant.

Eh! tenez, voici Jonas, qui a été le défenseur de Thérèse.

## SCÈNE IV

Les mêmes, JONAS, *entrant par le fond; costume sec et pauvre, mais propre.*

JONAS, un peu au fond.

Thérèse... oui... c'est vrai!... mais je n'ai pu l'empêcher d'être défigurée par ces gueux-là... et ce que le docteur ne dit peut-être pas, c'est que c'est lui qui l'a rappelée à la vie : c'était un peu plus difficile, ça... (A Raphaël.) Monsieur Raphaël, on m'a dit que vous vouliez me parler... (Saluant.) Messieurs

et Madame... (Vivement.) Dieu ! monsieur Raphaël, c'est elle !

RAPHAEL.

Qu'avez-vous donc ?

JONAS.

La belle actrice qui jouait dans votre pièce hier !

RAPHAEL.

Et comment l'avez-vous trouvée ?

JONAS.

Faite au tour.

RAPHAEL.

Je vous parle de ma pièce... elle a bien marché, n'est-ce pas ?

JONAS, avec enthousiasme.

Comment ne pas marcher avec des jambes comme celles-là !

RAPHAEL, gaiement.

Évélina, je vous dénonce Jonas, à qui j'ai donné un billet pour applaudir ma pièce, et qui a trahi son mandat... il n'a vu que vous.

ÉVÉLINA, se levant et passant près de Jonas.

Ah ! Monsieur a du goût.

Laforêt s'assied sur la causeuse.

JONAS, avec chaleur, à Évélina.

Oh ! oui, je vous ai applaudie !... c'est moi, moi qui vous ai rappelée le premier pour vous voir encore une fois... Ah ! Mademoiselle, vous pouvez vous flatter d'avoir... voilà ce que j'appelle des jambes !

ÉVÉLINA, saluant.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

RAPHAEL.

C'est que Jonas n'est pas blasé sur le théâtre, il n'y va guère.

JONAS.

Oh ! Quand je suis sans travail, c'est impossible, et si j'ai de la besogne, ça ne se peut pas... c'est la faute des notaires.

RAPHAEL ET ÉVÉLINA.

Comment ?

JONAS.

Je copie pour eux, et ils paient si peu leurs expéditions, si peu que c'en est humiliant !... cinq sous par rôle pour copier leur grimoire... (Avec exaltation.) Ah ! les brigands de notaires !... vous me croirez si vous voulez, monsieur Raphaël, je préfère... les vaudevillistes... ils donnent des billets au moins, eux !... mais les notaires !... ah ! ah ! les notaires !... ils ne vous mèneraient jamais au spectacle ! ils ne savent peut-être seulement pas qu'il y en a... (On rit.) Oh ! le spectacle ! quelle splendeur !... hier surtout, ces belles décorations, ces riches costumes, cette musique, ces murmures d'une salle enivrée... l'éclat des lumières... Ah ! tenez, c'est féerique !... pour moi surtout qui ne quitte pas ma mansarde obscure et silencieuse, où aucune actrice n'a mis le pied !... (A Évélina.) Mais quel malheur que vous n'ayez plus votre beau costume !... Ah ! si j'avais des jambes comme ça, je ne les cacherais jamais ! (A Raphaël.) Jamais !...

Évélina et les jeunes gens rient.

LAFORÊT, à part, et l'observant.

Pauvre garçon !

RAPHAEL.

Voyons, illuminé... revenons à la réalité. (Montrant le guéridon.) Voici des notes dans lesquelles je ne me retrouve plus, et qu'il faut mettre au net... (Jonas passe près du guéridon.) Il n'y a que vous, mon brave Jonas, qui me compreniez.

JONAS.

Quelquefois, monsieur Raphaël, quelquefois... (Avec explosion, en regardant Évélina.) Qu'elle est belle !

RAPHAEL, gaiement.

Évélina, ma chère, vous donnez des distractions à Jonas... faites-moi la grâce de veiller aux apprêts du déjeuner ; pendant ce temps-là, je vais m'habiller.

Jonas s'assied devant le guéridon et copie activement.

PREMIER AMI.

Et moi, je vais dévaliser Chevet.

DEUXIÈME AMI.

Moi, je me charge de la cave.

ÉVÉLINA.

Et dans une heure, à table !

RAPHAEL ET LES AMIS.

C'est ça !

RAPHAEL, gaiement.

AIR des *Frères de lait.*

Pour les succès dont le Dieu des armées
Dans notre France a consacré le nom,
Laissons, amis, aux grandes renommées
Le *Te Deum* et le bruit du canon.
Léger héraut de nos faciles gloires,
Le bouchon seul ici doit détonner:

Pour célébrer nos joyeuses victoires,
Le *Te Deum*, c'est un bon déjeuner.

TOUS.

Pour célébrer, etc.

Évélina et les amis sortent par la gauche, Raphaël par la droite. Les portes se ferment derrière eux.

## SCÈNE V

LAFORÊT, JONAS.

LAFORÊT, toujours assis, à part.

Moi, je reste pour confesser ce pauvre diable.

JONAS, assis auprès du guéridon et travaillant.

Est-il heureux, ce M. Raphaël ! avoir ses entrées dans tous les théâtres, posséder une belle maison, faire des festins de Balthazar, passer ses jours et ses nuits... à batifoler... avec des femmes magnifiques... voilà le vrai bonheur !

LAFORÊT, se levant.

En êtes-vous bien sûr ?

JONAS, se levant, et allant à lui.

Tandis que moi, j'use quinze heures par jour à gratter du papier... je ne me permets la côtelette aux cornichons qu'aux fêtes carillonnées, monsieur Laforêt !... et je demeure au cinquième, moi !... (Je vous fais cadeau de l'entresol.) Mes jours et mes nuits n'ont jamais été qu'un monologue, à moi !

LAFORÊT.

Oui, oui, nous avons tous la prétention de souffrir plus que les autres.

JONAS, s'animant.

Mais je passe mon existence sur la seule chaise

que je possède... Est-ce vivre ? quand on a au fond du cœur les plus nobles instincts !... Oui, monsieur Laforêt, je sens là... (il met la main sur son cœur) que je voudrais un bel appartement comme celui-ci... afin de me vautrer sur des causeuses, les jambes en l'air même, si ça me plaisait... afin de faire venir chez moi les plus belles créatures qu'on puisse imaginer... oui, je sens là (il met de nouveau la main sur son cœur) que je voudrais boire des vins fins, savourer des mets délicieux, manger des truffes et des homards !... car j'aime les truffes et les homards, monsieur Laforêt, que c'en est déplorable ! (Changeant de ton.) Et je n'en ai jamais mangé, croiriez-vous cela ?

LAFORÊT, souriant.

Eh bien ! alors...

JONAS.

Mais j'en ai vu manger chez Véfour à travers les carreaux... est-ce juste, ça ? Pourquoi la truffe n'est-elle pas accessible à toutes les intelligences ?

LAFORÊT.

Vous êtes, à ce que je vois, un de nos modernes réformateurs qui veulent une égale répartition...

JONAS, vivement.

Non, je n'approuve pas cette doctrine.

LAFORÊT.

Ah !

JONAS.

Il ne m'en resterait pas assez ! (Brusquement.) Je demande pour moi, que les autres s'arrangent ! mais n'est-ce pas bien triste, j'ai le cœur gonflé de désirs amassés, accumulés, entassés, comprimés, et je n'en ai pas l'emploi !... Ah ! ça me suffoque !... j'ai

déjà eu l'idée de me flanquer du haut en bas d'un monument élevé !

LAFORÊT, vivement.

Malheureux !

JONAS.

Ne craignez rien. Car, si peu agréable que soit ma vie, j'y tiens, mon brave docteur, j'y tiens avec un acharnement frénétique !... ça m'a retenu... c'est au point que dès que j'ai le moindre bobo, je me tâte, je m'inquiète et je cours chez l'apothicaire ! (Un silence.) Qu'avez-vous donc à me regarder comme ça ?

LAFORÊT.

Je vous étudie...

JONAS.

Ah !...

LAFORÊT.

Et je me disais : voici un ingrat qui maudit l'état qui le fait vivre et la sobriété qui lui donne la force et la santé.

JONAS, convaincu, après un petit temps.

Vous avez peut-être raison... (Gaiement.) Mais, c'est égal, j'aimerais mieux être millionnaire !... Quand ce ne serait que pour connaître les affreuses misères du luxe. Je demande des indigestions !... j'accepterais volontiers la goutte... je voudrais banqueter avec des comédiennes, celle qui est ici surtout, elle me plaît, elle a quelque chose... d'une vestale !

LAFORÊT, souriant.

Pas tout.

JONAS.

Je ne serais pas surpris qu'elle en descendît... (Avec feu.) Et dire qu'elle est là... (Il désigne la gauche.) Qu'elle va revenir... Ah ! ce n'est pas chez moi

qu'elle viendrait.... cent dix-sept marches... (Avec amour.) Et cependant, elle serait bien reçue !

LAFORÊT, à part.

Pauvre garçon !... s'il était riche il ne saurait pas plus ménager sa bourse que sa santé...

JONAS, prêtant l'oreille et passant à gauche.

Dieu ! j'ai entendu le frôlement d'une robe... on vient !... c'est elle !... je vais la revoir !:.. (Il se précipite vers la porte de gauche, et jette un cri en reconnaissant Thérèse et en détournant la vue.) Ah !...

## SCÈNE VI

THÉRÈSE, JONAS, LAFORÊT.

THÉRÈSE, rentrant par la gauche, un petit paquet à la main.

Qu'avez-vous donc, monsieur Jonas ?

JONAS.

Rien, rien... (A part.) Quelle déception, mon Dieu !

Il redescend la scène, Thérèse pose son paquet sur la causeuse.

THÉRÈSE, gaiement.

Je vous ai fait peur... vous me trouvez donc bien laide?

JONAS, gaiement.

Mam'selle Thérèse, vous n'êtes pas bégueule, je peux vous dire ça... je n'ai jamais eu peur de deux beaux yeux... à plus forte raison d'un seul.

Il retourne près du guéridon.

LAFORÊT, à Thérèse.

Il ne faut pas lui en vouloir, mon enfant, il ne vous savait pas ici, et la surprise...

JONAS, se rapprochant d'eux.

Le fait est, mam'selle Thérèse, que j'ai jeté un

cri inconvenant en vous apercevant, je vous en demande pardon ; je retire mon cri, et je vous prie de le considérer comme de joie... car, vrai, je suis toujours content de vous voir.

*Il lui tend la main.*

THÉRÈSE, *passant près de Jonas en lui prenant la main.*

Eh bien... tenez, ça me fait plaisir ce que vous me dites là... il me semble que c'est un bon jour et qu'il m'arrivera quelque chose d'heureux... je vous trouve ici tous les deux... l'un m'a sauvé l'honneur, l'autre m'a conservé la vue...

LAFORÊT, *cherchant à la faire taire.*

Chut ! chut ! chut !

JONAS, *à part, en regagnant le guéridon.*

La moitié de la vue.

*Il va se rasseoir et travaille.*

THÉRÈSE, *à Laforêt.*

Et que serais-je devenue, mon Dieu, si j'avais perdu la vue !

JONAS, *à part.*

Aveugle, probablement.

THÉRÈSE.

Aussi, ma reconnaissance ne distingue pas entre vous... moi, pauvre orpheline...

JONAS, *à part, d'un ton de compassion.*

Pauvre orpheline !

THÉRÈSE.

Qui n'ai jamais connu ma mère...

JONAS, *à part, de même.*

Qui n'a jamais connu... ma mère !

THÉRÈSE, avec expression.

J'ai trouvé tout d'un coup deux êtres à aimer... Ah ! je suis bien heureuse !...

LAFORÊT, avec l'expression d'un respect très-marqué.

Non-seulement j'ai pour vous de l'affection, Thérèse... mais je vous honore comme étant digne de tous les respects.

THÉRÈSE, confuse.

Monsieur !...

JONAS, restant à son travail.

Moi aussi... Oui, Thérèse !... ce n'est pas le nombre d'yeux qui fait que je m'attache aux gens, moi... on en a... ce qu'on en peut avoir, quoi !

Il continue sa copie.

THÉRÈSE.

Mon Dieu ! vous me rendez toute je ne sais comment... et je ne trouve rien à dire...

LAFORÊT, avec bonté, en cherchant à la rassurer.

Allons, allons...

THÉRÈSE, vivement.

Mais qu'est-ce que je viens d'apprendre ? M. Raphaël vend sa maison ?

JONAS, avec curiosité.

Cette maison-ci ?

LAFORÊT.

Eh ! mon Dieu, oui.

JONAS.

Vendre une si jolie habitation !

THÉRÈSE.

Lui qui gagne tant d'argent, à ce qu'on dit...

LAFORÊT.

Oui, mais il ne s'est pas contenté des profits de son état. Comme tant d'autres, il s'est jeté dans des

spéculations de Bourse... et le voilà forcé de vendre au moment où les immeubles sont le plus dépréciés.

JONAS, *à lui-même.*

O Dieu!...

*Il se cache la figure dans ses deux mains et s'appuie sur ses coudes.*

LAFORÊT.

Il n'obtiendra pas de sa maison la moitié de ce qu'elle lui a coûté.

JONAS, *toujours dans la même position.*

Dieu de Dieu! de Dieu! de Dieu!

LAFORÊT, *allant à lui.*

Qu'avez-vous, Jonas?... vous souffrez?...

JONAS, *à Laforêt.*

Et dire que je n'ai que trente francs! Il n'est pas possible que la dépréciation des immeubles aille jusque-là... ce serait trop beau!... repoussons cette chimère...

*Il se remet à copier. Laforêt se rapproche de Thérèse en souriant.*

THÉRÈSE, *qui a repris son paquet.*

Il faut que je vous quitte, monsieur Laforêt... *(Montrant son paquet.)* Il y a là des choses dont M. Raphaël a besoin aujourd'hui...

LAFORÊT.

Je sors aussi, voulez-vous mon bras?

THÉRÈSE, *confuse.*

A moi, monsieur Laforêt... Ah!...

LAFORÊT.

Pourquoi non?

THÉRÈSE, *prenant le bras de Laforêt, à part.*

Il a tous les genres de bonté! *(Haut, à Jonas, en remontant avec le docteur; elle tend la main à Jonas en passant auprès de lui.)* Adieu!

JONAS, lui prenant la main.

Adieu, Thérèse.

THÉRÈSE, affectueusement.

Adieu...

Elle sort par le fond, avec Laforêt.

## SCÈNE VII

JONAS, *puis* LANGLUMÉ, *habit et pantalon noirs, cravate blanche, besicles d'or.*

JONAS, d'abord seul.

C'est une bonne fille, cette pauvre Tape-à-l'œil!... Mais, je pense à ces auteurs... se donnent-ils du bon temps!... jamais de chagrin!... voilà M. Raphaël qui donne un grand déjeuner pour célébrer son succès, et il vend sa maison pour célébrer sa ruine!... Deux fêtes le même jour!...

LANGLUMÉ, au fond, à la cantonade.

Eh bien, dites-lui que je suis ici et que je l'attends.

Il entre.

JONAS, sans lever les yeux et croyant parler à Raphaël.

Mon auteur, je n'ai plus de copie.

LANGLUMÉ.

Ma foi! c'est au mieux, je vous en apporte.

Il tire de sa poche un dossier et du papier timbré.

JONAS.

Tiens! M. Langlumé, le notaire! (A part.) Une de mes bêtes noires!

LANGLUMÉ.

J'ai envoyé chez vous... mes clercs sont tous oc-

cupés, et voici un inventaire dont il me faut une expédition... une succession vacante.

JONAS, se levant vivement.

Vacante ! vacante ! Il y a donc des gens qui négligent d'hériter !... Ah ! les animaux !

LANGLUMÉ.

C'est pressé : il s'agit de quarante mille livres de rente... c'est pour le meilleur de mes clients, le domaine public...

JONAS.

Ah ! oui !... il hérite de tout, il est le parent de tout le monde, lui.

LANGLUMÉ, présentant les papiers.

Voici.

JONAS, les prenant brusquement.

Ah ! je voudrais être le domaine public !... — Puisque M. Raphaël me laisse le bec dans l'eau, je vas commencer ça tout de suite... (Il s'assied devant le guéridon.) J'aime assez copier des actes notariés... c'est ennuyeux... Mais on pense à autre chose... (Copiant.) « Par-devant maître Langlumé et son collègue... »

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAPHAEL, *entrant par la droite. Il a un habit.*

LANGLUMÉ, qui s'était assis sur la causeuse, se levant.

Ah ! le voilà !

RAPHAEL, entrant vivement.

Pardon, mon cher monsieur Langlumé, de m'être fait attendre... vous m'apportez à signer l'acte de vente de ma maison ?

LANGLUMÉ.

Eh ! mon Dieu, non ; c'est justement là l'objet de ma visite : l'acquéreur a changé d'avis.

RAPHAEL.

Est-il possible ?... quelle contrariété !... c'est pourtant bon marché... cent mille francs... une maison qui en a coûté le double !...

JONAS, qui continuait à copier, jetant un cri.

Grand Dieu !...

Il se lève, marche d'un air égaré, en remontant vers la gauche.

LANGLUMÉ, se tournant vers lui.

Quoi donc ?

RAPHAEL.

Il copie une de mes pièces... il est frappé de la beauté d'une situation... — Mais, j'ai à payer, il faut que vous me trouviez un acquéreur.

JONAS, venant tomber sur la causeuse, à gauche.

Ah ! j'étouffe !... j'ai un poids ici !...

Il indique son estomac.

LANGLUMÉ.

Qu'a-t-il donc mangé ?

JONAS, avec effort.

Un Pain-Tendre !

RAPHAEL.

Quelle imprudence !

JONAS.

J'en suis un !...

LANGLUMÉ.

Comment ?

JONAS.

Par les femmes ! (Avec volubilité.) Ma mère était une Pain-Tendre, fille de Barnabé Pain-Tendre qui a été

employé dans la bouche du premier consul, et qui est mort professeur de clarinette à Saint-Omer, lequel était le père de Chrysostôme Pain-Tendre, décédé à Dieppe (avec émotion) où il était armateur... il paraît qu'il se livrait à la pêche de la morue... (Pleurant.) C'était mon oncle... je ne l'ai jamais connu...

LANGLUMÉ.

Pain-Tendre!... En effet, je me rappelle vous avoir entendu dire...

JONAS, se levant, marchant avec agitation et d'une voix étouffée.

C'était mon oncle!... je suis son neveu, son unique héritier!...

RAPHAEL.

Est-il possible!

JONAS, avec exaltation, marchant toujours et criant à pleine voix.

A moi! à moi!

LANGLUMÉ, étonné.

Qui donc appelez-vous?

JONAS, venant au milieu.

A moi les quarante mille livres de rente!

RAPHAEL.

Voilà le sort!... et moi, je ne peux même pas me défaire de ma maison...

JONAS.

Votre maison!... je ne vous ai donc pas dit... Elle me va, elle me plaît... je l'achète votre maison!...

RAPHAEL.

Vrai?

JONAS.

Mais à une condition... c'est que j'entrerai en jouissance (appuyant) tout de suite.

RAPHAEL.

Comment?

LANGLUMÉ.

Il faut au moins le temps de déménager.

JONAS, vivement.

J'achète les meubles.

RAPHAEL.

Permettez, mon cher Jonas, j'ai un déjeuner tout préparé.

JONAS, vivement.

J'achète le déjeuner !

RAPHAEL.

J'ai des convives.

JONAS, vivement.

J'achète les convives !

RAPHAEL.

Mais la chanteuse en l'honneur de qui...

JONAS, vivement.

J'achète la... (Changeant de ton tout à coup, à Langlumé.) Ah ! à propos, j'ai besoin de quelques diamants... un cadeau que je veux faire... vous avez du goût, vous me guiderez et vous paierez pour mon compte.

LANGLUMÉ.

De très-grand cœur.

JONAS.

Il n'y a rien de changé ici que le nom du propriétaire. (D'un air protecteur.) Raphaël !.. j'aime les lettres !... voulez-vous me faire le plaisir de déjeuner avec moi ?

RAPHAEL, gaiement.

Ma foi, j'accepte.

JONAS, lui prenant la main.

Et donnant, donnant ; ce soir je vous compte vos cent mille francs. Voilà comme je suis, moi !

(Du ton d'un important.) N'est-ce pas, Langlumé, vous m'avancerez cette bagatelle ?

LANGLUMÉ.

Tout ce que vous voudrez, monsieur Jonas, quand vous aurez justifié de votre qualité d'héritier.

JONAS.

Je sais, mon acte de naissance, mes papiers de famille...

LANGLUMÉ.

Sans doute.

RAPHAEL.

Car enfin, si vous vous trompiez... si vous n'héritiez pas?

JONAS, vivement et avec force, du ton dont on chasse une idée pénible.

Ne me dites pas ça ! je ne veux pas qu'on me dise ça !... cette pensée est affreuse ! ça n'est pas possible !... j'ai tous mes titres chez moi. (A Langlumé.) Je vais vous montrer cela. (Avec gaîté.) Vous sentez bien que, quand on chasse à l'héritage, on ne se met pas en route sans munitions.

LANGLUMÉ, très-obséquieux.

J'espère que vous ne me refuserez pas l'honneur de votre clientèle?

JONAS, d'un ton protecteur.

Comment donc !... ah ça, vous déjeunez avec nous?

LANGLUMÉ, s'inclinant.

Ah ! monsieur Jonas !

JONAS.

C'est un service que je vous demande. Je ne connais pas mes convives, ce sont les amis de Raphaël ; je veux leur être agréable.

RAPHAEL.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oh ! ce sont tous, je vous l'atteste,
Des gens d'esprit et du meilleur aloi.

JONAS, à Langlumé.

Vous voyez : restez-vous ?

LANGLUMÉ.

Je reste.

JONAS, lui prenant la main.

Merci pour eux, merci pour moi ;
Car les gens de ce caractère
Ont tous du trait, de la gaîté...
Et...

Il quitte brusquement Langlumé ; à Raphaël, à demi-voix et gaiement.

Ce n'est pas trop d'un notaire
Pour rompre l'uniformité.

Haut, à Raphaël, d'un ton de grande contrariété.

Ah ! ça m'ennuie ce que vous m'avez dit... (Se rassurant tout à fait.) Mais non, je ne peux pas me tromper... Venez, Langlumé, venez... (Ils remontent ; arrivés au fond, Jonas veut faire passer Langlumé devant lui ; Langlumé s'incline en refusant.) Ah ! c'est juste... je suis riche !...

Il sort le premier par le fond, Langlumé le suit.

## SCÈNE IX

RAPHAEL, *puis* ÉVÉLINA, LES DEUX AMIS, LAFORÊT.

RAPHAEL, d'abord seul.

O destinée ! voilà de tes caprices !... mon copiste est millionnaire, et je n'ai plus le sou... Allons, allons, faisons contre fortune bon cœur, taillons ma plume et recommençons ma carrière... je suis auteur comique, Thalie serait une fille déshonorée, si elle laissait un de ses enfants mourir de faim.

ÉVÉLINA, entrant par le fond avec les deux amis.

Monsieur Raphaël, vous allez être servi!

RAPHAEL, très-vivement.

Ah! mes bons amis, une aventure du plus haut intérêt...

ÉVÉLINA.

Vous nous conterez cela au dessert.

Laforêt entre par le fond.

RAPHAEL, vivement.

Mon copiste a fait fortune!

Laforêt s'arrête au deuxième plan.

ÉVÉLINA.

Ah! bah!

RAPHAEL.

Un héritage!... ce n'est plus moi qui vous traite, c'est lui.

LAFORÊT, à lui-même.

Jonas!

LES AUTRES, vivement.

Comment ça?

RAPHAEL.

Je lui ai vendu ma maison!... (Étonnement général.) Y compris les meubles... (Gaiement) Y compris votre appétit!

On rit.

ÉVÉLINA.

Ah! c'te bêtise!

LAFORÊT, à lui-même, surpris et préoccupé.

Jonas riche!

Il descend la scène.

ÉVÉLINA, à Raphaël.

Comment?... vous avez vendu votre fonds?... vous êtes donc ruiné à plat?...

RAPHAEL, gaiement.

Allons donc!

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Que me faisaient tous ces biens périssables?
Non, je n'ai plus ni meubles ni maison,
Mais ruiné?... non, de par tous les diables !

Se frappant le front.

J'ai du travail pour l'arrière-saison.

LAFORÊT, en lui touchant l'épaule de la main. Parlé.

Bien, Raphaël.

RAPHAEL, avec insouciance.

A rien ici je ne puis plus prétendre,
J'ai tout vendu, tout livré sans compter...

LAFORÊT, avec expression.

Hors l'amitié qui n'est jamais à vendre,

Aux autres, en prenant la main de Raphaël.

Et qu'en sortant il a droit d'emporter. (*bis.*)

ENSEMBLE.

TOUS.

Hors l'amitié, etc.

RAPHAEL.

Hors l'amitié qui n'est jamais à vendre,
Et qu'en sortant j'ai le droit d'emporter. (*bis.*)

RAPHAEL, à ses deux amis qui ont remonté derrière Évélina, en leur serrant la main.

Merci, mes amis, merci, j'y comptais...

ÉVÉLINA, à part.

Je disais bien, il est ruiné!

RAPHAEL, gaiement.

L'avenir m'appartient... j'ai un opéra et trois vaudevilles en répétition.

ÉVÉLINA.

Mais si vos pièces tombent?... car enfin, je ne peux pas jouer dans tout.

RAPHAEL, de même.

Si elles tombent, j'en ferai d'autres, et elles seront d'autant meilleures que mes idées ne seront pas assombries par les soucis de la propriété.

LAFORÊT.

C'est prendre bravement son parti!

RAPHAEL.

On ne sait pas tout ce qu'on gagne à ne rien avoir!

A Évélina.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Oui, je suis pauvre et n'en suis pas plus triste...
Va, la fortune a pour moi peu d'appas;
La pauvreté, c'est le lot d'un artiste :
Trop chargé d'or, on butte à chaque pas. (*bis.*)
N'as-tu pas vu, parfois, ma jeune amie,
Libre et sans lest un ballon s'enlever?
Jusques au ciel on le voit arriver!
C'est justement l'image du génie...
Moins il est lourd, plus il peut s'élever! (*bis.*)

Comme par souvenir, et allant prendre le livre qui est sur le guéridon.

Ah! à propos, docteur, voici le dictionnaire de médecine que vous m'avez prêté et que j'ai consulté pour quelques termes techniques dont j'avais besoin. (Lui donnant le livre.) Reprenez-le, car demain mon acquéreur aurait le droit de le garder... (Gaiement.) Vous le connaissez, c'est un original... (Vivement en changeant de ton et en désignant Évélina.) Il est enthousiaste des charmes d'Évélina.

Il rit.

ÉVÉLINA, piquée.

C'est pour ça que vous le traitez d'original?... je

vous trouve encore drôle, vous!... Je ne vois rien d'étonnant à ça.

RAPHAEL, gaiement.

Bon, la voilà séduite par l'héritage!... (A Évélina.) Vous ne pensez donc pas à Langlumé qui fait des frais pour vous plaire?

ÉVÉLINA.

Oh! des frais!... un notaire, c'est son état.

## SCÈNE X

Les mêmes, JONAS, LANGLUMÉ.

Jonas a revêtu un costume de ville habillé, qui sent encore un peu sa pauvreté ancienne. — Il entre vivement par le fond, suivi de Langlumé.

JONAS, suffoqué par la joie.

J'hérite!... j'hérite!... Ah! mes amis... j'hérite!... ah! ah! ah! je n'osais pas y croire, j'étais bête... mais à présent je suis riche!... Ah! ah! ah! mes droits sont évidents, n'est-ce pas, Langlumé?... (Langlumé fait un signe d'assentiment et remonte. — A Laforêt.) Ah! docteur! mon brave docteur!... (Il lui serre la main.) Que vous devez être heureux!... (Se tournant vers Évélina.) Ah! Évélina!... je ne vous dis que ça! (Allant à Raphaël et lui prenant la main.) Ah! monsieur Raphaël! (Aux amis.) Messieurs... je voudrais vous embrasser, mais je ne vous connais pas! (Revenant près de Laforêt.) Ah! ah! ah! j'ai quarante mille livres de rente! ah! ah!...

Il étouffe sous le rire nerveux qui le domine.

LAFORÊT.

Voyons donc, que diable! vous avez triomphé de l'indigence, soyez fort contre la fortune.

JONAS.

Je ne peux pas... je ne peux pas... Ah! ah! ah! je suis si content!... tous mes rêves réalisés, tous! je vais avoir des appartements somptueux!... je veux des tapis dans lesquels on entre jusqu'aux genoux, des fauteuils si douillets qu'on ne finisse jamais de s'y asseoir et dans lesquels on enfonce toujours!... je veux les mets les plus fins, les fruits les plus savoureux!... je veux une orgie perpétuelle et sans nom!... et des femmes!... Oh! des femmes! j'en ferai venir de Bagdad et de Samarcande, des almées et des bayadères!... et pour commencer, je demande qu'on me donne des écuyères de l'Hippodrome, des chanteuses de vaudeville!... (A Laforêt.) Quel malheur qu'on n'ait pas le droit d'avoir un sérail!... (A Évélina.) Ah! les Turcs sont heureux!

TOUS, excepté le docteur, riant.

Quel luron!

LAFORÊT.

Vous êtes fou!

JONAS.

Il y a trop longtemps que je place mes soupirs à la caisse d'épargne! je veux goûter à la fois toutes les jouissances du luxe, tous les miracles de la bonne chère!

LAFORÊT, à part.

Ah! le pauvre Jonas!

JONAS.

Air *de Préville et Taconnet.*

J'ai trop vécu du destin d'un copiste !
Et le plaisir que mon âme appelait,
Je l'ai suivi trop longtemps à la piste.
C'était en vain, toujours il me fuyait!
Toujours, toujours le plaisir me fuyait !
Riche à présent, je l'atteindrai sans doute;
Mais à mon âge... ah ! ne lambinons pas...
Non, à mon âge on ne lambine pas !
Car, s'il est tard quand on se met en route,
Pour arriver, il faut doubler le pas.

TOUS.

Oui, s'il est tard quand on se met en route, etc.

Pendant ce couplet, les domestiques ont apporté une table carrée et longue richement servie, qu'ils placent au milieu du théâtre et autour de laquelle ils disposent des siéges : sur cette table, il y a, entre autres mets, une dinde truffée.

ÉVÉLINA.

Messieurs, vous voyez que vous êtes servis.

JONAS.

A table! à table!

Il tire un écrin de sa poche, et, après l'avoir montré au public avec intention, il va le glisser sous la serviette d'Évélina.

TOUS.

A table !

LAFORÊT, à part, pendant que chacun gagne sa place.

Lui jusqu'ici si rangé! si sobre! comment le préserver? (Son regard tombe sur le livre qui est sur le guéridon et que lui a rendu Raphaël, il dit comme par inspiration :) Ah !...

Il prend le livre, s'assied au bout de la table à droite, et feuillette le volume avec affectation et à plusieurs reprises pendant ce qui suit, en observant Jonas. Les domestiques vont et viennent et font le service.

ÉVÉLINA, s'asseyant et trouvant l'écrin sous sa serviette.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... un écrin?...

JONAS, à demi-voix.

Je brûle depuis hier... chut! je vous dirai le reste.

ÉVÉLINA, surprise et joyeuse.

S'il est possible!

LANGLUMÉ, bas, à Évélina.

C'est moi qui l'ai choisi pour vous... à votre intention...

ÉVÉLINA.

Vous? (A part.) C'est économique.

LANGLUMÉ, bas.

Chut! il faut s'amuser des imbéciles.

ÉVÉLINA, riant.

Ah! ah! vous me faites toujours rire.

RAPHAEL, servant.

Docteur, vous enverrai-je de ce blanc-manger?

Il donne l'assiette à un domestique.

LAFORÊT, désignant Jonas.

Pour notre amphitryon. (A part.) C'est un aliment anodin.

JONAS, à qui le domestique remet l'assiette, et gaiement.

Du blanc-manger, ça me va, je ne sais pas ce que c'est.

LANGLUMÉ, offrant à boire.

Monsieur Jonas, du chambertin!

Il verse.

JONAS.

Du chambertin?... ça me va aussi... je dois adorer le chambertin!... (Laforêt lui verse de l'eau.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?...

LAFORÊT, à Jonas, en insistant pour verser de l'eau.

Trempez votre vin, au début d'un repas surtout.

JONAS, surpris.

Tiens !... (Portant un toast.) A la belle Évélina !

RAPHAEL.

A Évélina Croquenbouche !

JONAS.

Croquenbouche !... Seriez-vous parente du célèbre pâtissier qui nous a légué ?...

On rit.

RAPHAEL, riant.

Ah ! ah ! ah ! Évélina !... Sa mère est demoiselle, exactement comme elle.

ÉVÉLINA, piquée.

Raphaël, c'est des bêtises de dire ça... quoique bien certainement je ne rougisse pas de ma naissance, qui est honorable.

JONAS, vivement.

Elle a raison. (Se levant, et portant un toast.) A Raphaël, à l'ancien propriétaire de cet établissement !... à tous ceux qui y sont reçus !... (Très-gaiement.) Et aux voisins ! Il faut que tout le monde en profite !

TOUS, se levant.

A la santé de monsieur Jonas !

JONAS, gaiement.

Je le veux bien encore !

CHOEUR.

Air de la *Treille de sincérité*.

Que la gaîté nous accompagne !
Versons jusqu'à demain matin
Le champagne
Et le chambertin. (*bis.*)

JONAS.

Oui, Messieurs, Cupidon m'inspire !

Avec moi, répétez en chœur :
A celle pour qui je soupire !

A Évélina, en se levant.

A vous, la reine de mon cœur !

Évélina se lève et salue.

TOUS, élevant leurs verres.

Portons à la rein' de son cœur !

Évélina se rassied.

JONAS.

De ce toast un peu monarchique,
Mes amis, pardonnez l'essor ;

A demi-voix.

Mon cœur n'est pas en république,
Une rein' lui convient encor.

Il se rassied.

CHŒUR, pendant lequel on emplit les verres.

Que la gaîté nous accompagne, etc.

JONAS.

Pour la bombance et la tendresse,
Du vrai bonheur heureux élus,
Réunissons Rome et la Grèce,
Anacréon et Lucullus !

TOUS.

Anacréon et Lucullus !

JONAS, se levant.

Oui, que l'ivresse nous transporte,
Et si, pour punir nos écarts,
D'ici le diable nous emporte,

Avec entraînement.

Ah ! que ce soit sur des brancards !

Il se rassied.

CHŒUR.

Que la gaîté nous accompagne, etc.

Pendant ce chœur les domestiques ont changé les assiettes. Au moment où Jonas va pour boire, Laforêt lève les yeux de dessus son livre et retient le bras de Jonas.

LAFORÊT.

Assez.

JONAS.

Comment, assez!... je n'ai pas bu.

LAFORÊT.

Ce vin est très-capiteux, n'en buvez pas.

Un domestique pose la dinde truffée devant Raphaël, qui la découpe.

JONAS, posant machinalement son verre, à part.

Comme il me dit ça!... (Laforêt boit.) Et il en boit, lui!...

ÉVÉLINA, aux convives qui sont à sa droite.

Je ne sais pas ce que Rabatjoie dit à Jonas, mais il a toujours son livre à la main, et on ne rit pas dans ce coin-là.

JONAS, regardant le titre du livre, et gaiement.

C'est un dictionnaire de médecine.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

RAPHAEL, avec entrain.

Je vais rendre la gaieté au docteur, car j'ai pratiqué l'autopsie de cette volaille truffée.

JONAS, vivement.

Truffée!... elle est truffée!... (Se levant, et regardant dans le plat.) Oh! Messieurs, une Californie de truffes!...

Il tend vivement son assiette, Raphaël le sert.

LANGLUMÉ.

Peste! Et on disait que les truffes avaient manqué cette année.

JONAS, se rasseyant.

N'en croyez rien; c'est un bruit que les dindons font courir.

Il va pour manger.

LAFORÊT, à Jonas, en lui prenant son assiette.

Ne mangez pas de ça.

JONAS, reprenant l'assiette.

Quoi! pas de truffes?

LAFORÊT, la prenant de nouveau.

Avec votre tempérament, vous joueriez trop gros jeu.

JONAS, inquiet.

Mon tempérament, gros jeu... (Laforêt mange les truffes de Jonas.) Eh bien! il en mange, lui!

ÉVÉLINA, à Jonas.

Vous ne voyez pas qu'il se moque de vous!... C'est une farce de médecin, ça ne fait rire que les apothicaires.

On rit.

JONAS, inquiet, et riant du bout des lèvres.

Ce satané docteur!... le fait est qu'il a une manière de plaisanter... ça vous coupe la respiration... Le cœur me bat à faire sauter mon gilet.

LAFORÊT, avec intention.

Justement!

Il pose son livre tout ouvert sur le guéridon, de façon à ce que le dos du livre soit en évidence.

JONAS, à lui-même, et inquiet.

Quel est donc cet article qu'il semblait consulter en me regardant?

Il se lève tout doucement et va au guéridon.

RAPHAEL, avec gaicté.

Allons, docteur, vous effarouchez ce pauvre Jonas... Il prend aujourd'hui l'emploi de financier et de viveur, et vous le sifflez!... Un débutant, ce n'est pas généreux!

JONAS, qui a retourné le livre, lit à la dérobée le titre du chapitre. A part, avec une surprise mêlée de terreur.

Anévrisme!...

Il replace vivement le livre sur le guéridon et descend la scène à droite, en posant la main sur son cœur avec émotion.

LAFORÊT, avec intention, après avoir observé le mouvement de Jonas.

Il a le droit de ne pas suivre mon conseil. (Lui lançant un coup d'œil.) C'est à ses risques et périls.

On verse le champagne.

ÉVÉLINA.

Puisqu'il n'est pas malade !...

JONAS, ému.

Mais non... bien certainement... je ne me sens pas... je suis solide... ma charpente est même remarquablement belle... c'est une farce abominable !

RAPHAEL, avec entrain.

Un verre de champagne le remettra.

TOUS.

Oui, oui.

Ils élèvent leurs verres.

ÉVÉLINA, se levant et chantant.

A la santé d' notre hôte...

TOUS, excepté le docteur, de même et trinquant.

Que l' diabl' lui cass' les côtes !...

JONAS, avec effusion, et venant devant la table.

Merci, mes amis, mes bons amis... (Les domestiques enlèvent la table et rangent les siéges. Consultant Laforêt du regard.) Mais je n'ai plus soif... je ne sais pas... j'ai... c'est même très-particulier... j'ai... je ne peux pas avaler ma salive. (A part.) C'est la peur... ce n'est absolument que la peur... ça me rassure.

ÉVÉLINA, à ceux qui sont à sa droite.

Il faut changer ses idées... faisons une partie de cheval. (A Jonas.) Aimez-vous le cheval ?

JONAS.

Le cheval?... (Piteusement.) Je ne l'ai jamais cultivé

qu'en beefteack, et ça ne m'a pas donné le goût de l'équitation.

RAPHAEL, avec entrain.

Mais nous ne nous quitterons pas comme ça.

ÉVÉLINA, de même.

Ce soir, un souper monstre !

TOUS.

Oui ! oui !...

JONAS, s'animant, et avec le visage riant.

Auprès de vous !... oh ! Dieu !...

ÉVÉLINA, très-gaiement.

Ah ! ça le ragaillardit !

Jonas, tout joyeux, va pour l'embrasser.

LAFORÊT, de sa main droite, arrêtant Jonas par le bras gauche, à demi-voix.

Prenez garde !

JONAS, à part, faisant un mouvement de grande contrariété.

Sapristi !

Le docteur s'éloigne un peu en dominant Jonas du regard.

ÉVÉLINA, avec entrain.

Je vais fumer une cigarette au jardin... qui m'aime me suive !...

TOUS, excepté Jonas et Laforêt.

Tous !

Évélina, étonnée du peu d'empressement de Jonas, s'avance vers lui et lui présente la main.

JONAS, qui a suivi le docteur de l'œil, inquiet et préoccupé.

Je vous rejoins.

CHŒUR

Air : *Polka du Lion empaillé* (Nargeot).

Que l'amitié nous réunisse !
Tout ennui doit être chassé ;

Et que gaîment ce jour finisse,
Comme il a gaîment commencé. (*bis.*)

Raphaël, Évélina, Langlumé et les deux amis sortent par le fond. Au moment où Laforêt va franchir le seuil, Jonas le retient par le bras.

## SCÈNE XI

LAFORÊT, JONAS.

JONAS.

Un mot, docteur.

LAFORÊT.

Volontiers, quoique je sois assez pressé.

Ils descendent la scène.

JONAS, avec trouble.

Docteur... serais-je... serais-je sérieusement menacé de quelque... malaise?...

LAFORÊT, lui prenant le bras.

Remettez-vous, ce n'est rien.

JONAS, avec anxiété.

Docteur! vous me tâtez le pouls! (Vivement.) Je vous déclare que vous me tâtez le pouls!...

Il retire vivement son bras.

LAFORÊT, appuyant sur chaque mot et avec intention.

Je le trouve très-agité... mais en vous tenant à un régime doux, le laitage, les viandes blanches... en évitant avec grand soin toutes les émotions...

JONAS, vivement.

J'ai un anévrisme?

LAFORÊT, vivement et avec intention.

Vous le savez?

JONAS, avec éclat.

C'est donc vrai?

LAFORÊT.

Je vous répète que, si vous êtes sobre et... sage surtout, il y a peu de danger.

JONAS, vivement.

Il y en a donc?

LAFORÊT.

Veillez bien sur vous... pas de festins!...

JONAS, lentement et avec regret.

Pas de festins!...

LAFORÊT.

Point d'excès... d'aucun genre!...

JONAS, de même.

D'aucun genre!...

LAFORÊT, très-posément.

En un mot, annulez-vous le plus possible!...

Il remonte, fait un geste au public qui semble dire : « Je ne crains plus qu'il fasse de folies, » puis il se dirige vers le fond.

JONAS, prêt à défaillir.

Que je...

Laforêt, arrivé près de la porte du fond, se retourne, lui fait un signe affirmatif et sort. Les portes du fond se ferment.

## SCÈNE XII

JONAS, *seul, achevant sa phrase commencée.*

M'annule le plus possible!... quel avenir!... mais que dit donc cet affreux livre?... (Il va prendre le dictionnaire de médecine qui est sur le guéridon et lit.) « Anévrisme. Ce mot vient du grec. » (Avec humeur.) Eh! qu'est-ce que ça me fait, d'où il vient?... je ne lui demande pas son passeport! (Il lit.) « Ceux qui en sont atteints doivent observer les plus grands ménagements.

Tout excès, tout plaisir vif, peut (avec effroi et très-vivement) tuer net et sur place! » Oh Dieu! (Il replace vivement et avec effroi le livre sur le guéridon; avec un immense regret.) Et mes quarante mille livres de rente!... et ces bons dîners que je projetais... et cette Évélina... à quoi tout cela me sert-il?... il faut que je m'annule!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Au rebours de la loi commune,
Riche, il faut tout me refuser;
Il faut employer ma fortune
A m'empêcher de m'amuser.
A quels chagrins la richesse me livre!
Il est donc vrai, j'en suis trop convaincu,
Jusqu'à présent je n'ai vécu
Que parc' que j' n'avais pas d' quoi vivre. (*bis.*)

J'étais si heureux dans mon indigence!... (Avec humeur.) C'est mon oncle avec sa fortune qui est cause de la révélation de mon malheur. Il avait bien besoin d'armer pour Terre-Neuve, cet homme-là!... (Tranquillement.) Après ça, il faut beaucoup lui pardonner, car il doit avoir beaucoup pêché!... Allons! bon, voilà que je fais un calembour! hélas! mon Dieu! c'est peut-être là la seule distraction à laquelle je pourrai désormais me livrer sans danger... je ne puis vivre qu'à la condition que je deviendrai une momie... Il faut que je me mette dans un étui, comme un objet fragile... ou dans un bocal comme un... (Jean vient d'ouvrir la porte du fond; vivement et sans se retourner.) Je n'y suis pas!

## SCÈNE XIII

JONAS, JEAN, *puis* ÉVÉLINA.

JEAN, au fond.

C'est mademoiselle Évélina qui est inquiète de l'absence de Monsieur.

JONAS, sans se retourner.

Je n'y suis pas, je ne veux voir personne, qu'on ferme les portes!

Il s'assied sur la causeuse.

ÉVÉLINA, entrant par le fond, sur les derniers mots de Jonas.

Comment, fermer les portes!... (A Jonas.) Eh bien, vous n'êtes pas gêné, comme vous y allez!... mais je ne vous en veux pas... au fond l'intention est bonne.

Jean sort par le fond sur un signe d'Évélina, et ferme la porte.

JONAS, se levant, à lui-même. Il n'ose la regarder et pose la main sur son cœur.

Elle vient m'assassiner!

ÉVÉLINA.

Ah çà, parlons peu et parlons bien : Vous nous dites que vous allez venir et vous nous laissez là, en plan, dans votre jardin... aussi quand j'ai vu ça, je me suis dit : Il m'attend peut-être, je vas l'aller trouver pour lui dire que son écrin est joli, joli, et que ce procédé-là m'a été au cœur.

JONAS, posément.

Je suis enchanté que ce léger cadeau vous ait plu... gardez-le, Évélina, gardez-le toujours (s'animant un peu, et s'oubliant) comme une marque de...

Il s'arrête court.

ÉVÉLINA.

De?... dites le mot, allez!

JONAS, très-posément.

Comme une marque de... ma considération.

ÉVÉLINA, étonnée.

Oh! ce sentiment!... Mais pourquoi donc, monsieur Jonas, détournez-vous la vue?... pourquoi baissez-vous les yeux?... vous semblez ne pas vouloir me regarder. Je ne crois pourtant pas être effrayante.

JONAS, à part, avec animation.

Oh! non, tu n'es pas effrayante!... c'est bien ce qui me fait peur. (Haut et très-posément.) Je ne... baisse pas les yeux... mais c'est qu'il y a des moments où... je louche; c'est nerveux...

ÉVÉLINA, très-surprise.

Tiens! tiens!

JONAS.

Oui, j'ai la vue assez courte, et, quand l'air est chargé d'électricité, je regarde habituellement le bout de mon nez... la nature a ses... bizarreries...

ÉVÉLINA, vivement.

Ça ne fait rien; tel que vous êtes, vous m'allez.

JONAS, à part, avec passion et vivement.

O Dieu! je lui vas!... quel aveu! et ne pas oser y répondre!

ÉVÉLINA.

Mais regardez-moi donc, le temps n'est pas à l'orage!...

JONAS, avec entraînement.

C'est mon cœur qui est à l'orage!... (Se tournant vers Évélina, et avec explosion croissante de passion.) Eh bien! oui! je vous regarde... je vous regarde avec!!! (S'arrêtant

court et prenant tout à coup un ton très-calme.) Je vous regarde avec considération.

Il se tâte le pouls et compte tout bas les pulsations.

ÉVÉLINA.

Laissez donc là votre satanée considération.

JONAS, continuant de compter très-vite.

Quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit. (Toujours calme.) Ah! c'est que c'est un sentiment contenu, qui n'a rien de volcanique, et qu'on peut pratiquer dans toute la sincérité de son âme. (Sa voix s'altère dans la dernière partie de cette phrase.) Ah! vous êtes belle!... vous êtes adorable!... oui!...

ÉVÉLINA.

Mais c'est une déclaration d'amour que vous me faites là?

JONAS, s'animant.

Oui, c'en est une!... je voudrais me le cacher à moi-même... (Brusquement.) Retirez-vous!

ÉVÉLINA, très-surprise.

Comment, que je me retire?

JONAS, vivement.

Oui, allez-vous-en! allez-vous-en! je voudrais vivre seul!

ÉVÉLINA.

Me chasser! (Tendrement.) Moi, qui ai un penchant pour vous?

JONAS, vivement.

Défaites-vous-en! et ne me tenez pas ce langage... mielleux!...

ÉVÉLINA, avec tendresse.

Ingrat!

JONAS, s'éloignant, et à part, avec terreur comique.

Que faire, mon Dieu ! je danse sur le bord d'un précipice!... Je vas dégringoler!...

Il met la main sur son cœur. Haut.

Air du *Mariage de Figaro* (Mozart).

Je le sens, malgré moi, je palpite.

ÉVÉLINA.

Parlez-moi !

JONAS.

Malgré moi, mon cœur bat, mais trop vite !

ÉVÉLINA.

Mais pourquoi ?

JONAS.

Quel danger ! c'est l'amour qui m'agite !

ÉVÉLINA, l'examinant.

Quel effroi !

JONAS.

Pour calmer cette ardeur trop subite..

ÉVÉLINA.

Sur ma foi...

Elle se rapproche de lui et le touche ; il passe vivement à droite pour la fuir.

ENSEMBLE.

ÉVÉLINA.

Du moins je doi
Savoir pourquoi.

JONAS.

Pitié pour moi !
Éloigne-toi !

ÉVÉLINA.

Est-ce ainsi que l'on traite une femme?

JONAS, d'un ton suppliant et vaporeux.

Garde-toi, par ton souffle amoureux,
De ternir le cristal de mon âme !

ÉVÉLINA, lui prenant la main.

Donnez-moi cette main...

JONAS, avec effroi.

Ah ! grands dieux !

Je le sens, malgré moi, etc.

Pour finir.

JONAS, cherchant à dégager sa main.

Laissez-moi !

ÉVÉLINA.

Mais pourquoi ?

JONAS.

Fuyez-moi !

ÉVÉLINA.

Quel effroi !

JONAS.

Laissez-moi !

ÉVÉLINA.

Mais pourquoi ?

JONAS, retirant sa main.

Lâchez-moi !

ÉVÉLINA.

Quel effroi !

Parlé.

Non, Monsieur, non, vous m'avez donné des diamants, je ne m'en irai pas...

JONAS, inquiet.

Vous emménagez chez moi !

ÉVÉLINA.

Je ne m'en irai pas, sans savoir pourquoi vous avez changé d'avis...

JONAS.

Mais, je n'ai pas changé... non, Évélina, je vous trouve toujours belle... toujours adorable... malheureusement...

ÉVÉLINA, joyeuse.

Alors, vous m'aimez donc ?

JONAS, avec passion.

Si je vous aime !

ÉVÉLINA, marchant vers lui.

Ah !...

JONAS, s'éloignant rapidement.

N'approchez pas, sapristi !... (A part.) Mais c'est une guèpe que j'ai après moi !... (Haut, avec brusquerie et du ton

qu'on prend quand on veut se débarrasser de quelqu'un.) Oui, je vous aime, là !

ÉVÉLINA.

Alors, je vous pardonne. (A part.) Pauvre garçon, c'est la timidité. (Haut.) Faisons la paix.

Elle tend sa joue.

JONAS, à part.

Mais c'est le supplice de Tantale !

ÉVÉLINA.

Allons, voyons, je vous permets de me donner un baiser, ici.

Elle montre sa joue.

JONAS, après avoir fait un mouvement de bonheur, approche vivement ses lèvres de la joue d'Évélina, s'arrête court et s'écrie avec éclat :

Non ! jamais ! (Il s'éloigne rapidement et dit à part :) Je n'y survivrais pas... c'est inutile !

ÉVÉLINA, scandalisée.

Comment, jamais ?...

JONAS, à part.

Que lui dire, afin de ne pas passer pour une oie ? (A part, comme frappé d'une idée subite.) Ah !... (Il remonte la scène solennellememt, prend Évélina par la main et la fait redescendre.) Apprenez...

ÉVÉLINA.

Que j'apprenne quoi ?...

JONAS, posément.

Un grand secret... mademoiselle Croquenbouche, votre respectable mère...

ÉVÉLINA.

Eh bien ?

JONAS, de même.

J'en ai beaucoup entendu parler par mon père...

ÉVÉLINA, curieusement.

Il la connaissait?

JONAS.

S'il la connaissait! ah!... (Avec une solennité comique.) Malheureuse, vous êtes ma sœur!...

ÉVÉLINA, avec exclamation.

Est-il Dieu possible?

JONAS, tranquillement.

Il est Dieu possible! (A part.) Quelle extrémité!

ÉVÉLINA, fort émue.

Ah! Jonas, mon petit Jonas, je ne m'attendais pas à ce que tu m'annonces.

JONAS, tranquillemcmt.

Ne me tutoyez pas; vous comprenez qu'il faut maintenant (très-posément) que nous soyons calmes comme deux petits anges.

Il joint les mains et prend l'attitude des petits anges en plâtre.

ÉVÉLINA, vivement.

Mais alors, j'y pense, étant votre sœur... cet héritage que vous venez de faire... il est à nous deux!

JONAS, vivement, à part.

Ah! sapristi! je n'avais pas songé à ça, moi. (Haut.) Permettez... vous êtes ma sœur... ma sœur... vous êtes ma sœur... naturelle!...

ÉVÉLINA.

Comment, naturelle?

JONAS.

Naturelle!... tirez les conséquences... (A part, en remontant vers la gauche.) Diable!

ÉVÉLINA.

Mais...

JONAS, se retournant et tranquillement.

Évélina, je vous prie de les tirer.

ÉVÉLINA.

Cependant...

JONAS, sur le point de sortir.

Tirez-les. (A part.) Diantre !

Il sort par la porte à gauche qu'il referme derrière lui.

## SCÈNE XIV

ÉVÉLINA, *puis* LANGLUMÉ ET RAPHAEL, *ensuite* THÉRÈSE.

ÉVÉLINA, d'abord seule et avec joie.

Sa sœur ! je suis sa sœur !... en voilà une d'histoire !... mais comment a-t-il découvert ça ?... quand moi, je n'ai jamais pu savoir... mon étymologie !...

AIR *de Lauzun.*

Mon pèr', que je n'ai pas connu,
De son nom m'a fait un mystère...
Quand j' naquis, avait-il prévu
Que je s'rais légèr'ment... légère ?
Au théâtr', j' l'ai souvent r'marqué,
Et vraiment ce n'est pas un crime,
Quand l'ouvrage est un peu risqué, } (*bis*).
L'auteur veut garder l'anonyme. }

RAPHAEL, en dehors.

Ah çà ! que diable fait-il donc ?...

Il entre par le fond avec Langlumé ; la porte reste ouverte.

ÉVÉLINA, courant à eux.

Ah ! que vous arrivez bien !... une farce étonnante !... je suis une demoiselle Jonas !

RAPHAEL ET LANGLUMÉ.

Comment ?

ÉVÉLINA, vivement.

Je n'en sais rien... mais M. Jonas est mon frère !

RAPHAEL.

Est-ce possible ?

ÉVÉLINA, chaudement.

C'est lui qui me l'a annoncé, il faut que ce soit bien vrai... il avait plus d'intérêt à me le cacher qu'à me le dire. (Avec joie.) Parce que naturellement la moitié de l'héritage me revient.

LANGLUMÉ.

En effet.

RAPHAEL.

Ah çà, tout le monde hérite donc ?

ÉVÉLINA.

Mais j'ai idée qu'il veut me frustrer !... Vous, Langlumé ! qui êtes dans la chicane, vous me conseillerez... D'abord vous devez lui en vouloir de ce qu'il osait me faire la cour, ce monstre-là !...

LANGLUMÉ.

Bien certainement.

Thérèse entre par le fond sans être remarquée ; elle a un petit paquet à la main et descend la scène à gauche jusqu'au deuxième plan.

ÉVÉLINA, avec colère concentrée.

Que M. Jonas y prenne garde... je suis bonne enfant, mais je le mènerai loin.

THÉRÈSE, à part.

Que se passe-t-il donc ?

ÉVÉLINA, très-animée.

Je lui ferai un procès que tout son saint frusquin y passera... je le mettrai sur la paille !...

THÉRÈSE, à part.

Ah ! mon Dieu !

ÉVÉLINA.

Venez, Langlumé... allons *tresser* nos batteries !...

Elle sort rapidement par le fond avec Langlumé.

RAPHAEL, très-inquiet.

Pourvu que ce malheureux-là puisse maintenant payer ma maison !

THÉRÈSE.

Monsieur Raphaël, voici votre linge.

RAPHAEL, avec impatience.

Il s'agit bien de mon linge... j'ai bien autre chose en tête !...

Il sort par le fond qui se ferme derrière lui.

## SCÈNE XV

THÉRÈSE, *puis* JONAS.

THÉRÈSE, seule d'abord ; elle pose son paquet sur une petite console, au fond.

Mais qu'ont-ils donc tous ? Y aurait-il un complot contre M. Jonas ? (Avec inquiétude.) Cette dame qui le menace... lui faire de la peine, à lui, qui n'a jamais fait de mal à personne !

JONAS, entrant par la porte de gauche, à la cantonade.

Oui !... qu'on me verrouille, qu'on me cadenasse !... je veux être tout seul comme Robinson !... je ne veux voir personne.

Il descend la scène.

THÉRÈSE, s'avançant avec crainte.

Pas même moi, monsieur Jonas ?

JONAS, se retournant, à lui-même.

C'est la petite borgne. (Haut.) Oh ! vous... si fait. (A part.) Avec celle-là, du moins, je ne crains pas les émotions ; c'est un homme... pour moi.

THÉRÈSE, avec intérêt.

Je ne suis pas de vos ennemis, moi. (Mystérieusement.) Il paraît que vous êtes entouré de dangers.

JONAS.

Oui, ma pauvre Thérèse.

THÉRÈSE.

Ce danger qui vous menace, vous le connaissez donc ?...

JONAS, d'un air entendu et tout bas.

Oui, oui, oui, oui !

THÉRÈSE.

Et d'où ça vient-il ?

JONAS.

Ça vient du grec.

THÉRÈSE, sans comprendre.

Du grec ?

JONAS.

Oui, du grec ! aussi, je vais quitter Paris.

THÉRÈSE, avec inquiétude.

Mais, mon Dieu ! où voulez-vous aller ?

JONAS.

Dans un lieu où je puisse me séquestrer du monde ; j'avais d'abord conçu le projet de me retirer à la Trappe.

THÉRÈSE.

Vous?

JONAS.

Mais je n'ai pas de goût pour cet établissement, et c'est fort heureux ; car, si j'avais du goût pour lui, je le prendrais en grippe... j'ai horreur de tout ce que j'aime.

THÉRÈSE, à part.

Est-ce que sa tête ?...

JONAS.

J'ai envie de me retirer en Suisse... au fond de quelque gorge affreuse... (Mouvement de Thérèse qui se rapproche de lui. Il ajoute avec conviction.) Il y en a, Thérèse, qui n'ont jamais été foulées par le pied d'un homme... ou bien... (Par inspiration.) Ah ! encore... ou bien, je m'établirai sur quelque sommet élevé, inaccessible à toute tentation !... (D'un ton résolu.) Oui, décidément je vais en Suisse !

THÉRÈSE.

Seul ?... c'est bien triste...

JONAS.

Oui ; vous avez raison, Thérèse, il me faudrait un compagnon.

THÉRÈSE, ingénument.

Ou une compagne...

JONAS, avec crainte.

Une compagne... Oh ! diable !

THÉRÈSE.

Une compagne qui vous soignerait, qui préviendrait vos désirs, vos besoins, qu'une femme seule peut deviner.

JONAS.

C'est vrai... (A part.) Mais une femme... ah ! mazette... non !... à moins de trouver quelque vieille... (Il semble

chercher un mot.) Je n'ose me servir du mot *frimousse*... Oh... (Haut, et comme par inspiration, en regardant Thérèse.) Ah! sacrebleu!... voudriez-vous m'épouser, vous?

THÉRÈSE, avec émotion.

Moi, monsieur Jonas!... vous n'y pensez pas?...

JONAS.

Si, puisque je vous en parle!... (Mouvement de joie de Thérèse.) Ce n'est pas pour votre beauté au moins que je vous épouse.

THÉRÈSE.

Oh! non, car je suis...

JONAS, vivement.

Ça me va!... vous êtes calme...

THÉRÈSE.

Oh!

JONAS, brusquement.

Je vous dis que vous êtes calme... ça me va! (Avec bonhomie.) Je suis sûr que vous ne me ferez jamais faire de bêtises, vous.

THÉRÈSE.

Oh! ça!...

JONAS, vivement.

Ça me va... tout en vous me va!... nous partons pour la Suisse.

THÉRÈSE, avec chaleur.

Vous voir heureux comme vous méritez de l'être, c'est mon vœu le plus cher... ma vie entière, c'est trop peu pour m'acquitter de ce que je vous dois... Ah! je suis bien heureuse!...

JONAS, cherchant à la calmer.

C'est bien, c'est bien... ne nous exaltons pas.

THÉRÈSE, avec une émotion contenue.

Oh! monsieur Jonas!... monsieur Jonas!... (A part.)

Il ne sait pas... il ne sait pas... mais j'espère qu'il sera plus heureux qu'il ne le croit. (Haut.) Dans un instant, dans un instant, je reviens.

Elle remonte.

JONAS, tranquillement.

Revenez !... nous partons pour la Suisse !

Elle sort par le fond et ferme la porte.

## SCÈNE XVI

JONAS, *seul.*

Elle est gentille, dans sa laideur, cette pauvre fille... (Se reprenant.) Gentille... gentille de caractère !... Enfin, c'est une affaire arrangée ; je ne pouvais pas trouver mieux dans ce genre d'horreur-là !... (Allant s'asseoir devant le guéridon.) Écrivons au docteur. (Il écrit.) « Mon cher « monsieur Laforêt, mon parti est pris, je m'em- « paille, j'épouse Thérèse ; vous devez être satisfait « de ma résolution ; venez me voir, car je quitte « Paris, et je veux prendre congé de vous. » (Il signe, plie et cachette sa lettre.) Hé ! garçon !... (Se reprenant.) Tiens, que je suis bête !... quand on est propriétaire, on sonne. (Il sonne.—Jean entre par le fond.) Monsieur, cette lettre au docteur Laforêt... allez ! (Jean prend la lettre et sort par le fond. — Jonas se lève, et dit ce qui suit avec le plus grand calme et du ton le plus posé.) Oui, je me retire en Suisse... je vais passer mes jours à boire du lait... c'est une boisson paisible... et, quand viendra le soir, pour me distraire, je chanterai... tout doucement le ranz des vaches... (Il chante à demi-voix et sans orchestre la première partie du ranz des vaches de Guillaume Tell, jusqu'à la portion de l'air qui finit en

écho. Après avoir chanté il écoute à droite et à gauche si l'écho lui répond.) C'est un air tranquille... qui n'émotionne que les quadrupèdes... c'est la Marseillaise des bestiaux... c'est très-bon pour moi, ça... (S'animant.) Et puis la Suisse !... (Avec exaltation.) La Suisse !

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

C'est la patri'... du fromag' de Gruyère,
Que bien souvent j'achetais à crédit,
Vil déjeuner, qu'hélas ! dans ma misère,
En frémissant, mille fois j'ai maudit !
Ah ! qui m'eût dit, quand, malgré ma fringale,
Avec fureur j'en mangeais un morceau,
Très-doucement et vaporeusement jusqu'à la fin.
Qu'un jour j'irais sur sa terre natale
Chercher le calme auprès de son berceau (*bis*).

Thérèse n'altérera certainement pas ma quiétude d'esprit... cette petite est réellement désobligeante à voir... c'est un calmant que j'épouse... je ne lui dirai pas mes motifs, quoiqu'au fond, elle ne puisse les envisager que d'un bon œil.

## SCÈNE XVII

THÉRÈSE, JONAS.

Thérèse a quitté le bandeau noir qu'elle portait sur l'œil, ainsi que la grosse pelisse qui la couvrait : son costume est simple, mais gracieux ; elle est coiffée de ses cheveux.

THÉRÈSE, avant de paraître.

Je vous prie de me laisser... Non, Monsieur, re-

tirez-vous ! (Elle entre avec précipitation par le fond.) Laissez-moi!

Elle ferme vivement la porte.

JONAS, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est ? qui vient là ? que me veut-on ? on n'entre pas !

THÉRÈSE, au second plan.

C'est moi, monsieur Jonas.

JONAS, se retournant, et allant à elle avec stupéfaction.

Thérèse !... avec deux yeux !... Horreur !

Il recule.

THÉRÈSE, en souriant.

Je vous fais donc toujours peur... Ce matin, c'était par ma vilaine figure... et maintenant...

JONAS, vivement.

Et maintenant... maintenant... (A part.) Elle est ravissante !... c'est horrible !... (Haut.) Mais, d'où vient cette étonnante métamorphose ?

THÉRÈSE, avec ingénuité.

C'est bien simple : après la scène de l'hiver passé, où vous m'avez si généreusement défendue, le docteur Laforêt, craignant que l'impression de la lumière ne retardât ma guérison, me fit porter ce bandeau que vous avez vu... Les jeunes gens ne me suivaient plus dans la rue, au contraire, on s'éloignait de moi en disant : oh ! cette pauvre fille, qu'elle est laide !

JONAS, avec conviction.

En effet.

THÉRÈSE.

Quand j'ai été guérie, j'ai dit cela au docteur, qui m'a répondu : si vous êtes plus tranquille ainsi, gardez ce bandeau ; cela ne fait de tort qu'à vous.

La beauté expose une jeunesse à mille dangers... (Souriant.) Il appelle cela la beauté, le docteur !

JONAS, avec feu.

Et il a raison, sac à papier !... vous ne savez pas que vous êtes !... (Changeant tout à coup de ton.) Vous vous êtes donc éborgnée par vertu ?

THÉRÈSE.

Par prudence.

JONAS, à part.

C'est qu'elle a tout ! le charme, la grâce, la candeur, l'innocence !... quelle différence avec cette chanteuse !... (Mettant la main sur son cœur.) Ah ! c'est trop !... c'est trop !...

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Jonas ?

JONAS, avec animation.

Mais vous m'avez trompé comme dans un bois !... vous me demandez ce que j'ai, vous !... qui êtes jolie, qui êtes adorable!... et j'ai promis de vous épouser !

THÉRÈSE.

Et j'ai accepté avec bonheur !

JONAS, avec éclat et désolé.

Et elle a accepté avec bonheur !

THÉRÈSE.

AIR du *Code et l'amour.*

D'où vient cette crainte si vive ?
Pourquoi cet étrange combat ?

JONAS, à part.

C'est ignoble ce qui m'arrive !

Mettant la main sur son cœur, avec effroi.

Grand Dieu ! comme le cœur me bat !
Oui, malgré moi, plus je la lorgne,
Plus mon sort devient périlleux !...

Mais j'ai changé mon cheval borgne
Contre un cheval... ayant deux yeux !

Et quels yeux!... ils en valent quatre !... je suis ému comme un misérable ! Il doit y avoir quelque chose à faire pour ça.

THÉRÈSE, s'approchant de lui.

Je tâcherai que vous n'ayez pas de regrets... avec quel empressement, quelle joie, je volerai au-devant de vos désirs ! Il y a quelque chose qui me dit que je vous rendrai heureux !

JONAS, avec éclat.

Je ne veux pas qu'on me rende heureux !... je fuis la joie, j'ai horreur du plaisir... je veux m'en aller, je m'expatrie !...

Il remonte.

THÉRÈSE, allant à lui et le retenant ; très-affectueusement.

Vous avez du chagrin, je le vois bien, et vous me le cachez... Mais je ne vous abandonnerai pas... et bientôt, par mon affection...

JONAS, vivement.

Ne me dites pas ça !... (Avec éclat.) Je suis un baril de poudre, et vous venez fumer votre pipe à mes côtés!...

Il attire à lui la causeuse et s'y assied.

THÉRÈSE, le cajolant.

Non, Monsieur, non, vous aurez beau faire, je ne vous quitterai pas... car je vous aime, moi ; oui, là, tant pis !...

JONAS, se levant.

Oh ! oui, tant pis !... (A part.) Deux fois, deux fois dans la même journée, je reçois des déclarations à bout portant !... mon pouls s'agite... je le sens, je

vais succomber... (Désolé.) Quel malheur d'être si heureux que ça !... mon Dieu ! c'est intolérable !... Que dire ?... Que faire pour échapper ?... (Comme frappé d'une idée.) Ah !... ça m'a déjà débarrassé de la chanteuse !... (Haut, très-posément.) Écoutez, Thérèse, je vais vous dire une chose horrible ; mais j'y suis forcé. — Depuis que je vous ai offert ma main, savez-vous ce que j'ai découvert ?... vos cheveux vont peut-être se dresser !

THÉRÈSE.

Quoi donc ?... vous m'effrayez !...

JONAS.

Vous êtes...

THÉRÈSE, inquiète.

Je suis...

JONAS, avec éclat.

Vous êtes ma fille !...

THÉRÈSE, très-surprise.

Qu'entends-je !... vous, mon père ?...

JONAS.

Propre !... oui, Thérèse, ma jeunesse a été orageuse ; vous êtes issue d'un de ses... ouragans.

THÉRÈSE, avec joie.

Moi, votre fille ! c'est donc pour ça que je me sentais attirée vers vous, et que je vous aimais tant !

JONAS, l'éloignant de la main.

C'est possible. (A part.) Cette gausse me soulage !... et comme ça, du moins...

Il s'assied sur la causeuse, dans l'angle le plus éloigné de Thérèse, et de l'air d'un homme tout à fait rassuré.

THÉRÈSE, allant à lui et s'appuyant sur le dos de la causeuse.

C'est maintenant que rien ne m'empêchera de vous suivre !... c'est mon devoir, et ce sera mon

bonheur. (Jonas, voyant près de lui la figure de Thérèse, se détourne. Thérèse passe à sa droite.) Je pourrai adoucir vos douleurs par mes soins, mes caresses!...

JONAS, reculant jusqu'à l'autre bout de la causeuse.

Grand Dieu! (A part.) Je n'avais pas envisagé la paternité sous ce point de vue fulminant.

THÉRÈSE, pendant ce qui précède, a tourné doucement autour de la causeuse; elle s'assied sur le genou droit de Jonas et avec un empressement filial et une ingénuité parfaite, elle lui passe un bras autour du cou.

Oh! mon père!... mon bon père!...

Pendant tout ce qui suit, il importe que l'actrice chargée du rôle de Thérèse ait aussi souvent qu'elle le pourra le visage tourné vers le public. Tout le personnage et particulièrement cette scène doivent être joués avec une décence irréprochable.

JONAS, cherchant à se dégager.

Eh ben!... eh ben!... (Avec sévérité.) Mademoiselle, je vous prie de finir.

THÉRÈSE.

Finir... par exemple!... à peine si j'ai commencé... tenez, tenez!...

Elle l'embrasse.

JONAS, se débattant toujours.

Sachez que je ne suis pas fait à ces manières-là.

THÉRÈSE.

Eh bien! vous vous y ferez... vous ne m'empêcherez pas de vous chérir!

Elle lui caresse la joue de la main.

JONAS.

Voyons donc, à la fin... Mademoiselle, votre devoir est de respecter votre papa!

THÉRÈSE, le baisant au front.

Oh! je crois bien! le respecter... et l'aimer!... (Avec âme.) Un père!... n'est-ce pas pour sa fille l'image de la Divinité?...

JONAS, se dégageant enfin.

Raison de plus pour ne pas s'asseoir dessus ! (Il se lève vivement et s'éloigne. A part, désolé.) J'ai fait une bêtise !... Je me suis jeté la tête devant dans une fournaise ardente !... Ah ! avec quel ravissement je flanquerais des coups de poing à quelqu'un !... ça changerait mes idées.

THÉRÈSE, revenant à lui.

C'est donc le ciel qui m'a donné pour défenseur celui à qui je dois la vie !

JONAS, tranquillement.

Eh ! eh ! c'est peut-être le ciel.

THÉRÈSE.

On ne m'insultera plus à présent, j'ai un protecteur !... et si tout à l'heure M. Langlumé l'avait su...

JONAS, vivement.

Quoi, Langlumé ?... est-ce qu'il oserait ?... (A part.) Ah ! le brigand !... voilà mon affaire... (Haut.) Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

THÉRÈSE.

Mon Dieu !... ce qu'ils disent tous... et il me regardait d'un air si drôle, en me promettant sa pratique...

JONAS, très-animé.

Sa pratique ?... je lui promets la mienne !...

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire ?

JONAS.

S'attaquer à toi !... à toi !... que j'aime... que j'aime comme...

THÉRÈSE.

Comme ?

JONAS, se reprenant.

Comme... tout père doit aimer sa fille, quoi !

Air de l'*Apothicaire*.

De son regard de basilic,
Il veut fasciner l'innocence!
Et c'est un officier public!...
Je me charge de ta vengeance!

THÉRÈSE, cherchant à le calmer.

Ça n' mérit' que votre pitié.

JONAS.

Non, je veux à l'instant, ma chère,
L'assassiner à coup de pié!...
Qui n' s'ront pas par-devant notaire!

THÉRÈSE, cherchant à le retenir.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire?

## SCÈNE XVIII

Les mêmes, LANGLUMÉ, ÉVÉLINA, RAPHAEL.

Ils entrent par le fond dont les portes restent ouvertes.

JONAS, apercevant Langlumé qui entre le premier, et se précipitant vers lui.

Le voilà ! ah ! scélérat !...

Il saisit Langlumé au collet et le secoue violemment.

LANGLUMÉ, étonné.

Quoi donc ?

THÉRÈSE, saisissant le bras de Jonas.

Arrêtez, de grâce !

RAPHAEL ET ÉVÉLINA, à Jonas.

Que faites-vous ?

Raphaël les sépare.

JONAS.

Laissez, laissez, il faut que je le disloque !

LANGLUMÉ.

Vous m'expliquerez...

JONAS.

Oser insulter Thérèse !

RAPHAEL ET ÉVÉLINA, examinant Thérèse, et très-surpris de sa métamorphose.

Thérèse ! que signifie ?...

LANGLUMÉ, à Jonas.

Monsieur !...

JONAS, très-animé.

Oser lui proposer sa pratique !... sa pratique !... (A Raphaël.) Saisissez-vous le sens de ce mot ténébreux ? (A Évélina.) Vous le comprenez, vous, Évélina.

ÉVÉLINA.

Parbleu !

JONAS.

Je veux tuer ce monstre !

LANGLUMÉ.

Monsieur ! vous ignorez que je n'ai jamais manqué mon homme, ni au pistolet, ni à l'épée.

JONAS, avec conviction.

Eh bien ! tant mieux !... je suis las de mourir en détail, j'aime mieux en finir tout d'un coup !

THÉRÈSE, inquiète.

Que dit-il ?

JONAS, à Langlumé.

Venez, Langlumé, que je vous détruise.

Il remonte.

LANGLUMÉ, remontant aussi.

Sortons, Monsieur !

Raphaël cherche à le retenir.

THÉRÈSE, qui a remonté de quelques pas la scène, et arrêtant Jonas.

Mon père !

TOUS, avec surprise.

Son père !

ÉVÉLINA, avec éclat.

Elle est ma nièce !

THÉRÈSE, à Jonas, avec énergie.

Vous ne vous battrez pas !

## SCÈNE XIX

LES MÊMES, LAFORÊT.

LAFORÊT, s'arrêtant sur le seuil de la porte du fond ; il est entré sur les derniers mots.

Se battre !

THÉRÈSE, allant à lui.

Oui, docteur, et c'est encore pour moi, pour me défendre ! empêchez-le !...

LAFORÊT, descendant.

Bien, Jonas ! s'indigner de l'insulte qu'on fait à une femme, voilà de généreuses émotions, elles élèvent le caractère et réjouissent le cœur !... J'ai reçu votre lettre, je vois que vous êtes guéri.

JONAS, allant à lui.

Guéri ?... croyez-vous ?

Il se tâte.

LAFORÊT.

Guéri de votre fièvre d'opulence, de vos passions égoïstes, dont vous avez su triompher ; c'était là votre seul mal.

JONAS.

Bah !

LAFORÊT.

Vous n'avez jamais eu d'anévrisme.

JONAS.

Est-il possible !... Oh ! sacrebleu ! docteur, quelle mauvaise farce vous m'avez faite !... (En disant ces derniers mots, il remonte et redescend entre Raphaël et Laforêt. A Laforêt.) Ainsi, cet anévrisme, c'était une... comment dirai-je ?... enfin, c'est là dedans que les militaires mettent leur tabac à fumer... (Voyant Évélina qui rit.) Évélina sait ce que je veux dire.

ÉVÉLINA.

Ah çà, pour qui me prend-il ?

JONAS.

Elle a compris !... (Avec désespoir.) Et tout m'échappe à la fois, tout !... (A part.) Je vais être tué... (Haut.) Au moment où j'aurais pu être si heureux avec mes quarante mille livres de rente !

THÉRÈSE.

Comment, quarante mille livres de rente ?

RAPHAEL, à part.

Ça m'irait bien... de l'audace !

JONAS.

Oui, Thérèse... (Aux autres.) Elle l'ignorait, cet ange !

RAPHAEL, mettant ses gants.

Monsieur Jonas, j'aime mademoiselle votre fille et je vous prie de m'accorder sa main.

JONAS.

Quoi, sa main !... quoi, l'épouser ! vous ?... mais je vous massacrerai auparavant !... (Langlumé vient se mettre entre Raphaël et Jonas.) Vous, et tous ceux qui jetteront les yeux sur elle ! car je l'aime, moi, Monsieur !... mais

je la chéris, mais je l'adore !... elle ne sera jamais à d'autre qu'à moi, moi qui vous parle !...

TOUS, moins Laforêt.

Sa fille !...

ÉVÉLINA, vivement.

Ah ! je suis scandalisée !

THÉRÈSE, allant à Jonas.

Mon père, revenez à vous !

JONAS.

Ton père !... mais je ne le suis pas, ma Thérèse !.. et même... (avec solennité) je ne le fus jamais !

TOUS.

Comment !

JONAS, à Thérèse.

C'était encore une... Évélina t'expliquera ça .

ÉVÉLINA, se rebiffant.

Ah çà, mais, à la fin !...

JONAS, à Thérèse.

Mais, ce nom charmant de Jonas, que tu perds comme fille, tu le rattrapes comme épouse... et j'y ajoute l'héritage des Pain-Tendre !...

ÉVÉLINA, passant près de Jonas.

Moins la part qui me revient, s'il vous plaît, à moi qui suis votre sœur !

JONAS.

Ah ! ma pauvre Évélina... pardonnez-le-moi...

ÉVÉLINA.

Que je vous pardonne quoi ?

JONAS.

Je ne sais comment vous dire ça... c'en était encore une... vous savez...

On rit.

ÉVÉLINA.

Mais c'est une horreur !

JONAS.

Non! une erreur seulement.

ÉVÉLINA.

Ah! Langlumé, vous me vengerez, vous!

LANGLUMÉ, venant près de Jonas.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

JONAS, avec une grande contrariété ; il remonte un peu.

Tiens, j'avais oublié ça.

LAFORÊT, vivement.

Non pas, non, c'est impossible... un notaire qui tuerait ses clients serait ruiné, et Jonas ne voudrait pas l'exposer...

JONAS.

Ah! grand Dieu!... (A Langlumé, avec une sorte de dignité comique.) Langlumé! je serais désespéré de vous porter préjudice.

LANGLUMÉ.

Allons! mauvais plaisant!... je vous pardonne vos épigrammes.

JONAS, gaiement, et en lui prenant la main.

Eh bien! tenez! c'est une preuve d'esprit. Je n'aime pas les notaires, c'est vrai... ils ne paient réellement pas les expéditions ce qu'elles valent... mais je suis loin de les confondre avec les imbéciles... Diantre, Monsieur!... ça n'est pas ma pensée... (Au public.) D'abord le nombre des notaires est limité... ce qui établit tout de suite une différence.

RÉCITATIF.

Pendant la ritournelle, Jonas exprime à Thérèse et à Laforêt tout son bonheur.

AIR : *Ce soir, j'arrive donc dans cette ville immense* (Récitatif du Pré-aux-Clercs).

Au docteur et à Thérèse.

À mon bonheur, hélas! tout formait un obstacle,
Quand un hasard intelligent

Aux autres.

Me conduisit hier soir au spectacle,
Plein de désirs, mais toujours sans argent!

Au public, en montrant Raphaël. Il n'y a point de ritournelle entre les deux airs qui s'enchaînent.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

La pièc' qu'hier Monsieur fit r'présenter,
Je l'applaudis d'un' façon... délirante!
Et, ce matin (veuillez bien le noter),
Il m' tomb' du ciel quarant' mill' livr's de rente.

Gaiement.

Hein! quel exemple! il est parfait, je croi :
Une fortun' pour un peu d'indulgence...
Certe, il faudrait,

Appuyant gaiement.

Soyez de bonne foi,
Ne pas avoir un seul bravo sur soi,
Pour n'en pas risquer la dépense (*bis*).

CHŒUR FINAL.

AIR : Chœur de *Gastibelza.*

Quel plaisir!
Réunir
La tendresse
Et la richesse!
Que toujours
Les amours
Veillent sur { nos / leurs } heureux jours!

FIN DE SUPPLICE DE TANTALE.

# RICHE DE CŒUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 26 septembre 1856.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE.

## PERSONNAGES

LENOIR, maître marinier [1].
BENOIT, son domestique [2].
DUJARDIN, jeune médecin [3].
CHALUMEAU, filleul de Benoît, au service de Lenoir [4].
ÉMILIE, fille de Lenoir [5].

La scène se passe à la campagne, près des rives de la Loire.

1. M. Geoffroy. — 2. M. Lesueur. — 3. M. Garraud. — 4. M. Priston. — 5. Mademoiselle Régine Bloch.

# RICHE DE COEUR

---

Le théâtre représente une pièce commune de l'habitation de Lenoir. A droite, au premier plan, un secrétaire ; au deuxième plan, une porte qui conduit chez Lenoir. A gauche, au premier plan, une fenêtre avec petits et grands rideaux ; au deuxième plan, un buffet. Table de salle à manger au milieu du théâtre. Au fond, une cheminée entre deux portes ; celle de droite conduit chez Émilie ; celle de gauche, qui reste toujours ouverte, conduit à l'extérieur et donne sur un palier. On voit en face la porte de la cuisine. Dans la cuisine, fourneau, casseroles, etc. Près de la fenêtre, il y a une petite table à ouvrage, et, sur une chaise, une corbeille à tapisserie. Au fond, près de la porte qui conduit chez Émilie, un grand fauteuil-bergère couvert en cuir et dont le coussin est mobile. L'ameublement est en noyer.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ÉMILIE, *en scène*, BENOIT, *venant du dehors*.

Émilie a une robe blanche à petites fleurs. Benoît porte un costume demi-paysan, demi-citadin, grande veste ample, descendant au-dessous des hanches.

ÉMILIE, qui travaillait près de la fenêtre.

Ah ! (Elle se lève.) Eh bien ! Benoît ?

BENOIT.

J'en viens.

ÉMILIE.

Vous avez payé ?

BENOIT.

Oui.

ÉMILIE.

Mon père n'a plus de dettes?

BENOIT, il lui fait signe de parler plus bas. Elle fait un pas en écoutant vers la porte de Lenoir.

Plus!

Il passe.

ÉMILIE, revenant.

Pendant la cruelle maladie dont ce pauvre père est à peine remis, c'eût été lui donner le coup de la mort, que de lui dire que les bateaux qu'il avait sur la Loire, chargés de sucre par des négociants de Nantes, ont coulé à fond au pont de Saumur, et que tout est perdu.

BENOIT.

Fondu!

Il remonte la scène et va poser son chapeau sur une chaise qui est entre la porte d'entrée et la cheminée ; sur ce chapeau, qui est gris, il y a un crêpe.

ÉMILIE.

Afin que le bruit de ce sinistre n'arrivât pas jusqu'à lui, nous avons conduit mon père ici, à la campagne, à cinq minutes de la ville... Ah! je redoute le moment où il apprendra... car nous ne pourrons toujours le lui cacher.

BENOIT, qui est revenu.

Non.

ÉMILIE.

Qu'il l'apprenne le plus tard possible.

BENOIT.

Aujourd'hui.

ÉMILIE.

Qui donc osera se charger de cette cruelle nouvelle?

BENOIT.

Vous.

ÉMILIE.

Ah ! Benoît !

BENOIT.

De la main qu'on aime, les coups paraissent moins rudes.

ÉMILIE, après un silence.

Mon bon Benoît, j'ose à peine vous questionner... De toutes les ressources que nous avons réunies avec tant de peine pour faire face à ce désastre, que nous reste-t-il? (Benoît lui montre un portefeuille vide.) Rien?... (Benoît lui remet un papier qu'il prend dans la poche du portefeuille.) C'est la quittance. (Émilie l'examine.) Mais elle excède de six mille francs la somme que je vous ai remise?... (Benoît feint de ne pas entendre et va s'éloigner.) Benoît?... (Il s'arrête.) Auriez-vous mis quelqu'un dans la confidence de notre ruine?

BENOIT.

Personne !...

Il va ranger la corbeille à ouvrage et la tapisserie.

ÉMILIE, le suivant.

Cependant vous avez payé?

BENOIT.

Tout.

ÉMILIE.

Par quels moyens?

BENOIT, lui échappant et revenant en scène.

Oh !

ÉMILIE, le suivant.

Mais, comment? comment? homme cruel, parlez donc!... (Il lui échappe.) J'ai le droit de vous le deman-

der. (Elle le retient; d'un ton caressant.) Moi, que vous avez vue naître... que vous avez bercée, câlinée, gâtée... ne suis-je plus votre petite Émilie?...

BENOIT, avec effort.

Caisse d'épargnes.

Il rit tout bas et se frotte les mains.

ÉMILIE, attendrie.

Vos économies?... Ah!... Benoît!... et vous ne m'embrassez pas?... (Benoît l'embrasse avec joie, puis il rit tout bas et se frotte les mains.) Un pareil dévouement... Ah! tenez, j'en suis si émue...

BENOIT.

Vous dites des bêtises!...

ÉMILIE.

Comment?...

BENOIT.

Vous ne vous souvenez donc pas d'il y a quarante ans?... Non, c'est juste, vous n'avez pas l'âge. Un jour, la Loire était prise, j'étais gamin à l'époque, et je glissais sur la glace... M. Lenoir, qui n'était pas encore votre père, parce que... enfin, il n'était pas encore votre père!... était là, sur la berge... tout à coup!... crac!...

Air : *Le choix que fait tout le village.*

J' sens sous mes pas, car c'est un jeu bien traître,
S' briser la glac' qui me servait d'appui,
Et dans le gouffre où j' venais d' disparaître
Il pique un' têt' !... sa propre tête à lui!
J'aurais péri sans le s'cours du brave homme,
Un' fois noyé, j' n'aurais rien mis d' côté.
C'est donc à lui que je devais la somme, } (*bis*).
Il n' fait qu' rentrer dans sa propriété. }

ÉMILIE.

Mon bon Benoît !

BENOIT, tirant un pâté de sa poche.

Voilà pour le déjeuner de Monsieur et le vôtre...

ÉMILIE.

Un pâté !...

BENOIT, allant le placer dans le buffet.

Il aime ça, cet homme ; faut pas le priver.

ÉMILIE.

Mais pour vous, Benoît ?

BENOIT.

Toujours assez.

ÉMILIE.

Et votre filleul, que mon père a pris pour vous aider ?...

BENOIT.

Chalumeau ?

ÉMILIE.

Il a bon appétit.

Elle va au secrétaire.

BENOIT.

Trop ! Il dévore... mais je le dresse !... On vient, c'est le docteur.

## SCÈNE II

DUJARDIN, BENOIT, ÉMILIE.

Dujardin est en costume de ville ; redingote et pantalon noirs, cravate blanche.

DUJARDIN.

Eh bien, Benoît, comment va le malade ce matin ?

BENOIT, brusquement.

Bonne nuit.

DUJARDIN.

Comment?

ÉMILIE, s'avançant en souriant.

Il veut dire que la nuit a été excellente, docteur

DUJARDIN.

Mademoiselle Émilie!

Il la salue.

ÉMILIE.

Enfin, je n'ai plus d'inquiétudes maintenant. Je n'oublierai jamais, docteur, que c'est à votre zèle, à votre talent, que je dois une santé si précieuse.

BENOIT, descendant à droite.

Oui.

DUJARDIN.

C'est bien plutôt à vos soins assidus, Mademoiselle, à votre tendre sollicitude.

BENOIT, appuyant.

Oh! oui!

ÉMILIE, à Benoît.

Et vous qui ne l'avez pas quitté une seule nuit!

BENOIT, avec simplicité.

Oh! moi!...

Il s'éloigne un peu.

ÉMILIE, le grondant.

Vous, vous êtes le seul ici à ne pas vous rendre justice.

BENOIT.

Au lieu de dire ces choses-là à M. Dujardin, que cela ne regarde pas, vous feriez mieux de l'envoyer auprès de Monsieur qui a peut-être besoin de lui.

Il remonte vers la cheminée.

ÉMILIE.

Il a raison, docteur; voici l'heure où mon père se lève. Allons le voir, voulez-vous?

DUJARDIN, se dirigeant avec elle vers la porte de Lenoir.

A vos ordres, Mademoiselle. Je n'ai plus à lui prescrire que de reprendre ses habitudes, de se remettre à la tête de ses affaires.

ÉMILIE, se retournant vivement.

Oh ! non... ce serait trop tôt.

BENOIT, qui redescend la scène à gauche.

C'est ça !... une rechute ! Oh ! ces médecins !

ÉMILIE, en s'éloignant doucement avec Dujardin.

Ne lui en parlez pas encore... Laissez-nous juges du moment.

Ils entrent chez Lenoir.

## SCÈNE III

BENOIT, *puis* CHALUMEAU.

BENOIT, d'abord seul.

Bonne fille ! (Il tire sa tabatière et y puise une prise.) Mais plus de dot ! (Il se promène de long en large et aspire sa prise en plusieurs fois. Puis il dit avec humeur): Sotte habitude !... C'est la seconde prise d'aujourd'hui et il n'est que dix heures !... Ruineux !... Quand on se croit à son aise, on est bête... on ne regarde à rien.

Pendant la première partie de la pièce, Benoît tire plusieurs fois sa tabatière, l'ouvre, puis la referme avec humeur sans prendre de tabac.

CHALUMEAU, entrant par le fond à gauche, en mordant dans un gros morceau de pain. Chalumeau a un costume de paysan, petite veste à basques.

Mon parrain, qu'est-ce que nous aurons pour déjeuner aujourd'hui ?

BENOIT.

Il mange! Dieu me pardonne, il mange!!!

CHALUMEAU.

Une petite croûte...

BENOIT.

Mais tu as déjeuné, toi!

CHALUMEAU.

C'était en me levant, un chiffon de pain dans du lait; un faux déjeuner, parrain, et je grignote un peu pour me mettre en appétit.

BENOIT, scandalisé.

En appétit!

CHALUMEAU.

En attendant le vrai déjeuner.

BENOIT.

Galfâtre!

Il lui enlève le morceau de pain qu'il met dans le buffet.

CHALUMEAU.

Ah seigneur! on m'arrache ma subsistance!... Quand vous m'avez fait entrer chez M. Lenoir, qui est un des forts entrepreneurs de la Loire, je me disais: La maison est bonne, je vais me goberger.

BENOIT.

Je ne veux pas que tu te goberges!

CHALUMEAU.

Il y paraît. Voilà un mois que vous me mettez à la diète; je danse dans mon gilet.

BENOIT, redescendant.

Serre la boucle!

CHALUMEAU.

Ça ne garnit pas l'estomac.

BENOIT.

Ça soutient.

CHALUMEAU.

Ce régime !

BENOIT.

Je vas mettre ordre à tes débordements. Je te surveille !

Air : *De Sommeiller encor, ma chère.*

J'ai l'œil sur toi !

CHALUMEAU, à part.

Mon parrain est superbe !
Mais de votre œil je n'ai null'ment besoin.

BENOIT.

L'œil du maître, dit le proverbe,
Engraiss' le ch'val...

Il remonte.

CHALUMEAU.

Oui, mais il faut du foin !...
A cet œil-là si vot' bonté s' résume,
Si vous n'avez que cet œil-là tout seul,
Ceux du bouillon, je le présume,
Engraisseraient bien mieux votre filleul.

BENOIT.

Tais-toi !... Ah ! voici le docteur... ça me donne une idée... Va-t'en.

CHALUMEAU.

Avec plaisir. (A part.) Dire qu'on appelle ça un parrain !... un second père !

Il sort par le fond, à gauche.

## SCÈNE IV

BENOIT, DUJARDIN.

Benoit va au-devant du docteur et l'interroge du regard.

DUJARDIN.

M. Lenoir va bien, tout à fait bien; mais il est dans un tel accès de mauvaise humeur, que je crains qu'il ne se fasse mal.

BENOIT, vivement.

Il est en colère?

DUJARDIN.

Sans raison, sans motif.

BENOIT, joyeux.

Quel bonheur!...

DUJARDIN.

Cela vous réjouit?

BENOIT.

Ah! Monsieur!... lui qui me tarabustait à tout propos... Figurez-vous que depuis deux mois il était devenu doux comme un mouton; ça me faisait une peine!... Vous a-t-il jeté quelque chose à la tête?

DUJARDIN, vivement.

Mais, du tout! par exemple!...

BENOIT.

Ah! tant pis! il n'est pas dans son assiette alors. Mais c'est égal, il faut que vous ayez un fier talent pour l'avoir rapapillotté comme ça, c'est ce que me disait mademoiselle Émilie.

DUJARDIN.

Elle est trop bonne.

Il se dispose à sortir.

BENOIT, à part et descendant.

Voilà le mari qu'il nous faudrait... Si je pouvais... (Haut.) Cette cure-là vous fera honneur, on ne voudra plus être traité que par vous... Il ne vous manque qu'une femme. Un médecin ne peut rester garçon.

DUJARDIN, sérieusement.

Oh ! moi, Benoît... je ne me marierai pas.

BENOIT.

Vous voudriez peut-être me faire accroire que vous n'aimez personne ?

DUJARDIN.

Mais...

BENOIT, sentencieusement.

Monsieur ! l'amour, c'est comme la jaunisse, ça ne peut pas se cacher ! La jaunisse, vous connaissez ça, c'est votre partie.

DUJARDIN.

Eh bien ?

BENOIT.

A chacune de vos visites, pendant que vous tâtiez le pouls à M. Lenoir, je vous voyais bien ; qui est-ce que vous regardiez en louchant ?

DUJARDIN, embarrassé.

Je ne sais, en vérité...

BENOIT.

Une personne qui louchait aussi en vous regardant.

DUJARDIN.

Mademoiselle Émilie m'aimerait !...

BENOIT.

Qui donc ? A moins que vous ne pensiez que j'ai pris ça pour moi.

DUJARDIN.

Benoît ! ne me dites pas cela ! il y a un abîme entre nous, je n'ai rien.

BENOIT.

Vous avez un état magnifique, bien supérieur à celui de maître marinier ; vous ne craignez pas les basses eaux, vous ! ni les sinistres... au contraire !

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Admirable position !
Voyez quel immense avantage,
Votre noble profession
Ne connut jamais de chômage ;
Ce privilége est à peu près
Le privilége de la Banque,
Les malades sont vos billets,
On se sert de ceux qui sont faits,
Et l'on en fait quand il en manque.

DUJARDIN.

Mais songez donc que M. Lenoir a de la fortune, il donnera une riche dot.

BENOIT.

C'est ce qu'on ne sait pas... avec un homme comme lui, est-ce qu'on peut compter sur quelque chose !... D'ailleurs, qu'est-ce que c'est qu'une dot ?... Une jeune fille apporte cent mille francs, c'est cinq mille francs de rente, cela a l'air d'être joli... mais si elle n'entend rien au ménage, si elle aime le monde, si elle est coquette, elle en dépense dix ; la dot ruine le mari, je ne peux pas considérer ça comme un avantage. Avec cette chère enfant, Monsieur, c'est tout le contraire ; elle est si simple, si modeste... elle ne dépense rien. Et des talents !... Tiens... j'oubliais ça... Elle a des talents !... elle

joue des valses et des polkas à faire tourner... des chevaux de bois tout seuls ! Et elle parle anglais ! encore un talent qui n'est pas ruineux... en Angleterre tous les pauvres parlent anglais, et ça ne leur coûte pas un sou !... elle a tout pour elle, tout ! (Il s'essuie le front.) Ah ! j'ai chaud !

DUJARDIN.

Plût au ciel que mademoiselle Émilie n'eût rien !

BENOIT.

Vous méritez que le ciel vous exauce, vous... (il lui serre le bras) et il vous exaucera !...

DUJARDIN, vivement.

Vous croyez sérieusement que je puis aspirer à sa main ?

BENOIT.

Si je le crois !... essayez !... (Il se frotte les mains.) Ça mord !... ça mord !

## SCÈNE V

DUJARDIN, BENOIT, CHALUMEAU, *qui sort de chez Lenoir; il a entendu les derniers mots.*

CHALUMEAU, en mordant dans un gros morceau de pain.

Bah !

BENOIT, se retournant.

Quoi !... que veux-tu ?

CHALUMEAU.

Voilà M. Lenoir qui bougonne Mademoiselle.

BENOIT, à Chalumeau.

Tu manges encore ?

CHALUMEAU, *scandalisé.*

Comment encore ?

*Benoit enlève à Chalumeau son morceau de pain.*

DUJARDIN.

S'il a faim ; c'est de son âge.

BENOIT.

C'est la troisième fois qu'il déjeune !

CHALUMEAU.

Ah !

BENOIT, *le poussant par les épaules.*

Va préparer le couvert de Monsieur ; il n'a pas déjeuné, lui.

CHALUMEAU, *en sortant.*

Quel parrain, Seigneur, mon Dieu ! Seigneur !

*Il entre dans la cuisine.*

BENOIT, *conduisant Dujardin jusqu'au fond.*

Revenez tantôt, ayez bon espoir.

DUJARDIN, *en sortant par le fond à gauche.*

Que le ciel vous entende !

*Benoit met le pain dans le buffet.*

## SCÈNE VI

BENOIT, LENOIR, *donnant le bras à Emilie*, ÉMILIE.

*Lenoir porte un paletot ample, mais court, de velours à côtes vert bouteille ; pantalon de velours plus clair.*

LENOIR, *parlant avec colère avant d'entrer.*

Cela ne sera pas ! je ne le veux pas ! je ne suis pas un enfant ! *(Il paraît.)* Je n'ai pas besoin de lisières !

ÉMILIE, *retenant le bras de son père avec grâce.*

Tu veux donc m'ôter le plaisir de sentir ton bras sur le mien ; j'en suis privée depuis si longtemps?...

LENOIR, s'adoucissant.

Ah ! c'est là ton motif ?

ÉMILIE.

Sans doute.

BENOIT, qui essuie la table à manger, à Lenoir.

Elle est gentille, n'est-ce pas ?

LENOIR, brusquement.

Qui est-ce qui te parle, à toi ?

ÉMILIE, à son père.

Je suis si heureuse de te voir hors de danger.

LENOIR, grommelant.

Hors de danger... hors de danger... je ne me suis jamais mieux porté.

BENOIT, avec doute.

Oh ! jamais...

Pendant ce qui suit, Benoît va du buffet à la table et prépare le couvert.

LENOIR.

Que le diable vous emporte ! voilà huit jours que je ne ressens plus aucun mal ; j'ai bon appétit, je dors à merveille et vous semblez vous entendre pour me persuader le contraire... Je vous déclare que je veux reprendre ma vie active et aller à mes affaires.

ÉMILIE, inquiète, à part.

Ciel !... (Haut.) Dans quelque temps, mon père.

LENOIR.

Dès demain.

BENOIT.

Cela n'a pas de bon sens !

LENOIR.

Tout de suite, si vous m'ennuyez !

ÉMILIE.

Mais le docteur a dit...

LENOIR.

Les médecins sont des ânes !

BENOIT, à part.

Le moment est bon pour M. Dujardin.

Pendant ce qui suit, il essuie des assiettes et se tient auprès de la table à manger, à droite.

LENOIR, avec humeur.

Vous ne pensez pas, vous autres, que j'ai des bateaux sur la Loire; que lorsque je suis tombé malade, j'avais pris à Nantes un chargement de sucre pour Orléans? Je veux voir par moi-même où cela en est...

Il gagne un peu à gauche.

BENOIT, bas à Émilie.

Allez, Mam'zelle : il est à jeun, cela passera mieux.

Émilie le regarde avec crainte et semble dire qu'elle n'ose pas; Benoît insiste du geste.

ÉMILIE, avec embarras.

Songe que tu n'étais pas en état de m'écouter sans fatigue.

LENOIR.

Maintenant, je me fatigue de voir que tu ne vas pas droit au fait.

ÉMILIE, avec hésitation et beaucoup de crainte, en suivant sur les traits de son père l'effet de ce qu'elle dit.

Eh bien ! mon bon père... d'abord il faut que tu saches que le train de bateaux... dont tu parles... était déjà au-dessus du pont... de... Saumur.

LENOIR.

En amont, en amont. (Gaiement à Benoît qui est auprès de la table à manger et qui écoute avec attention en ayant l'air d'essuyer une assiette.) Elle ne sait pas cette enfant... elle n'a jamais navigué... (Haut.) Le train était en amont... Après?...

ÉMILIE.

Lorsque... lorsqu'il a été... abordé.

LENOIR, vivement.

Abordé !... un abordage en plein jour ! (Avec violence.) C'est Jean Martin qui conduisait le train ! Ah ! le gueux ! il se sera grisé à Saumur ! il faut que je le tue ! il faut que je le massacre... (Il remonte.) Mes bottes !... mon manteau ! je pars à l'instant !...

ÉMILIE, cherchant à le retenir.

Mon père !...

BENOIT, retenant Lenoir.

Voyons, Monsieur, voyons...

LENOIR.

Mais vous ne savez donc pas qu'à cet endroit-là surtout, si une amarre eût cassé, tout le train allait en dérive et se brisait sur les piles du pont ! Un chargement de sucre ?... j'étais ruiné !... Tout ton avenir était sur ces bateaux, ma pauvre enfant... (Il embrasse Émilie avec émotion.) Peut-être même... n'aurais-je pu rembourser... j'aurais été déshonoré... j'en serais... oh ! oui ! j'en serais mort !...

ÉMILIE, avec anxiété.

Benoît !... (Benoit, qui suivait de près tous les mouvements de Lenoir, a approché une chaise sur laquelle il s'assied défaillant. Émilie est effrayée.) Papa... papa... reviens à toi.

LENOIR, d'une voix éteinte.

Continue, mon enfant, achève... qu'est-il arrivé ?

ÉMILIE, vivement, pour le tranquilliser.

Rien, mon père !... rien !... une avarie sans importance.

LENOIR, respirant.

Ah !...

BENOIT, à part.

Nous voilà bien avancés !

LENOIR

L'idée d'un pareil malheur... pendant un moment, je me suis cru perdu... Cela fait un rude effet, allez ! quand cela arrive à l'âge où l'on ne refait plus sa fortune !... mille pensées cruelles, promptes comme l'éclair, m'ont traversé l'esprit. (Il se lève et dit très-ému :) Je pensais à toi, mon bien suprême !

Il embrasse Émilie avec effusion.

ÉMILIE.

Cher père !

LENOIR, à Benoit, en lui tendant la main.

A toi, mon vieux Benoît, le compagnon de toute ma vie... Qu'alliez-vous devenir ?

BENOIT.

Parlons d'autre chose... La cathédrale de Bourges...

LENOIR, l'interrompant.

C'est ma faute aussi... je n'aurais pas dû m'exposer à un pareil danger... et je ne m'y exposerai plus. J'ai assez de bien ; je vais liquider toutes mes affaires, et nous nous retirerons... tous les trois... (il prend le bras d'Émilie et celui de Benoît) dans un joli petit endroit... où je veux que vous soyez bien heureux, que vous n'ayez rien à désirer.

Benoît et Émilie retirent leurs bras.

BENOIT.

Nous disons que la cathédrale de Bourges, par suite de nombreuses démolitions... ayant été...

Il s'arrête, paralysé par le regard de Lenoir.

LENOIR.

Eh bien ! quoi donc ? Est-ce que ça ne vous va pas... (à Émilie) que vous ne dites rien ?

ÉMILIE.

Tu nous as tant attristés !...

LENOIR, s'animant.

C'est ce scélérat de Jean Martin qui en est cause... il me le paiera ! et dès que je le rencontrerai...

ÉMILIE, cherchant à le calmer.

Papa !

LENOIR.

Eh bien ! non ! je ne l'assassinerai pas, puisque cela te contrarie ; mais je lui donnerai une frottée... cela se trouve bien... le docteur me prescrit de faire de l'exercice !

ÉMILIE.

Allons, est-ce raisonnable ? tu retomberas malade avec toutes les émotions que tu te donnes. Le docteur a eu tant de peine à te sauver... car il t'a sauvé...

LENOIR.

Oui... je lui dois une belle chandelle... à toi aussi !

ÉMILIE.

Oh ! moi !

Benoît remonte la scène.

LENOIR, cherchant Benoît.

Et à toi... (Il l'aperçoit auprès du buffet.) Oh ! tu as beau te cacher, va ! tu ne te feras pas oublier. (Mettant la main sur son cœur.) Vous avez là un compte ouvert, qui n'est pas près d'être soldé ! Nous règlerons tout ça ; quant au

docteur... Mais, je pense à une chose... M. Filandreux ne m'a pas répondu.

BENOIT.

Votre notaire?

ÉMILIE.

Je ne me rappelle pas lui avoir écrit... Quelle réponse avait-il à te donner?...

LENOIR, allant ouvrir le secrétaire.

Un jour que tu reposais, je lui ai fait parvenir une note par Chalumeau; mais je vais lui écrire pour lui laver la tête.

BENOIT.

La tête?

LENOIR, allant à Benoît qui est au milieu du théâtre; la table les sépare.

On doit appeler ainsi l'extrémité supérieure d'un notaire; si c'était une canne, je dirais la pomme; c'est un notaire, je dis la tête.

Il retourne au secrétaire.

ÉMILIE, se plaçant entre Lenoir et le secrétaire.

Du tout, Monsieur, je suis votre secrétaire, c'est moi qui tiens la plume.

Elle s'assied.

LENOIR.

Soit, Mademoiselle; mais votre curiosité n'y gagnera rien. Je ne suis pas obligé de vous dire mes secrets?

Il avance le fauteuil-bergère à peu de distance de la table et un peu au-dessus, à droite; il s'y assied.

ÉMILIE, qui s'est préparée à écrire.

J'y suis.

LENOIR, dictant.

« Monsieur, mon père vous prie... » (Parlant.) Ne mets pas *Monsieur mon père*... ça aurait l'air bête;

tu mets Monsieur, virgule... tu mets mon père...

ÉMILIE, souriant.

Oui, papa.

LENOIR, dictant.

« Mon père vous prie de lui faire savoir si, — tu as mis ? — si l'acquisition dont il vous a chargé est terminée... »

ÉMILIE, avec effroi.

L'acquisition !

BENOIT, de même.

Vous achetez quelque chose, Monsieur ?

LENOIR, avec brusquerie, à Benoît.

Je n'en ai peut-être pas le droit ? S'il faut que je te consulte, dis-le !... Pfeu !

ÉMILIE, à part.

Il ne nous manquait que cela !..

BENOIT, à part.

J'ai envie de lui crier tout d'un coup : Vous n'avez plus le sou. (D'un ton décidé.) Monsieur !...

LENOIR, brusquement.

Tais-toi ! (Dictant.) « Il a bien l'honneur... (Il cherche la suite.) Enfin, il a bien l'honneur !... Tout ce que tu voudras... la politesse, tout le diable et son train, quoi !... »

ÉMILIE, avec anxiété.

Qu'est-ce donc que tu veux acheter ?...

LENOIR.

Ça ne te regarde pas... c'est une surprise.

Il se lève.

BENOIT, à part.

Nous voilà bien !

Il s'approche d'Émilie et lui parle bas.

LENOIR, à lui-même en descendant la scène et gagnant à gauche.

Ça veut tout savoir, ces diables de petites filles !...

Mais je ne dirai rien... On ne l'apprendra que quand ce sera fini.

Il se frotte les mains.

ÉMILIE, à Benoît.

C'est impossible !...

BENOIT, à demi-voix.

Il le faut !... On ne peut laisser un homme se noyer sans lui tendre une perche ; il le sait bien, lui, qui m'a sauvé... allez ! allez !

LENOIR.

Qu'est-ce que vous avez donc à jaser tout bas ?

Benoît s'éloigne lentement.

ÉMILIE, écrivant rapidement.

Rien, papa... je finis ma lettre. Là !... c'est fait maintenant. Il ne s'agit plus que de l'envoyer bien vite à son adresse.

LENOIR.

Voyons si tu as tourné ça à mon idée.

ÉMILIE, qui va pour plier la lettre, en cherchant à la dérober à son père.

Oh ! papa, tu peux t'en rapporter...

LENOIR, prenant brusquement la lettre.

Que de façons !

Il descend la scène.

ÉMILIE, à part en se levant avec anxiété.

Ah !

LENOIR, lisant.

« Monsieur, mon père vous prie. » — Ah ! oui ! Monsieur... virgule... mon père... très-bien... (Il continue.) « Mon père vous prie de lui faire savoir si l'ac-« quisition dont il vous a chargé est terminée. » (Parlant.) C'est ça. (Il lit.) « Et dans le cas où rien ne serait « conclu, il désire que vous regardiez comme nulles

« les instructions qu'il vous a données. » (Il regarde un instant Émilie sans dire un mot et s'écrie avec violence.) Qu'est-ce que cela signifie ?...

ÉMILIE, suppliante et faisant un pas vers lui.

Papa !... ne te fâche pas... je vais t'expliquer...

LENOIR, vivement et très-animé.

Pas d'explications ! J'en sais assez ! vous m'avez désobéi... Sortez, Mademoiselle !

Il déchire la lettre.

BENOIT, au fond.

Monsieur... cette chère enfant...

LENOIR, avec violence.

Silence, quand je parle ! (Douloureusement.) Émilie ! pour la première fois de votre vie, vous m'avez... vous m'avez offensé !

ÉMILIE.

O mon père !

LENOIR, plus contenu.

Sortez ! (Émilie fait quelques pas vers le fond, se retourne en suppliant. Lenoir lui fait un nouveau signe impératif. Elle sort par la porte du fond à droite. Lenoir à lui-même.) Il se passe ici quelque chose d'étrange... si je questionnais Benoît... (Par réflexion.) Une enquête sur ma fille... non !...

Il est pensif.

BENOIT, à part.

Il s'apaise... il ne casse rien... Ah ! le pauvre cher homme n'est pas encore bien remis.

## SCÈNE VII

BENOIT, CHALUMEAU, LENOIR.

CHALUMEAU, venant du fond à gauche, il apporte une carafe d'eau qu'il met sur la table.

Mon parrain, M. Filandreux, le notaire, vous fait dire de passer chez lui, il a à vous causer.

LENOIR, soupçonneux.

Oh ! oh ! M. Benoît est en rapport avec les notaires ?

BENOIT, qui vient de mettre sur la table le pâté et une bouteille de vin qui étaient dans le buffet.

Non, ma foi ; M. Filandreux croit peut-être que j'ai quelques sous à placer, et alors...

CHALUMEAU, flairant le pâté.

Quel baume !

LENOIR, à part.

Est-il d'accord avec Émilie ?

CHALUMEAU.

Le déjeuner de Monsieur est servi.

LENOIR, s'approchant de la table, à droite.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHALUMEAU, qui est entre la table et la cheminée.

C'est un pâté.

LENOIR.

Un pâté... je le vois bien !... Un pâté à un homme qui relève de maladie ! On veut me donner une indigestion.

Il va s'asseoir à gauche de l table.

BENOIT.

Hier vous avez grondé parce qu'on ne vous servait

que des choses légères ; vous disiez : On veut me faire mourir de faim... je veux un pâté pour demain !... et comme le docteur l'a permis...

LENOIR.

Ah ! j'ai dit cela ?...

CHALUMEAU.

Que même Monsieur m'a donné un coup de pied, pendant que je m'en allais.

LENOIR.

Tu crois ?

CHALUMEAU.

Je ne l'ai pas vu ; mais je ne crois pas me tromper.

Il descend un peu à gauche.

LENOIR.

Il a l'air bon, ce pâté.

CHALUMEAU.

Il l'est, Monsieur, il l'est.

BENOIT, sévèrement.

L'auriez-vous grignoté, Chalumeau ?

CHALUMEAU, reculant un peu avec crainte.

Reniflé seulement.

Benoît va vers le buffet.

LENOIR.

Eh bien ! puisque tu as l'odorat si chatouilleux, tiens, prends cette tranche, régale-toi.

BENOIT, scandalisé.

Ah !

CHALUMEAU, vivement.

Et je pourrai la manger après ?

LENOIR.

Avant si tu veux.

CHALUMEAU, prenant le morceau de pâté.

Ah ! merci, Monsieur !... Voilà un bon maître ! (Au moment où il porte la tranche de pâté à ses lèvres, Benoît la lui enlève rapidement.) Ah !

BENOIT.

Dieu me pardonne, il l'aurait mangée !...

CHALUMEAU, stupéfait.

Quoi !

BENOIT.

Pour le déjeuner de demain.

CHALUMEAU.

Mais !...

BENOIT.

Silence ! bouche inutile !

Il serre la tranche de pâté dans le buffet.

CHALUMEAU.

Inutile... à moi ! si je ne peux rien mettre dedans.

LENOIR, avec humeur.

Pourquoi disputez-vous, là-bas?

CHALUMEAU, s'avançant.

Monsieur...

BENOIT, se plaçant entre Lenoir et Chalumeau qu'il repousse.

C'est ce vaurien-là... il est si vorace qu'il avalait de travers...

CHALUMEAU, jetant un cri.

Ah !... (A part.) Voilà un parrain que je céderais pour bien peu !...

LENOIR, à Benoît.

Allons, grognon ! tu es toujours à tourmenter cet enfant... Va faire tes affaires... Chalumeau me servira.

CHALUMEAU, allant se placer derrière la table.

Avec bien du plaisir, Monsieur.

Il ramasse des miettes sur la table et les mange.

BENOIT, à part.

Ça lui plairait à ce gouliafre!...

LENOIR, à Benoît.

Tu diras à M. Filandreux que je suis très-surpris de n'avoir pas de ses nouvelles.

BENOIT.

Rien ne presse, Monsieur; d'ailleurs je n'ai pas là mon chapeau; je ne peux pas aller nu-tête.

CHALUMEAU prend le chapeau de Benoît qui est sur une chaise au fond et le lui donne.

Le voilà, mon parrain.

BENOIT.

Animal!...

LENOIR.

Va!... A propos, quand donc quitteras-tu le deuil?

BENOIT.

C'est celui de mon oncle Christophe Benoît, qui s'est marié à *Cocopenhague*, où il était marchand de fourrures. Je lui écrivais tous les ans à sa fête, et tous les ans, à la même époque, il ne me répondait pas, ce qui fait que je ne sais pas au juste quand il est mort.

LENOIR.

Il y a si longtemps que tu portes ce crêpe que cela devrait être fini. Cela éveille des idées tristes; je n'aime pas ça.

CHALUMEAU, à part.

Oh Dieu! il n'aime pas les crèpes!...

LENOIR.

Tu passeras aussi chez le docteur Dujardin, prie-le de venir, si cela ne le dérange pas ; il me rendra service.

Il se lève et se dirige vers le secrétaire qui est resté ouvert, et le ferme. Benoît, qui est près de sortir, s'arrête sur ce que dit Chalumeau.

CHALUMEAU, à Lenoir qui s'éloigne.

Il ne demandera pas mieux ; ce n'est pas dans ce moment ici qu'il vous refuserait quelque chose, bien sûr.

Il s'est approché de la table.

LENOIR, sans se retourner.

Et à quoi juges-tu ça, toi ?

CHALUMEAU.

Pardi ! étant en passe de devenir le mari de Mam'zelle.

LENOIR, rangeant dans le secrétaire.

Que dit cette brute ?

CHALUMEAU.

Ça n'est pas un mystère ; tout à l'heure mon parrain lui promettait le consentement de Mam'zelle. (Benoît donne un coup de poing à Chalumeau. Lenoir a le dos tourné. Jetant un cri.) Oh !

LENOIR ferme le secrétaire ; à Benoît.

Toi ?

CHALUMEAU, à Benoît.

Il ne fallait donc pas en parler à Monsieur ? vous auriez dû me prévenir.

Lenoir se croise les bras et écoute en donnant des marques d'impatience.

BENOIT, embarrassé par le regard de Lenoir.

Je vais chez M. Filandreux.

Lenoir remonte la scène et se dirige vers le fond, à gauche. Benoît, n'étant plus observé, donne de nouveau un coup de poing à Chalumeau.

CHALUMEAU.

Oh !... (En pleurant et gagnant à droite.) Vous aurez beau m'allouer des coups de poing; c'est inutile, puisque c'est dit, à présent.

Lenoir a arrêté Benoît sur le point de sortir, le tient par le bras et le ramène brusquement.

BENOIT.

Les notaires n'aiment pas à attendre, je vais...

LENOIR, le retenant; avec ironie.

Ah ! tu disposes de ma fille, toi ! Tu la maries sans mon aveu ! il paraît que je ne suis plus rien ici? J'espère du moins que tu me feras l'honneur de m'inviter à la noce? (Lui secouant le bras avec colère.) Tu m'inviteras à la noce, n'est-ce pas ?

BENOIT.

Je vais chez M. Filand...

LENOIR, le repoussant avec colère.

Oui, va-t'en !... tu fais bien !... Tiens ! va-t'en ! je ne répondrais pas de moi !

Il se dirige vers la droite. Benoît va pour sortir, mais apercevant la table servie, il se hâte de mettre le pâté, le pain et le vin dans le buffet, dont il retire la clef. Cela se fait pendant le couplet suivant :

AIR du *Code et l'Amour*.

LENOIR, avec violence.

Car je sens venir la colère !...

CHALUMEAU, à part.

Venir est bon !

LENOIR, à Benoît.

Sors de ce lieu !

Redoute un châtiment sévère.

CHALUMEAU, avec crainte.

Parrain, partez !...

LENOIR, hors de lui.

Ah ! sacrebleu !
On compte pour rien ma présence !
On me croyait enseveli !

Il brise une assiette.

CHALUMEAU, effrayé.

Ah !

BENOIT, avec joie.

Quel bonheur ! la vaissell' danse,
Il est tout à fait rétabli !...

Il sort par le fond, à gauche.

## SCÈNE VIII

LENOIR, CHALUMEAU.

LENOIR, allant vers la gauche.

C'est incroyable !... me donner un gendre ! et quel gendre !... un médecin sans pratiques... et sans le sou ! moi, qui veux marier richement ma fille... c'est mon rêve ! c'est ma fantaisie... J'en ai bien le droit, j'ai assez travaillé pour ça ! (A Chalumeau qui ramasse les tessons ; en frappant du pied.) J'ai assez travaillé pour ça !

CHALUMEAU, se relevant vivement et avec crainte.

Ah ! que je suis bien de l'avis de Monsieur... Mon parrain a fait là une solide bêtise. Mais...

LENOIR, vivement.

Tu accuses ton bienfaiteur, sans connaître ses intentions qui sont probablement excellentes... Tu es donc un monstre... un ingrat ?

CHALUMEAU.

Oh ! Monsieur... non ! Je l'accusais pour le défendre... Oui, Monsieur.

LENOIR, s'animant de plus en plus.

Le défendre !... Il t'a donc donné quelque chose ?

CHALUMEAU.

Il m'a donné deux coups de poing, et je ne peux pas prendre ça pour un encouragement... Mais *tant qu'à* ce mariage... Ce que je ne comprends pas, c'est Mam'zelle.

Il a remonté la scène et se trouve entre la table et la cheminée.

LENOIR, qui s'est approché de la bergère dont il arrange le coussin.

De quoi te mêles-tu?... Avait-elle besoin de ton consentement pour aimer le docteur?

CHALUMEAU.

Oh! Monsieur, je ne dis pas ça...

LENOIR, avec colère.

Que dis-tu donc?

CHALUMEAU.

Dès que Monsieur consent... rien de mieux. Je trouve même que Monsieur fait très-bien.

LENOIR, furieux.

Mais je ne consens pas, sacrebleu!... Tu le fais donc exprès pour me contrarier? Te moquerais-tu de moi aussi? Si je le savais!...

Il cherche un objet qu'il puisse jeter à la tête de Chalumeau, qui recule, effrayé. Lenoir s'aperçoit qu'il tient le coussin du fauteuil, et le jette dans les jambes de Chalumeau, ce qui le fait tomber près de l'avant-scène de gauche.

CHALUMEAU, criant et pleurant.

Oh! la, la, oh! la, la!

LENOIR, allant à lui.

Quoi donc? quoi donc? est-ce que je t'ai fait mal?

Il le relève.

CHALUMEAU, pleurant.

J'ai quelque chose de cassé, c'est sûr!... Oh! la, la!

LENOIR, le conduisant à un siége auprès de la table.

Assieds-toi, voyons... (Lui mettant le coussin sous les pieds. Mets tes pieds là-dessus.

CHALUMEAU, qui les y a mis, pleurant.

Oh ! la, la! la jambe !

LENOIR.

Laquelle ?

CHALUMEAU, pleurant.

Je ne sais pas.

LENOIR.

Frotte ! frotte !

CHALUMEAU, pleurant.

Laquelle ?

LENOIR.

Celle que tu voudras. Je frotterai l'autre.

CHALUMEAU.

Oh ! la, la !

LENOIR.

Quand tu crieras, que diable ! Cela n'avance à rien... Je double tes gages.

CHALUMEAU, pleurant à demi.

Que ça ?

LENOIR.

Comment ! tu n'es pas content ?

CHALUMEAU, pleurant plus fort.

C'est que je n'en ai pas encore... Oh ! la, la !

LENOIR.

Eh bien, frotte ! (Chalumeau pleure.) Je te donne cinquante écus par an, ne crie pas...

CHALUMEAU, très-joyeux.

Vrai ? ah ! quel bon maître ! (Il se lève et ne boite presque

plus.) Ça ne sera rien... Quand Monsieur voudra recommencer à ce prix là... faut pas qu'il se gêne...

LENOIR.

C'est bon, va-t'en.

Il remet le coussin à sa place.

CHALUMEAU, emportant dans la cuisine ce qui était resté sur la table.

Monsieur, j'aperçois M. Dujardin.

LENOIR, s'animant.

Lui! ah! il arrive bien! Je vais bien le recevoir.

Il saisit une chaise qu'il agite en l'air.

CHALUMEAU, revenant.

Monsieur, que faites-vous? Ce n'est pas comme ça qu'on offre une chaise aux personnes.

LENOIR, à lui-même.

Il a raison, j'irais trop loin. (A Chalumeau.) Dis-lui de m'attendre ici; j'ai la tête en feu... je vais faire un tour de jardin... j'ai besoin de prendre l'air.

Il sort par sa chambre.

CHALUMEAU.

Si ça pouvait le calmer... Quel homme! on ne sait par où le prendre.

## SCÈNE IX

DUJARDIN, CHALUMEAU.

DUJARDIN.

Qu'y a-t-il donc?... Benoît me dit que M. Lenoir veut me parler?

CHALUMEAU.

Parler n'est pas le mot... Mais il veut vous voir; il vous prie de l'attendre ici. Ah! monsieur Dujar-

din, vous avez bien fait de ne pas venir plus tôt... Il n'est pas ce qui s'appelle calme... pour calme, il n'est pas calme... Faites-lui prendre une *portion.*

DUJARDIN.

Une portion ?

CHALUMEAU.

Oui, flanquez-lui une bonne *portion* calmante, il en a *de bésoin.*

DUJARDIN.

Qu'a-t-il donc pris?

CHALUMEAU.

Peu de chose... il a pris une chaise... Mais... (En disant cela il fait le geste imitatif et se tourne vers sa gauche. Il dit d'un ton guilleret en voyant Émilie qui vient par le fond à droite.) Ah ! voilà Mam'zelle ! (A part en sortant par le fond à gauche.) Cent cinquante francs par an !... C'est mon parrain qui va bisquer ! Ah ! ah ! ah !

## SCÈNE X

DUJARDIN, ÉMILIE.

ÉMILIE, venant de chez elle.

Ah ! c'est vous, docteur, je ne vous savais pas ici... Je cherche Benoît.

DUJARDIN.

Il est allé à la ville, Mademoiselle.

ÉMILIE, faisant un mouvement pour se retirer.

Alors, je vais...

DUJARDIN.

Un mot, de grâce. (Elle s'arrête.) J'ai à vous parler... à vous parler de moi... Pardon, une émotion bien

naturelle... Il s'agit de mon avenir, de mon bonheur.

ÉMILIE, avec intérêt.

A vous, docteur, parlez vite.

DUJARDIN.

J'ose à peine vous dire les espérances que Benoît m'a données. Il a surpris l'admiration que m'a inspirée votre tendresse filiale, il a deviné que la touchante simplicité de votre abnégation, le charme de votre caractère, vos grâces angéliques, ont fait sur mon cœur une impression qui ne s'effacera jamais.

ÉMILIE, troublée.

Docteur...

DUJARDIN.

Oh ! ne vous montrez pas offensée de mon audace.

ÉMILIE.

Monsieur Dujardin... cet aveu auquel je n'étais pas préparée me touche vivement...

DUJARDIN.

Vous m'autorisez donc à parler à monsieur votre père ?

ÉMILIE, vivement et avec crainte.

N'en faites rien, je vous en conjure !... Une raison... puissante, croyez-le, nous sépare à jamais.

DUJARDIN.

Je la devine, Mademoiselle. Je n'ai point de position, vous craignez que je me fasse difficilement une clientèle.

ÉMILIE, saisissant ce prétexte

Oui... oui... peut-être bien. . Une femme est souvent une entrave au début d'une carrière.

DUJARDIN, avec amertume.

Dites toute votre pensée, Mademoiselle, je mérite cette leçon. Vous êtes riche et je suis pauvre.

ÉMILIE, vivement.

Oh ! si c'était là le seul obstacle !...

DUJARDIN, avec chaleur.

Quoi !... ô bonheur !... Émilie, vous, vous m'aimeriez !...

Lenoir vient de paraître à la porte de droite.

ÉMILIE, vivement et troublée.

Je n'ai pas dit !... mais quoi que je pense, ne cherchez pas à le deviner... n'insistez pas, oubliez-moi !

DUJARDIN, avec entraînement.

Vous oublier ! maintenant c'est impossible !...

Il saisit la main d'Émille.

## SCÈNE XI

DUJARDIN, ÉMILIE, LENOIR.

LENOIR, au fond.

Allez ! allez !... ne vous gênez pas !

DUJARDIN.

Ah !

Il fait un mouvement pour se retirer.

ÉMILIE.

Mon père !

LENOIR, à Dujardin, brusquement.

Où allez-vous donc ? est-ce que je vous fais peur ?

DUJARDIN.

Monsieur...

LENOIR, d'un ton modéré, avec un peu d'ironie.

Ah ! vous faites la cour à ma fille, vous?

DUJARDIN.

Monsieur, croyez bien...

LENOIR, brusquement.

Ne niez pas, sacrebleu! J'ai entendu!... (Allant à lui.) Ainsi vous m'abreuviez de juleps, de diacode, de laudanum, vous m'endormiez enfin!... et pendant ce temps-là vous en contiez à ma fille.

DUJARDIN.

Je prends le ciel à témoin que jamais...

LENOIR.

Enfin, vous l'aimez!... et moi, qui ai travaillé comme un nègre pour bien établir cette enfant, je voulais lui faire faire un riche mariage, par bêtise, par gloriole, c'est possible... mais enfin c'était mon idée, et je n'avais pas besoin de vous consulter pour ça!... et vous vous êtes imaginé que c'est pour vos beaux yeux que je me suis donné ce mal-là!

ÉMILIE, cherchant à le calmer.

Mon père!...

LENOIR.

Silence, Mademoiselle! je parle pour qu'on m'écoute! Quand on entrave mes projets, qu'on détruit le rêve de toute ma vie, on ne peut pas exiger que je danse la gavotte, mille tonnerres!... Je n'avais qu'un but, le bonheur de ma fille... il paraît que je me suis trompé. — Prenez-la, je vous la donne.

Il fait passer Émilie entre lui et Dujardin.

DUJARDIN, au comble du bonheur.

Qu'entends-je ? Ah ! Monsieur... mademoiselle Émilie !

ÉMILIE, bas à Dujardin.

Refusez, Monsieur.

DUJARDIN, stupéfait.

Quoi !...

LENOIR, se retournant, à Dujardin.

D'où vient votre étonnement ?... Vous avez du mérite, vous m'avez rendu la santé. (S'animant.) Est-ce parce que je suis plus riche que vous ? C'est-à-dire que vous m'avez cru un ingrat, un mauvais cœur !

DUJARDIN.

Non, Monsieur, et je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

LENOIR, à lui-même en descendant vers la droite.

Je crois bien ! Pfeu.

ÉMILIE, bas à Dujardin qui fait un mouvement vers elle, en la suppliant.

Si vous tenez à mon affection, refusez.

DUJARDIN, à part.

O ciel !

LENOIR, se retournant et voyant la contrainte de Dujardin.

Eh bien ! voilà tout ce que vous dites ?

DUJARDIN, dans un grand embarras.

Monsieur... montrez-vous indulgent... il est des nécessités auxquelles un galant homme... doit obéir... (en regardant Émilie) même sans les comprendre... (Avec effort.) Je ne puis avoir l'honneur d'être votre gendre.

LENOIR, allant à lui avec animation.

Qu'est-ce à dire ? lorsque vous cherchiez à vous faire aimer d'Émilie... c'était donc un jeu ?

DUJARDIN, vivement.

Oh ! non, Monsieur !

LENOIR.

Alors, pourquoi ce refus ? quand ma fille vous aime ; car j'ai lu dans son regard, elle vous aime !

ÉMILIE.

De grâce...

LENOIR, vivement à Émilie.

Ose soutenir que tu ne l'aimes pas ?

ÉMILIE, vivement et très-troublée.

Je n'ai pas dit cela.

DUJARDIN.

O bonheur !... un si doux aveu !

LENOIR, à Dujardin, très-surpris.

Ah çà, vous l'aimez donc aussi ?

DUJARDIN.

Plus que ma vie, Monsieur !...

LENOIR.

Et vous ne voulez pas l'épouser ! (Émilie, placée derrière son père, fait signe à Dujardin de dire non. Dujardin fait un geste de résignation.) Mais c'est monstrueux, Monsieur ! vous êtes donc un mauvais sujet, un suborneur ?... Ah ! vous cherchez à déshonorer ma famille, et vous croyez que cela se passera comme ça !... (Il remonte, Émilie le suit en suppliant.) Benoît ! quelqu'un !... un sabre !... des pistolets !...

ÉMILIE.

Un duel !...

Lenoir la repousse et descend à droite.

DUJARDIN.

Monsieur !

Air : *O ciel! quelle aventure.* (Un Monsieur et une Dame.)

ENSEMBLE.

LENOIR.

Oui, c'est par trop d'audace !
Sortez !... mais dès demain
Nous nous verrons en face,
Les armes à la main !

ÉMILIE.

Éloignons la menace
D'un funeste destin,
Et tout autre à ma place
Eût refusé sa main.

DUJARDIN, regardant Émilie.

Son silence me glace,
Quel est donc son dessein ?
Quel autre eût à ma place
Refusé cet hymen ?

LENOIR, seul, chantant.

Je veux faire un' capilotade,
Je veux venger le genre humain,
Tout est changé, c'est le malade
Qui va tuer le médecin.

Pendant qu'on chante le milieu de l'air, Émilie cherche à calmer son père ; elle se dirige du côté de Dujardin pendant que Lenoir dit le dernier vers.

ÉMILIE, à Dujardin à la dérobée. A part.

Merci !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Dujardin sort, Lenoir le suit jusqu'au fond, à gauche.

## SCÈNE XII

ÉMILIE, LENOIR.

LENOIR, redescendant.

Ah ! le gredin !... refuser d'être mon gendre !

ÉMILIE.

Je ne l'en estime que davantage, mon père.

LENOIR.

Il fait un affront à ma fille... et elle ne l'en estime que davantage ! ils veulent me rendre idiot ! Comment, tu n'es pas indignée ?

ÉMILIE.

Si !... de votre conduite, monsieur mon père, qui avez été d'une injustice, d'une dureté envers ce bon jeune homme, le chasser, vouloir le tuer.

LENOIR.

Bien ! vous allez voir que c'est moi qui ai tort.

ÉMILIE.

Certainement ! c'est le comble de l'ingratitude, car il est ton sauveur et je lui en serai toujours reconnaissante.

LENOIR.

Mais, sacrebleu ! Encore une fois...

ÉMILIE.

Si c'était pour m'obéir qu'il eût refusé de m'épouser ?

LENOIR.

Comment c'est toi... et tu ne me l'as pas dit... il fallait m'en prévenir.

ÉMILIE.

M'en as-tu laissé le temps ?... tu t'emportes comme...

LENOIR.

Dis le mot ! compare-moi tout de suite à une soupe au lait, ou à un cheval échappé, l'un vaut l'autre... pas comme potage, cependant !... Mais alors, tu n'aimes donc pas cet infernal docteur ?

j'allais faire ton malheur, (avec expression) quand c'est ton bonheur que je voulais; je ne pensais qu'à ton avenir, moi !

ÉMILIE, avec tendresse.

Et moi au tien ; mais mon avenir, mon père, mon bonheur, c'est de rester toujours auprès de toi.

LENOIR, ému et très-vivement.

Est-il possible ! tu veux rester fille ? Mais qu'est-ce que cet animal de Benoît a donc été raconter au docteur ? Ah ! le voilà !

## SCÈNE XIII

BENOIT, LENOIR, ÉMILIE.

BENOIT, entrant par le fond, à gauche, en fredonnant.

A la monaco
L'on chasse
Et l'on déchasse ;
A la monaco
L'on chasse comme il faut !

LENOIR.

Ah ! te voilà, toi !... Je te conseille de chanter ; avec tes inventions de mariage, tu as fait une belle équipée.

BENOIT, il est très-gai, et prend du tabac à chaque instant.

Et vous, Monsieur, vous n'en faites donc pas des belles équipées? Je viens de voir le Filandreux en question... il a acheté.

LENOIR, avec satisfaction.

Ah !

Il remonte.

ÉMILIE.

Acheté, quoi donc ?

BENOIT.

La jolie petite maison qui fait le coin du mail.

LENOIR, *se frottant les mains.*

Eh ! mon Dieu, oui.

ÉMILIE.

O ciel !

BENOIT.

Il y a déjà quinze jours... le tapissier a fini de la meubler... il paraît que c'était pressé... un appartement complet, un cabinet de travail... avec des rideaux de damas... c'est joli ! joli ! Voilà les cachotteries de Monsieur...

LENOIR.

Tu as donc visité la maison ?

BENOIT, *chantant sur l'air de la Monaco en prenant une prise.*

Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui !

ÉMILIE, *à Benoît.*

Et comment payer cela à présent ?

BENOIT, *fredonnant sur l'air de la Monaco.*

Tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu !

ÉMILIE, *allant à son père.*

Ah ! papa... faire une pareille acquisition sans nous en avoir rien dit.

LENOIR.

J'ai aussi mes secrets, moi... une surprise que je ménageais à ce damné docteur qui m'a tant fait enrager. J'ai acheté cette maison, non pour la lui donner, il ne l'aurait pas acceptée ; mais pour la lui louer... gratis. Il m'a sauvé la vie, je ne voulais pas être ingrat envers lui ; un médecin mal logé et mé-

diocrement meublé n'inspire pas de confiance, c'est stupide, mais c'est comme ça.

ÉMILIE.

Mon père !... Ah ! tu es bon !

BENOIT, en prenant une prise.

Le mémoire aussi sera bon, mais salé et diantrement poivré. A propos, vous n'aviez pas parlé de bibliothèque ; pour un médecin, c'est indispensable ; j'en ai commandé une.

ÉMILIE.

Vous, Benoît ?

LENOIR.

Tu as bien fait ; je n'y avais pas pensé, moi.

BENOIT, à Émilie.

Pour un ou deux billets de mille francs, on en verra la farce. Dans sa position, Monsieur n'est pas à cela près d'une pièce de deux mille francs devant ou derrière.

LENOIR, gaiement.

Quand on y est, on y est.

BENOIT, de même.

C'est ce que je dis : quand on y est, on y est.

ÉMILIE, dont l'anxiété augmente.

Mais c'est affreux... tant de dépenses.

BENOIT.

Bah ! bah ! quand on a travaillé comme Monsieur, qui s'est privé toute sa vie, on peut bien se passer un peu ses fantaisies.

LENOIR.

Parbleu !

ÉMILIE, bas.

Benoît, vous êtes cruel.

BENOIT.

Si j'étais que de Monsieur, j'en ferais bien d'autres; je me donnerais toutes mes aisances, j'aurais une carriole, j'aurais un cheval... d'osier, la carriole, bien entendu, et je ne me refuserais rien... et je marierais ma fille au premier médecin venu... pourvu qu'il m'aurait sauvé la vie... Ah çà!... il faudrait qu'il *m'aurait* sauvé la vie.

ÉMILIE, à part.

Il a perdu l'esprit !...

LENOIR.

Tu t'adresses bien !... vois donc la mine que fait Émilie... elle déteste le docteur, tout simplement.

BENOIT.

Ah ! oui !... ah ! oui... (Il fredonne sur l'air de la Monaco.) Tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu !

## SCÈNE XIV

LENOIR, CHALUMEAU, BENOIT, ÉMILIE.

CHALUMEAU, entrant en mangeant une brioche, et très-joyeux.

Ah ! mon parrain, quelle bonne brioche vous m'avez donnée !

LENOIR.

Ce n'est pas pour nous dire cela que tu viens, probablement.

CHALUMEAU.

Ah ! non, Monsieur... c'est le maître clerc du tapissier et le premier garçon du notaire qui viennent d'arriver... Voilà des papiers qu'ils apportent pour qu'on les paie.

ÉMILIE, à part.

Oh ! mon Dieu !

LENOIR, prenant les papiers.

Déjà !... ils sont bien pressés ?

ÉMILIE, très-inquiète.

Plus tard... il faut examiner... dites-leur cela.

CHALUMEAU.

Oui, Mam'zelle... d'ailleurs ils ne s'attendent pas à être payés... On dit même dans la ville... (Benoît lui donne un coup de poing ; il jette un cri.) Oh !

Benoît lui met une brioche dans la bouche.

LENOIR.

Qu'est-ce que tu as à crier ?

CHALUMEAU, riant tout en mangeant.

Ah ! ah ! ah ! c'est une brioche.

Il remonte en riant.

LENOIR, allant au secrétaire.

Benoît, va me chercher mon portefeuille... qui paie ses dettes s'enrichit.

Il ouvre le secrétaire, s'assied et examine les mémoires.

BENOIT.

Certainement ; c'est le plus long, mais c'est une bêtise qui se dit.

ÉMILIE, avec anxiété.

Benoît... ce portefeuille... vous savez comme moi...

BENOIT, lui échappant.

Oui, Mam'zelle, je sais où il est. (Il sort par le fond à droite en fredonnant sur l'air de la Monaco.) Turlututu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, tu, turlututu.

ÉMILIE, à part, douloureusement.

Qu'a-t-il donc ? il ne comprend rien !...

## SCÈNE XV

ÉMILIE, CHALUMEAU, LENOIR.

CHALUMEAU, à Lenoir.

Monsieur, il se passe ici des choses! Mon parrain me comble de brioches, ça n'est pas naturel.

LENOIR, se levant.

En effet... Benoît a l'air singulier... Émilie est toute je ne sais comment. (Émilie est absorbée.) Émilie! (Émilie fait un mouvement comme réveillée en sursaut.) Qu'as-tu, mon enfant?

Il va à sa fille.

ÉMILIE.

Mon père... j'ai fait tout au monde pour te cacher... mais le mystère n'est plus possible. J'ai une révélation à te faire.

LENOIR.

Tu m'effraies... Qu'y a-t-il donc?

CHALUMEAU, avec importance.

Il y a, Monsieur! que mon parrain a perdu le peu de tête qu'il avait; car il n'est pas Dieu possible qu'en moins d'une heure un homme tourne aux brioches, comme cet homme-là est tourné aux brioches; voilà l'événement!!

Lenoir le repousse du coude avec humeur, Chalumeau remonte.

ÉMILIE.

Écoute-moi, mon bon père...

## SCÈNE XVI

CHALUMEAU, ÉMILIE, BENOIT, LENOIR.

BENOIT, à Lenoir.

Voilà votre portefeuille, Monsieur.

ÉMILIE, défaillante.

Tout est fini !

LENOIR.

Peste !... Ah çà ! mais, il me semble assez rond.

BENOIT, gaiement.

Assez, Monsieur, assez.

ÉMILIE, regardant le portefeuille.

Comment ?... Que signifie ?

LENOIR, examinant ce que contient le portefeuile.

Ça me tranquillise... Je l'avouerai... j'avais je ne sais quelle crainte.

Benoît rit silencieusement.

ÉMILIE, avec une vive inquiétude en voyant Lenoir compter les billets de banque.

Mon père... tu vas payer ?

LENOIR.

Parbleu !... la belle question !

ÉMILIE.

Mais Benoît... cet argent ?

BENOIT, recevant de Lenoir un paquet de billets.

Vingt mille francs pour la maison... (Lenoir lui donne un autre paquet.) Cinq mille pour le tapissier... Il en restera encore, Mamz'elle... n'ayez pas peur.

Il va auprès de Chalumeau, à gauche. Lenoir est allé s'installer au secrétaire ; il cherche à se rendre compte de ce que contient le portefeuille.

ÉMILIE, à part; elle est isolée au milieu du théâtre.

Comment Benoît s'est-il procuré une pareille somme, mon Dieu?...

CHALUMEAU.

Ils vont être bien attrapés, eux qui disaient... (Benoît lui donne un coup de poing.) Oh!

Benoît lui met une brioche dans la bouche.

LENOIR, se retournant.

Que diable a-t-il donc encore à crier, cet animal-là?...

CHALUMEAU, riant.

Encore une brioche... Ah! ah! ah!

BENOIT.

Voilà de quoi payer, braillard.

Au moment où il va remettre l'argent à Chalumeau, Dujardin entre.

## SCÈNE XVII

CHALUMEAU, BENOIT, DUJARDIN, ÉMILIE, LENOIR.

DUJARDIN, qui entrait avec l'intention de parler à Lenoir, s'arrête à la vue des billets que tient Benoît.

Eh bien, Benoît, on ne m'a donc pas trompé; vous avez hérité?

TOUS.

Hérité?... et de qui?

DUJARDIN.

De son oncle, qui a fait une fortune considérable dans le commerce des pelleteries et qui lui laisse vingt mille francs de rentes.

TOUS.

Vingt mille francs de rentes!

Émilie jette sur Benoît un regard de reconnaissance qui exprime qu'elle comprend tout.

LENOIR.

Vingt mille francs de rentes! Benoît, est-ce vrai?

BENOIT, courbant la tête comme s'il se sentait pris en faute.

Oui, Monsieur.

Dujardin se retire au fond, près de la cheminée.

LENOIR, allant à lui.

Vingt mille francs de rentes! (Avec cordialité.) Ah! mon brave Benoît, je suis enchanté de ce qui t'arrive. (Il lui prend la main.) Mais j'espère que la fortune ne te fera pas oublier tes amis, et que nous te verrons quelquefois.

BENOIT, avec anxiété.

Quelquefois?... Est-ce que Monsieur me chasse?

LENOIR, gaiement.

Je ne te chasse pas; mais que diable! avec vos vingt mille livres de rentes (appuyant) Monsieur de Benoît, vous n'avez pas le projet de rester domestique? Ça ne se serait jamais vu... D'ailleurs, je ne veux pas d'un domestique plus riche que moi.

BENOIT.

Ah!

LENOIR.

Et puis, je peux te dire ça à présent, cela ne t'offensera pas; tu sais que je t'ai toujours aimé. Tu étais bien le domestique le plus grognon, le plus agaçant, le plus insupportable! — Tu ne serais jamais resté nulle part, et moi, par humanité, je te gardais... car j'ai toujours été pour toi un maître doux, indulgent. (Avec humeur.) Tu ne peux pas dire le contraire? et d'une patience... angélique!...

BENOIT, avec bonhomie.

Appelez-la Angélique, c'est un joli nom.

LENOIR.

Mais maintenant, te voilà riche... je retrouve mon indépendance!... je suis bien aise de profiter un peu de ton bonheur!

Benoît courbe la tête.

ÉMILIE, à part.

Pauvre Benoît! lui qui s'est dépouillé!...

BENOIT.

Si c'est ma vocation à moi d'être votre domestique!

CHALUMEAU, à part.

Est-il bête, mon parrain!

BENOIT.

D'ailleurs, je ne sais pas jusqu'à quel point vous avez le droit de me renvoyer.

LENOIR, avec humeur.

Voilà qui est fort!

BENOIT.

Vous m'avez tiré de la Loire tout mouillé... quand j'ai été sec, je me suis dit : Je ne quitterai jamais cet homme-là... (Avec résolution.) Eh bien! je ne m'en irai pas!... (Lenoir s'agite avec humeur.) Si vous me chassez par la porte, je rentrerai par la fenêtre; si vous me jetez par la fenêtre, je rentrerai par la porte (avec émotion) et toujours comme ça, toujours comme ça.

LENOIR, avec colère.

Mais, imbécile! tu ne comprends donc pas que te voilà un richard, et qu'à côté de toi, je ne suis qu'un pauvre.

DUJARDIN, s'avançant vivement, à Lenoir.

Ainsi, Monsieur, c'est donc vrai?

LENOIR, toujours tourné vers Benoît.

Parbleu! (Se tournant vers Dujardin.) Ah çà, mais! qu'est-ce que vous faites ici, vous?

DUJARDIN, vivement.

Monsieur, ce que je viens d'apprendre me fait une loi de revendiquer la main de mademoiselle Émilie, que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir.

LENOIR.

Vous l'avez refusée!...

DUJARDIN.

J'ignorais alors le malheur qui vous frappe.

LENOIR.

Le malheur!

DUJARDIN.

Mais je suis jeune, Monsieur, j'ai du courage; vous avez travaillé pour elle, c'est à moi désormais de travailler pour vous; et puisque le naufrage de vos bateaux, à Saumur, vous a ruiné...

Musique douce à l'orchestre, jusqu'à la fin.

LENOIR ET CHALUMEAU.

Ruiné!

Benoît et Émilie marquent leur anxiété.

LENOIR.

Ruiné!... mes bateaux?... (A Émilie.) Voilà donc l'explication?... (Se rassurant.) Mais non! voyez... voyez ce portefeuille...

Il va au secrétaire.

ÉMILIE, l'arrêtant.

Père... c'est l'héritage de Benoît; il te le donnait pour t'enlever jusqu'à l'apparence d'un chagrin.

LENOIR.

Benoît!

Il regarde Benoît avec expression.

BENOIT, avec humilité.

Oh! Monsieur, ne me grondez pas!... Je ne l'ai pas fait dans une mauvaise intention.

LENOIR, ému, allant silencieusement auprès de Benoît.

Et tu veux rester mon domestique, toi!

Il fléchit lentement le genou et tombe aux pieds de Benoît.

BENOIT, stupéfait.

Quoi donc? quoi donc? debout tout de suite, Monsieur!...

Il veut le relever.

LENOIR, très-ému.

Toi, qui n'as pas hésité à me sacrifier ta fortune!

BENOIT, même jeu.

Debout, Monsieur, debout! ou vous allez me forcer à faire des bêtises aussi.

LENOIR, ému.

Non! tu t'es trop longtemps courbé devant moi, qui ne te vaux pas, va!...

BENOIT, tombant à genoux en face de Lenoir.

Ah! Monsieur, ne dites pas ça; c'est mal de vouloir m'humilier parce que j'ai le malheur d'être le plus riche.

LENOIR.

Oui, tu es le plus riche! non-seulement par l'argent, mais aussi par le cœur, par le dévouement.

BENOIT.

Quant à ça, non.

LENOIR.

Si!

BENOIT.

Ah! non!

LENOIR.

Mais si!

BENOIT.

Mais non!

LENOIR, s'emportant.

Est-il entêté, cet animal-là!... quand je te dis que si!...

ÉMILIE, s'interposant.

Mon père!

Elle veut l'aider à se relever.

CHALUMEAU, ému.

Brave homme, va!

BENOIT, à Lenoir qui se cramponne à lui; ils ont la plus grande peine à se remettre debout.

Là!... Je vous le disais bien... quelle misère à nos âges quand on se met dans ces positions-là; c'est le diable pour se relever.

Ils y sont enfin parvenus avec l'aide de Chalumeau et d'Émilie. Benoît essuie la poussière sur les genoux de Lenoir, qui veut l'en empêcher.

LENOIR, prenant la main de Benoît.

Toi, mon domestique! jamais! n'est-ce pas, Émilie? (Prenant la main de Dujardin.) N'est-ce pas, mes enfants? (Il prend aussi la main de Benoit.) Mon ami!

ÉMILIE ET DUJARDIN.

Notre ami!...

CHALUMEAU, ouvrant les bras.

Mon parrain, s'il vous plaît! (Benoît lui met une énorme brioche dans la bouche, Chalumeau riant.) Ah! elle est trop forte celle-là!... Ah! ah! ah!...

CHOEUR.

Air de *Couder.*

Soyons unis et pour jamais!
Notre bonheur paiera sa bienfaisance;
C'est une douce récompense
De voir les heureux qu'on a faits.

FIN DE RICHE DE COEUR.

UN

# MONSIEUR ET UNE DAME

COMÉDIE-VAUDEVILLE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 27 février 1841.

---

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE.

## PERSONNAGES

UN MONSIEUR[1].
UNE DAME[2].
UNE AUBERGISTE[3].
UNE VOIX[4].
UN CONDUCTEUR DE DILIGENCE.
UN COCHER.

La scène se passe dans le Berri.

1. M. Arnal. — 2. Mademoiselle Brohan. — 3. Madame Guillemin. — 4. M. Camiade.

UN

# MONSIEUR ET UNE DAME

Le théâtre représente une chambre d'auberge. — Au premier plan, à droite, une porte qui donne à l'extérieur. — Au second plan, dans une alcôve en saillie, un lit, qui sort un peu de l'alcôve ; sur le lit, deux oreillers. Entre la porte et l'alcôve, au pied du lit, une table de nuit ; auprès de la table de nuit, un fauteuil. — A gauche, au premier plan, une porte ressemblant à une porte d'armoire ; au second plan, une porte perdue. Entre ces deux portes, une cheminée sur laquelle sont une pendule-cartel, un sucrier, de la vaisselle et tout ce qui doit être mis sur la table pour un couvert de deux personnes. Au-dessus de la cheminée, une petite glace ; auprès de la cheminée, une chaise. Au fond, au milieu, une large croisée un peu enfoncée. Il y a une marche au bas de la fenêtre. Un carreau de la croisée au bas du ventail de gauche est remplacé par du papier. Un autre carreau dans la partie supérieure du ventail droit est fêlé en plusieurs endroits : un rond et une bande de papier sont appliqués sur les fêlures. A droite et à gauche de la croisée, à cinq pieds du sol, deux champignons de porte-manteau. Entre la fenêtre et le lit, auprès du mur, deux tabourets. Au milieu du théâtre, et sur l'avant-scène, une table sur laquelle sont déjà la nappe et une lumière.

Une ardoise dans son cadre est accrochée auprès de la cheminée : sur l'ardoise, on a écrit à la craie :

3 fr. 50 c.
1 50
―――
5 fr. »

Sur la cheminée, auprès de l'ardoise, il y a un morceau de craie.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, *mettant le couvert*, LA DAME.

L'aubergiste a le costume des paysannes du Berri, la Dame porte un élégant déshabillé de ville, en mousseline blanche : son chapeau et son châle sont déposés sur le fauteuil.

LA DAME, venant de la droite et parlant à une personne qui est hors de vue.

Monsieur, je vous prie de vous retirer... Et si ma

prière ne suffit pas, je vous déclare que j'attends ce soir même, ici, quelqu'un qui saura bien vous mettre à la raison!...

Elle ferme la porte.

L'AUBERGISTE, à part.

Pauvre garçon!... se donne-t-il un mal!

LA DAME, écoutant à la porte.

Ma menace a fait son effet... il s'en va... cependant je n'attends personne...

L'AUBERGISTE, mettant le couvert.

Comment, Madame, vous le renvoyez?

LA DAME, d'un ton résolu.

Oui, madame l'aubergiste. Je vous ai loué cette chambre, pour y passer la nuit, vous devez faire respecter mon domicile.

L'AUBERGISTE.

Une querelle d'amoureux, ça se raccommodera, allez!

LA DAME.

Comment, d'amoureux?

L'AUBERGISTE.

Tiens, pardi!... puisqu'il est venu avec Madame.

LA DAME.

Mais vous vous trompez!... Je suis venue seule, ici, dans ce petit pays, pour y attendre la diligence qui doit me conduire à Nérondes, dans ma famille... Ce matin, en descendant de la voiture publique, à Saint-Florent, la première personne que j'ai rencontrée, c'est ce jeune homme. (A part.) Qui est bien l'être le plus insupportable qu'il y ait au monde!... et on veut me le faire épouser... (Haut.) Afin de l'éviter, j'ai loué pour moi seule l'unique voiture qui se

trouvât à Saint-Florent... Vous voyez donc bien que nous ne sommes pas venus ensemble.

L'AUBERGISTE, *riant.*

C'est vous qui se trompe. Pendant que vous vous ensauviez de lui, il était derrière votre voiture, sur le siége... vous, vous étiez dedans...

LA DAME.

Vraiment? (*En riant.*) Ah! le tour serait charmant s'il venait d'un homme seulement supportable!

L'AUBERGISTE, *scandalisée.*

Supportable!... mais il est très-joli!... cinq pieds six pouces, une grosse figure toute rougeaude, et des favoris... une barbe superbe!... comme notre bouc, quoi!... madame sera très-heureuse avec lui.

LA DAME.

Vous avez deviné cela? Mon souper, je vous prie, le plus tôt possible.

L'AUBERGISTE.

Dans la minute... oh! ici on est servi comme la foudre... Hier encore, un voyageur très-pressé me dit: Madame l'aubergiste, avez-vous un rôti quelconque à me donner? — Oui, Monsieur, que je lui réponds, un canard sauvage. — Bon, qu'il me dit, dépêchez-vous. — Madame, vous me croirez si vous le voulez, en un quart d'heure, montre à la main, il l'a eu: non-seulement il était cuit, il était même brûlé.

LA DAME, *ironiquement.*

C'est merveilleux!

L'AUBERGISTE.

N'a-t-il pas eu la chose de me dire que ce n'était

pas un canard sauvage! — Pas sauvage, que je lui réponds! ah ben! ah ben! pas sauvage! nous nous sommes mis trois pour l'attraper dans la basse-cour, et nous avons eu toutes les peines du monde.

Elle met les serviettes sur les assiettes.

LA DAME, gaiment.

La raison est fort concluante. (Sérieusement.) Pourquoi donc mettez-vous deux couverts?

L'AUBERGISTE.

Il n'y en a qu'un pour vous, Madame; l'autre...

LA DAME.

L'autre?...

L'AUBERGISTE.

Tenez, Madame, ne le rebutez pas, ce pauvre garçon; il est violent, il ferait un mauvais coup, je vous en avertis.

LA DAME, étonnée.

Il vous a donc payée pour me tourmenter ainsi?

L'AUBERGISTE, avec fierté.

Me payer!... ce cher enfant du bon Dieu, lui, mon petit *Adophe!* mon nourrisson, me payer!

LA DAME, étonnée.

Votre nourrisson?

L'AUBERGISTE, avec fierté.

Oui, Madame, et j'en tire orgueil!

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je l'ai nourri : bien loin que j' m'en attriste,
J'en suis tout' fièr'; c'est un si beau garçon.
Et quoique d'puis je m' sois faite aubergiste,
Je n'oubli' pas qu'il fut mon nourrisson.
Puis quand il vient, j' rappelle à ma mémoire
Ce souvenir que lui-même a gardé,

Et je l' nourris encor', mais j' vous pri' d' croire
Qu' c'est pas du tout par le mêm' procédé (*bis*).

LA DAME.

Madame l'aubergiste, le conducteur qui m'a amenée est-il encore ici ?

L'AUBERGISTE.

Pigoreau ?... sans doute, Madame.

LA DAME.

Eh bien ! allez lui dire de remettre ses chevaux à la voiture ; je pars.

L'AUBERGISTE.

Comment ! vous partez ?

LA DAME.

A l'instant même.

L'AUBERGISTE.

Permettez, permettez ; on ne quitte pas comme ça un logement qu'on a retenu... toutes mes autres chambres sont prises par les rouliers, et j'ai refusé un voyageur, un monsieur, à cause de vous.

LA DAME, lui donnant une pièce de cinq francs.

Payez-vous.

L'AUBERGISTE, qui a regardé l'ardoise.

C'est juste le compte, Madame ; pour la chambre et le souper... Il n'y a plus rien à dire... Je vas prévenir Pigoreau.

LA DAME.

Allez !

L'AUBERGISTE.

Salut, Madame. (A part.) Je vas tâcher de rattraper mon voyageur et lui dire qu'il y a une chambre pour lui.

Elle sort par la droite.

## SCÈNE II

LA DAME, *seule, gaiement, en mettant son châle.*

Encore une aventure !... heureusement je n'ai pas peur !... Ah ! mes charmantes Parisiennes, vous qui vivez immobiles, empaquetées, enveloppées dans vos bandelettes parfumées comme de jolies petites momies, ne ressuscitant que dans les nuits de bals et de fêtes, si l'une de vous se trouvait tout à coup transportée au milieu du Berri, seule, dans une auberge de rouliers, poursuivie par un amoureux frénétique... et barbu !... quelle terreur !... quel désespoir ! C'est que vous ne savez pas ce que c'est que la vie, la vie d'émotions, la vie au grand air, sur les grandes routes !... celle-là, c'est la bonne... et la moins dangereuse ; car, croyez-moi, le plus brillant salon cache souvent, pour nous, plus de périls que le grand chemin, et l'amant qui crie et tempête tout haut est moins à craindre que celui qui gémit et soupire tout bas. Mais les chevaux doivent être attelés...

Elle va prendre son chapeau.

## SCÈNE III

LA DAME, LE MONSIEUR.

LE MONSIEUR, dans la coulisse.

C'est bon ! c'est bon ! s'il n'y en a qu'une, je saurai bien la trouver.

LA DAME, se disposant à sortir par la droite.

Cette fois, j'empêcherai bien mon persécuteur de grimper derrière ma voiture.

Le Monsieur entre tandis que la Dame sort, et en se croisant, le châle de la Dame s'accroche par sa bordure à un des boutons de l'habit du Monsieur. Le châle est en soie et à frange. — Le Monsieur a le costume et la tenue d'un homme du monde, pantalon clair, gilet clair, habit bleu, paletot-pardessus, chapeau noir. Il porte sur le bras une cravate-cache-nez de bon goût et tient à la main une valise en forme de petite malle.

LA DAME, gaîment.

Eh bien! eh bien! Monsieur, vous m'entraînez!

LE MONSIEUR, gaîment, en posant sa valise auprès de lui et cherchant à décrocher le châle.

Ah! mille pardons, Madame, je ne m'attendais pas à faire une si riche capture!

LA DAME, gaîment.

C'est votre bouton qui s'est pris dans mon châle.

LE MONSIEUR, gaîment.

Ou votre châle qui s'est pris dans mon bouton.

LA DAME, souriant.

C'est la même chose.

LE MONSIEUR, riant.

Ah! ah!

LA DAME.

Mais prenez donc garde, vous l'embrouillez encore!...

LE MONSIEUR, riant.

J'en suis capable... sans intention, je vous prie de le croire.

Ils se regardent tous deux et rient.

LA DAME, se débarrassant.

Voilà!... (Faisant une révérence.) Monsieur...

LE MONSIEUR, saluant.

Madame...

LA DAME, à part, en sortant par la droite.

Il a une bonne figure !

LE MONSIEUR, à part.

Elle est très-bien cette femme-là !...

## SCÈNE IV

LE MONSIEUR, *seul, et déposant la valise et le cache-nez sur le lit.*

Ah ! me voici donc à la tête d'un lit !... Il paraît qu'il y a de la concurrence !... aussi, pour éviter d'être dépossédé, j'ai tout payé d'avance, la chambre et le souper ; je suis homme de précaution... Eh ! parbleu ! en attendant qu'on me serve, je vais préparer mes petites affaires de nuit... (Il ouvre la valise et y fouille.) Car je dois me remettre en route dans quelques heures, et immédiatement après le souper je me couche, afin d'arriver demain matin frais et dispos dans la famille future de mon cher neveu. La nuit dernière je n'ai pas fermé l'œil, je pourrais même dire les yeux... (Il descend la scène.) Hier au soir, je prends la diligence pour aller à Saint-Florent, j'étais monté sur l'impériale, lorsqu'il m'arrive un compagnon... J'entendais qu'on jetait une foule de choses auprès de moi, et je me disais : Ah ! çà mais, ce monsieur a un bagage bien considérable. Je tâte... c'était chaud... et ça me piquait les doigts. Horreur ! c'étaient douze cochons de lait... et ce monsieur qui faisait treize, nous étions quatorze sur

l'impériale !... A peine la diligence était-elle remise en mouvement que voilà mes gaillards qui se mettent à entonner un nocturne à douze voix... musique... musique de Véro-Dodat !... (Avec énergie.) Jamais, non jamais, je n'ai rien ouï d'analogue !... Ces animaux n'ont point l'habitude des voitures publiques... Dans ma détresse, j'invoquais tous les saints, notamment saint Antoine, qui était plus que les autres à même de compatir à ma misère, vu ses antécédents. Monsieur ! criai-je à mon voisin, c'est abominable !... faites taire votre marchandise !... Rien !... cet homme, qui pesait au moins deux cent cinquante, s'endort immédiatement, et se ballotte sur moi de tout son poids, au risque de se précipiter du haut en bas de la voiture... Par bonheur, la diligence s'arrête et je monte dans le coupé... où il y avait une dame seule, dont je n'ai pas même vu la figure... J'essaie de dormir, impossible ! les petits cochons me poursuivent de leurs accords, j'étais ivre, j'étais fou, j'avais perdu la conscience des sons !... Ah ! grand Dieu !... (Avec force.) Certes, je suis un homme solide... et bien portant ; j'ai entendu la grande symphonie fantastique du Festival, et je déclare hautement... que je la préfère !... Où y a-t-il un miroir ?... ah ! voilà.

Pendant toute la première partie de la scène suivante, il va de sa valise à la glace, il ôte son paletot, arrange sa cravate, se brosse, etc.

## SCÈNE V

LE MONSIEUR, *allant et venant au fond*, LA DAME, L'AUBERGISTE.

La Dame n'aperçoit pas le Monsieur.

LA DAME, entrant d'abord et à elle-même.

Quelle contrariété ! impossible de savoir ce que ce conducteur est devenu.

L'AUBERGISTE, entrant.

Mais, ma petite dame, vous allez, vous allez !... Il faut cependant que je vous dise...

LA DAME, vivement et avec humeur.

Rien, Madame.

LE MONSIEUR, à part, en fouillant dans sa valise.

Tiens ! c'est la dame que j'ai accrochée à la porte. Elle aura oublié quelque chose.

L'AUBERGISTE, à part.

Mais j'ai donné la chambre à ce monsieur, elle ne peut pas rester ici !... (Haut.) Ma petite dame, écoutez-moi, je ne voudrais pas vous faire de la peine... mais...

LA DAME, avec humeur.

Je sais tout ce que vous pouvez me dire... Votre protégé m'obsède, me persécute, je n'ai rien à entendre.

LE MONSIEUR, à part, à la glace.

Elle est persécutée, l'intérêt me gagne.

L'AUBERGISTE.

Tant qu'à mon nourrisson, s'il est un peu ébouriffé contre vous, c'est que vous lui avez dit que vous attendiez quelqu'un.

LA DAME.

Eh bien ! en quoi cela le regarde-t-il ?

L'AUBERGISTE.

Mais il est jaloux !... il croit que c'est un amoureux.

LE MONSIEUR, à part.

Un amoureux !

LA DAME.

Et si c'était mon mari que j'attendisse ?...

LE MONSIEUR, à part.

Elle est mariée.

L'AUBERGISTE.

Votre mari, Seigneur !... Il dit que v'là deux ans qu'il est mort.

LE MONSIEUR, à part.

C'est une veuve.

LA DAME.

Et si je suis remariée ?...

L'AUBERGISTE.

Bah !

LE MONSIEUR, à part.

Il paraît qu'elle est remariée !

Il se brosse.

LA DAME.

Oui, Madame, et c'est en effet mon mari que j'attendais ici pour le présenter demain à ma famille ; vous pouvez le dire de ma part à votre nourrisson. Peut-être alors daignera-t-il se retirer. (Appuyant.) Je me suis remariée... secrètement... en Italie...

LE MONSIEUR, à part.

Secrètement?... décidément c'est une veuve, une veuve dans l'embarras.

L'AUBERGISTE.

Ah ! mais il ne me croira pas. Ces choses-là, faut les voir pour y croire.

LA DAME.

Dites-lui qu'il le verra peut-être plus tôt qu'il ne pense, qu'il n'est pas loin !

L'AUBERGISTE.

Où donc est-il ?

LE MONSIEUR, s'avançant, sa brosse à la main.

Puisqu'on vous dit qu'il n'est pas loin...

LA DAME, surprise.

Ah !

L'AUBERGISTE.

Quoi ?

LE MONSIEUR, bas à la Dame.

Pardon de l'émotion que je vous cause en me montrant ainsi... sans me faire annoncer.

LA DAME, à part, riant.

Le monsieur de tantôt.

L'AUBERGISTE.

Comment?... c'est là votre mari?...

Mouvement de surprise du Monsieur.

LA DAME.

Mais...

LE MONSIEUR, profitant de l'erreur de l'aubergiste et bas à la Dame.

Laissez-moi faire, Madame, ne craignez rien. (Haut, avec intention.) Chère amie, j'espère que je suis exact... Je ne vous embrasse pas, parce que...

Il rit.

LA DAME, riant.

Oh ! rien ne presse.

Pendant l'aparté suivant, le Monsieur parle bas et d'un air gracieux à la Dame, en échangeant avec elle des signes d'intelligence.

L'AUBERGISTE, à part, surprise.

Son mari !... (Haut.) Salut, Monsieur, salut, Madame. (A part.) Ça arrange mon affaire, ils peuvent loger ensemble ; je vas leur monter leur souper... Ça se trouve bien, ils m'ont payée *toutes les deuce.*

Elle sort par la droite. Le Monsieur va remettre sa brosse sur la cheminée.

## SCÈNE VI

LE MONSIEUR, LA DAME.

LA DAME, gracieusement.

Recevez mes remerciements, Monsieur.

LE MONSIEUR.

De quoi donc, Madame ?

LA DAME.

De la fraude ingénieuse à l'aide de laquelle vous m'avez débarrassée d'un importun.

LE MONSIEUR.

Cela vaut-il un remerciement ? Je suis votre mari, c'est convenu, disposez de moi !

AIR : *Du Baiser au porteur.*

Madame ! agissez sans contrainte,
Que votre cœur soit rassuré ;
Ne concevez aucune crainte,
Ce titre qui m'est conféré,
Avec bonheur je le justifierai.

De moi disposez donc en maître,
Et je ne m'en plaindrai, ma foi,
Que quand vous m'empêcherez d'être...
Dans la vérité de l'emploi.

LA DAME, souriant.

Oh ! je n'abuserai pas, Monsieur, je vous le jure.

LE MONSIEUR, gaiement.

Tant pis !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE, venant de la droite.

Voilà le souper !

LA DAME.

Fort bien, Madame.

LE MONSIEUR, à part.

Cette dame ne s'en va pas. Aurait-elle le projet de s'abriter sous mon toit ?... Alors faisons-lui les honneurs de chez moi.

L'AUBERGISTE, mettant un poulet rôti sur la table.

Ah ! ce pauvre *Adophe*, il est dans un état !... (A la Dame.) Ah ! Madame !... si vous saviez quel effet ça lui a fait, quand je lui ai dit que c'était votre mari qui était là !

LA DAME, froidement.

Ah !

L'AUBERGISTE.

Il m'a demandé si c'était un beau garçon.

LA DAME, de même.

Eh bien ?

L'AUBERGISTE.

Je lui ai dit : Mais... il est très-bien ! il est d'une laideur... aimable... Il est laid ? qu'il m'a dit ; et il a ajouté comme ça : Tout espoir n'est pas perdu !...

LA DAME, à part.

L'impertinent !

L'AUBERGISTE, en sortant à droite.

Salut, Madame !

## SCÈNE VIII

LE MONSIEUR, LA DAME.

LA DAME, à part.

J'espère, maintenant, que ce monsieur aura la discrétion de se retirer.

LE MONSIEUR, qui a été prendre le fauteuil au pied du lit, et qui le met au côté droit de la table.

Si Madame veut me faire l'honneur...

LA DAME, surprise, à part.

Eh bien !... il est sans gêne... (Haut et debout auprès de la table à droite.) J'aurais désiré, Monsieur, que vous me permissiez, du moins, de vous engager...

LE MONSIEUR, debout auprès de la table à gauche. Ils ne sont séparés que par la table, et tous deux semblent prendre possession du souper.

Je n'ai pas l'avantage de comprendre... et quand je vous prie de vouloir bien partager mon souper...

LA DAME, souriant.

C'est là l'erreur, Monsieur, c'est le mien.

LE MONSIEUR.

Pardon !...

LA DAME.

Ah ! mais, permettez...

LE MONSIEUR.

Je l'ai payé.

LA DAME, riant.

Vraiment? Et moi aussi.

LE MONSIEUR.

Bah? (Ils rient tous deux.) Pourquoi ne souperions-nous pas ensemble?

LA DAME, avec franchise.

Eh bien! Monsieur, ne fût-ce que pour la singularité du fait, j'accepte.

LE MONSIEUR, gaiement.

Et vous faites bien!

Il va prendre la chaise et s'assied à gauche.

LA DAME, s'asseyant sur le fauteuil à droite, à part.

Et puis cela me donnera le temps d'attendre le retour de ce conducteur.

LE MONSIEUR, gaiement.

D'ailleurs, ne sommes-nous pas époux... par-devant... l'aubergiste... (Découpant le poulet, en riant.) Et le témoin a l'air très-tendre.

LA DAME, souriant.

J'ai remarqué qu'en voyage on fait vite connaissance.

LE MONSIEUR.

Très-vite; surtout quand on est physionomiste. Êtes-vous physionomiste, Madame?

LA DAME, de même.

Assez pour être presque certaine de vous bien connaître déjà.

LE MONSIEUR.

Dites votre opinion... Mais soyez franche.

LA DAME, en souriant et avec franchise.

Monsieur, vous êtes un original...

LE MONSIEUR, riant.

Je l'ai entendu dire... (Il sert la Dame.) Moi, Madame, je vois sur votre physionomie...

LA DAME.

Que ?...

LE MONSIEUR.

Que vous avez de très-jolis yeux... si vous voulez...

LA DAME.

Encore une galanterie ? j'en suis sûre...

LE MONSIEUR.

Non, j'allais vous offrir du cresson...

LA DAME, riant.

J'aime mieux cela.

LE MONSIEUR.

Mais je lis dans ces mêmes yeux, que vous voyagez par dépit... conjugal.

LA DAME.

Vous vous trompez, je suis veuve.

LE MONSIEUR, à part.

Veuve!... j'en étais sûr !... (Haut.) Il n'y a pas de mal à ça... Alors, par dépit amoureux ?

LA DAME.

Pas davantage ! vous n'êtes pas heureux dans vos suppositions. Je voyage pour mon plaisir, par goût pour l'indépendance.

LE MONSIEUR.

Pour l'indépendance ! (A part.) Serait-ce une saint-simonienne ?...

LA DAME.

Oui, Monsieur, je suis indépendante, grâce au

ciel !... J'ai subi un joug qui m'a guérie pour toujours de l'envie de me donner un protecteur... Depuis la mort de mon mari, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus. Libre de mes actions, je voyage ; j'ai parcouru la Suisse, j'arrive d'Italie.

LE MONSIEUR.

Charmant pays ! Seule ? Hé !... hé !...

Il verse à boire.

LA DAME.

Toujours seule !... (Avec intention.) Et si je ne redoute rien du fat qui me persécute, si je suis sans effroi en face de vous, monsieur mon mari... que je ne connais pas, c'est qu'une femme qui se respecte sait toujours se faire respecter des autres.

Pendant que la Dame lui parle, le Monsieur cherche par des gestes à l'assurer qu'elle a raison d'avoir confiance en lui ; lorsque la Dame prononce la dernière phrase, il parait tout à coup déconcerté.

LE MONSIEUR, un peu embarrassé.

Ah !

LA DAME, à part.

Je n'étais pas fâchée de lui dire cela.

LE MONSIEUR, à part.

Elle s'exprime fort bien.

LA DAME.

Monsieur voyage sans doute aussi pour son agrément ?

LE MONSIEUR.

Non, Madame ; oh ! grand Dieu, non !... je ne suis pas indépendant, moi ! Je voyage par nécessité, par état !

LA DAME.

Ah ! vous exercez une profession ?

LE MONSIEUR.

J'exerce la profession... d'oncle.

LA DAME, *gaiement.*

Vous êtes oncle ?... c'est un titre à ma confiance... Je voyais bien aussi que vous aviez quelque chose de respectable.

LE MONSIEUR, *un peu piqué.*

Bon !... pourquoi pas vénérable tout de suite ?... Mais, Madame, mon neveu est de mon âge, absolument de mon âge... Il me rend très-malheureux, tel que vous me voyez.

LA DAME, *gaiement.*

Contez-moi donc cela ; ce doit être amusant.

LE MONSIEUR.

Pas trop ! car il fait des dettes et c'est moi qui les paie.

LA DAME.

Qui vous y force ?

LE MONSIEUR.

Eh ! mon Dieu !... l'opinion du monde, le soin de ma réputation... Je suis son oncle... c'est-à-dire, il est mon neveu...

LA DAME, *après avoir souri.*

Ce sentiment vous honore.

LE MONSIEUR.

Beaucoup ; mais il me ruine. Mon drôle s'est lancé dans un monde... fantastique... et quel monde !... Croiriez-vous qu'un jour j'ai trouvé une lettre par laquelle un de ses amis lui disait : « Quand « donc ton vieux scélérat d'oncle déménagera-t-il ? » Je crus d'abord qu'il ne s'agissait que d'un changement de domicile ; mais il ajoutait : « Afin de nous

« laisser manger en paix ses quinze mille livres de « rentes. » Comment trouvez-vous ce vœu ?... et ce neveu ?... Je suis un vieux !... moi !... vingt-neuf ans ; et un scélérat, avec le caractère que j'ai !...

LA DAME, souriant.

Ah ! c'est fort mal.

LE MONSIEUR.

Cette lettre était signée d'un de ses amis nommé... Rosine.

LA DAME, surprise.

Rosine ?

LE MONSIEUR.

Aussi, je prends un parti violent, un parti romain ; je fais du Brutus... je condamne mon neveu.

LA DAME, gaiement.

A mort ?

LE MONSIEUR.

Non, les lois s'y opposent. Je le condamme à la réclusion ; je ne paie plus ses dettes, et je vois avec bonheur s'ouvrir devant lui les portes hospitalières de l'abbaye de Clichy.

LA DAME.

La mesure était grave.

LE MONSIEUR.

J'étais enfin délivré de cette parenté onéreuse, lorsque, pour la première fois de ma vie, une bonne fortune m'arriva.

LA DAME, avec une légère ironie.

Ah !

LE MONSIEUR.

En face de ma fenêtre, il y avait une jeune personne, une blonde... (en la regardant) une blonde ! qui

me faisait des agaceries d'un côté de la rue à l'autre...

LA DAME, se levant et à part.

Ah ! çà, est-ce qu'il va me raconter ?...

LE MONSIEUR, se levant aussi.

Ne craignez rien, Madame... Cette jeune personne semblait éprouver à mon aspect quelque chose d'assez... tendre.

LA DAME.

Mais, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Ne craignez rien, Madame. Que vous dirai-je ?... Je lui avais fait accepter une parure complète... en acajou, et je croyais être bientôt le plus...

LA DAME.

Encore une fois, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Je m'arrête. (Reprenant, et en élevaut un peu la voix.) Lorsqu'elle me dit : Vous êtes encore un drôle de particulier... Je vous prie de croire que je cite textuellement son langage. — Qu'est-ce que je viens d'apprendre ! vous avez un neveu sous enveloppe à Clichy. Je vous déclare que si vous voulez que je vous *soye* de quelque chose, vous le ferez sortir, ou sinon, bernique !... Vous voyez, Madame, qu'elle avait un langage assez pittoresque !

LA DAME, souriant.

En effet !

LE MONSIEUR, d'un air indifférent.

Mais elle était jolie ; je me laissai attendrir. J'envoyai délivrer le prisonnier, et nous restâmes à l'attendre, jugez avec quelle impatience ! Enfin, on

sonne, je prends un flambeau, je cours au-devant de mon neveu, je lui tends les bras... et il se jette immédiatement... dans ceux de ma blonde. (D'un air indigné.) Ils restèrent trois minutes devant moi dans cette position... affectueuse.

LA DAME, riant.

Eh bien ! et vous ?

LE MONSIEUR, avec simplicité.

Je tenais toujours... la bougie.

LA DAME, riant.

Ah ! ah ! ah !... Ils se connaissaient donc ?

LE MONSIEUR.

Oui, Madame. C'était un complot, une odieuse machination ; elle ne m'avait fait la cour que pour m'amener à cette fin déplorable ! (La Dame rit aux éclats.) Et pourquoi me l'a-t-elle préféré, je vous le demande ?... parce que je suis l'oncle !...

LA DAME, riant.

Et lui le neveu... C'est vrai, ce titre d'oncle, c'est comme... une perruque, ça vieillit... Mais comment en sortirez-vous jamais ?

LE MONSIEUR.

Oh ! cette fois, j'ai pris un parti ; un parti plus violent que l'autre encore. C'est pour cela que je me suis mis en voyage ; je le marie !... ma foi, tant pis !

Air *du Verre.*

J'ai bien plus de sécurité,
Et le moyen est bien plus drôle ;
Un bon hymen bien cimenté
Vaudra toujours mieux qu'une geôle.
Sur lui, pour plus d'une raison,

Je ressaisis mon avantage :
On peut s'enfuir d'une prison,
On ne sort pas du mariage.

LA DAME.

Votre vengeance me semble fort ingénieuse... une incarcération, provoquée par un oncle, cela eût paru cruel, inhumain, tandis qu'en le mariant, vous atteignez votre but, et... (en souriant) je ne sais pas... au premier coup d'œil ça a l'air moins... barbare.

LE MONSIEUR, gaiement.

C'est aussi votre idée ?

LA DAME.

Monsieur, je désire sincèrement que vous réussissiez dans vos projets. Recevez mes félicitations et mes adieux en même temps.

LE MONSIEUR.

Quoi, Madame, vous partez? déjà?... j'en suis désolé !...

LA DAME.

Vous êtes trop bon.

## SCÈNE IX

LE MONSIEUR, LA DAME, L'AUBERGISTE.

LA DAME.

Ah ! vous voilà, Madame ?... Eh bien, ce conducteur est-il revenu ?

L'AUBERGISTE.

Pigoreau ? Oui, Madame.

LA DAME, prenant son chapeau.

Ah ! enfin !

L'AUBERGISTE, prenant un bout de la table. Le Monsieur l'aide à la porter au fond, à gauche de la fenêtre.

Et prêt à partir avec mon nourrisson qui l'a retenu, il y a belle lurette !

LA DAME, très-surprise

Retenu ?

LE MONSIEUR, avec étonnement et s'arrêtant court au milieu du trajet.

Belle lurette ?

LA DAME, à l'aubergiste et vivement.

Mais, je vous avais dit...

L'AUBERGISTE, descendant la scène.

Oui ; mais comme vous avez retrouvé votre mari depuis ce moment-là, j'ai pensé comme ça, que vous restiez.

Le Monsieur a placé la chaise près de la cheminée.

LE MONSIEUR, à la Dame, avec bonhomie.

Au fait, puisque nous nous sommes rejoints... bah !... restons !...

LA DAME, contrariée, à elle-même.

Restons... restons...

L'AUBERGISTE.

D'abord, il n'y a pas moyen de faire autrement, en attendant la diligence qui passe à cinq heures.

LA DAME, à l'aubergiste.

Du moins avez-vous un lit à donner à Monsieur ?

L'AUBERGISTE.

Mais puisque c'est votre mari ?

LE MONSIEUR, bas à l'aubergiste.

C'est que jusqu'à présent nous avons fait lit à part.

L'AUBERGISTE.

Il n'y a que le mien de vacant dans la maison, et vous comprenez que comme j'y couche...

LE MONSIEUR, vivement.

Oh !

Il s'éloigne un peu.

LA DAME.

Eh bien, Madame, je le partagerai avec vous.

L'AUBERGISTE, avec empressement.

Si ça peut vous faire plaisir... (Satisfaction de la Dame). Mais c'est qu'il y a mon mari qui est dedans, et qui est un fort homme.

LA DAME.

Je n'insiste pas.

LE MONSIEUR, avec importance.

Ni moi.

L'AUBERGISTE, allant au lit.

D'ailleurs en v'là un bon petit ici, vous m'en direz des bonnes nouvelles.

LA DAME, bas.

Monsieur, il faut dire la vérité.

LE MONSIEUR.

Mais votre persécuteur n'est pas parti encore...

LA DAME.

Que faire?...

L'AUBERGISTE, qui vient de porter le fauteuil à gauche et qui a placé la lumière sur la cheminée.

Allons, allons, dormez tranquilles, les rouliers sont un peu en ribote.

LA DAME, un peu effrayée.

Comment, les rouliers...

L'AUBERGISTE.

Mais ne craignez rien... pour plus de sûreté, c'est moi qu'a la clé... Bonne nuit, Monsieur, Madame !

AIR de la *Reine d'un jour* (arrangé pour quadrille).

ENSEMBLE.

L'AUBERGISTE.

En toute confiance
Vous pouvez sommeiller.
J' viendrai vous réveiller
Lorsque la diligence
En ces lieux passera.
Dormez en paix, je serai là.

LE MONSIEUR, à part.

Dans cette circonstance
Je pourrais sommeiller;
Mais j'aime mieux veiller.
Et quand la diligence
En ces lieux passera,
Chacun de nous divorcera.

LA DAME.

Dans cette circonstance
Je ne puis sommeiller,
Il me faudra veiller;
Mais quand la diligence
En ces lieux passera,
Tout danger pour moi cessera.

L'AUBERGISTE, à part.

J'ai fait par bonheur
Payer l'homme et la femme.

Au Monsieur en faisant la révérence.

Monsieur... serviteur!

A la Dame.

Votre servant'... Madame!

LE MONSIEUR, à part, pendant que l'aubergiste et la Dame parlent bas.

Eh! mais, vraiment l'urbanité perce
Jusque dans son langage rural;
Pour une aubergiste de traverse
Elle a bien des formes... au moral.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'aubergiste sort par la droite.

## SCÈNE X

LE MONSIEUR, LA DAME.

LA DAME, avec humeur.

Eh bien! Monsieur? vous voyez; ce moyen que vous avez trouvé pour me tirer d'embarras, ce mariage supposé est pour moi un embarras de plus. (On entend l'aubergiste qui ferme la porte à double tour. Allant à la porte avec effroi.) Comment! elle nous enferme?

LE MONSIEUR, avec calme.

Je crois qu'elle nous enferme.

LA DAME.

J'admire votre sang-froid, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Voulez-vous donc que je jette des cris de détresse?... voulez-vous donc que je dise : Ah! mon Dieu!... me voilà enfermé seul avec une dame!... que vais-je devenir?...

LA DAME.

Mais, maintenant, il m'est impossible de partir, Monsieur...

LE MONSIEUR.

J'en suis désespéré... (avec galanterie) pour vous.

LA DAME.

Et malgré toute la confiance que je puis avoir en vous, je ne saurais... reposer en votre présence.

LE MONSIEUR.

Je voudrais vous tranquilliser; mais, par quel moyen?... quel procédé voulez-vous que j'emploie?

LA DAME.

Un homme n'est jamais embarrassé.

LE MONSIEUR, vivement.

Je vous demande pardon, car je le suis!... Faire sauter la serrure, c'est provoquer un esclandre; sauter par la fenêtre; il n'y a qu'un étage; mais... eh! eh!...

LA DAME, vivement.

Oh! Monsieur, quelle bonne idée vous avez!

LE MONSIEUR, vivement.

Permettez, je ne l'ai pas... Je n'ai pas dit...

LA DAME.

Un étage, un petit étage, c'est si peu de chose...

LE MONSIEUR.

S'il y avait une échelle, je ne dis pas.

LA DAME, qui a ouvert la fenêtre et regardé en dehors. On voit la campagne. Clair de lune.

Quel bonheur, Monsieur, il y a un treillage!

LE MONSIEUR.

Quoi!... (A lui-même.) C'est un suicide qu'elle me propose!

LA DAME.

Il n'y a aucun danger; et... (Avec grâce.) Je vous en prie...

LE MONSIEUR, avec exaltation.

Vous m'en priez?... Oh! avec ce mot-là vous me feriez monter... dans la lune!... (D'un ton sec et résolu.) Mais descendre, non!

LA DAME.

Vous ne pouvez vouloir me compromettre?

LE MONSIEUR.

Moi, vous compromettre! A Dieu...

LA DAME, d'un air de compassion.

Adieu, Monsieur.

LE MONSIEUR, continuant.

A Dieu ne plaise que je m'expose...

LA DAME, impatientée.

Ah! Monsieur.

LE MONSIEUR, après un temps.

Eh bien! voyons, ne vous fâchez pas, je vous obéirai. (A lui-même.) Descendre par un treillage, me ravaler à la condition d'un chat!... (Allant à la fenêtre.) Et tout cela pour fuir une jolie femme!...

LA DAME, avec grâce.

Non, Monsieur, pour lui rendre service; elle ne l'oubliera pas.

LE MONSIEUR.

Ni moi!... (En enjambant.) Voilà qui est chevaleresque, par exemple!... c'est égal, je préférerais un escalier. (Il descend et disparaît. La Dame va pour fermer la fenêtre; il se montre de nouveau, en tenant une grappe de raisin.) Madame, voulez-vous me permettre de vous offrir cette grappe de raisin? J'allais mettre le pied dessus.

LA DAME.

Mille grâces, Monsieur... Que le ciel vous soit en aide!

LE MONSIEUR, d'un air ironique.

Rien ne le gênera pour ça.

Il disparaît.

## SCÈNE XI

LA DAME, *seule.*

Elle ferme la fenêtre.

C'est un honnête homme!... Enfin, me voilà seule... (Elle commence à se déshabiller.) Ah! j'ai une envie de

dormir!... Si ce digne jeune homme eût eu moins de délicatesse... Oh! mais je ne me laisse pas facilement intimider, moi, et j'aurais bien su... (Elle va auprès du lit et aperçoit la valise.) Tiens, il a laissé sa valise... Où la serrer?... (Apercevant la porte du premier plan, à gauche.) Ah! voilà une armoire. (Elle ouvre.) Non, c'est un cabinet. (Elle y dépose la valise.)

On entend des aboiements au dehors.

## SCÈNE XII

LA DAME, LE MONSIEUR.

LE MONSIEUR, hors de vue, pendant que le chien aboie.

Eh ben, eh ben!... veux-tu!... A c'te niche!... Allez coucher!... Eh ben, eh ben!...

LA DAME.

Qu'y a-t-il donc?

Elle ouvre la fenêtre.

LE MONSIEUR, paraissant et d'un air effaré.

Ah çà, ils ne donnent donc pas à manger à leur chien dans cette maison-ci?

Le chien aboie.

LA DAME, effrayée d'être surprise en déshabillé.

Encore vous, Monsieur?... Allez-vous-en, allez-vous-en!

LE MONSIEUR.

Impossible, il y a un énorme Cerbère qui veut souper avec moi.

LA DAME.

Mais vous voyez bien que je me déshabille!

LE MONSIEUR, entrant.

Oh! Madame, ne craignez rien; j'ai la vue basse.

La retraite m'est coupée. J'ai employé tous les moyens de séduction imaginables, même les coups de pied les plus persuasifs; je l'ai appelé Turc, je l'ai appelé Fox, je l'ai même qualifié de César; j'ai épuisé le martyrologe des chiens en sa faveur. (Il se retourne comme s'il avait oublié quelque chose.) Ah!... Pyrame! viens, mon Pyrame, viens. (On entend aboyer.) Médor, Médor!... (Aboiements.) Ce pauvre Soliman! (Le chien aboie encore.) Vous voyez bien que ce chien n'entend rien à rien.

Il ferme la fenêtre.

LA DAME.

Mais, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Mais, Madame, quand je me trouve entre deux ennemis, l'un en bas, l'autre en haut, il est naturel que je me rapproche de celui des deux (d'un ton aimable) qui du moins ne me dévorera pas.

LA DAME.

De bonne foi, Monsieur, vous ne pouvez avoir la prétention de passer la nuit ici?...

LE MONSIEUR.

Vous ne pouvez avoir non plus celle de me faire passer la nuit sur un treillage... comme un lézard.

LA DAME, avec douceur.

Vous n'aurez pas usé avec moi de procédés délicats pour en manquer dans l'occasion la plus importante.

LE MONSIEUR, feignant de la brusquerie.

Vous cherchez à me prendre par les sentiments; mais vous n'y réussirez pas, je vous en préviens.

LA DAME, le câlinant.

Vous ne voulez point me donner de vous une mauvaise opinion... vous qui êtes si complaisant...

LE MONSIEUR, avec un peu de brusquerie.

Je ne le suis pas.

LA DAME, souriant.

Vous mentez.

LE MONSIEUR, après l'avoir regardée, à part et avec entraînement.

Elle est très-gentille!... (S'abandonnant malgré lui. Haut.) Vous voulez donc que je sois dévoré?...

LA DAME.

J'ai découvert un petit endroit charmant où vous serez à merveille.

Elle indique la porte à gauche.

LE MONSIEUR, vivement.

Dans la cheminée?

LA DAME.

Ici.

LE MONSIEUR.

C'est un placard!

LA DAME, le câlinant.

C'est un cabinet tout disposé pour y bien dormir, et... avec une chaise... (Elle prend la chaise.) Allons, allons, laissez-vous conduire...

LE MONSIEUR, prenant la chaise et faisant quelques pas, à gauche. A part.

Elle me cajole.

LA DAME, même jeu.

Vous qui avez une si bonne réputation à garder Venez...

LE MONSIEUR, se laissant conduire.

Ma réputation... Il est dit que j'en serai toujours victime... comme avec mon neveu...

LA DAME.

Je vous rends mille grâces de cette courtoisie...

Elle ouvre la porte du premier plan à gauche.

LE MONSIEUR, reculant de quelques pas.

Dieu! que c'est noir!

LA DAME, d'un ton doucereux.

La couleur n'y fait rien.

LE MONSIEUR.

Allons!... Vous voyez qu'on peut se fier à moi.

Il entre dans le cabinet.

LA DAME.

Aussi, j'ai en vous la plus entière confiance.

Elle met le verrou.

## SCÈNE XIII

LA DAME, *en scène;* LE MONSIEUR, *dans le cabinet;* *puis* UNE VOIX, *dehors.*

LE MONSIEUR, dans le cabinet.

Eh bien! vous m'enfermez?

LA DAME.

Mais, sans doute.

LE MONSIEUR.

Ce genre de confiance!

LA DAME.

Cette fois, je le tiens sous les verroux, je ne crains plus rien!

Elle prend son châle et son chapeau qu'elle a déposés sur la table de nuit, et, pendant la première partie de cette scène, va les suspendre aux champignons qui sont à gauche de la fenêtre.

LE MONSIEUR, dans le cabinet.

Madame!... je suis très-mal!...

LA DAME.

J'en suis désolée, Monsieur.

LE MONSIEUR.

Il y a deux carreaux cassés à la fenêtre!

LA DAME.

Que voulez-vous que j'y fasse?... Si j'entends passer un vitrier, je vous l'enverrai.

On frappe à la porte qui donne à l'extérieur à droite.

LA DAME, avec inquiétude.

Qui est là?

UNE VOIX, dehors, à droite.

C'est moi... Adolphe!

LA DAME, à part.

Grand Dieu! il n'est pas parti!

LA VOIX.

Si j'ai retenu la voiture, c'était pour vous empêcher de vous éloigner.

LA DAME, allant à la porte à droite.

Monsieur! vous allez réveiller mon mari!

LA VOIX.

Vous êtes seule. J'ai vu un homme sortir par la fenêtre.

LE MONSIEUR.

Il fait un froid de Kamtschatka dans ce cabinet.

LA DAME, à part.

A l'autre, à présent!

LE MONSIEUR.

Je vous jure que si on élevait un moulin à vent là où je suis, il y ferait d'excellentes affaires.

LA DAME, au Monsieur, en allant à la porte à gauche.

Eh bien! Monsieur, établissez-y-en un, et laissez-moi dormir.

LA VOIX.

Madame, je sais que vous n'êtes pas mariée...

LA DAME, à la Voix.

Vous vous trompez !

LE MONSIEUR.

Madame, je grelotte !

LA DAME, au Monsieur.

Une nuit est bientôt passée.

Elle va de l'un à l'autre.

LA VOIX.

Madame, savez-vous de quoi je suis capable?...

On entend le bruit d'une chaise qui se brise dans le cabinet.

LE MONSIEUR.

Bon, ma chaise est cassée !... Madame, ma chaise est cassée!...

LA DAME.

Quel supplice !

LE MONSIEUR, d'un accent désespéré.

Je n'ai plus un siége où reposer ma tête !...

LA DAME, au Monsieur.

Allez-vous-en, Monsieur ! (A la voix.) Vous qui êtes si bon... Allons, je ne sais plus ce que je dis ! (On frappe aux deux portes à la fois.) Ah ! quel vacarme !

Elle se bouche les oreilles.

LA VOIX.

Madame, Madame, Madame !

LE MONSIEUR.

Madame, Madame... je ne peux rester ici, c'est impossible.

Ils parlent et frappent tous les deux en même temps pendant quelques secondes. L'orchestre exécute une musique bruyante de quatre mesures et couvre le tapage de l'extérieur; cette musique continue encore pendant quatre autres mesures en s'affaiblissant graduellement.

## SCÈNE XIV

LA DAME, *seule, après que le bruit a cessé.*

Ils ont fini !... plus rien... (Elle écoute à la porte de sortie.) Il s'éloigne, il s'éloigne... L'autre s'est lassé aussi... Quelle nuit, mon Dieu !... Pourrai-je dormir maintenant malgré ma fatigue... Il doit être bien tard... (Elle regarde à la pendule.) Deux heures... A présent... j'ai peur... d'avoir peur... moi, qui me croyais bien aguerrie. C'est égal, une femme seule est bien embarrassée quand elle a affaire à ces vilains hommes qui ne respectent rien. (Elle va au lit et le prépare.) Enfin, j'espère que pour cette fois, du moins, m'en voilà quitte.

## SCÈNE XV

LE MONSIEUR, *paraissant à la porte du deuxième plan à gauche ;* LA DAME, *occupée à arranger le lit.*

LE MONSIEUR, entrant vivement d'un ton triomphant, à lui-même.

C'était un corridor !...

LA DAME, stupéfaite.

Grand Dieu !... c'est vous !...

LE MONSIEUR, allant et venant.

Ne faites pas attention... j'arrive de la Sibérie, je désire me réchauffer un peu.

Il croise les bras et marche très-vivement pour se réchauffer.

LA DAME, se fâchant.

Décidément, Monsieur, cette chambre m'appartient, elle est à moi.

LE MONSIEUR.

A moi aussi!... Je l'ai payée un franc, un véritable franc, et voilà déjà cinquante centimes d'écoulés.

LA DAME, prenant un tabouret avec humeur et s'asseyant sur l'avant-scène à droite.

Alors, je passerai la nuit sans dormir.

LE MONSIEUR, s'éloignant un peu d'un air affligé, à part.

C'est terrible, çà ! (Se rapprochant d'elle avec douceur.) Madame, voulez-vous me permettre de vous faire une proposition?...

LA DAME, avec dépit.

Vous pouvez parler à votre aise, je ne vous répondrai pas... je ne veux même pas vous écouter...

LE MONSIEUR.

Si nous vidions ce procès comme celui du souper?... Partageons le différend. Divisons la chambre ; quand chacun sera chez soi, nous aurons tout le temps de nous tourner le dos et de nous bouder... (Il rit.) Hein ?... (Après un silence.) Hein ?... (La Dame fait un mouvement d'humeur. Nouveau silence.) Je vous jure, Madame, que je ne tenterai rien qui puisse vous offenser... Tenez, j'ai passé la nuit dernière dans le coupé de la diligence, auprès d'une jolie femme, à ce que m'a dit le conducteur ; eh bien ! Madame, si elle était là, elle pourrait vous affirmer que depuis le lieu du départ jusqu'à Saint-Florent...

LA DAME, qui a prêté l'oreille depuis quelques instants et se retournant vivement.

Comment, Monsieur, c'était vous?...

LE MONSIEUR.

Comment, Madame, est-ce que c'était?...

LA DAME, se levant, et allant à lui.

Moi ; oui, Monsieur, et je dois vous rendre cette justice, que vous ne m'avez pas adressé un mot.

LE MONSIEUR, avec une sorte de fatuité.

Voilà comme je suis avec les femmes !...

LA DAME.

Et comment entendriez-vous partager l'appartement ?...

LE MONSIEUR.

De la manière la plus simple. Tenez !... (Il prend un morceau de craie sur la cheminée, et trace une ligne au milieu de la chambre, dans la longueur du théâtre.) Voici la ligne... (Il rit.) C'est l'équateur, comprenez-vous ?...

Il rit.

LA DAME, riant.

Oh ! l'idée est originale.

LE MONSIEUR.

Choisissez !... voulez-vous le côté nord ?... Voulez-vous le côté sud ?...

LA DAME, indiquant le côté de la cheminée.

Ah ! ah ! ah ! je choisis celui-ci...

La Dame passe à gauche.

LE MONSIEUR saute par-dessus la ligne de craie et passe à droite.

Concédé de grand cœur.

LA DAME.

Mais la ligne est déclarée infranchissable ?...

LE MONSIEUR, vivement.

Les Alpes, les Pyrénées, la muraille chinoise... accordé...

LA DAME.

Et chacun de nous gardera le silence le plus complet durant toute la nuit.

LE MONSIEUR, gaîment, après un signe d'adhésion.

Cependant, si je rêve tout haut, ce ne sera pas regardé comme une infraction.

LA DAME, souriant.

Non! mais celui de nous deux qui violera cet engagement...

LE MONSIEUR, avec force.

Sera considéré... comme un malhonnête homme!

LA DAME, après avoir souri.

Et, maintenant, silence, et bonsoir, Monsieur.

LE MONSIEUR.

Bonne nuit, ma voisine. (La Dame se dirige vers la cheminée, arrange un peu sa coiffure, et se prépare un verre d'eau sucrée pendant ce qui suit. Le Monsieur soupire, puis va prendre la table de nuit qui est au pied du lit et pendant qu'il la transporte, il dit en regardant alternativement la table de nuit et la Dame d'un air inquiet.) Ah! diable!...

Il met la table de nuit à la tête du lit.

LA DAME, à part, en faisant son verre d'eau sucrée.

Malgré notre séparation, le voisinage de ce monsieur est un peu gênant... La muraille chinoise est bien transparente... Enfin...

LE MONSIEUR, regardant le lit, à part.

Je ne suis pas le plus mal partagé... j'ai remarqué que dans le Berri les lits sont fort bons. (Il tâte le lit.) Grand Dieu! je suis tombé sur l'exception... ce lit... des bosses partout!...

AIR : *des Frères de lait.*

Il est vraiment de la plus triste mine,
Gudin, je crois, en deviendrait jaloux,
On croirait voir un tableau de marine;
Il est houleux de vagues et de trous;
C'est le portrait de la mer en courroux!
Et cependant c'est un vrai lit de plume,

La plume en sort, oui, je le reconnais;
Mais les coquins, pour grossir le volume,
Ont négligé d'en ôter les poulets!

LA DAME, à part.

Ah! çà mais, il ne paraît pas pressé de prendre du repos.

LE MONSIEUR, à part; il regarde du côté de la Dame, qui s'est assise sur le fauteuil auprès de la cheminée et qui cherche une position commode.

Pauvre petite femme!... elle n'est pas fort à son aise... Si je lui offrais un oreiller?...

Il prend un oreiller du lit, s'avance jusqu'à la ligne qu'il a grand soin de ne pas franchir, et fait de la main de grands gestes pour attirer l'attention de la Dame qui lui tourne le dos. La Dame aperçoit les signes dans la glace, et tourne la tête. Le Monsieur lui offre par gestes l'oreiller qu'il tient. Il place sa tête un moment sur l'oreiller, pour se faire mieux comprendre. La Dame se lève, prend l'oreiller, et remercie le Monsieur avec grâce et toujours en pantomime.

LA DAME, à part.

Il est vraiment plein d'attentions... je ne me repens plus maintenant de lui avoir accordé l'hospitalité...

LE MONSIEUR, auprès du lit, à part.

Le sort m'ayant favorisé... je vais en profiter...

Il remonte sa montre en fredonnant l'air des Visitandines.

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit!
Un bon souper, un bon souper...
Regardant le lit avec colère.
Mais surtout un bon lit!

En fredonnant, il a achevé de remonter sa montre, et l'a placée sur la table de nuit; puis il déboutonne son habit et commence à le retirer.

LA DAME, à part.

Ce Monsieur est bien gai!... (Elle se retourne et voit ce

qu'il fait.) Eh bien !... (Elle se lève effrayée. Au Monsieur :) Monsieur, que faites-vous donc?...

LE MONSIEUR, continuant à se déshabiller.

Chut !...

LA DAME.

Comment ?... vous vous déshabillez ?...

LE MONSIEUR.

Chut !...

LA DAME.

Mais je ne puis souffrir...

LE MONSIEUR, finissant de retirer son habit et à demi-voix.

Il est défendu de parler : vous violez le traité... chut !...

LA DAME.

Mais, Monsieur, c'est impossible !...

LE MONSIEUR.

Quoi !... impossible !... Le lit est sur mon territoire; il serait fort ridicule qu'un lit qui a été payé deux fois, ne servît à personne... Je n'ai que ça pour me coucher...

LA DAME, avec instance.

Monsieur, je vous en prie.

LE MONSIEUR, avec humeur.

Allons, il faut que je renonce au lit !... (Il endosse son paletot, prend un tabouret, le place sur l'avant-scène et s'assied dessus. Rien pour m'accoter !...

LA DAME.

Mon Dieu ! Monsieur, si ce fauteuil vous plaît, je serai heureuse de vous le céder.

LE MONSIEUR, se levant.

Du tout ; je n'en veux pas : je ne veux pas vous

en priver. (Après un temps.) Mais, tenez ; puisque vous avez la bonté de me proposer le fauteuil... vous conviendrait-il seulement de le transporter sur la frontière ?...

LA DAME.

Volontiers, mais à quoi bon ?...

Elle place le fauteuil de manière à ce que les pieds de derrière soient sur la ligne, et qu'elle puisse continuer à s'en servir.

LE MONSIEUR.

Vous allez voir... j'ai mon idée... Organisons mon édifice.

Il place deux tabourets l'un devant l'autre derrière le fauteuil ; il va chercher le second oreiller qui est sur le lit.

LA DAME, à part, pendant ce temps.

Pauvre garçon !... Il faut avouer qu'il est d'une soumission bien héroïque.

Elle s'assied sur son fauteuil et s'y arrange.

LE MONSIEUR, après avoir mis l'oreiller sur ses épaules, s'assied sur le tabouret le plus rapproché du fauteuil, allonge ses jambes sur l'autre, puis il tire l'oreiller par le bas pour le faire descendre de façon à ce que la partie supérieure de l'oreiller laisse libre le jeu de la tête. Après avoir fini :

Là !...

LA DAME.

Là !... Cette fois, Monsieur, rentrons dans notre traité pour n'en plus sortir. Bonsoir.

LE MONSIEUR.

Bonsoir, Madame. (Ses jambes dépassent de beaucoup le second tabouret. A lui-même.) C'est un peu court ; je suis obligé de laisser flotter mes jambes dans l'atmosphère... c'est bien incommode, je n'ai pas l'habitude de dormir sur une chaise... Je n'ai jamais été dans la magistrature. (Sa tête touche celle de la Dame.) Voilà un tête-à-tête qui est assez neuf... (La Dame place sa tête du côté opposé, pour

éviter celle du Monsieur.) C'est singulier l'effet que ça me fait !...

Il remue la tête comme pour toucher celle de la Dame.

LA DAME, plaçant encore sa tête du côté opposé.

Est-ce qu'il ne va pas me laisser dormir ?

LE MONSIEUR.

J'ai bien de l'imagination ce soir... (Il dit en soupirant.) O mon Dieu !

LA DAME, vivement, sans changer de position.

Ah ! Monsieur, vous rompez le traité !...

LE MONSIEUR, étonné.

Comment ça ?...

LA DAME, d'un ton de reproche.

Vous avez dit : O mon Dieu !

LE MONSIEUR, très-sérieusement.

Je faisais mes prières.

LA DAME, d'un air convaincu.

Ah !

LE MONSIEUR, à lui-même.

Ah ! je suis bien agité... C'est pourtant une chose qui n'est pas vulgaire, que de dormir adossé à une jolie femme !... Si mon misérable neveu me voyait dans cette situation, c'est pour le coup que le drôle croirait que je ne suis propre qu'aux fonctions d'oncle... imbécile !... (A demi-voix.) Vous dormez ?... (Comme s'adressant une question à lui-même ) Elle dort ? (D'un air affimatif.) Elle dort... Elle doit être bien jolie ainsi... assurons-nous du fait...

Il se met sur son séant ; l'oreiller tombe. Puis, sans mettre le pied à terre, il s'agenouille sur ses tabourets et s'appuie des deux mains sur le dos du fauteuil. Pendant ce mouvement, le tabouret sur lequel il est agénouillé fait un peu de bruit ; le Monsieur fait un geste comme pour lui imposer silence.

LA DAME, à part.

Je crois qu'il se lève...

Le Monsieur avance la tête à droite et à gauche et la regarde. La Dame recule vivement son fauteuil sans se lever; le Monsieur, les mains appuyées sur le dos du fauteuil, manque de tomber, et jette un cri, sans changer de position.

LE MONSIEUR.

Holà !...

LA DAME, feignant la surprise.

Quoi donc ?...

LE MONSIEUR, dans la même position.

Vous violez les lois de la mitoyenneté...

LA DAME.

Comment cela ?...

LE MONSIEUR.

Vous reculez le mur...

Il quitte le fauteuil.

LA DAME, éloignant le fauteuil et se levant.

Et vous, Monsieur, qui regardez par-dessus !...

LE MONSIEUR, avec une naïveté feinte.

Vous croyez?

LA DAME.

Vous avez trahi ma confiance, plus de rapports entre nous !

Elle reporte le fauteuil auprès de la cheminée et s'y assied.

LE MONSIEUR, toujours agenouillé sur ses tabourets.

Allons, me voilà encore obligé de déménager... (Sans quitter sa position, il ramasse l'oreiller, le met sous son bras, descend enfin et emporte ses tabourets auprès du lit.) On m'interdit le lit, on m'interdit le fauteuil ! (En s'asseyant.) Je suis condamné à dormir à côté de mon lit... de plume. (Il s'appuie le coude sur son lit et jette un cri de douleur.) Oh !...

Il s'étend sur ses tabourets, la tête appuyée sur le lit. On entend du bruit à la fenêtre.

LA DAME, à elle-même.

Quel est ce bruit?... (Le bruit se renouvelle.) Monsieur!... Monsieur!...

LE MONSIEUR, à lui-même.

Elle peut m'appeler tant qu'elle voudra... si je me dérange à présent...

LA DAME, plus fort.

Monsieur!...

LE MONSIEUR.

Je dors!

LA DAME.

Vous n'entendez donc pas?

LE MONSIEUR, sans bouger.

Des voleurs peut-être... qu'ils prennent tout ce qu'ils voudront, j'ai trop envie de dormir.

Ici, une main perce le carreau de papier de la fenêtre, puis le bras entier paraît.

LA DAME.

Grand Dieu!

LE MONSIEUR, se levant vivement.

Quoi! encore?

LA DAME, indiquant la main qui cherche à saisir l'espagnolette.

Regardez!

LE MONSIEUR, s'élançant et saisissant le bras.

Ah! scélérat!...

LA DAME, allant à lui.

Arrêtez!... ne vous exposez pas.

LE MONSIEUR, qui a engagé une lutte avec le bras.

Non!... Donnez-moi un couteau... Laissez-moi lui couper le bras... ensuite nous chercherons dans l'auberge... il sera facile à reconnaître... (Il trébuche; une manche lui est restée dans la main; le bras s'est retiré.) Ah! le lâche!... Il s'est sauvé!...

Il jette la manche sur le lit.

LA DAME.

Ah ! Monsieur, sans vous j'étais perdue !...

LE MONSIEUR.

Le misérable !... (S'apercevant que la Dame est chez lui et d'un ton galant.) Cependant, je ne lui en veux pas ! Ah ! grand Dieu ! non, je ne lui en veux pas.

AIR d'*Yelva*.

Oui, je bénis cent fois ce téméraire.

LA DAME.

Comment, Monsieur, que dites-vous?

LE MONSIEUR.

Mais oui ;
Sans cet assaut brutal... mais salutaire,
J'étais privé d'un bonheur inouï.
Ceux que par prudence on évite,
Par peur on s'en rapproche...

LA DAME.

Eh quoi !

LE MONSIEUR.

Vous avez franchi la limite,
Maintenant vous êtes chez moi.

Le jour paraît graduellement.

LA DAME, voulant s'éloigner.

Monsieur...

LE MONSIEUR, cherchant à la retenir.

Ah !...

En ce moment, une pierre, à laquelle une lettre est attachée, tombe sur le théâtre du côté de la Dame.

LA DAME, s'échappant gaiement.

Mais pardon, je retourne chez moi, il vient de m'arriver une lettre...

LE MONSIEUR, à lui-même.

Une lettre... si c'était une déclaration... je ne sais pas pourquoi... ça m'ôte l'envie de dormir...

LA DAME, à part.

C'est de mon persécuteur, je reconnais son écriture. (Lisant.) « Monsieur... » Tiens, ce n'est pas pour moi !

LE MONSIEUR, à part.

Elle paraît émue...

LA DAME.

N'importe! lisons, car je crains... (Elle lit.) « Si « vous étiez le mari de la dame avec laquelle vous « êtes enfermé, je me résignerais ; mais vous ne « l'êtes pas, et j'ai juré de tuer tous ceux qui lui « feront la cour. » (Le regardant avec intérêt.) Pauvre garçon !

LE MONSIEUR, à part.

Comme elle me regarde ! ça me fait plaisir.

LA DAME, lisant.

« Je vous attends en bas... Dans tous les cas, vous « allez à Nérondes, je saurai bien vous y rejoindre... » (Le regardant avec compassion et faisant un pas vers lui.) Ah ! mon Dieu !

LE MONSIEUR, à part, regardant par-dessus son épaule et pirouettant sur lui-même.

Qu'a-t-elle donc ?... Est-ce que j'ai quelque chose sur moi ?...

On entend le bruit d'un fouet et les grelots des chevaux.

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, L'AUBERGISTE, *entrant, après avoir ouvert le double tour de la serrure, refermant la porte sur elle.*

L'AUBERGISTE.

Monsieur, Madame ! v'là la diligence qui relaie ; vite, vite, il n'y a pas de temps à perdre.

LE MONSIEUR.

Bien, bien... (Allant au lit.) Qu'est-ce que j'ai fait de ma valise?

L'aubergiste regarde avec surprise le lit qui n'a pas servi.

LA DAME, à part.

S'il sort, ils vont se rencontrer... (Haut en cherchant à le retenir.) Vous partez donc, Monsieur?

LE MONSIEUR.

Si je pars, grand Dieu!... Où est donc ma valise?... (Revenant à la Dame.) Eh bien! je suis dévalisé!...

L'aubergiste regarde par la fenêtre qu'elle a ouverte.

LA DAME, même sentiment.

Mais, Monsieur, il me semble qu'un jour de retard ne ferait rien.

LE MONSIEUR.

Un jour, un jour peut faire manquer le mariage de mon neveu, et je serais encore condamné à je ne sais combien d'années... de surveillance... Où est donc passée cette scélérate de valise?...

Il cherche toujours, regarde sous les tabourets et le fauteuil qu'il renverse, et que l'aubergiste relève ensuite avec humeur. Il regarde dans la table de nuit.

LA DAME.

N'importe, restez : nous partirons ensemble plus tard.

LE MONSIEUR.

Mais, impossible, Madame. (D'un air suppliant.) Au nom de mon repos.

L'AUBERGISTE, qui a été à la fenêtre.

Les chevaux sont attelés.

LE MONSIEUR, suppliant.

Au nom des chevaux... qui sont attelés!

LA DAME, avec anxiété.

C'est que vous ne savez pas... restez... je vous en prie, Monsieur...

LE MONSIEUR, à part, surpris et charmé.

Elle m'en prie...

LA DAME, voyant que l'aubergiste l'observe.

Mon ami...

LE MONSIEUR, à part, de même.

Son ami ?... Ah ! ça mais... elle m'agace !

On entend des coups de fouet et les grelots des chevaux.

LA DAME, se dirigeant vers la fenêtre.

Ah ! vous serez bien forcé de rester, voilà la voiture qui se met en route..

L'AUBERGISTE.

Là ! quand je vous disais de vous dépêcher !

LE MONSIEUR.

Fatalité!

LA DAME.

Grand Dieu ! qu'ai-je vu sur l'impériale !

LE MONSIEUR, vivement et d'un air effrayé.

Des cochons de lait ? Conducteur, conducteur, où donc est ma valise ?

Dans ce moment, la diligence, dont on ne voit que l'impériale, passe lentement sous la fenêtre ; on voit dans le cabriolet, dont la capote est abaissée, un jeune homme avec une barbe touffue et une manche de moins à son paletot. Auprès de lui est le conducteur, plus loin le cocher en blouse grise avec son grand fouet. Au moment où le jeune homme de l'impériale aperçoit le Monsieur, il lève les bras d'un air stupéfait et s'écrie : Mon oncle ! mon cher oncle !

LE MONSIEUR, effrayé.

Mon scélérat de neveu !

LA DAME ET L'AUBERGISTE, de même.

Votre neveu !

On entend le conducteur crier : « En route ! » Coups de fouet, bruit de grelots, la voiture disparaît.

AIR : d'*Amandine.*

ENSEMBLE.

LE MONSIEUR.

Quelle horrible aventure !
Lui, son persécuteur !
La fureur, la nature,
Se battent dans mon cœur.

LA DAME.

Quelle étrange aventure !
Ce n'est point une erreur,
Non, non, car sa figure
Exprime la fureur.

L'AUBERGISTE.

Quoi ! de d'ssus la voiture
Retrouver, c'est flatteur,
Son oncle et sa future,
C'est vraiment du bonheur.

LA DAME.

Votre neveu ! celui qui voulait m'épouser malgré moi !

LE MONSIEUR, avec indignation.

Et je ne l'avais pas reconnu... à sa manche ! j'ai payé le paletot cependant... (Montrant la manche du paletot qu'il a arrachée.) Voyez, Madame, voyez le drap que je lui donne !...

L'AUBERGISTE, vivement.

Mais alors, vous n'êtes pas le mari de Madame, car mon petit *Adophe* m'a dit que son oncle n'était pas marié, qu'il mourrait garçon, et que même il me ferait un cadeau dès quand l'héritage...

LE MONSIEUR, après avoir rejeté la manche sur le lit.

Dès quand l'héritage !... (Avec indignation.) Vous le voyez, Madame, il vend la peau... de l'oncle...

LA DAME.

C'est abominable !

L'AUBERGISTE, vivemeut.

Pas tant que ce que vous avez fait... passer la nuit avec un étranger... ça va t'être bientôt su à Nérondes.

LA DAME.

Me voilà compromise.

LE MONSIEUR.

Ne craignez rien, Madame, je dirai à votre famille (avec force) que c'est moi... moi !... qui ai passé la nuit auprès de vous !

LA DAME.

Mais, Monsieur...

LE MONSIEUR.

Je suis connu ! Nous allons prendre des chevaux de poste... je vous offre mon bras, je vous accompagne dans votre famille.

LA DAME.

Mais en quelle qualité ?

LE MONSIEUR.

En qualité... d'oncle, c'est mon état... d'oncle futur... ou même... (A part.) Corbleu ! (Haut.) De futur tout court, tiens ! je l'aimerais mieux !

LA DAME.

Monsieur !...

LE MONSIEUR, vivement.

Achevez !

LA DAME.

Je ne sais... mais vous êtes un homme...

LE MONSIEUR, vivement.

Je le suis !

LA DAME.

Si honnête... vous avez un cœur si loyal !...

LE MONSIEUR, vivement.

Je l'ai !

LA DAME.

Et puis, vous m'avez appris...

LE MONSIEUR, de même.

Quoi ?...

LA DAME.

Qu'en effet, une femme a besoin... d'un appui, d'un protecteur...

LE MONSIEUR, avec feu.

Dites d'un adorateur !... O bonheur !... vous consentiriez à porter mon nom ?

LA DAME, gaîment et avec finesse.

Mais auparavant, il ne serait peut-être pas hors de propos que vous me le fissiez connaître...

LE MONSIEUR, gaîment.

C'est juste. (Se tournant en riant vers l'aubergiste.) C'est parfaitement juste ! (A la Dame.) Je me nomme Jules Bignardin !

LA DAME.

Et moi, Julie Nerville, veuve Simnel.

LE MONSIEUR, exalté.

Jules, Julie ! nous étions faits l'un pour l'autre, sous le même patron... (gaiement) *sous*, je ne dis pas *sur*... Ah ! Madame, Madame ! tenez !... (Il met la main sur son cœur avec émotion comique.) Je voudrais vous dire...

LA DAME, souriant.

Parlez, Monsieur... au point où nous voilà...

LE MONSIEUR, exalté.

Je suis... ah ! (Plus posément.) Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance...

On frappe à la porte d'entrée.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

L'aubergiste va pour ouvrir.

LA VOIX.

Ouvrez ! je veux me jeter dans les bras de mon oncle.

LE MONSIEUR, retenant l'aubergiste et d'un air effrayé.

N'ouvrez pas ! (Indiquant la Dame.) Je sais ce qu'il appelle les bras de son oncle; on ne m'y prend pas deux fois.

On frappe encore.

AIR de la *Reine d'un jour.*

ENSEMBLE.

LE MONSIEUR.

Non, n'ouvrez pas la porte !
Il vient effrontément
Troubler ce doux moment.
L'audace est un peu forte !
Par bonheur, aujourd'hui,
Ah ! nous voilà deux contre lui.

LA DAME.

Non ! n'ouvrons pas la porte.
Il vient assurément
Troubler ce doux moment.
Ah ! prêtez-nous main forte,
Et, grâce à votre appui,
Oui, nous serons tous contre lui.

L'AUBERGISTE.

Le laisser à la porte !
Pour lui, certainement,
C'est un vilain moment.
Si son audace est forte,
C'est qu'il sait qu'aujourd'hui
Tout le mond' se met contre lui.

LE MONSIEUR.

Il croit hériter
De mon bien; mais, j'espère,

A la Dame.

Pour le molester,
Bientôt je serai père.

On frappe de nouveau à la porte.

LA DAME, au public.

Mais voyez comme il frappe à la porte.
Messieurs, j'ai peur, servez-nous d'appui.

LE MONSIEUR, gaiement.

Au public.

Bonne idée ! Oui, prêtez-nous main forte ;
Pour l'effrayer, frappez plus fort que lui !

REPRISE DE L'ENSEMBLE, pendant lequel on frappe encore.

FIN D'UN MONSIEUR ET UNE DAME.

# LISTE

## DU THÉATRE COMPLET

---

| | | |
|---|---|---|
| LES FRÈRES DE LAIT............ | Gymnase, | 8 février 1823. |
| LE MORT VIVANT *ou* LES SUITES D'UN CARTEL...................... | Vaudeville, | 6 déc. 1823. |
| UNE VISITE EN PRISON........... | — | 24 juillet 1824. |
| LE JOUR DES NOCES *ou* LA LETTRE INITIALE.................... | — | 14 octobre 1824. |
| LE DERNIER DES ROMAINS........ | — | 4 nov. 1824. |
| LES HABITS D'EMPRUNT.......... | — | 4 nov. 1824. |
| MA FEMME SE MARIE............. | — | 11 déc. 1824. |
| KETTLY *ou* LE RETOUR EN SUISSE.. | — | 28 janvier 1825. |
| L'HOMME DE CONFIANCE.......... | — | 13 juin 1825. |
| LA COMÉDIE A LA CAMPAGNE...... | Odéon, | 16 août 1825. |
| LA DERNIÈRE HEURE DE LIBERTÉ.. | Madame, | 20 août 1825. |
| JOSEPH II *ou* L'INCONNU AU CABARET. | Vaudeville, | 25 février 1826. |
| LA SOURDE MUETTE *ou* LA DAME AU VOILE VERT................... | — | 20 avril 1826. |
| ORÉNO *ou* LE BON NÈGRE......... | — | 7 juin 1826. |
| ODÉINA *ou* LA CANADIENNE....... | — | 1er février 1827. |
| LE JEUNE MAIRE................ | Madame, | 21 mai 1827. |
| L'EAU DE JOUVENCE............. | Odéon, | 13 octobre 1827. |
| LES ENFANTS TROUVÉS........... | Vaudeville, | 30 janv. 1828. |
| LE PAGE DE WOODSTOCK.......... | — | 8 mars 1828. |
| M. ROSSIGNOL *ou* LE PRÉTENDU DE PROVINCE...................... | Variétés, | 21 avril 1828. |
| LA MATINÉE AUX CONTRE-TEMPS... | Nouveautés, | 16 juillet 1828. |
| DIX ANS DE CONSTANCE.. ....... | — | 11 août 1828. |
| LA SAINT-VALENTIN *ou* LE COLLIER DE PERLES.................. | Madame, | 3 octobre 1828. |
| SIR JACK *ou* QUI EST-CE QUI VEUT SE FAIRE PENDRE?.............. | Nouveautés, | 9 juin 1829. |
| LA COUTURIÈRE................ | — | 28 oct. 1829. |

| | |
|---|---|
| HARNALI *ou* LA CONTRAINTE PAR CORPS. | Vaudeville, 23 mars 1830. |
| LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE *ou* LA PETITE PRUDE | — 12 juil. 1830. |
| 27, 28 ET 29 JUILLET | — 17 août 1830. |
| BONAPARTE, LIEUTENANT D'ARTILLERIE | — 9 oct. 1830. |
| LA LIGUE DES FEMMES *ou* LE BAL ET LA FACTION | — 4 déc. 1830. |
| CAGOTISME ET LIBERTÉ *ou* LES DEUX SEMESTRES | — 31 déc. 1830. |
| HEUR ET MALHEUR | — 19 avril 1831. |
| M. CHAPOLARD *ou* LE LOVELACE DANS UN GRAND EMBARRAS | Variétés, 25 juin 1831. |
| LA FAMILLE IMPROVISÉE | Vaudeville, 5 juillet 1831. |
| MARIONNETTE | — 29 août 1831. |
| LE FILS DU COLONEL | — 31 oct. 1831. |
| MADEMOISELLE MARGUERITE | — 2 fév. 1832. |
| PERRUQUE ET CHANDELLES | — 26 avril 1832. |
| LA MOUSTACHE DE JEAN BART | Palais-Royal, 15 août 1832. |
| LE MARCHAND DE PEAUX DE LAPINS *ou* LE RÊVE | Variétés, 16 octobre 1832. |
| LES CABINETS PARTICULIERS | Vaudeville, 23 oct. 1832. |
| LE SINGE ET L'ADJOINT | Palais-Royal, 7 fév. 1833. |
| PROSPER ET VINCENT | Variétés, 7 nov. 1833. |
| LE PRIX DE FOLIE | Vaudeville, 31 déc. 1833. |
| UN SCANDALE | Palais-Royal, 18 janv. 1834. |
| LE HURON *ou* LES TROIS MERLETTES. | Variétés, 4 février 1834. |
| PÉCHEREL L'EMPAILLEUR | Vaudeville, 28 avril 1834. |
| JACQUEMIN, ROI DE FRANCE | — 8 sept. 1834. |
| LA FILATURE | Palais-Royal, 28 oct. 1834. |
| LA VIE DE NAPOLÉON | — 9 nov. 1834. |
| FICH-TONG-KHAN *ou* L'ORPHELIN DE LA TARTARIE | — 3 mars 1835. |
| CORNARO, TYRAN PAS DOUX | Vaudeville, 18 mai 1835. |
| LE JUGEMENT DE SALOMON | Variétés, 3 novembre 1835. |
| ELLE N'EST PLUS | Gaîté, 22 janvier 1836. |
| LE HOTTENTOT | Porte St-Ant., 2 fév. 1836. |
| MONSIEUR ET MADAME GALOCHARD. | Vaudeville, 6 février 1836. |
| LA FILLE DE LA FAVORITE | Porte St-Ant., 11 fév. 1836. |
| ACTÉON ET LE CENTAURE CHIRON.. | Palais-Royal, 19 mars 1836. |
| RENAUDIN DE CAEN | Vaudeville, 24 mars 1836. |
| LE MARI DE LA DAME DE CHŒURS.. | — 12 déc. 1836. |
| LA LAITIÈRE ET LES DEUX CHASSEURS *ou* L'OURS, LE BALLON, LA GRENOUILLE ET LE POT AU LAIT. | Palais-Royal, 6 fév. 1837. |
| MICHEL *ou* AMOUR ET MENUISERIE.. | Variétés, 16 février 1837. |
| PAUL ET PAULINE | Palais-Royal, 16 juin 1837. |
| MINA *ou* LA FILLE DU BOURGMESTRE. | Vaudeville, 4 juillet 1837. |

| | |
|---|---|
| LES ÉTRENNES DE MA BARBE...... | Palais-Royal, 31 déc. 1837. |
| BIJOU *ou* L'ENFANT DE PARIS...... | Cirq.-Olymp., 31 janv. 1838. |
| IMPRESSION DE VOYAGE.......... | Vaudeville, 13 juin 1838. |
| LA FEMME DE MÉNAGE........... | Palais-Royal, 7 mars 1839. |
| LE PLASTRON.................. | Vaudeville, 27 avril 1839. |
| LES FLOUEURS.................. | Variétés, 31 mai 1839. |
| LES BELLES FEMMES DE PARIS..... | — 17 juillet 1839. |
| LE COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE. | Vaudeville, 30 déc. 1839. |
| LES INTIMES.................. | — 4 fév. 1840. |
| LA FAMILLE DU FUMISTE......... | Palais-Royal, 5 fév. 1840. |
| LA NOUVELLE GENEVIÈVE DE BRABANT........................ | Variétés, 6 avril 1840. |
| LE MENDIANT.................. | — 14 octobre 1840. |
| UN MONSIEUR ET UNE DAME...... | Vaudeville, 27 février 1841. |
| LA SŒUR DE JOCRISSE........... | Palais-Royal, 17 juil. 1841. |
| UN MONSTRE DE FEMME.......... | Vaudeville, 10 sept. 1841. |
| LE GRAND PALATIN.............. | — 22 janvier 1842. |
| CARABINS ET CARABINES.......... | Variétés, 23 avril 1842. |
| L'OMELETTE FANTASTIQUE........ | Palais-Royal, 22 août 1842. |
| LES INFORMATIONS CONJUGALES... | Variétés, 7 novembre 1842. |
| LES ÉGAREMENTS D'UNE CANNE ET D'UN PARAPLUIE.............. | Palais-Royal, 28 janv. 1843. |
| LES SOUPERS DE CARNAVAL....... | — 26 fév. 1843. |
| ENTRE CIEL ET TERRE........... | — 25 avril 1843. |
| JOCRISSE EN FAMILLE............ | — 28 juin 1843. |
| L'HOMME BLASÉ................. | Vaudeville, 18 nov. 1843. |
| LA BONBONNIÈRE............... | Palais-Royal, 1er fév. 1844. |
| TRIM *ou* LA MAITRESSE DU ROI..... | Variétés, 16 mars 1844. |
| LE POT AUX ROSES.............. | Palais-Royal, 31 oct. 1845. |
| L'ILE DE ROBINSON.............. | Vaudeville, 3 nov. 1845. |
| RICHE D'AMOUR................. | — 20 nov. 1845. |
| LE MARCHAND DE MARRONS....... | Gymnase, 22 déc. 1845. |
| BEAUGAILLARD *ou* LE LION AMOUREUX | Vaudeville, 5 février 1846. |
| CAPITAINE DE VOLEURS.......... | — 14 nov. 1846. |
| LA PLANÈTE A PARIS............ | — 12 déc. 1846. |
| UN DOCTEUR EN HERBE........... | Palais-Royal, 1er avril 1847. |
| CE QUE FEMME VEUT............ | Vaudeville, 14 avril 1847. |
| LA CLEF DANS LE DOS........... | Gymnase, 12 février 1848. |
| HERCULE BELHOMME............. | — 30 mars 1848. |
| LA POÉSIE DES AMOURS, ET....... | Vaudeville, 1er mars 1849. |
| UN CHEVEU POUR DEUX TÊTES..... | Montpensier, 11 mai 1849. |
| MALBRANCHU, GREFFIER AU PLUMITIF........................ | Vaudeville, 26 nov. 1849. |
| LA FIN D'UNE RÉPUBLIQUE *ou* HAÏTI EN 1849..................... | — 18 déc. 1849. |
| A LA BA TILLE.................. | Variétés, 6 mai 1850. |
| LE PONT CASSÉ................. | — 10 octobre 1850. |
| SUPPLICE DE TANTALE........... | — 31 octobre 1850. |

FIN DE LA LISTE DU THÉATRE COMPLET.

# LISTE

## DES SOUSCRIPTEURS

---

About (Edmond).
Adam.
Adenis (Jules).
Alban (Sernin).
Aubin (Gustave).
Augier (Émile).
Auguste (Léopold).
Badin (Adolphe).
Baignières (H.).
Ballot (Louis).
Banville (Théodore de).
Barbarin (Thomas de).
Baschet (Ludovic).
Bazin (R.).
Beaurain (Eugène).
Bécherelle (Ph.).
Benoist (Paul).
Bernard (Victor).
Berthelier.
Bertrand.
Bertrand (Gustave).
Bertrand.
Beyens (baron de).
Biémont (René).
Billard (Paul).
Binder.
Biollay.
Bischoffsheim.
Bisson (Alexandre).
Bisson (Gustave).
Blache (Ernest).
Blanchard.
Blum (Ernest).
Boigeol (Ferdinand).
Bornier (Georges).
Bouland.
Boulanger-Cavé.
Boulenger.
Bourselet.
Bousset.
Boutron.
Bovie (Clément).
Braun.
Brébant.
Breton (Louis).
Burat (Mme veuve).
Busnach.
Campardon (docteur).
Cantin.
Carpentier (Achille).
Carré (Albert).
Castellano.

Cattreux.
Caubert.
Cavaignac (M. et Mme).
Cercle de l'Union artistique.
Cey (Arsène de).
Chabrillat.
Chartrey (Victor).
Chauvy.
Chavette (Eugène).
Chevalier (Henri).
Choiccki (Charles-Edmond).
Chollet.
Christian.
Claye (H.).
Clerc (Camille).
Cléry.
Clouzot (Léon).
Collet (Émile), avoué.
Colombel (M. et Mme).
Colonna (Mme Eva).
Colvis (docteur).
Comberousse (Charles de).
Comédie française.
Commission des auteurs dramatiques.
Constantin (Jules de).
Coquelin (aîné).
Corrigny (Bernard de).
Cormenin (Roger de).
Cormon.
Corroyer.
Corvin (de).
Coste (Mme veuve).
Couailhac (Louis).
Coupy.
Couraud (Louis).
Courneau.
Crépet.
Cuvilier.
Dalloz (Paul).
Dancourt (Racot).
Davin.
Deciphis.
Déjardins (Abel).
Delacour (Alfred).
Delahaye (Philibert).
Delay.
Delmotte (Henri).
Delorme.
Delpit (Albert).
Denayrouze.
Denayrouze (E.).
Deroy.
Desreaux (Émile).
Deschamps (G.).
Desgouttes (Ador).
Doche (Mme Eugénie).
Doge.
Dormoy.
Doucet (Camille).
Dreyfus.
Dreyfus (Edmond).
Dubosch (Georges).
Ducher.
Du Fresnay (A.).
Dumaine.
Dumas (Alexandre).
Dumas (Mlle Marie).
Dumoustier (Léon).
Dupont-Vernon.
Dupont-White.
Duport (Mme veuve Paul).
Duquesnel.
Durand-Claye.
Durand-Claye (Alfred).
Durantin (Armand).

Duru.
Duval (Amaury).
Duval (Charles).
Duvert (Mme veuve Félix).
Duvert père (Auguste).
Duvert fils (Auguste).
Duvert (Gustave).
Évrard (Mme).
Eyraud (Achille).
Faber.
Falateuf (Octave).
Falateuf (Oscar).
Faugère.
Fauquet (Ernest).
Favard (Eugène).
Fayolle (marquis de).
Félix (Mlle Dinah).
Félix (Mlle Sarah).
Felizet (docteur).
Féraud-Giraud (P.).
Ferrier (Paul).
Fol (Auguste).
Forge (Anatole de la).
Foucher.
Fourcaud (de).
Freslon, née Duvert (Mme).
Garnier père.
Garnier (Charles).
Garnot (Émile).
Gaultier (Mme).
Génique et Nicolas.
Gibert (Léon).
Girardeau.
Glandaz (Albert).
Godard (Léon).
Godfrin.
Goffin (Jules).
Gondinet (Edmond).
Goumy.
Granger (Mme Pauline).
Grignon-Dumoulin.
Halévy (Ludovic).
Halphen (Eugène).
Hébrard.
Heirieis (Paul).
Helbronner (Horace).
Hennequin.
Herluison.
Hérold.
Herpin.
Herrera (Mme).
Hervé.
Hervé de Lavaur (docteur).
Hostein.
Hovelacque (Watimir).
Huc.
Jacquemard (Victor).
Jardillier (E.).
Jeanrenaud.
Joanne.
Jolly (F.).
Joltrois (Auguste).
Jouanny.
Jouaret.
Kahn (Zadoc).
Kingsbourg-Fuld (Paul).
Koenig (Émile).
Koning (Victor).
Labiche (Eugène).
Lacaze.
Lacroix (Victor de).
Lamy.
Lance (Mme veuve).
Lapommeraye.
La Rounat (Charles de).
Larpent (Alexis).

Latour.
Laulan (Eugène).
Laurent.
Laurent-Damois.
Laurier.
Lauzanne (Auguste de).
Lavoix (Henri).
Lechevalier (A.).
Léguyer.
Lefaucheux.
Lefebvre.
Legoupil (Gustave).
Legouvé (Ernest).
Lehideux (Ernest).
Lesouef.
Lesueur (Frédéric).
Leferrier.
Leudet (Léon).
Leuven (de).
Levé.
Lévy (Calmann).
Lireux (Mme).
Macé de Challes.
Makaire (Achille).
Malot (Hector).
Manuel.
Marc (Adrien).
Marraud.
Martin (Mme).
Marx (Isidore).
Marx (Roger).
Masson.
Masson (Michel).
Mayrargues (Alfred).
Meilhac (Henry).
Mennechet.
Mercklein (Abel).
Mesquite.
Michau (Alfred).
Millaud (Albert).
Mille (Stéphen).
Milliet (P.).
Millot.
Ministère des Beaux-Arts.
Mirabaud.
Moineaux (Jules).
Mollard.
Monbro.
Montchaussot.
Monteaux (Charles).
Montrevost (de).
Moreau (Auguste).
Moret (J.).
Morize.
Mortier.
Moussat.
Mousset.
Najac (comte de).
Naud (M. et Mme).
Necanda-Treptia.
Nefftzer (Mme veuve).
Niay.
Noël (Ed.), chroniq. à la *Nation*.
Normand.
Ohnet.
Ollendorf (Paul).
Orry (J.).
Pariset.
Parodi.
Pauchet.
Peragallo.
Perceval (Victor).
Périer (Louis).
Perronnet (Mme).
Peyrot.
Picard (Alfred).

Picot.
Pilastre (Ed.).
Plesse.
Poirson (Paul).
Poitevin (Prosper).
Pons (Lucien).
Porto-Riche (de).
Prével (Jules).
Proche (Léon).
Proper (Sigfried).
Puteaux (Lucien).
Rabouleau.
Rameau (Léon).
Randouin.
Raymond (Hippolyte).
Reboul.
Régnier (A.).
Régnier (Mme veuve).
Rémusat (Paul de).
Reynach.
Reynald (Hermile).
Ricard (Anselme).
Richard (de Genève).
Richy.
Riquier (Georges).
Robin (M. et Mme).
Rodriguez.
Roehrig.
Roger (Alexandre).
Rolland (Eugène).
Roques.
Roullier (Félix).
Rousseau-Rogier.
Saint-Agnan.
Saint-Germain (du Gymnase).
Saint-Paul (Georges).
Sandoz et Fischbacher.
Sarcey (Francisque).
Sardou (Victorien).
Sauvage (Thomas).
Scribe (Mme veuve).
Silvestre (Mme E.).
Simon (V.).
Siraudin.
Sircoulon (P.).
Soubies (Albert).
Tartarin fils (docteur).
Tassin.
Tavernier (Mme L.).
Thabaud.
Thirouin-Barye.
Toufflin.
Tréhot, née Duvert (Mme).
Tricot-Jouvellier.
Vafflard (M. et Mme).
Vallery-Radot.
Vallet (Mme).
Van Hoorde (Joz).
Vanloo.
Vannier.
Verconsin.
Vérité (Gustave).
Villemessant (H. de).
Villot (A.).
Viteau.
Vitu (Auguste).
Waldeck.
Weiss.

FIN DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

# TABLE



FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris. — Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.


LIBRARY
AUG
UNIVERSITY OF TORONTO